

# *À travers les Brumes*

de

**Robert James Lees**

Un classique intemporel de la vie spirituelle

Bien que le contenu de ce livre puisse être inestimable, ce fichier PDF est gratuit.

Au lecteur

Dans ma maison de l'esprit, à mon ouïe une voix gémit :  
« Si seulement quelqu'un pouvait venir, raconter le récit  
De son expérience de l'autre côté de la vie ;  
S'il pouvait déchirer les Brumes, ouvrir l'huis,  
Pour que nous puissions voir - comprendre - savoir ! ».  
Cette agonie me trouble, mais mon cœur me dit : « Vas-y ! »  
L'amour m'encourage, mais l'ignorance me ralentit  
Dans le pouvoir de remettre cette œuvre-ci.

L'auteur

## Préface à la première édition

Je n'ai aucune envie d'ajouter quoi que ce soit à l'histoire suivante, si ce n'est une brève explication de son origine et de mon lien avec elle.

C'était la veille de Noël, et je m'occupais activement de quelques albums posés sur ma table, lorsqu'un étranger - non invité et non annoncé - entra dans ma chambre alors que la porte était fermée. Sa présence ne me déranger pas, puisque j'avais déjà reçu de tels visiteurs auparavant ; aussi, lui indiquant un siège, je lui souhaitai la bienvenue et lui demandai le but de sa venue.

Il m'expliqua alors un désir qu'il caressait depuis longtemps et me demanda si je voulais l'aider à le réaliser. Dès que son esprit eut compris qu'il avait franchi le seuil de la tombe, il éprouva le désir de trouver un moyen de revenir et de raconter comment les hommes s'étaient trompés dans leur conception de la vie de l'au-delà. Au début, il craignait de ne pas pouvoir briser le silence de la tombe, mais avec l'expérience, il apprit la toute-puissance de l'amour, par laquelle les lèvres de la mort pouvaient être descellées, et la preuve en fut donnée au cours de notre conversation. Il souhaitait que j'écrivisse ce qu'il me dicterait, puis que je livrasse son histoire au monde.

Comment pouvais-je répondre par la négative ? N'étais-je pas, comme tout être humain, à la recherche de cette connaissance qu'il avait le pouvoir de délivrer ? Je n'hésitai donc pas à prendre ma plume et découvris bientôt que son récit, bien que peu orthodoxe, éclairait fortement l'enseignement de la Bible, dissipant les nuages du doute, et réconciliant des passages que je n'avais pu comprendre auparavant. Il était arrivé chez moi comme un étranger, mais j'appris vite à l'aimer, attendant son retour avec impatience tous les matins.

A présent que son récit est terminé, et qu'il a cessé de me rendre visite, laissez-moi citer la prière qu'il a prononcée lorsqu'il m'a quitté pour la dernière fois : « Que Dieu, le Père des âmes de tous les hommes, bénisse cet effort d'un cœur désireux de soulever une partie du poids de l'ignorance des épaules de ses frères de chair ; et qu'il fasse en sorte que la lumière de sa vérité soit une lampe à leurs pieds lorsqu'ils traverseront les Brumes ».

Je n'ai qu'un seul mot à ajouter : « Amen ! »

*Robert James Lees, mai 1898.*

## Préface à la troisième édition :

La nécessité d'une troisième impression de ce livre m'offre l'opportunité d'exprimer ma gratitude pour avoir été choisi comme l'instrument par lequel cet évangile d'espérance et de réconfort a été révélé au monde. Je ne parle pas non plus en mon seul nom, mais en celui de l'auteur, qui est présent à mes côtés au moment où j'écris, et qui souhaite ajouter une confession analogue en son nom propre. Son espoir et son effort étaient d'atteindre et de réconforter quelques-uns des fils et des filles meurtris par le chagrin. Ayant été témoin de l'écho de ces bonnes paroles sur un grand nombre, nous pouvons désormais porter la mission de guérison plus loin, vers les autres sphères, avec la suite promise intitulée *La Vie élyséenne*.

À cet égard, je souhaite répondre à une question souvent posée et dire que la préface ajoutée à l'édition originale concernant l'origine du livre doit être considérée comme un fait littéral. Ce volume n'est pas un roman, ni en aucun cas un tour de force de l'imagination, mais - aussi stupéfiante que cela puisse paraître - en ce qui me concerne, c'est le compte-rendu d'expériences qui m'ont été dictées par un visiteur de cette *maison de l'âme* vers laquelle nous nous hâtons tous de nous diriger.

Beaucoup d'autres personnes, sans doute désireuses de connaître des expériences similaires à celles que j'ai vécues il y a si longtemps, ont demandé comment elles pouvaient y parvenir. Il n'est pas facile de répondre à une telle question. Cependant, après de longues consultations dans la prière, mes amis de l'au-delà, qui comprennent ces choses bien mieux que moi, sont parvenus à la conclusion de présenter le processus de manière descriptive au public, pour le bénéfice de ceux qui choisiraient d'en tirer profit. C'est ce qui a été fait et que l'on peut lire dans le volume intitulé *L'Hérétique*, dans lequel, à l'instar de Charles Dickens dans son *David Copperfield* - bien que le livre soit une histoire et en aucun cas une biographie - la nature des liens spirituels existant entre eux et moi peut être clairement retracée, et confirmée par des demandes successives pour tester ma loyauté et mon dévouement, ainsi que la nature de la récompense qui a largement rétribué mes humbles services.

Il m'est cependant impossible de promettre qu'un autre, suivant la même voie, fera des expériences identiques. Dieu donne à chacun ce qu'il veut. Comme le dit Paul aux Corinthiens : « Il y a diversité de dons, mais un seul et même Esprit. Il y a des différences d'administration, mais c'est le même Seigneur. Il y a diversité d'opérations, mais c'est le même Dieu qui opère tout en tous. La manifestation de l'Esprit est donnée à chacun pour qu'il en tire profit »<sup>1</sup>.

Que les dons spirituels soient l'héritage des disciples du Christ ne fait aucun doute. Qu'ils n'étaient pas destinés à être soustraits, mais qu'ils étaient promis à « tous ceux que le Seigneur notre Dieu appellera »<sup>2</sup>, l'histoire des saints de toutes les générations et leur invasion à l'époque actuelle en témoignent, car « Dieu ne fait point acception de personnes »<sup>3</sup>, et « tout ce qu'il fera sera éternel »<sup>4</sup>.

Je n'ai rien d'autre à ajouter.

*Robert James Lees, Engelberg, Ilfracombe, 1<sup>er</sup> novembre 1905.*

---

<sup>1</sup> *Corinthiens*, I, 12 : 4-11.

<sup>2</sup> *Actes*, 2 : 39.

<sup>3</sup> *Actes*, 10 : 34.

<sup>4</sup> *Ecclésiaste*, 3 : 14.

## Table des matières

Chapitre I : Venu des Brumes .....	- 6 -
Chapitre II : La Salle du Jugement .....	- 13 -
Chapitre III : Un paysage prismatique .....	- 24 -
Chapitre IV : La Montagne de Dieu .....	- 34 -
Chapitre V : La Maison du Repos .....	- 51 -
Chapitre VI : Une Chorale magnétique .....	- 62 -
Chapitre VII : La Porte de l'Espoir s'entrouvre.....	- 81 -
Chapitre VIII : L'Espoir s'épanouit en promesse .....	- 89 -
Chapitre IX : La Récolte de la Jalousie.....	- 97 -
Chapitre X : Une explication.....	- 115 -
Chapitre XI : La maison de l'Assyrien.....	- 121 -
Chapitre XII : Par-delà les Brumes .....	- 132 -
Chapitre XIII : Deux illustrations .....	- 138 -
Chapitre XIV : La relation du Sommeil à La Mort .....	- 149 -
Chapitre XV : La Cité de la Compensation .....	- 157 -
Chapitre XVI : Monter plus haut .....	- 165 -
Chapitre XVII : Une Poétesse à la maison .....	- 171 -
Chapitre XVIII : La Famille céleste .....	- 183 -
Chapitre XIX : Le Sanctuaire du Silence.....	- 190 -
Chapitre XX : La Terre de Beulah.....	- 199 -
Chapitre XXI : À la Maison .....	- 204 -

# Chapitre I

## Venu des Brumes

Dans ma vie terrestre, on m'a traité de misanthrope. C'est un drôle d'aveu pour rompre le silence, mais étant à présent au-delà des conséquences auxquelles une telle franchise peut me conduire, je n'ai aucune raison - même si j'en avais la volonté - de parler avec moins de réserve. Si je dois des excuses pour la plaisante tâche que j'ai entreprise, ce serait pour les gémissements incessants au début de ces pages<sup>5</sup>. Étaient-ils sincères ? Je vous laisse en juger par vous-même. Sondez votre propre cœur, et je me contenterais de répondre en disant simplement que ce que vous êtes, l'humanité tout entière l'est également.

Avant de vous transporter par-delà les frontières de l'autre monde, je vous prie de me laisser une à deux phrases d'explication nécessaires sur moi-même. Ma vie fut assombrie par les conséquences de quelque trouble prénatal dont je ne savais rien, à l'exception du spectre qui restait pour me hanter<sup>6</sup>, et me privait de la main directrice d'une mère. Mon père était un calviniste inflexible, avec un mode de vie aussi soigneusement arrangé qu'une construction architecturale, et la rigueur dans le détail de son fonctionnement était tout aussi bien exigée. Ancien de l'Église presbytérienne, disposant d'un compte bancaire suffisamment approvisionné pour se permettre de se consacrer à la vie de foi la plus inconditionnelle, il avait passé toutes les années de son pèlerinage sans l'ombre d'un reproche.

Mon frère et ma sœur n'étaient pas aussi enclins à cette discipline, et leur rébellion presque ouverte, à mesure qu'ils grandissaient, ne tendait en rien à adoucir le caractère de mon père. Pour ma part, je ne reçus la moindre marque d'affection de la part de quelque membre de ma famille, et n'en témoignai aucune à leur égard. Personne ne m'avait jamais parlé de ma mère - son nom, en fait, était rarement évoqué - mais j'ai toujours pensé que si elle avait vécu, nous aurions dû être tous ensemble. Mais elle était partie, me laissant seul !

Les livres étaient mes seuls compagnons - les poètes étaient mes préférés. Mes premiers souvenirs étaient ceux de la crèche religieuse à laquelle j'avais été confiée, dont j'appris à détester les gérants pour la duplicité et l'hypocrisie qu'ils avaient l'habitude de

---

<sup>5</sup> Référence à la voix mentionnée dans l'apostrophe au lecteur, page 2.

<sup>6</sup> Référence supposée au fantôme du père dans *Hamlet* de Shakespeare, à la différence près que, pour le narrateur, il s'agit de sa mère. Mais ce qui n'était qu'une croyance ou une fiction littéraire se révélera être un fait bien réel. Il y a d'ailleurs de nombreuses similitudes entre le personnage d'Hamlet et le narrateur, dont la misanthropie, la mélancolie et la solitude. Cette œuvre pourrait symboliser l'heureux dénouement à la tragédie de l'existence humaine.

pratiquer. Doté d'un esprit naturellement morbide, s'ajoutant à un mal inconnu planant au-dessus de moi, et une âme que toute apparence de tromperie répugnait, j'appris vite à haïr ceux qui n'hésitaient pas à mentir dans leurs actions et leurs prières, à implorer Dieu de favoriser le succès de leur infamie.

À cause de tout cela, j'étais progressivement amené à puiser tout mon réconfort dans les livres et à entretenir une grande aversion pour toute camaraderie avec ceux qui m'entouraient.

Ma tournure d'esprit penchait naturellement vers la religiosité, mais je préférais résoudre ces questions à la lumière de ma propre raison et des enseignements simples de la Bible tels que je pouvais les comprendre. Une connaissance pratique du culte public des différentes sectes religieuses ne m'avait fait que confirmer qu'il y avait bien plus de formes et de modes dans chacune d'elles que la certitude d'un culte ou d'une doctrine. C'est pourquoi, en cela, comme en tout le reste, j'appris à ne compter que sur moi-même, et à faire confiance en la clémence et justice d'un Dieu juste, en suivant ma propre lumière, lorsque des erreurs résultaient de mes efforts honnêtes pour agir selon sa Volonté.

Néanmoins, je ressentais la douceur d'une communion et d'une compagnie à pratiquer ainsi le culte à ma manière : conduit par une certaine influence, - pour moi rien d'autre qu'une inspiration - , je me retrouvais dans l'une des cours et des ruelles si nombreuses de l'Est de Londres, où le vice, la pauvreté et la misère abondent ; où l'aide, bien qu'urgemment nécessaire, était rarement reçue ; où les habitants n'étaient pas instruits en métaphysique, mais avaient faim du pain d'une sympathie en acte. Parmi ces membres exclus et déchus de notre humanité commune, j'avais toujours su prêcher de manière à être compris par toutes les parties, proclamer un évangile qu'ils écoutaient avec plaisir, semer des graines qui allaient produire soixante ou cent fois plus de fruits.

Si l'Église avait raison, et s'il se trouvait finalement que j'eusse tort, la reconnaissance de ces pauvres malheureux pour l'intérêt que je leur montrais était tout ce qui me suffisait pour rendre les douleurs de mon châtement non seulement supportables mais bienvenues. Il y aurait eu sous doute beaucoup de "bonnes" personnes au paradis pour garantir le bonheur de chaque âme autorisée à accéder à ces rues d'or. Je ne savais pas chanter, et les bonnes intentions n'avaient aucun charme sur moi si les gens qui discutaient de religion ici-bas avaient été des exemples de ce qui aurait été la norme de bonté là-bas. Contraint d'entrer dans une telle société, sans aucun travail plaisant à la clé, l'endroit n'aurait eu aucun intérêt – aucun attrait – pour moi. Ce n'était pas mon idée du paradis, je n'en voulais pas.

Si l'Église avait raison, le sort des pauvres laissés à l'abandon dans un autre endroit aurait été très différent, car la sélection se serait faite davantage sur l'aspect économique plutôt que sur tout autre. Les riches construisaient les temples, les préservaient des difficultés financières, assuraient avec constance les moyens de la

grâce, les mettaient à la mode, fournissaient tout le nécessaire pour adorer Dieu dans la beauté de l'architecture et du rituel, souscrivant généreusement aux honoraires du sacerdoce ; payant par tous les moyens pour leur salut, il n'était que juste et honnête qu'ils reçussent leur récompense. Mais les pauvres, qui devaient travailler de longues heures, sans rien à donner, avec à peine un costume à porter, empestant les odeurs de l'atelier, avec leurs habitudes vulgaires et leurs chants bruyants, logeant dans une salle de réunion, au revêtement blanchi à la chaux, mal éclairée et pleine de courants d'air, n'auraient pas le droit d'espérer une sortie aussi prospère que les donateurs qui pouvaient être entraînés dans un corbillard à quatre chevaux lorsqu'ils nous quittaient.

C'était pour cela que les pauvres avaient toujours eu ma sympathie. Quand j'y pensais, j'avais souvent l'impression que je serais heureux de trouver les portes de perles<sup>7</sup> fermées, si par ce moyen je pouvais consoler un peu la multitude qui se trouvait en enfer. C'était méchant – blasphématoire – de ressentir cela, m'avait dit un jour le vicaire ; mais c'était inhérent à ma complexion – cela faisait partie de ma malheureuse maladie<sup>8</sup>, et il trouva inutile d'essayer de me faire changer d'avis. Je n'avais jamais pu comprendre la justice de la pauvreté ici et de la damnation là ; ou la conséquence logique des richesses ici et du salut là-bas. Ce n'était pas conforme à ma lecture de la Bible, ni à l'enseignement de Jésus dans la parabole de Riche et de Lazare, tel que je le comprenais dans la langue anglaise. C'était peut-être un défaut de mon pouvoir de réflexion, mais si c'était le cas, je m'accrochais à cette illusion.

Le grand changement me prit par surprise un soir où j'allais rendre visite à quelques-uns de ces laissés-pour-compte. Je marchais le long d'un sentier fréquenté, occupé à contempler les lumières et les ombres visibles sur les visages des passants, lorsque j'entendis un cri et vis un enfant en danger de mort parmi les chevaux sur la route. Il n'était pas loin, alors je bondis en avant - ne pensant à rien d'autre qu'à sa sécurité - je le saisis et le tirai de sa position dangereuse, puis me retournant...

Quelque chose me toucha. Je serrai le garçon plus fermement dans mes bras et avançai. Le bruit cessa, les véhicules et la rue disparurent, comme si un grand magicien avait agité sa baguette, l'obscurité disparut et j'étais allongé sur le gazon d'une pente d'un pays enchanté.

Aucun de ces changements ne pouvaient être causés par ce qui m'entourait. Peu de gens se seraient amourachés de l'enfant en haillons que j'étais empressé de sauver, avec ses pieds sans chaussures, ses cheveux emmêlés et son visage non lavé ; mais le petit ange que je retrouvai, couché sur ma poitrine aurait ravi un artiste. Pour ma part, à cet instant, j'avais échangé mon costume du matin pour une robe ample qui semblait en quelque sorte faire partie de moi-même ; et même si j'étais pleinement assuré de ma

---

<sup>7</sup> « Les portes de perles » est un nom informel pour désigner la porte du Paradis, selon certaines dénominations chrétiennes. Il s'inspire de la description de la nouvelle Jérusalem dans *Apocalypse* 21 :21 : « Les douze portes étaient douze perles, chaque porte était faite d'une seule perle ».

<sup>8</sup> On suppose que cette maladie est plus de l'ordre psychologique que physique, et pourrait être de la mélancolie, ou un chagrin profond lié à la perte de sa mère, ou même plus généralement, le sentiment de privation d'amour dans l'existence.



propre individualité, j'étais curieux de savoir ce qui s'était passé et par quels moyens, dans l'intervalle d'un seul pas, une transformation aussi complète avait été opérée.

Le garçon, bien que manifestement conscient du changement, me regardait en face avec des yeux calmes et rieurs, dépourvus de toute trace de peur ; peut-être s'attendait-il à ce que je lui donnasse quelques explications, mais j'en avais moi-même besoin. Puis il enfouit sa tête dans mon épaule et s'endormit. Je m'assis et le berça, essayant de répondre à la seule question qui me préoccupait : « Où sommes-nous ? ».

J'étais allongé sur l'herbe, dans un lieu que l'on ne pouvait décrire que comme la salle d'un amphithéâtre immense mais naturel, dont l'arène était occupée par une foule qui paraissait occupée à recevoir des étrangers, qu'elle accueillait et félicitait. Si seulement j'avais pu le comprendre, la scène aurait été aussi agréable que rayonnante, mais, dans ces circonstances, mes sentiments étaient plus proches de la curiosité que du plaisir. Cela ressemblait à l'exécution d'un tableau élaboré dont je n'avais aucun programme descriptif, ignorant également le lieu, les acteurs et le but. C'est tout ce que je pouvais comprendre. Il y avait deux classes de personnes représentées : dans la première, évidemment composée de résidents, certains portaient des vêtements embrassant presque toutes les nuances de couleurs que je connaissais, et d'autres comme je n'en avais jamais vu auparavant, impossible donc à décrire. L'autre groupe, nettement moins nombreux, me donnait l'idée d'étrangers qui, à peine arrivés, avaient besoin de l'aide et de l'assistance si librement proposées. « D'où viennent-ils ? », me demandai-je. À cette question, je n'avais pas pu trouver une réponse assez satisfaisante. Devant moi s'étendait une plaine à travers laquelle des groupes allaient et venaient continuellement ; de l'autre côté, je vis un épais banc de brouillard dont les contours étaient hardiment dessinés comme s'ils étaient confinés dans certaines limites. L'atmosphère était si inhabituellement claire que, bien que le brouillard fût peut-être à environ deux *miles* de l'endroit où je me trouvais, je pouvais facilement percevoir que les gens entraient dans la plaine par cette direction. Mon intérêt se porta intensément sur quelque chose qui déroutait mes pouvoirs de discerner entre le réel et l'illusion. Je remarquai que la couleur bigarrée des robes portées par ceux qui s'éloignaient de nous vers les brumes s'estompait peu à peu, jusqu'à ce qu'au loin on n'aperçoive plus qu'un ton uniforme de gris ; au contraire, à mesure qu'ils revenaient, les teintes originales étaient tout aussi mystérieusement restaurées. Il me sembla enfin que cette vapeur exerçait une influence magique, ou que la plaine pouvait légitimement être qualifiée d'enchantée.

Au moment où je vis le brouillard, j'eus conscience d'un frisson froid qui me parcourait, non pas dû à un changement de température qui était chaude et agréable, mais comme l'impression éprouvée au moment de quitter un feu confortable pour s'envelopper dans la brume glaçante de l'automne ou du début de l'hiver. Sa cause dépassait mes capacités à l'expliquer – peut-être était-ce de la sympathie envers ceux que j'avais vu émerger d'un tel endroit ; car beaucoup étaient tellement bouleversés qu'ils avaient à peine la force d'atteindre la plaine devant eux ; tandis que pour d'autres, les guetteurs allaient

plonger à travers les brumes pour revenir en les portant ; d'autres étaient transportés tout au long de la plaine avant d'être en capacité de se tenir debout.

Combien de temps avais-je été ainsi occupé, je ne pouvais pas le dire, mais tout à coup mon attention fut attirée par quelqu'un qui se tenait à côté de moi et je me levai, me rendant compte pour la première fois que la pente sur laquelle j'étais assis était occupée par de nombreuses personnes, évidemment des étrangers, comme moi. Cependant, cela ne m'intéressait pas autant à ce moment-là que par le passé ; tout mon esprit était concentré sur l'individu qui se tenait à mes côtés, dans l'espoir qu'il serait capable de résoudre le problème qui me rendait si perplexe.

Il devina mon intention avant que je n'eusse le temps de formuler une question, et, tendant les mains vers le garçon encore endormi, dit :

- Il y a quelqu'un qui viendra répondre à toutes tes demandes, mon devoir est d'emmener le garçon.
- Emmener le garçon ? répondis-je, ne sachant guère si je devais l'abandonner. Où ? à la maison ?
- Oui !
- Mais comment allons-nous revenir ? Comment sommes-nous arrivés ici ? Où sommes-nous ?
- Tu<sup>9</sup> dois être patient encore un petit moment, répondit-il, alors tu sauras et comprendras tout cela.
- Mais, dites-moi, est-ce un délire ou un rêve ?
- Non ! Tu découvriras que tu as rêvé ; maintenant tu es réveillé.
- Alors, s'il vous plaît, dites-moi où nous sommes et comment nous sommes venus ici ; je suis tellement perplexe que j'ai envie de savoir cela.
- Tu es dans une "terre de surprises", mais n'aie crainte, cela ne t'apportera que repos et réparation.
- Cela ne fait qu'augmenter mes difficultés, dis-je d'un ton suppliant. Il faisait nuit à Londres tout à l'heure, et j'ai empêché ce garçon de se faire écraser. Puis tout

---

<sup>9</sup> La traduction du pronom personnel anglais « *you* » est problématique, car elle ne permet pas de différencier en français entre le tutoiement et vouvoiement. Nous choisissons le vouvoiement de la part du narrateur, pour signifier encore sa distance, son attachement aux anciens codes sociaux, et son incompréhension vis-à-vis des événements qui lui arrivent, et le tutoiement de la part des esprits supérieurs dans un monde où les formalités d'usage et sociales n'existent plus, et où ne règne qu'un sentiment de proximité fraternel.

a disparu comme un éclair et j'ai découvert que nous étions là. Où est donc cet endroit ? Comment appelez-vous cela ?

— Le pays de l'immortalité ?

— Quoi ! La mort ? Comment ?

J'avais conscience de reculer d'un pas lorsque la prodigieuse annonce parvint à mes oreilles, mais il y avait quelque chose de si rassurant dans son attitude que je revins instinctivement et saisis la main qu'il me tendait pour me souhaiter la bienvenue. Parmi toutes les théories que j'avais essayé pour résoudre le mystère, celle-ci ne s'était jamais imposée - elle n'aurait pas été envisagée un seul instant si elle l'avait fait -, puisque l'environnement inattendu m'aurait incité à l'écarter. Je fus étonné de la foi inconditionnelle avec laquelle j'acceptai sa déclaration, et son sang-froid sympathique interdisait absolument toute agitation puisque la surprenante vérité était pleinement comprise.

— Non ! Pas mort ! répondit-il après un moment de pause. As-tu déjà croisé des morts parler et s'étonner ? Quand un garçon quitte la maison pour aller à l'école, ou inversement, l'école pour participer aux événements les plus graves de la vie, quand une fille quitte la maison de son père pour celle de son mari, as-tu pris l'habitude de dire qu'ils étaient morts ? Certainement pas ! Tu n'as pas non plus raison de supposer que tu es mort depuis que tu as traversé le changement qui t'a frappé.

— Mais j'ai fait une sortie indubitable d'un monde et une entrée dans un autre ; par conséquent, alors que je suis vivant dans cette nouvelle vie, je suis mort dans celle que j'ai laissée derrière moi.

— Tu seras désormais appelé à élargir tes conceptions et idées ; de même que vos maisons sur Terre sont des habitations séparées et que les nations forment les territoires de différents rois, de même les diverses conditions et mondes de cette vie deviennent les nombreuses demeures du Royaume universel de notre Dieu le Père. Tu n'es donc mort sur Terre que de la même manière que l'écolier meurt en tant qu'élève, lorsqu'il acquiert la puissance du maître ; ou que la jeune fille cesse d'être un membre du foyer et devient une visiteuse.

— Je ne vous comprends pas, répondis-je.

— Laisse-moi te donner les grandes lignes d'une parabole sur laquelle tu pourras méditer jusqu'à ce que quelqu'un d'autre soit envoyé pour te communiquer des informations plus claires. Les enfants sont amenés à dormir sur Terre grâce aux chants de comptines dont les héros fabuleux deviennent des personnages historiques dans l'esprit des petits auditeurs, jusqu'à ce que les réalités de la vie

dissipent l'illusion. Ainsi, les enfants devenus adultes, en entrant dans cette vie, découvrent qu'ils ont de la même manière été endormis dans un sommeil spirituel par les fictions des nourrices de leur âme. C'est l'éveil à cette vérité qui fait de ce pays une "terre de surprises", comme tu le découvriras au fur et à mesure de ta progression. Mais maintenant je dois partir et emmener notre petit frère au foyer pour enfants, où tu le reverras tout à l'heure.

Il me salua gentiment et me laissa seul pour réfléchir à tout ce qu'il avait dit. Sa parabole était pleine de révélations que seul l'avenir pouvait intelligiblement dévoiler, mais une chose était évidente : j'avais fait le pas irrévocable, j'avais résolu le grand secret ; mais qu'avais-je appris ? J'attendais simplement en sachant que l'acte de mourir avait été accompli inconsciemment. Quel en serait le résultat ? Quoi qu'il en soit, je ne pouvais plus revenir en arrière ; je devais rencontrer mon destin. Une chose m'avait été assurée : il n'y avait pas lieu de craindre. Je n'étais pas - je n'étais même pas anxieux - j'étais satisfait. J'attendis donc et je réfléchis.

## Chapitre II

### La Salle du Jugement

Mes réflexions s'articulaient autour de ce qui suit :

« Une "terre de surprises", n'est-ce pas ? Oui ! Et pourquoi n'a-t-il pas parlé également d'une terre de révélations ? Depuis combien de temps suis-je ici ? Une heure, un jour, un mois ? Je ne sais pas. D'après mon idée du temps, il me semble que je venais tout juste de tenter de sauver le garçon ; mais à l'aune de la révélation, j'ai l'impression d'être ici depuis des années. »

« Comme c'est étrange que je ne sache pas comment je suis parti ! Je ne suis pas tombé, je ne ressens aucune douleur, je n'ai aucun signe de résurrection après un évanouissement, comment ça s'est passé ? Combien de personnes assombrissent leur vie par la peur de mourir ; combien de professeurs se plaisent à s'attarder sur les affres de cette heure où l'âme se trouve face à face avec la mort ? Mais comme mon expérience est différente ! »

Je me demandais si, parmi toutes les surprises de cette vie, il était possible que...

« Oh mon Dieu ! Je ne sais pas encore où Tu es, ni qui Tu es ; mais la révélation qui m'a été donnée est pleine d'amour et lumineuse de promesses, c'est pourquoi je sens qu'elle vient de Toi et remplit mon âme d'espoir. Je ne sais pas encore si je suis sauvé ou perdu ; mais dans Ta miséricorde, écoute-moi, et dans Ta pitié pour les fils des hommes, permets-moi, s'il est possible par un moyen que je ne connais pas - par une méthode que Ton Amour<sup>10</sup> est capable de concevoir - de faire une fois de plus entendre ma voix aux mortels et d'aider à soulever le poids de l'erreur qui pèse sur les épaules de mes semblables. Vous connaissez, ô mon Dieu, l'aveuglement et l'ignorance de ceux qui prétendent maintenant conduire vos enfants. Beaucoup n'ont pas goûté Ton grand Amour ; beaucoup n'ont pas ressenti Ta grâce ; beaucoup tâtonnent dans le noir, aveuglés par les traditions des hommes ; beaucoup se sont aventurés hors du bercail. Les chants de Sion ont été oubliés dans l'avidité de la gloire, de la richesse et du pouvoir ; et les pèlerins fatigués rentrent chez eux avec des soupirs, des gémissements et des larmes, battant la mesure au rythme de leur marche. Si une joie est là pour moi, ô Dieu, mon Père, je suis prêt maintenant à y renoncer. Si la pénalité que je dois payer est une agonie en enfer, je suis prêt à l'endurer si dans Ta miséricorde Tu veux me

---

<sup>10</sup> Nous choisissons de mettre le terme en majuscule, pour tout Amour qui se rapporte à Dieu, pour le distinguer des autres types d'amour, dont l'amour individuel, l'amour humain ou les fausses conceptions de l'amour.

renvoyer, avec le pouvoir de dire la vérité de Ton Amour immuable, et d'enlever le fardeau du doute de ceux qui, en Te cherchant, ne Te connaissent pas. »

Avais-je tort de dire que j'ignorais où et qui était Dieu ? Peut-être ! Mais c'était honnête, et je ne pouvais concevoir que l'honnêteté était une mauvaise chose. Tout ce qui m'entourait était tellement contraire à mes attentes, j'avais peur de me raccrocher à tout ce que je savais ; et le tourment de l'impérieux désir que mes semblables connussent la vérité telle que je la voyais, me forçait à faire cette prière. Si une main forte pouvait, ne serait-ce qu'un instant, déchirer le voile<sup>11</sup> et demander aux peuples de la Terre de contempler l'avenir tel qu'il est réellement, quelle révélation ce serait ! Comme cela changerait leurs soupirs en chants, éliminerait tous les doutes sur l'Amour éternel de Dieu et proclamerait un évangile pour lequel tous les cœurs pleureraient. Ce serait pour la Terre ce qu'il était pour moi ; moi qui avais été averti plus d'une fois, ou deux ou trois fois, que la vie que je menais ne pouvait être condamnée qu'à la barre de Dieu ; et pourtant je découvrais que les premiers mots qui m'étaient adressés étaient des paroles d'espoir et d'encouragement – « Je n'ai pas besoin de d'avoir peur ». Comme les déclarations étaient différentes sur Terre, où l'Amour de Dieu était limité aux exigences de chaque religion, tandis que la colère et le châtiment étaient puisés en quantités infinies pour conduire le pécheur au salut ! Que pouvaient penser de tels enseignants lorsqu'ils s'éveillaient à la connaissance de la vérité telle que je l'avais trouvée ici ?

Ici ! Mais où était « ici » ? C'était une question à laquelle je n'avais pas encore trouvé de réponse satisfaisante.

« Est-ce le paradis ? Non ; sûrement pas ! Ou si c'est le cas, combien il est étrangement différent de la foule de harpistes, chantante et ornée de couronnes que l'Église s'attend à trouver. Non, ce n'est pas cela ! Les alentours rendent tout aussi impossible une telle interprétation. Quel peut alors être l'état de ce lieu ? Est-il possible qu'il existe finalement un état intermédiaire ? Peut-être ! » Et au-dessus de la crête de ces collines j'imaginai le Trône du Jugement auquel je pourrais être convoqué. Je n'y avais pas pensé ; mais cette possibilité vint sans aucune once de peur, les mots que j'avais entendus me remplissaient d'un espoir qui, j'en suis sûr, ne pourrait jamais être déçu. Quel que fût le problème, je serais content de l'apprendre au fur et à mesure du cours habituel des événements, et dans l'intervalle, je me reposerais.

C'était une idée populaire que notre entrée dans le monde des esprits sera accueillie par des amis et des parents qui nous ont précédés, et dans tous les cas, ça l'était effectivement ; mais c'était étrange à dire, même après avoir appris la nature du changement qui s'était produit en moi, l'idée d'une telle rencontre ne m'était jamais

---

<sup>11</sup> Le voile d'Isis dans la mythologie égyptienne ou de Maya dans l'hindouisme est une métaphore et un motif artistique allégorique représentant l'inaccessibilité des secrets de la nature, personnifiée par la déesse enveloppée d'un voile ou d'un manteau, ou encore l'illusion de l'individuation chez les Hindous.

venu à l'esprit, jusqu'à ce que je sentisse, plutôt qu'entendisse, quelqu'un m'appeler par mon nom. Je me retournai et vis une jeune femme, vêtue de la plus délicate des robes roses, descendre la colline à ma rencontre. Je n'en étais pas sûr, mais je pensais que son visage ressemblait à celui que j'avais connu autrefois, mais les vieux sillons du souci et du besoin s'étaient transformés en lignes et courbes de beauté. Je l'avais oubliée depuis longtemps, mais elle se souvenait de moi, et avec des yeux brillants d'affabilité et des mains tendues pour serrer les miennes, elle fut la première que je connaissais à me saluer.

— Mille salutations ! s'écria-t-elle en me saisissant les mains. Je viens d'être informée de ta venue ; suis-je la première à te rencontrer ?

— Oui, Hélène, la première que je connais.

— J'en suis content ; j'ai toujours espéré qu'il en serait ainsi. J'ai regardé, prié et attendu ; c'est tout ce que je peux faire pour te remercier.

— Merci pour quoi ? demandai-je avec étonnement.

— Je n'ai pas besoin de te le dire, répondit-elle. Notre Père le sait, et il te le rendra.

À ce moment-là, je découvrais que le Ciel était tout autant une condition d'âme qu'une localité, et la véritable amitié était un facteur important pour compléter cette condition. Peu de temps avant l'arrivée d'Hélène, je m'étais persuadé avec une quasi-satisfaction n'être pas encore au paradis, mais son apparition avait chamboulé cette conviction. Elle m'avait apporté un sentiment de joie tellement immense. J'étais si satisfait que je ne pouvais concevoir un bonheur au-delà ; et cela en raison de la présence de celle dont je n'avais qu'imparfaitement connu sur terre.

Sa vie, pour autant que je sache, n'avait pas été longue. Sa mère était morte de faim alors qu'elle s'efforçait de subvenir aux besoins de ses trois enfants et de son mari malade grâce à son travail de femme de ménage, complété par le maigre salaire d'Hélène dans une fabrique d'allumettes. La jeune fille n'avait que quinze ans lorsque toute la charge du foyer lui retomba sur ses épaules, sous sa forme la plus lourde, avec des moyens considérablement diminués. Courageusement, elle luttait, travaillant bien au-delà de ses forces pour tenir la faim de loup à distance et sauver le foyer de sa menace de disparition. Mais les salaires de la fabrique d'allumettes se comptaient plus facilement en cuivres qu'en or, et le peu d'extra qu'elle pouvait gagner par d'autres moyens n'était qu'une goutte dans l'océan de leurs besoins, alors elle succomba au feu de la bataille, écrasée et le cœur brisé.

J'appris son histoire juste avant sa mort et je l'appelai à l'hôpital où elle était soignée. Pendant plusieurs jours, je restais assis pendant environ une demi-heure, essayant de la reconforter en lui assurant que les enfants seraient pris en charge lorsqu'elle serait

emmenée, car je trouvais que l'incertitude quant à leur bien-être était l'épine la plus douloureuse sur son lit de mourante. Elle resta sourde aux prières du ministre des cultes pour préparer son âme à la mort. - Elle n'avait aucune crainte pour ça, ne se souciant guère de son sort. Elle voulait savoir si les enfants étaient en sécurité, et quand je lui en fis la promesse solennelle, elle se calma et referma les yeux, en paix.

J'avais oublié depuis longtemps ce lien personnel avec ses enfants, car notre relation n'avait été que de très courte durée ; mais dès les premiers instants de ces retrouvailles, je sentis avoir découvert une des consolations que je cherchais depuis longtemps : l'amour d'une sœur.

- Es-tu surpris que je sois la première à te rencontrer ? demanda-t-elle.
- Je peux à peine le dire ; on va de surprise en surprise si rapidement que je commence à penser qu'elles sont naturelles ici.
- Si tu n'es pas surpris, es-tu content de me revoir ?
- Oui, Hélène ! Plus que content, répondis-je, pour votre bonheur autant que pour le mien. Vous avez été plus heureuse ici que vous ne l'espériez, n'est-ce pas ?
- Oui ! Beaucoup plus heureuse ; et il m'a toujours semblé qu'il en serait ainsi, encouragée par l'assurance de tes paroles. Seule une fois, j'ai presque craint que tu ne te sois trompé ; mais quand j'ai vu que tu avais raison, j'étais de plus en plus heureuse grâce à toi.
- Il m'a toujours semblé, répondis-je, que tout ce qui était fait par amour ne pouvait pas être mauvais. Je ne prétendais pas savoir grand-chose sur Dieu, et maintenant j'ai conscience d'en savoir encore moins que je ne le pensais, mais je n'ai toujours pas changé d'idée.
- Eh bien, « Dieu est Amour », Fred<sup>12</sup> ; c'est tout ce que nous savons de Lui. « Ce qui est né de l'Amour est aussi né de Dieu. »<sup>13</sup> Viens chez moi et laisse-moi te raconter ce que j'ai appris sur Lui depuis mon arrivée ici.
- Pas encore, répondis-je. Il ne faut pas oublier que je viens d'arriver et que je ne sais pas où je dois aller à présent.
- Tu apprendras tout cela au fur et à mesure de ta progression, dit-elle en se tournant pour partir. Viens avec moi maintenant.

---

<sup>12</sup> Le nom du narrateur était Frederic Winterleigh. Par la suite, dans les volumes suivants, il changera de nom, prendra celui de Aphraar, pour signifier son changement de condition.

<sup>13</sup> *Épîtres de Jean*, I, 4 : 7.



— Mais n'ai-je personne à voir ? N'y a-t-il pas...

Elle vit la perplexité et l'incertitude qui devaient être si clairement visibles sur mon visage, ce à quoi elle sourit et demanda :

— N'est-ce pas le lieu du Jugement que tu recherches ?

— Oui ! Car pour le moment je ne sais rien de ma position, ni où je dois aller.

— Fred, sors les préjugés terrestres de ta tête le plus vite possible ! Tu es déjà passé devant le Tribunal et portes son verdict dans la robe que tu portes.

— Je suis passé ? Où ? Je n'en sais rien !

— « Peut-être pas ; mais il se trouve là, dans ces brumes d'où l'on voit tant de gens venir dans la plaine », et tout en parlant, elle montra la direction où mon attention avait été précédemment attirée.

— Est-ce là d'où je suis venu ? demandai-je.

— Oui ; c'est la seule façon d'entrer dans cette vie !

— Je n'en savais rien. Je n'étais conscient de rien jusqu'à ce que je me retrouve allongé ici, là où nous nous trouvons maintenant.

— C'est bien possible, puisque le tien a été l'un de ces passages si brusques qu'ils te précipitent si vite dans cet état et ne te laissent aucune conscience de l'événement. Je pense souvent que c'est une grande bénédiction de venir de cette manière.

— Pourquoi ? Mais est-ce que je vous fatigue avec mes questions ?

— Non. Ce sera un plaisir de t'en dire le plus possible, cependant, comme je ne suis pas ici depuis assez longtemps, tu auras beaucoup de questions à poser auxquelles je ne peux pas répondre, et tu devras les soumettre à d'autres qui en savent plus que moi.

— Je sens que vous êtes exactement le professeur dont j'ai besoin à l'heure actuelle, puisque tout est si différent de ce à quoi je m'attendais. Je suis comme un enfant qui a tout à apprendre.

— Je serais heureuse de te dire ce que je peux ; mais il ne faut pas parler de "fatigue", car aucune personne qui porte notre couleur ne peut se fatiguer.

- « Porter notre couleur », répétais-je, ne sachant pas ce qu'elle voulait dire.
- Oui. Tu comprendras tout de suite que la couleur de la robe est une indication de la condition de celui qui la porte ; mais tu ne peux pas le comprendre avant de l'avoir vu par toi-même.
- Mais dites-moi, pourquoi vous pensez qu'il est préférable d'entrer dans cette vie de la manière dont je suis venu ?
- Si tu considères l'entrée d'une âme dans cette vie comme une naissance plutôt que comme une mort, et la maladie qui la précède comme un travail plus ou moins prolongé, suivi de l'épuisement qui en résulte, tu me comprendras mieux. Tu vois, continua-t-elle en désignant la direction des brumes, combien d'entre eux ont besoin d'être assistés - certains même d'être portés - dans la vie ? Combien s'arrêtent pour reprendre des forces, se présentent. Alors dis-moi : N'est-ce pas préférable de venir comme tu l'as fait ?
- Si vous le considérez sous cet angle, bien sûr, c'est le cas ; mais vous savez qu'on nous a appris à voir les choses sous l'autre point de vue.
- C'est une grossière erreur qu'il faut corriger ici. L'homme considère pratiquement la vie terrestre comme la vie dominante plutôt que la condition d'existence subordonnée. En tant qu'être spirituel, il doit être éduqué à considérer toute chose d'un point de vue spirituel, de la même manière qu'un écolier est encouragé à considérer ses études à la lumière de ce qu'elles lui permettront ensuite d'accomplir. La Terre n'est pas tout, elle n'est pas non plus une finalité du développement, mais plutôt l'étape élémentaire, d'où cette vie est le prochain développement, tandis que les erreurs de l'état inférieur doivent être déracinées ici avant que nous puissions assumer la position qui s'écrit à l'entrée lors de notre arrivée ; ceci, cependant, te sera illustré avec plus d'évidence à partir de maintenant.
- J'ai hâte d'entendre quelque chose à propos de cette Salle de Jugement. Si je l'ai vécu inconsciemment, comme j'ai dû le faire, comment une juste sentence peut-elle être prononcée pour un homme avec une condition particulière ?
- L'idée de la Salle de Jugement est un autre malentendu dû à l'interprétation littérale de ce qui n'était censé être qu'une parabole symbolique.
- Voulez-vous dire que je n'en ai aucune connaissance, pour la simple raison qu'un tel endroit n'existe pas ? demandai-je.
- Dans la mesure où il y aurait un procès régulier et une condamnation par un juge en personne, c'est une fiction ; le verdict de la justice divine est le plus juste et

le plus infallible, et ne demande aucune autre preuve que celle proposée par l'accusé. Le texte accroché au-dessus de mon lit d'hôpital était la loi par laquelle ce jugement est rendu et contre laquelle aucun appel n'est demandé ni accordé : « Ne vous y trompez pas ; on ne se moque pas de Dieu, car tout ce qu'un homme sème, il le récoltera aussi »<sup>14</sup>.

La justice ne peut pas échouer, puisque nul n'est appelé à témoigner contre son prochain. Lorsque l'âme entre en contact avec ces brumes, elle se sépare de la chair et est dépouillée de tous les caractères faux et apparents qui auraient pu être assumés, quelles que soient les circonstances ou le but. La fonction des brumes est de dissoudre tout sauf le spirituel. Là, tous les sceaux de la vie sont décachetés, tout ce qui était caché est révélé, les livres sont grands ouverts, que ce soit pour acquitter ou pour condamner. Est-il tout aussi rationnel d'attendre d'un maçon qu'il dise, alors qu'il met la touche finale à un cottage : « Cela aurait dû être une cathédrale, et je crois que c'est le cas » ; ou d'un cultivateur à ses hommes : « Ce champ de navets aurait dû être du blé, et je crois que c'est le cas ; allez le récolter », de trouver ainsi leur croyance confirmée par cette illusion, - que pour un homme, lorsqu'il ressent le froid de la dissolution sur lui, de penser qu'en acceptant n'importe quel credo ou système de croyance, au moment où, saisi par la peur, il peut éradiquer les maux de toute une vie et se voir accorder pleinement l'entrée dans la joie éternelle ? Non, Fred ! Au fur et à mesure que le mortel succombe, l'esprit développe une enveloppe naturelle en accord avec sa vie et son caractère, la couleur étant déterminée par les actes et les motivations du passé - et non par les croyances qu'il a défendues ou les professions qu'il a exercées - et cette couleur est la juste sentence que l'âme s'est imposée en vertu de la loi invariable de Dieu.

- Alors vous subordonnez la foi aux œuvres ?
- Les œuvres sont à la foi précisément ce que l'esprit est au corps : la Vie. « La foi sans les œuvres est morte »<sup>15</sup>, donc la foi ne peut être manifestée que par les œuvres. L'enseignement de Jésus est le suivant : « dans la mesure où vous l'avez fait... », pas seulement « cru » ; seuls l'amour et les actions nobles peuvent entrer dans cette vie en compagnie de l'âme ; toutes les formes de croyances se perdent dans les brumes là-bas.
- Qui peut alors être sauvé ?
- Nous espérons que chaque enfant le sera, en fin de compte, et je pense que si quelqu'un devait être exclu du salut, ce serait entièrement sa faute.
- Pourquoi donc ?

---

<sup>14</sup> Galates, 6 : 7.

<sup>15</sup> Jacques, 2 : 26.

- Parce que ce jugement n'est pas définitif, il détermine seulement quelle position l'âme doit prendre en entrant dans cette vie ; elle a toujours le pouvoir de s'élever, tout comme l'aide des autres qui travaillent toujours à élever ceux qui se trouvent dans des conditions inférieures. Ainsi, la sentence n'est pas éternelle et vindicative ; c'est une mesure probatoire et réparatrice.
  
- Pourquoi Hélène ? Voulez-vous dire qu'il n'y a pas d'enfer ?
  
- Il n'y en a pas du tout ; nous avons des enfers de tourments bien pires que ce que votre imagination peut imaginer, mais ce ne sont que des conditions purificatrices et elles ont été pourvues dans la plénitude de l'Amour de notre Père, comme tu vas bientôt le comprendre.
  
- J'ai eu la chance de trouver un tel professeur pour corriger mon ignorance, dis-je. Avant de vous voir, je me sentais comme un enfant à l'école dont l'éducation avait été malheureusement négligée ; mais maintenant, il semble que tout ce que je sais est faux et doit être déraciné.
  
- Tu constateras que toutes les corrections ont été prises au fur et à mesure de ta progression, répondit-elle. Et la connaissance s'acquiert facilement par ceux qui souhaitent apprendre. C'est une vie active dans laquelle tu entres ; toute personne capable de travailler a une mission qui lui est assignée, de sorte que nous sommes tous « ouvriers de Dieu ». Ma place pour le moment est ici, pour rencontrer ceux qui viennent d'arriver, j'ai donc été spécialement instruite dans les domaines qui sont questionnés en premier.
  
- Si le verdict est rendu en conséquence des seules œuvres, qui sont ceux à qui on accorde pleinement l'entrée, promise si généreusement aux croyants ? demandai-je.
  
- Dans ce jugement, répondit-elle, chaque acte, motif et circonstance qui découle de la vie d'un homme a sa considération légitime, et est évalué à sa valeur *sterling*, et la balance est établie en conséquence. Les actes de charité nés de l'opportunisme se mesurent à la réalisation du but désiré et n'équilibrent aucunement le compte de la vie ; la philanthropie mondaine accordée à des fins politiques ou égoïstes est récompensée par la reconnaissance qu'elle mérite ; la construction et la dotation d'un hôpital ou d'une église grâce aux richesses amassées de la vente d'alcool ou autre trafic similaire sont contrebalancées par des vies brisées et la ruine des foyers de ses nombreuses victimes. Mais l'amour qui se sacrifie, pour soulager la douleur, la détresse et le besoin, non pas pour être vu des hommes mais par sympathie pour le frère faible et malheureux ; le motif qui pousse un homme à donner ce dont il a lui-même besoin, pour alléger les souffrances d'autrui ; la patience endurante face au mal jusqu'à ce que le Père

décide de le rectifier ; la charité qui prend la défense du faible contre le fort, au prix de l'opprobre et de la honte ; le cœur qui refuse de condamner quand les apparences sont confuses parce que toutes les circonstances ne sont pas connues ; l'homme qui, blessé, intervient pour arrêter la main de la justice parce que lui aussi voudrait être pardonné ; ce sont ceux-là qui, dans ce jugement, lèvent la tête et entendent « bien joué ». Cela rend tous les hommes égaux en termes d'avantages et ajoute une responsabilité proportionnelle là où la richesse ou le pouvoir leur a été confié.

- Apprendriez-vous aux hommes à répudier la richesse ? demandai-je.
- Certainement pas ; mais nous leur apprendrions que le don n'est réservé qu'à une intendance, et qu'ils seront appelés à rendre compte de tout dans les Brumes<sup>16</sup>. Notre Père a pourvu suffisamment sur Terre pour subvenir aux besoins et donner un peu de réconfort à chacun de ses enfants ; mais les forts ont enlevé la part des faibles, jusqu'à ce que le luxe et la famine abondent. Est-ce correct ? Non ! Et lors du jugement, l'argument selon lequel la richesse ainsi détenue a été honorablement acquise ne servira à rien, puisque Dieu veut qu'elle soit également distribuée avec amour. Prenez un homme qui, après avoir partagé ses biens entre ses enfants, a vu l'aîné prendre la part du cadet ; pensez-vous que le père serait prêt à permettre le mal avec complaisance ? Dieu serait-il moins juste que ce que nous exigeons d'un homme ? Bien sûr que non ! Le lien de fraternité est plus puissant que le droit légal aux yeux de Dieu, et le verdict de son tribunal est rendu en conformité avec la responsabilité familiale et non avec la loi mercantile.
- Supposons que l'on soit désireux d'accomplir un bon travail mais que la pression des circonstances l'en empêche. Comment cela serait-il perçu ?
- Cela te sera bien plus expliqué par d'autres tout à l'heure, mais en attendant je peux y répondre partiellement en te racontant une des premières réceptions auxquelles j'ai assisté après mon arrivée.
- Donnez-vous donc des réceptions au Ciel ?
- Oui. Bien qu'elles soient quelque peu différentes des vôtres. Lorsque des amis traversent la frontière pour ramener un pèlerin chez eux, nous appelons cela une réception. Celle dont je parle était une de ces entrées de plein droit, que tu mentionnais, et Omra est venu accueillir le frère.
- Qui est Omra ?

---

<sup>16</sup> Nous choisissons de mettre le terme désormais en majuscule, afin de signifier sa fonction propre et unique dans le monde spirituel, à la manière des institutions d'un pays. Il en sera ainsi de tous les noms communs qui auront un rôle spécifique et symbolique dans l'administration céleste.

- Le gouverneur de ces lieux, et l'esprit le plus élevé que j'ai jamais vu, à l'exception de Jésus.
- L'avez-vous vu, Hélène ?
- Oui, une fois. Mais il était trop loin de moi, je n'ai pas pu lui parler. Mais pour revenir à la réception, l'homme que nous sommes allés rencontrer était le pensionnaire d'un hospice, mais il y avait des milliers d'esprits présents pour le recevoir.
- Dans un hospice ?
- Oui ! Je n'oublierai jamais la scène. Quand Omra s'approcha du lit, le patient, les yeux fermés, l'aperçut, et le futur bienheureux cria à son ami qui dormait sur une chaise à côté de lui : « John ! John ! Je pars maintenant ; quelqu'un est venu me chercher ! John ! Ne voyez-vous pas à quel point la pièce est lumineuse ? Voyez, les anges ! Et... Et... Non ! Pas Jésus ! Pas pour moi ! » Puis le pauvre corps chétif, qui s'était à moitié redressé dans son agitation, retomba ; et son ami John le trouva froid à son réveil, car l'esprit avait laissé tomber son enveloppe de chair.

Alors que l'âme s'éloignait, Omra passa son bras autour de lui et lui souhaita la bienvenue. Alors, d'un air ahuri, presque effrayé, l'homme regarda la foule des hôtes qui se pressaient autour de lui et, se tournant vers Omra, balbutia :

« Ceci... n'est... pas... pour moi ! C'est... une erreur ! Vous... n'êtes pas... venu pour moi ? »

« Si, mon frère », répondit Omra. « Nous ne faisons pas d'erreurs ; on est tous derrière toi maintenant. »

« Mais... mais... ça ne peut pas être pour moi. Je... je n'ai pas... été un homme bon ! Mon Seigneur, ce doit être une erreur ! Qu'est-ce que j'ai fait ? »

« Nourrir les affamés, vêtir ceux qui étaient nus et soigner les malades », répondit Omra.

« Ah ! Je sais que tu as tort. J'ai travaillé presque toute ma vie à l'hôpital. Je n'ai jamais eu de sous pour le faire vraiment bien. Je savais que ce n'était pas pour moi. »

« Une fois, tu as donné ton dîner à un garçon affamé », dit Omra. « Tu as donné une paire de bottes, dont tu pouvais difficilement te passer, à un vagabond errant ; tu as donné tes lunettes à une pauvre vieille femme qui ne voyait pas

pour lire, te privant d'une bonne vue toi-même ; tu t'es assis à côté d'un vieux camarade lorsqu'il était malade et tu l'as soigné ; tu as été patient dans ta pauvreté forcée et as encouragé les autres à espérer le meilleur et à être satisfaits... N'est-ce pas ? »

« Eh bien, oui, je me suis assis un peu à côté du vieux Bill ; mais il aurait fait la même chose pour moi, si je le voulais. Je ne sais pas grand-chose du reste. »

« Mais nous le savons ; de tels actes ne sont jamais oubliés chez nous, et il y a beaucoup de choses que tu aurais souhaité faire si tu en avais le pouvoir. Une telle volonté honnête est toujours acceptée par Dieu comme si l'acte était accompli avec succès, et ainsi, vois-tu, nous n'avons pas tort. »

À ce moment-là, il a été transporté à une certaine distance de son corps et a revêtu ses nouvelles robes, dans lesquelles il fut triomphalement escorté jusqu'à l'une des nombreuses maisons préparées pour lui.

- Quelle surprise pour lui, remarquai-je, à la fin de son récit. Eh bien, elle devait être aussi grande que la mienne. Mais où sont ces maisons dont vous parlez ? Je n'ai encore rien vu en forme de bâtiment.
- Elles sont au-delà du sommet de la colline ; tu n'es pas allé au sommet ?
- Non.
- Viens donc, partons ! Cela te permettra de tourner le dos aux Brumes, et je te montrerai le pays dans une autre direction.

## Chapitre III

### Un paysage prismatique

Je ne suis pas - ou je n'étais pas dans l'autre vie - un "passionné". Aucune personne, aussi imaginative qu'elle ait pu être, n'aurait utilisé un tel mot pour décrire mon caractère. Froid, ennuyeux, sans passion, prosaïque, flegmatique, voire stupide, auraient été considérés par beaucoup comme des épithètes appropriées ; mais passionné... jamais ! Un tel esprit nécessiterait une vive imagination et une bonne appréciation de soi-même, mais je n'avais ni la première, ni la seconde, j'étais constamment convaincu de ne rien savoir ; comment, alors, pouvais-je être passionné ? Cela était sans doute vrai dans l'ancienne vie, mais puis-je dire qu'il en est de même pour celle-ci ? Le changement de caractère et de tempérament est-il si léger ? Sommes-nous tellement fidèles à notre ancien moi, simplement transporté dans de nouveaux domaines et environnements, que tout ce qui était vrai par le passé l'est également dans le présent ? C'étaient des questions qui me venaient instinctivement à l'esprit, mais je n'avais ni le pouvoir ni les connaissances nécessaires pour y répondre. J'étais pleinement conscient que certains changements s'étaient produits, même si je n'avais aucun moyen de savoir s'ils étaient permanents ou non pour le moment ; une expérience plus approfondie pourrait montrer qu'ils ont été causés pendant ce moment par les circonstances étranges qui se pressaient sur moi. Par exemple, je n'étais nullement curieux du passé, mais depuis que je me trouvais ici, je n'avais fait que demander : « comment ? » « Quand ? » « D'où ? » ou « pourquoi ? » à moi-même et aux deux seuls amis à qui j'avais eu l'occasion de parler.

Cette réflexion sous-jacente traversait mon esprit, tandis que mes sens les plus actifs se réjouissaient de la magnificence de la vue en atteignant le sommet de la pente. Étant très heureux de ma situation de départ et ayant encore une multitude de questions à poser, je n'avais pas le moins du monde envie de bouger, même si on m'avait parlé des plus grandes merveilles du pays que je pouvais si facilement atteindre. Lorsqu'Hélène m'en fit la suggestion, si le choix m'avait été laissé, j'aurais retardé notre départ, ou, ce qui était plus probable, pris l'autre direction, vers les Brumes. Elle parut parfaitement comprendre mon désir et me dit :

- Il est tout à fait naturel que tu souhaites suivre cette voie, mais ce ne serait pas bien pour toi actuellement.
- Pourquoi ? demandai-je.



- Les influences sont quelque peu désagréables en ce moment, répondit-elle. Tu aurais peine à revenir ; lorsque l'attraction sera rompue, il n'y aura aucune objection à ce que tu ailles voir les nouveaux arrivants.
- Quelle attraction ? demandai-je.
- L'attraction de ton corps. Lorsque la dissolution se produit si brusquement, comme dans ton cas, le lien magnétique n'est pas complètement rompu pendant un court instant, et l'âme éprouve un désir presque irrésistible de retourner vers le corps. La même expérience s'observe chez des amis encore incarnés...

Maintes fois ils répètent : au revoir !  
 Et pourtant, ils diffèrent leur départ,  
 Et lorsqu'ils se séparent,  
 « Reste encore » dit l'amour geignard !

C'est pour briser cette influence et te libérer que je t'ai d'abord demandé de venir à la maison avec moi ; elle était trop forte pour toi tout à l'heure, mais à présent tu peux t'en détacher. Nous pouvons donc y aller.

- Est-ce que tous ceux qui sont allongés ici ressentent cette attraction ? demandai-je.
- Oui ; mais ils sont incités à partir le plus tôt possible.
- Je vois que cela ne gêne pas du tout certains.
- En effet. Ils sont devenus las du corps et s'en séparent facilement, donc rien ne les empêche de rentrer immédiatement chez eux.
- Combien de temps dure cette attraction ?
- Cela varie considérablement, car fréquemment des circonstances sur lesquelles l'âme n'a aucun contrôle sont exercées pour empêcher le désir de liberté ; par exemple, beaucoup sont retenus par le chagrin de leurs amis longtemps après que l'influence du corps ait été surmontée.
- Comment est-ce possible ?
- Je t'ai dit que l'amour est le plus grand pouvoir que nous connaissons ; l'âme en est consciente dès qu'elle quitte le corps, et la perturbation des amis exerce donc une attraction sympathique, trop forte pour qu'elle puisse résister ; cette attraction forme une chaîne qui ancre l'esprit à la Terre. On a parfois beaucoup de mal à contrecarrer les influences pernicieuses du chagrin, que l'amour

pousserait certainement les endeuillés à contenir s'ils pouvaient une seule fois être témoins de l'effet qu'il produit.

- Mais l'esprit n'est-il pas obligé de s'en aller ?
- Non ! Nous ne recourons à aucune contrainte dans cette vie, quelles que soient les circonstances. Chacun conserve l'usage de son libre arbitre, dont l'exercice produit invariablement sa propre récompense ou sa propre punition.
- Eh bien ! L'ancienne vie n'a pas beaucoup d'attraits pour moi, et je n'ai aucune envie de la renouveler dans les mêmes conditions, alors nous ferons ce que vous désirez : allons de l'avant !

Nous atteignîmes le sommet de la pente et je demeurai fasciné par la scène qui s'offrit à moi. Depuis le bas d'une douce pente, recouvert d'herbe du vert le plus riche et le plus doux que j'eusse jamais vu, un paysage s'étendait de tous côtés, couvert de plus de nuances de couleurs que je n'avais le pouvoir d'estimer. J'avais contemplé le ciel d'Italie, beau et calme, mais la grandeur sans nuages de sa gloire illuminée par les étoiles était pareille à la froide placidité d'un sommeil de mort, comparée au dôme infini et voûté, rempli d'énergie éternelle sous lequel je me tenais, m'inclinant irrésistiblement devant le baptême de la vie dont je prenais part au bain. J'avais vu la magnificence de certains paysages orientaux, avec l'éclat d'une légion de couleurs jetées tout autour dans de riches mosaïques, mais c'était une profanation de comparer de telles teintes, de telles nuances et tons avec ceux qui se présentaient sous mes yeux. Des pulsations de vitalité visible palpaient et tremblaient dans la pierre, dans l'arbre et dans la fleur, dont chacun déversait sa part rythmique au chant harmonique qui résonnait de toutes parts, annonçant que la mort était engloutie dans la victoire et, au-delà du seuil de l'avenir, atteignant l'horizon en chacun de ses pôles – la légende faisait courir cette rumeur : « La vie, la vie, la vie éternelle ! ».

« Mais pourquoi tenter l'impossible ? Les mots n'ont jamais encore été capables de décrire de façon adéquate les nombreuses scènes sur Terre, comment peuvent-ils alors être utilisés pour raconter les plus grandes gloires que le langage de l'âme n'a pas le pouvoir de peindre, mais en laisse la compréhension au spectateur fasciné par une saisie silencieuse. Oh, les cœurs, dont les étapes du pèlerinage sont alternativement marqués de batailles, de défaites et d'échecs ; vous, voyageurs exclus, exclus de tout ce qui vous était autrefois cher ; vous qui avez faim d'un regard de sympathie, qui avez soif d'une parole aimable, qui cherchez à tâtons une lueur d'espoir ; vous, écrasés et mutilés, estropiés et torturés au mépris des convenances sociales : vous avez été bannis, et bannis d'une Église sans âme, parce que vos pieds fatigués ont trébuché en chemin ; vous, martyrs de l'avidité de la richesse, de la renommée et du pouvoir ; vous, fatigués de la lutte de la vie ; vous tous ! Oui, quiconque veut s'endormir, dans le délire sauvage de vos rêves, laissez libre cours à toutes vos fantaisies ; laissez votre imagination évoquer devant vous tout ce que vous désirez ou oseriez désirer ; imaginez-vous tout

ce que vous pensez du paradis ; réjouissez-vous des anticipations de ce que vous y trouverez ; puis multipliez le produit mille fois et saisissez le concept... si vous le pouvez. Mais même si vous atteignez le sommet de ce désir, vous n'aurez perçu qu'un faible reflet des dispositions prises pour le bonheur des justes lorsque leurs pieds tachés de sang auront atteint la finalité du Ciel. »

Du bas de la colline où je me tenais, une centaine de chemins divergeaient vers chaque coin du paysage, non pas semblables aux routes prosaïques et monotones auxquelles la Terre est si habituée, mais chacun avait, non pas un nom, mais une couleur distinctive correspondant à la cité ou au quartier auquel il menait. Ils étaient disposés de telle sorte que les nuances les plus sombres se recourbaient de chaque côté au premier plan, chacune ayant, selon son ton, une dépression plus ou moins grande jusqu'à ce que je les perdisse en s'enfonçant sous mes pieds ; les teintes plus claires semblaient avoir une élévation correspondante, jusqu'à ce qu'au centre de la perspective se trouvât une ligne droite d'un blanc impeccable menant au loin à un arc d'une pureté étincelante.

Hélène me quitta un moment pour que je puisse contempler le spectacle sans être dérangé, et à son retour, elle était accompagnée de plusieurs amis que je connaissais plus ou moins intimement. Nous nous assîmes, discutâmes des événements de nos vies passées et spéculâmes sur nos perspectives avec un sentiment de satisfaction et de plaisir apaisant auquel j'avais jusqu'ici été étranger. Chaque individu semblait, d'une manière inexplicable, accroître ma puissance de joie, et même maintenant, alors que j'en sais tellement plus sur la vie alors nouvelle pour moi, je considère ces retrouvailles comme l'un des plus doux souvenirs de mes expériences spirituelles.

- Tu commences à comprendre la signification des robes colorées maintenant, dit Hélène, pendant une pause dans notre conversation.
- Oui ! Je perçois que chacun emprunte le chemin correspondant à la couleur de sa robe. Mais qui sont ceux qui portent des robes multicolores – une combinaison de rose et de bleu électrique<sup>17</sup> ?
- Ce sont des messagers ou des enseignants ; c'était Eusemos, l'un d'eux, qui vous a assisté au moment de votre accident et vous a conduit à l'endroit où je vous ai trouvé. Vois-tu, c'est lui qui vient t'emmener et t'apprendre plus que je ne suis capable de le faire !

Il était Grec et beau comme un Apollon. Même si je n'avais aucune conscience de l'avoir vu auparavant, son sourire de bienvenue et de reconnaissance interdisait l'idée que nous étions des étrangers.

---

<sup>17</sup> L'électricité n'a pas de couleur. L'expression « lumière bleu électrique » désigne, dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la couleur de l'éclairage à l'arc qui dans la lumière de l'éclairage au gaz semble bleue. Mais peut-être pense-t-on aux décharges spectaculaires des machines électrostatiques.

Alors que je me levais, il me prit fraternellement dans les bras, me serrant étroitement contre lui, sans un mot venant briser le silence sacré de son salut.

- Es-tu reposé maintenant ? demanda-t-il après un long moment.
- Oui, répondis-je ; mais tellement déconcerté.
- Ce n'est en aucun cas une expérience rare ; les révélations qui attendent l'âme à son arrivée ici sont prévues pour s'imposer malgré soi jusqu'à ce qu'on saisisse la clé simple qui donne réponse à tout.
- Qui m'apprendra le grand art de trouver cette clé ? demandai-je.
- Je le ferai, si tu désires le savoir.
- Quand ?
- Maintenant, si tu le souhaites.
- Qui ne souhaiterait pas vivement découvrir un secret ? Mon âme a soif d'un tel savoir. Quelle en est la grande force ?
- L'Amour ! répondit-il. Cette vie dans toutes ses phases, ses développements multiformes, ses hauteurs et ses profondeurs, n'est qu'un grand commentaire de ce seul mot. L'Amour est la seule étude que nous poursuivons, la nourriture que nous mangeons, la vie que nous vivons ; et tu es désormais invité à participer aux joies de cette connaissance inépuisable, et Myhanene me demande de t'en présenter les caractéristiques qui relèvent de mon pouvoir.
- Qui est Myhanene ? demandai-je.
- L'un des messagers ou enseignants entre cette étape et la prochaine étape de la vie<sup>18</sup>, qui agit en tant que dirigeant de plusieurs cités ou cercles en ces lieux.
- Mais n'est-ce pas Dieu le dirigeant ?
- Il est le Suprême, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; mais en-dessous de Lui se trouvent de nombreux subordonnés - chérubins, séraphins, archanges, régissant sur les différents domaines et divisions de cette vie, et Myhanene fait partie des autorités de base.
- En voilà une autre surprise !

---

<sup>18</sup> La prochaine étape sera la 2<sup>e</sup> sphère ou dimension céleste, sachant que l'état de ré-union avec l'Être divin ne survient qu'après la 6<sup>e</sup> sphère.

- Je m'en doutais, répondit-il, bien que cela ne devrait pas être une surprise, car le fait a été clairement révélé à l'homme ; mais « Les ténèbres couvriront la Terre, et les ténèbres profondes les peuples »<sup>19</sup> qui, dans leur ignorance, se sont éloignés du chemin et se sont perdus dans le désert du doute, de la confusion et de l'erreur.
- Et où réside la racine de cette erreur, vue depuis cette vie là-haut ?
- Dans la doctrine selon laquelle l'âme doit faire son choix éternel et final sur Terre, plutôt que cela ne soit que l'étape élémentaire de son développement infini. Le devoir légitime de la condition terrestre est d'ancrer l'âme dans les principes pratiques de l'Amour, afin de la préparer à accéder aux devoirs supérieurs de cet état. Les spéculations abstraites en théologie ne sont pas les études que l'homme est appelé à entreprendre, surtout lorsque ses professeurs travaillent sur des théories indéfinies et n'ont aucune connaissance absolue. Même ici, nous ne sommes pas compétents pour parler de nombreuses questions que nos frères de chair ont établies à leur propre satisfaction ; mais il faut attendre d'atteindre les conditions dans lesquelles se développeront les facultés nécessaires pour comprendre les mystères présents. L'enseignement scientifique avancé n'est pas dispensé par des professeurs néophytes aux élèves d'une classe maternelle ; et notre Père connaît les exigences et les capacités de ses enfants, mieux que s'il eut conçu ainsi le programme de leur éducation spirituelle.
- Je remarque à quel point vous faites appel à la raison dans toutes vos illustrations, dis-je, impatient de connaître son opinion à ce sujet.
- Sans aucun doute, répondit-il. Toutes les lois ont leur racine et leur centre en Dieu et sont donc susceptibles d'être objets de la raison, dans la mesure où nous pouvons les comprendre. Les lois dites naturelles sont des lois spirituelles traduites en formules requises pour l'existence physique et, si elles sont correctement comprises, elles serviront d'indice au progrès spirituel. La lutte pour la suprématie de la croyance et de l'influence a malheureusement abouti à exalter la *lettre* de la loi, tandis que l'*esprit* de sa révélation a été ignoré ; d'où l'augmentation des erreurs et des idées fausses. Prenons par exemple l'idée orthodoxe actuelle du paradis. Supposons que, dans les brumes, une harpe soit mise entre des mains non habiles, tandis que chaque voix non musicale émet un cri sans fin de « Gloire, gloire, gloire ! » ; eh bien, c'est peut-être leur idéal du Ciel, mais quelle serait l'avis de Haendel, Mozart, Beethoven et des milliers d'autres qui comprennent les lois de l'harmonie ? En y réfléchissant sérieusement un instant, on empêcherait qu'une telle idée se maintienne aussi vraie.

---

<sup>19</sup> Esaïe, 60 : 2.

- Peut-être. Mais je ne vois pas comment il leur serait possible de se faire une conception exacte de cette vie ; c'est tellement différent de ce à quoi je m'attendais, et je ne tiens pas l'orthodoxie en sympathie.
  
- Pourquoi est-ce si différent ? Non pas parce que c'est irréel ; mais parce que tu en as formé une opinion contre nature. Le passage de la mortalité à l'immortalité n'est qu'une étape dans le développement de l'âme, semblable à celle qui change la fleur en fruit. La loi naturelle n'est ni brisée ni détruite dans les deux cas ; ce n'est qu'une étape supplémentaire vers le but à atteindre. On n'a jamais vu une fleur de prunelle produire une pêche, ou un bouton de marguerite se transformer en rose. Ainsi, dans le passage de la vie inférieure à celle-ci, c'est précisément la même loi qui est à l'œuvre ; celle-ci en est le complément et la continuation. Mais cela devient un tel sujet de perplexité qui vient de ce que l'on enseigne d'une mauvaise manière à l'homme de croire que, par un simple acte de foi, exercé même à l'heure de la mort, il a le pouvoir d'accomplir une telle impossibilité dans le cas de son âme. Ce qui, selon toi, serait insensé de le suggérer par rapport au fruit ou à la fleur.
  
- Non pas que l'homme ait le pouvoir, suggèrai-je, mais que Dieu est capable de l'accomplir dans l'exercice de sa toute-puissance. Je n'ai jamais entendu parler d'une religion prétendant détenir le pouvoir ; cela est universellement attribué à Dieu seul.
  
- En théorie, tu as raison, répondit-il, mais en pratique, l'homme est censé avoir tout le pouvoir, et Dieu n'a rien à voir avec cela.
  
- C'est peut-être mon ignorance, répondis-je, mais je ne vois toujours pas où vous avez raison.
  
- Permets-moi d'utiliser un exemple assez commun. Dieu est représenté comme ayant pris certaines dispositions pour le salut de l'homme, sous réserve de son repentir ; ce repentir doit être exercé ou non, selon que l'individu peut le déterminer, et c'est en tant qu'arbitre de son propre destin qu'il peut plaider sa cause.
  
- Et n'est-ce pas le cas ? demandai-je.
  
- Dans le sens où il ne peut pas être pardonné avant de se repentir, oui ; mais l'enseignement que je rejette est que l'exercice du repentir chez l'homme est capable d'opérer un changement jugé impossible dans la nature de l'individu, dès lors qu'il y consent. Écoutez mon exemple et dites-moi si je n'ai pas raison. Un homme dont la vie est marquée par l'outrage, la cruauté et le meurtre, se trouve face à la mort, reculant devant l'étape qui va lui être imposée. Dans la cellule de la prison, tandis que la cloche de l'exécution sonne et que le bourreau le prive de

tout pouvoir pour aider ou éviter son sort, le ministre des Cultes le supplie de se repentir, lui assurant que tout va aller bien ; Dieu est prêt à pardonner, Jésus est prêt à le recevoir et les anges attendent de ramener chez lui son esprit lavé par le sang. Ses moments sont rares et un destin éternel est en jeu dans la balance de sa propre décision. Où, je le demande, reste-t-il un pouvoir entre les mains de Dieu dans une telle doctrine ? Et pourtant tu sais que ce que je dis est vrai. Un tel homme est assuré que rien d'autre que lui-même ne s'oppose au pardon immédiat et absolu, quelle qu'ait été sa vie.

- Mais même la repentance est un don de Dieu, répondis-je.
- Je sais cela et ne souhaite pas dévaloriser un tel acte, mais seulement protester contre le pouvoir qui lui est attribué. Un homme, en négligeant les conseils de ses amis, peut subir une fracture d'un membre ou se mettre dans des difficultés, après quoi il se repent de sa témérité ; mais ce repentir le sauve-t-il des conséquences de sa conduite téméraire ? Bien sûr que non ; et la même loi s'applique à l'âme.
- À la lumière de votre expérience et de vos connaissances actuelles, comment formuleriez-vous la loi de Dieu à l'homme ? demandai-je.
- Personne ne peut en faire une déclaration plus simple ou plus parfaite que Jésus, lorsqu'il dit : « Un Seul est votre Père, Dieu, et vous êtes tous Frères »<sup>20</sup>. Dans l'exercice de Ses devoirs paternels, Dieu ne fait acception de personnes. De chaque enfant on attend un amour obéissant, puis une affection fraternelle envers tous les membres de la famille sans exception. C'est toute la loi de Dieu, et son observance rigoureuse est imposée, avec une punition proportionnée pour chaque violation. « Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu, car tout ce qu'un homme a semé, il le récoltera aussi. »<sup>21</sup>

Ces paroles ravivèrent l'intense désir de revenir sur Terre, qui me possédait auparavant et qui avait suscité ma prière sur la pente ; elles semblaient renforcer l'espoir que d'une manière ou d'une autre mon désir pourrait éventuellement être satisfait, et je demandai :

- Si les relations familiales sont si étroitement observées et que la transition n'est qu'un développement et non une rupture, est-il possible qu'il existe une disposition par laquelle nous pouvons encore atteindre la Terre et aider à corriger ces graves erreurs ?
- Oui ! Cela existe naturellement, et tous les témoignages de la Terre l'attestent ; mais, voyant qu'une mission comme celle-ci serait fatale à toutes les croyances

---

<sup>20</sup> *Matthieu*, 23 : 8.

<sup>21</sup> *Galates*, 6 : 7.

et religions, car elle briserait la profession de prêtre, elle a donc fait l'objet d'un anathème et est déclarée provenir de l'enfer.

- Mais nous avons sûrement le pouvoir de vaincre une telle opposition et de proclamer une vérité qui fera appel à la raison et au bon sens.
- Ce n'est en aucun cas aussi facile à réaliser que vous le pensez. On enseigne depuis des siècles que la Bible, en tant que Parole de Dieu, a besoin d'une interprétation critique et érudite pour que ses enseignements puissent être correctement compris - c'est la base de toutes les croyances - et établit la nécessité d'hommes formés pour la lire conforme à l'esprit de la secte qu'ils s'engagent à promouvoir.
- Vous considérez donc que toute l'erreur est à chercher dans la formation et la division en sectes religieuses ?
- En partie, mais l'origine de l'erreur est de faire du Livre un dictateur infallible et de prétendre qu'il contient l'intégralité et le dernier message de Dieu à l'homme. Le Livre n'a pas cette prétention pour lui-même, et ce n'est pas non plus en accord avec les méthodes de Dieu. Il donne la lumière du soleil jour après jour ; Il envoie la pluie quand l'occasion l'exige, et fait que chaque année produise sa propre récolte. Telle est la loi dans toute l'étendue de la création, et est-il raisonnable de supposer qu'Il la modifierait ou l'abrogerait pour ses relations personnelles avec ses enfants, en parlant une seule fois et en laissant l'interprétation de son message à la merci de celui qui ferait profession de l'exposer ? Même la rivalité des croyances interdit une telle hypothèse ; et supposer que Dieu puisse prendre à la légère de telles fausses prétentions, cela contesterait très sérieusement le caractère de son Amour envers ses enfants.
- Vos paroles sont teintées d'un espoir glorieux pour l'avenir de l'humanité, dis-je, et ouvrent les portes de la miséricorde sur les gonds de l'Amour infini ; mais parlez-moi un peu de la condition dans cette vie de ceux qui ont suivi ces enseignements.
- Dans cette vie, chaque homme est tenu responsable de ses propres actes et intentions délibérés, mais toute punition qui en résulte est corrective et non vindicative. Le don le plus noble dont l'homme est doté est le pouvoir de raisonner ; cela étant, il est censé le consulter et l'utiliser dans tout ce qu'il fait. Si donc il possède ce don seulement en infériorité par rapport à la Divinité elle-même, est-il cohérent de supposer qu'il n'est adapté qu'aux détails mineurs de la vie, alors qu'il deviendrait un dangereux conseiller dans les questions les plus importantes de l'âme ? Une telle idée est une diffamation envers le Donateur. Mais voici une difficulté : la conséquence naturelle du libre usage de la raison sur Terre signifierait la ruine des limites étroites de la croyance et du dogme,



d'où sa forte dénonciation par l'Église. D'un autre côté, si un homme ainsi doté se contente d'accepter les diktats de son prochain, plutôt que de s'appuyer sur le fondement solide de la cohérence logique du Dieu éternel, il ne doit pas être surpris s'il est appelé à tirer les conséquences inévitables de sa préférence pour la spéculation humaine plutôt que pour la révélation divine.

- Je ne vois pas comment il peut le savoir, répondis-je, si vous lui enlevez la Bible.
- Je ne le fais en aucun cas, déclara-t-il. Les récits des méthodes utilisées par Dieu pour traiter ses enfants dans diverses circonstances constituent des guides inestimables pour les hommes. Il demeure toujours le même, les annales du passé formant des indications utiles, et non des règles arbitraires, pour l'avenir. Les hommes qui ont écrit ces livres étaient des hommes qui marchaient et parlaient avec Dieu, et leurs communications sont racontées pour permettre la comparaison et l'encouragement des autres, et non pour remplacer ou empêcher un tel Guide à l'avenir. En aucun cas, nous ne retirerons le Livre ; mais dire que notre Père a cessé de parler aux hommes, c'est lui reprocher de faire acception de personnes au sens le plus étroit du terme, car pourquoi aurait-il dû parler à Abraham, à Socrate ou à Bouddha et non au travailleur actuel ? Sa lumière brille sur chaque pays, Il fait tomber la pluie sur les champs du mal et du bien, les hommes peuvent échouer, mais Dieu est le même pour toujours. Par conséquent, lorsque l'humanité apprend à utiliser la Bible, sans en abuser, lorsqu'elle raisonne sur elle et recherche son interprétation spirituelle et non religieuse, lorsqu'elle recherche la vérité au lieu de l'approbation sacerdotale, lorsqu'elle reconnaît les messagers d'Amour comme des anges du ciel, non pas comme des émissaires de l'enfer ; alors ils entendront nos voix derrière eux, disant dans le langage de la révélation encore future : « Voici le chemin, marchez-y, et le Royaume de notre Père sera établi sur Terre sur la même base que nous le voyons ici ». Quand ce moment viendra, alors notre monde cessera d'être si plein de surprises pour la multitude de pèlerins qui nous rejoignent continuellement.
- À quoi ressemblerait le vieux monde, demandai-je, sous un tel régime de gouvernement ?
- Nous allons le voir.

## Chapitre IV

### La Montagne de Dieu

Eusemos me conduisit au pied de la colline vers ce point d'où rayonnaient les différentes routes, et qui était nécessairement un lieu commun de rencontre pour les foules qui allaient et venaient continuellement. Il n'y avait aucune raison visible pour qu'il en fut ainsi - aucune barrière ou obstacle à leur passage direct depuis ou vers une route ou un point particulier qu'ils souhaitaient atteindre - aucune porte à laquelle ils devaient être admis ou passer un examen pour prouver leurs qualifications, pourtant d'un commun accord, toutes les personnes gravitaient vers ce centre commun dans leur passage dans un sens ou dans un autre. Je me suis momentanément intéressée à mon nouvel environnement prégnant, à mesure que chaque nouvelle pensée et chaque nouvelle scène s'imposaient à moi. Ce fut en descendant dans cette foule affairée, changeante et joyeuse que je compris pour la première fois que la mort était hors de vue derrière nous, et ce faisant, je m'arrêtai - je m'arrêtai pour essayer de réaliser tout ce que j'avais quitté - ce vers quoi j'étais passé, et l'incompréhensible changement de circonstances dans lequel j'avais été emporté, alors que moi-même je restais toujours le même<sup>22</sup>. Chaque incident dont j'ai pris connaissance semblait contenir un Ciel, et plus que je n'avais pu l'imaginer sur Terre, et pourtant chacun était conçu de manière à ne présenter qu'une partie de notre Maison où l'on entendrait le mot soufflé par les lèvres d'un Père infini dans l'accord parfait de l'Amour, dont les échos s'attarderont pour toujours dans les vastes étendues de ce dôme éternel sous lequel nous finirons par trouver notre repos.

La scène devant moi correspondait aux traits principaux de l'idée terrestre que l'on se faisait du Ciel, et puisque nous avions laissé derrière nous le temps ainsi que la mort, il n'y avait aucune raison pour que je ne reste pas pour étudier la réalisation de ce sur quoi chaque âme avait si fréquemment médité. Mon compagnon vit mon désir, et se tenant silencieusement à mes côtés, parut ajouter par sa sympathie à la jouissance intense que j'éprouvais. Combien de victoires sur la mort dont j'étais témoin ! Le vieil ennemi de l'homme aurait été mille fois mis en déroute s'il y avait rassemblé ses forces. Maris et femmes, parents et enfants, frères et sœurs, amis et amies se retrouvaient, après des intervalles plus ou moins prolongés, avec la pleine conscience qu'ils étaient désormais au-delà de la séparation ; les mains rudement gercées dans le froid des Brumes se remirent à étreindre, sachant que la paralysie de la mort était impuissante à agir de nouveau ; les yeux terrestres, aveugles, se régalaient désormais de la vision tant

---

<sup>22</sup> L'individu peut être débordé par les événements sans se perdre soi-même en tant que personne singulière. Le changement et l'élévation spirituelle n'impliquent donc pas une perte de personnalité et d'identité.

désirée de ceux qui les avaient guidés dans leurs ténèbres ; les oreilles tendues pour écouter la voix d'une mère étaient désormais envoûtées par la douceur de cette musique ; des langues longtemps silencieuses exprimaient leur gratitude ; et les bras, qui avaient été impuissants, se refermèrent dans l'étreinte ravie de l'amour. Dans toute cette joie, il ne m'est jamais venu à l'esprit que j'étais seul ici, grâce à l'accueil de ceux que je connaissais ; le désir ardent de quelqu'un qui aurait gémi constamment pour ma vie ne m'a jamais envahi une seule fois ; j'étais si heureux dans la contemplation du bonheur des autres que je n'avais aucune idée de la solitude de ma situation.

Mais je ne l'étais pas. N'avais-je pas un ami qui, bien qu'inconnu auparavant, m'était pourtant déjà cher comme s'il avait été un frère ? N'ai-je pas été plus béni que les nombreux autres par l'accueil qu'Hélène m'avait réservé et la réunion d'amis que je venais de quitter pour un moment ? Je n'étais en aucun cas un étranger dans un pays étranger, mais un fils privilégié qui se sentait libre d'errer à sa guise sur le vaste domaine de son Père.

Vraiment favorisé ! Car le privilège qui était le mien, je réalisais bientôt qu'il n'était pas le lot de tous. Il y a deux côtés à toute représentation, et il ne m'a pas fallu longtemps pour trouver le revers, même à la scène qui s'offrait à moi. Je n'étais pas seul, mais bientôt, j'en aperçus un, puis un autre qui s'efforçaient de passer inaperçus au milieu de cette foule joyeuse, soucieux de ne pas être reconnus, remplis de peur et terrifiés par la crainte d'être repérés par des individus devant lesquels ils reculaient. En jetant un coup d'œil sur de si pauvres créatures, je reçus une révélation et j'appris une vérité plus catégoriques qu'aucun argument n'aurait pu présenter à mon esprit ; les positions relatives du paradis et de l'enfer étaient illustrées de manière pratique, et je m'en rendis compte.

Dans aucun lieu, le paradis ne peut être trouvé ;  
Mais dans l'océan d'une âme juste  
Il forme une île, avec sa côte escarpée  
Et un havre de paix, où aucune tempête ne s'incruste.  
Un seul souffle de péché sur le Trône de Dieu pourrait faire  
Déclencher un incendie pareil aux enfers.

Mon attention avait été particulièrement attirée par les salutations échangées entre deux individus qui étaient évidemment frère et sœur, dont le premier venait d'arriver ; l'ardeur fervente de leurs jeunes étreintes, le contentement heureux sur le visage de la jeune fille, la gratitude et la satisfaction si visibles chez le garçon, étaient très beaux à voir. Tandis que j'observais leur joie, participant à leur bonheur, je m'interrogeais en toute conscience, à savoir si ma capacité de bonheur allait atteindre sa limite, et s'il m'était possible à présent de me réveiller et de découvrir que tout n'avait été qu'un rêve. A cet instant, comme pour donner du poids à une telle suggestion, mon regard tomba sur une femme, vêtue d'une robe brun-rougeâtre, qui observait ce garçon et cette fille avec des regards et des sentiments que je n'aurais jamais cru possible de trouver dans

un tel endroit. Dans ses yeux brillaient les feux de la terreur ; de son visage la sueur coulait en gouttes de peur atroce ; ses membres étaient paralysés par la frayeur, et elle recula et s'efforça de s'échapper avant qu'ils ne reconnaissent sa présence. À maintes reprises, elle s'éloignait de l'endroit où ils se trouvaient, lorsque l'occasion lui offrait cette opportunité, mais le destin inexorable était sur ses talons et semblait anéantir tout espoir presque avant qu'il naquît. Chaque tentative infructueuse la laissait plus près de cet heureux couple qui était inconscient d'elle jusqu'à ce que la crise survînt, et la misérable, frappée par la terreur, fut forcée d'attirer leur attention dans ses efforts frénétiques pour s'échapper. Personne dans toute cette foule ne montra aucun signe de sympathie pour elle dans sa détresse ; aucune main n'était tendue pour l'aider à dégager un chemin par lequel cette rencontre désagréable aurait pu si facilement être évitée ; elle était, au milieu de toute cette foule, si complètement seule que j'eus plus d'une fois l'impression que je devais aller de l'avant et lui prêter le secours dont elle avait tant besoin. Pourtant, quelque chose me retenait, me disant que les choses étaient mieux ainsi, et m'ordonnait de surveiller et d'attendre.

Sans voix et immobile, la femme terrorisée se tenait debout, comme un criminel lâche attendant le décret de la loi. Le garçon recula, mais la jeune fille, avec un air de pitié infinie rayonnant sur son visage, s'avança et fit ce que personne d'autre n'avait fait : elle,

Qui eût pu avec plus de justice se venger,  
A trouvé un remède pour la sauver<sup>23</sup>

en ouvrant un passage, et si elle prononçait un mot, ce n'était que par pitié et compassion, en montrant où la femme pouvait s'échapper. Avec cela vint la force de bouger, et tandis que la coupable - car j'étais convaincu qu'elle l'était - s'éloignait, je vis un brillant éclair de lumière jaillir de l'œil de sa bienfaitrice, qui frappa et éclaira la poitrine troublée de la femme comme un joyau resplendissant.

- As-tu vu ce flash ? demanda mon compagnon, dont l'attention avait visiblement été attirée par le même incident.
- Oui ! répondis-je. Qu'est-ce que c'était ?
- Le pardon de cette fille pour un grand tort que cette femme a fait. Cette lumière restera avec elle jusqu'à ce qu'elle ait payé le prix de son péché, lorsqu'elle sera en mesure d'en comprendre la signification. Elle exercera une puissante influence sur elle pour opérer son salut.
- Pauvre âme ! m'exclamaï-je ; Où ira-t-elle ? Comme il semble triste que dans toute cette multitude il n'y ait personne pour la rencontrer, personne pour lui prodiguer des conseils ou lui offrir un mot de consolation.

---

<sup>23</sup> Vers tirés de *Mesure pour Mesure*, de Shakespeare, Acte 2, scène 2.

- Ce serait ironique de le faire à l'heure actuelle, répondit Eusemos, et tu ne trouveras rien de tout cela ici. On ne rencontre que ceux qui peuvent être accueillis. Mais si tu la regardes, tu verras où elle ira.
- N'avez-vous pas peur qu'elle se trompe étant donné son ignorance ? demandai-je.
- Les hommes peuvent-ils vivre sous les vagues de l'océan, ou les poissons peuvent-ils s'associer à l'aigle dans son vol vers le soleil ? répondit-il. Elle ne peut pas non plus occuper une place pour laquelle elle n'est pas adaptée. Nous n'avons pas besoin d'anges armés d'épées flamboyantes pour garder nos chemins.
- Mais voyez ! dis-je en pleurant. Elle va mal ! Sa robe n'est en aucun cas de la couleur du chemin qu'elle emprunte.
- Regarde-la, répondit-il calmement.

Ce que je fis.

Dans son empressement à échapper à cette foule redoutée, alors qu'elle s'en éloignait, elle s'était engagée sans réfléchir dans la première route qui se présentait, exerçant toutes ses forces pour mettre une distance entre elle et la jeune fille à qui elle avait fait du tort. Son idée semblait être que pour sa sécurité elle devait voler, alors toutes ses énergies étaient mobilisées pour rendre ce vol aussi rapide que possible. Cependant sa course ne dura pas longtemps. Était-ce ses forces qui lui avaient manqué, ou s'était-elle simplement arrêtée pour reprendre son souffle ? Je ne le savais pas. Puis je l'ai vue chanceler comme si elle s'évanouissait à cause de son épuisement et de son excitation - chanceler et chercher du soutien, mais il n'y en avait pas ; puis elle se retourna et, malgré la distance, dans cette atmosphère claire, je pus voir une souffrance supplémentaire inscrite sur son visage. Quelque chose la forçait à revenir, la forçait à se rapprocher de ce qu'elle essayait de fuir. Elle fit une deuxième, puis une troisième tentative, mais en vain, la même puissance inexorable la forçait à revenir, jusqu'à ce qu'elle s'engageât sur un chemin dont je pouvais voir par sa couleur qu'il lui correspondait ; elle y passa sans effort et disparut bientôt sous nos pieds.

- Pauvre âme ! murmurai-je ; Où ce chemin la mène-t-elle ?
- Il regorge de cavernes souterraines peu ouverts à la lumière. Dans ces lieux, ils se précipitent pour se cacher de la présence de ceux qu'ils ont blessés, craignant qu'ils les suivent pour les tourmenter. La terreur engendre leur enfer. Ils ne savent pas qui ou quoi est près d'eux, ils sentent que chaque âme avec laquelle ils entrent en contact est venue se venger et chacun devient ainsi une source de terreur pour

l'autre. Elle doit y rester jusqu'à ce qu'un esprit dans une condition moins misérable puisse gagner suffisamment sa confiance pour la décider à quitter ces tanières pour une demeure moins misérable, ce qui est le premier pas vers le bonheur auquel toute âme peut accéder. Mais nous passerons ce cap.

Pendant quelque temps, notre progression n'était pas rapide, car mon compagnon avait rencontré un certain nombre de ses compagnons messagers et d'autres, qui avaient tous un mot de bienvenue pour moi, et les nombreuses caractéristiques intéressantes de mon environnement m'avaient incité à faire de fréquentes pauses pour que je puisse mieux les comprendre. Quand enfin nous eûmes atteint les bords de la foule et que nous fûmes partis pour notre mission prévue, je fus heureux d'entendre Eusemos parler de cet incident qui m'avait intéressé et pourtant rendu si perplexe.

- Je vois, commença-t-il, que tu ne parviens pas à concilier la présence de cette femme ici avec la simple loi de l'Amour qui règle cette vie.
- Oui, en effet, répondis-je, et je serais heureux si vous me l'expliquiez.
- Je le ferai, alors tu verras que le Seigneur est bon envers tous et que Sa tendre miséricorde s'étend sur toutes Ses œuvres ; et pour ma part, je ne vois pas où je pourrais en trouver une illustration plus frappante que dans le cas de celle qui a attiré votre attention.
- Comment ça ?
- Quand elle s'est enfuie, répondit-il, tu l'as vue prendre le chemin sur lequel nous marchons actuellement ; tu as remarqué que toutes les personnes qu'elle rencontrait passaient sans parler ni souligner qu'elle avait tort. Maintenant, je te demande de noter l'entrain, l'exaltation, le bonheur et la paix qui augmentent à chaque pas que nous faisons, et de dire, si tu le peux, pourquoi a-t-elle renoncé à un tel chemin de son plein gré ?
- Je ne peux pas le dire, répondis-je.
- Tout simplement parce que ce qui est pour toi une source de jouissance croissante était pour elle la cause de sa douleur ; elle se précipitait dans un état contre nature aussi physique que celui d'un poisson hors de l'eau. De son plein gré et d'un acte délibéré, elle s'est conditionnée sur Terre pour occuper une certaine place dans cette vie, et elle ne peut, même si elle le voulait, en assumer une autre sans endurer la douleur qui en découlerait naturellement. Elle a fait son choix, et l'amour intervient pour la sauver du tourment supplémentaire qui est le résultat logique de ses propres actes ; cela se manifeste pleinement dans la structure du lieu où elle est maintenant allée.

Elle ne sera pas abandonnée et laissée entièrement à la merci de ceux qui y seront ses associés ; d'autres, plus heureux, descendent vers des gens comme elle, leur disent d'espérer, les encouragent à se repentir, s'efforcent de les inciter à s'éloigner, et enfin les conduisent sur le chemin du bonheur.

- Alors elle n'est pas entrée dans cet enfer où le feu ne s'éteint pas ? demandai-je.
- Le "feu de l'enfer" est une de ces expressions métaphoriques mal comprises en raison de son interprétation littérale, répondit-il.
- Voulez-vous me l'expliquer, tel que vous le comprenez ?
- Volontiers et ce faisant, j'utiliserai l'illustration que tu connais le mieux. Il a été dit de Jésus : « Il vous baptisera de Saint-Esprit et de feu »<sup>24</sup> ; il a dit de lui-même : « Je suis venu envoyer un feu sur la Terre »<sup>25</sup> ; et l'homme est assuré que « notre Dieu est un feu dévorant »<sup>26</sup>. Faut-il comprendre ces paroles de manière aussi littérale que les « feux de l'enfer » ?
- Certainement pas, répondis-je.
- Et pourquoi pas ? Au nom de quelle autorité peut-on faire cette distinction ?
- Je suis incapable de vous répondre, répondis-je, à part que cela est conforme à la coutume traditionnelle de le faire.
- C'est nécessaire pour la croyance, répondit-il, mais c'est la première source de tant de confusions, de contradictions et d'ignorance spirituelle. La parole de Dieu est esprit aussi bien que vérité et doit toujours être interprétée selon l'*esprit*, et non selon la *lettre*, qui n'est que la forme dans laquelle l'esprit trouve son expression, de même que le corps mortel n'est que l'organe d'expression de l'âme. Le feu de l'esprit est l'Amour. Par conséquent, dire que Dieu est un feu dévorant n'est qu'une autre façon de déclarer que Dieu est Amour. Maintenant, l'amour sous sa forme dégradée devient passion, et s'il n'est pas maîtrisé, il brisera rapidement tous les liens et laissera l'individu en proie à sa propre convoitise dévorante, tout le mal de sa nature contribuant à alimenter les flammes. Lorsqu'une telle personne est séparée de son corps et contrainte à cet état d'existence, où peut-elle aller ? Vous n'avez encore rien vu par rapport à d'autres cas de dépravation, et pourtant c'était une torture pour elle de se tenir là où nous sommes maintenant, combien cela le serait-il encore plus pour d'autres pires ? Même si l'endroit où cette femme est allée peut lui être intolérable, mais il ne faut pas pour autant qu'elle soit punie par vengeance ; c'est pourquoi Dieu a

---

<sup>24</sup> Luc 3 :16

<sup>25</sup> Luc 12 : 49-53

<sup>26</sup> Hébreux 12 : 29

formé une demeure adaptée à une telle nature, où, pour le moment, elle peut plonger dans sa folle frénésie dans l'océan de ses passions déréglées, et être tourmentée en recevant la récolte des graines qu'elle a semées tandis que l'insatiable feu brûlera et accomplira son objectif. Mais dans ce mot "inextinguible", l'Amour de notre Père se manifeste à nouveau, puisque « le feu ne peut que brûler la paille »<sup>27</sup>; ou en d'autres termes, le temps viendra où la luxure et la passion seront consumées, alors le blé sera rassemblé dans le grenier, et l'âme sortira de l'épreuve comme de l'or bien affiné ; mais le feu sanctifié de l'Amour brûlera encore dans cette âme qui sera ainsi sauvée jusqu'au bout.

- Le savez-vous, demandai-je avec empressement, ou espérez-vous seulement qu'il en sera ainsi ?
- Nous le savons ; c'est la seule grande Loi de la vie, que vous constaterez qu'elle est partout en vigueur ici.

Il devrait en être ainsi sur Terre mais la multitude des paroles des hommes est devenue le tombeau de la connaissance, et la lumière de l'inspiration a été vaincue par les ténèbres d'un tel sépulcre. Tu ne trouveras pas beaucoup de prédication ici car tu es habitué à te contenter de mots ; chez nous, prêcher, c'est agir, et toute action a pour mobile l'Amour, puisque nous avons appris dans les faits que celui qui demeure dans l'Amour demeure en Dieu, et Dieu en lui.

- Oh ! Quel évangile d'Amour vous proclamez ! m'écriai-je ; quelle musique ce serait sur Terre ! Avec un tel message, je peux bien comprendre que « l'Amour ne faillit jamais ».
- L'Évangile que nous déclarons est celui qui a été donné aux hommes, et est particulièrement adapté aux conditions terrestres.
- J'ai maintenant une autre question à poser sur un point qui, jusqu'à présent, semble en contradiction avec votre loi universelle d'Amour.
- Je veux bien l'entendre, mon frère, répondit-il.
- Comment conciliez-vous son application avec le fait que cette femme soit autorisée à entrer et à voir la joie de personnes plus heureuses ? demandai-je.
- Tu imagines que cela a tendance à aggraver sa punition, répliqua-t-il.
- Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement.

---

<sup>27</sup> Matthieu 3 :11-12



- Cela, je veux bien l'admettre ; mais avant tout, tu dois te rappeler que la voie par laquelle tu es venu est la voie habituelle d'admission, et que, quelle que soit la punition endurée, cette dernière est la conséquence naturelle d'un péché délibéré, car les choses faites dans l'ignorance ou sans intention n'exigent aucune pénalité dans le jugement des Brumes. Mais ceux qui ont péché avec intention délibérée, ou par négligence coupable - en suivant souvent la même voie pendant des années, en étouffant la voix de leur conscience et en écrasant leur vie spirituelle - reçoivent leur juste récompense et leur juste punition, et il faut nécessairement que leur douleur augmente, pour qu'ils se rendent compte de ce qui aurait pu être dans d'autres et meilleures circonstances.
- Mais cette douleur supplémentaire ne pourrait-elle pas leur être épargnée ? demandai-je.
- Non ! Dieu ne se défait jamais pour éviter les conséquences de la folie d'un homme ; mais d'un autre côté, même cette douleur que tu regrettes est permise par cette même loi de l'Amour. Bien qu'elle en soit actuellement inconsciente, cette femme a acquis une information qui lui donnera espoir et consolation pour ce moment, ce qu'elle n'aurait pas pu apprendre si elle n'avait pas vécu cette expérience désagréable.
- Quelle information ? demandai-je.
- Elle sait qu'il n'y a pas de porte devant laquelle un ange se tiendrait pour l'empêcher de suivre le chemin de la vie ; et elle sera bientôt amenée à comprendre que le seul obstacle à son bonheur réside en elle-même. Lorsqu'elle pourra reconnaître cela, cela deviendra une puissante incitation à améliorer sa condition ; cela lui apprendra que sa punition a été purificatrice et non infligée de manière vindicative ; ce serait un texte sur lequel ses professeurs pourraient échauffer une centaine d'arguments avant qu'elle n'apprenne que, même dans sa sombre condition, elle n'a pas été abandonnée, et qu'en son ignorance même, la main de Dieu la guidait.
- Merci, dis-je. À mesure que vous l'exposez, je peux comprendre à quel point la tendre miséricorde de Dieu s'exerce sur toutes ses œuvres, mais j'ai maintenant une autre difficulté que j'aimerais que vous éclairciez.

Il y a beaucoup d'enfants nés qui sont moralement incapables de discerner le bien du mal ; comment cela est-il perçu à leur arrivée ici ?

- Dans tous les cas, la justice et l'équité sont rendues de manière infaillible, répondit-il, et le châtiment de tout péché retombera sur les épaules du pécheur. Dans un tribunal terrestre, un cleptomane ou un idiot serait plaint pour son malheur et non puni, même s'il avait enfreint une loi. L'homme est-il plus juste

que notre Dieu ? Ce corps mutilé ou cet esprit déséquilibré sont plus souvent le résultat du péché que d'un accident, et quelqu'un doit en supporter le châtiment. Qui ça peut-il bien être ?

Écoute cette terrible vérité. Chacun devra rendre compte des actes accomplis durant son incarnation ; parmi ces actes, on compte le péché mortel de donner la vie sans réfléchir et sans se référer à un corps sain et apte dans lequel la vie peut remplir les fonctions nécessaires à son développement. Dans ces conditions, l'enfant doit supporter les conséquences des péchés de son père ou de sa mère dans son propre organisme. L'infirmité peut être transférée, mais cela ne peut pas changer la responsabilité. Les péchés sont portés par l'enfant, mais les erreurs commises par son inaptitude sont toujours considérées comme les péchés de son parent, qui sera appelé à en répondre devant la justice de Dieu.

- C'est une pensée terrible, dis-je à la fin de sa conclusion.
- C'est néanmoins vrai, répondit-il, « Tout ce qu'un homme sème, il le récoltera également. »

J'avais été trop absorbé par le sujet de notre conversation pour être attentif aux paysages parcourus que je regardais machinalement ; mais, à ce moment, mon attention fut arrêtée par un changement qui s'opérait dans l'apparence de mon compagnon, désormais nimbé d'un halo doux et momentanément grandissant, d'où je pris conscience de puiser la force nécessaire pour l'accompagner. Notre route suivait le chemin le plus lumineux, occupant le centre et le haut du paysage, mais ses caractéristiques avaient tellement changé depuis le début de notre voyage, que dans sa transparence actuelle, il ressemblait à un chemin de rayons de soleil sur lequel nous accélérions notre vol aérien, plutôt qu'une route régulière, dans un royaume plus substantiel que la Grèce ou Rome, parce qu'il détenait un droit plus légitime à l'appellation « éternel », car son créateur et bâtisseur était Dieu Lui-même. L'atmosphère douce et parfumée semblait nous élever dans son étreinte au-delà de la fatigue ; les brises chargées de vie et de repos nous embrassaient et nous courtoisaient de caresses amoureuses ; la lumière pénétrante du soleil baignant le pays nous transperçait de part en part, jusqu'à ce que nous brillions de cette gloire, dont le visage de Moïse rayonnait lorsqu'il avait été en présence de Dieu sur le Sinaï<sup>28</sup>.

C'était pour moi comme un rêve délicieux. Le réel et l'irréel se mélangeaient dans une harmonie parfaite, dans laquelle je ne trouvais aucune place pour le moindre soupçon de surprise. À plus d'une occasion, je me souviens m'être dit que c'était plus que ça en avait l'air - c'était sûrement un rêve dont je devrais bientôt me réveiller pour faire face aux dures réalités de ma vie déçue, avec une angoisse supplémentaire ajoutée par le souvenir de cette agréable illusion. Et je suis encore saisi d'un frisson à l'idée de

---

<sup>28</sup> Exode, 34 : 29. « Moïse redescendit du mont Sinaï, en tenant les deux tablettes de pierre qui constituaient le document de l'alliance ; il ignorait que la peau de son visage rayonnait parce qu'il avait parlé avec Dieu. »

supporter l'impression aussi violente que celui que je venais de subir. Mon compagnon s'en aperçut et m'attira un peu plus près de lui, tandis qu'il répondait à mes pensées par une de ces rêveries semi-conscientes si caractéristiques de cette vie, et dont le ton a plus d'encouragement et de suggestion que d'avertissement. Je saisisais plus l'*esprit* de ce qu'il disait que la *lettre*, et comme le tout était improvisé, je ne pouvais pas lui demander de me le répéter, de sorte que je suis resté sensible à l'injustice de ma part en tentant de reproduire les lignes qui m'avaient fortement impressionné à l'époque ; mais ce qui suit ne donnera qu'une idée grossière de ses paroles :

Tous les rêves sont aussi réels que l'éveil ;  
Alors pourquoi devrions-nous rejeter leurs félicités ?  
L'âme grimpe aux hauteurs autorisées  
Quand le cœur se calme, sommé par le sommeil  
De regarder avec des yeux forts et brillants  
La maison promise qu'il atteindra prestement.  
L'âme est l'homme, éternelle ;  
Le corps ne vit qu'un jour,  
C'est de la terre et doit finir son cours  
Mais l'âme, dans ses rêves de jour,  
Regarde la rivière depuis les monts du sommeil  
Et salue le bien-aimé au pays des « sempiternels ».  
L'enfant, la jeune fille et le garçon,  
Ont rêvé et toujours rêveront.  
C'est le réconfort pour tous les hommes au cœur blessé  
Et le vrai repos pour l'âme lourdement chargée  
Jusqu'à ce que, dans ce dernier repos, le corps abandonné,  
L'âme entre au Ciel - ce rêve dont nul ne se réveille jamais.

Je n'avais ni l'occasion ni la disposition de répondre, car à la fin de sa rhapsodie, nous nous arrê tâmes, nous tournâmes, et la scène qui s'offrait à moi me fit rompre avec le fil de la pensée qui avait suscité une leçon si prégnante, tandis que j'étais captif des splendeurs indescriptibles du panorama vers lequel il pointait la main.

Alors que nous nous trouvions sur le flanc de la colline d'où nous partions, le seul élément remarquable du paysage, comme je l'ai dit, était le rayonnement des nombreuses routes colorées menant aux nombreuses cités maintenant visibles, mais qui étaient alors cachées à notre vue. À nos pieds, courant à droite et à gauche, il y en avait un sentier d'un noir cramoisi le plus sombre, se terminant autour ou au-dessous de la colline, et d'où, vers le bas, j'avais perdu de vue cette malheureuse femme terrifiée. Ce chemin sombre et inquiétant formait la base ou le fondement de la scène ; le chemin suivant, et chaque chemin suivant, prenait une teinte plus claire en gradations presque imperceptibles, jusqu'à ce que le rayon de pureté que nous avions parcouru, formait le point culminant de l'ensemble, venant couronner un double prisme. En me rappelant ce point de vue à la lumière des nombreuses explications que j'avais reçues depuis, cet

arrangement me sembla être un symbole prophétique majeur de cette vie plus heureuse, montrant le progrès naturel et ininterrompu que l'âme était capable d'accomplir depuis l'extrémité lointaine du péché, vers le repos et le bonheur parfait dans les temps à venir. Et mon cœur était rempli de joie.

Une autre pensée me revint à l'esprit à ce moment-là : la question que j'avais posée à mon guide concernant le chagrin que cette dernière vision était censée causer dans la poitrine des personnes les plus malheureuses que j'avais rencontrées. Je réalisai la miséricorde et l'amour indicibles qui avaient été à l'œuvre dans le dessin présenté devant moi. La dernière scène n'était que le tableau en positif, représenté sous la forme d'un panorama circulaire, des gloires inédites à l'œil et inconcevables pour le cœur de l'homme. Si cette vision devait provoquer un pincement au cœur à une âme qui se repentait à son évocation, je pouvais bien comprendre à quel point cela l'accablait de désespoir. En vérité, la miséricorde de Dieu s'étend sur toutes ses œuvres.

Loin, très loin sur l'horizon occidental, adoucies et réchauffées par la vaste étendue qui s'étendait entre nous, les Brumes planaient au-delà des frontières du pays. Leur apparence n'était plus noire et froide comme la dernière fois, mais une teinte douce et cramoisie qui les imprégnait les faisait ressembler aux riches tapisseries que le soleil dessine sur les fenêtres du ciel lorsque le jour d'automne s'achève, lorsque l'ouvrier fatigué revient chez lui avant que la tempête, grondant au loin, ne le rattrape. Derrière nous, à une altitude que ma vision ne pouvait ni estimer ni mesurer, sur les sommets des montagnes, des rayons de gloire baignaient et nourrissaient toute cette terre. C'était comme si, tandis qu'un soleil invisible se couchait à l'Ouest lointain, un autre soleil à l'Est - peut-être le Soleil de la Justice - se levait du sein de la Mer d'Amour. Entre cet aurore et ce coucher de soleil, maintes âmes fatiguées jouissaient de ce repos dans lequel, comme moi, tant de personnes venaient tout récemment d'entrer.

Pour les besoins de notre vue, nous nous trouvions sur le flanc d'une chaîne de montagnes majestueuses, dont la hauteur défiait mes capacités de calcul. Si je cherchais son sommet, mes yeux étaient aveuglés par l'arc de lumière qui rayonnait sur moi et faisait échouer mon enquête ; tandis qu'au loin, jusqu'à ce que ma vision devienne incertaine, je pouvais voir la chaîne s'étendre comme la frontière naturelle de deux nations voisines. Le sentier qui servait de point d'observation était comme la crête uniforme d'une chaîne plus petite partant de la base jusqu'au sommet de la montagne incommensurable et couronnée de gloire derrière moi. Au loin s'étendait une plaine aux dimensions apparemment illimitées, ondulante et pittoresque au-delà de toute description, dans laquelle collines et vallées, lacs et ruisseaux, terrasses et plateaux, parcs et pâturages, bosquets et jardins, villes et fermes, palais et manoirs, étaient disposés de telles sortes à apporter leur singularité à la grandeur de l'ensemble. Dans tout ce vaste domaine, chaque arbuste et fleur, chaque maison et colline, chaque ruisseau et lac, avait son équilibre légitime à maintenir dans l'harmonie générale ; et l'effet produit dans la réalisation de ce dessein était merveilleusement esthétique.

Dans les heures de lassitude et de chagrin de l'ancienne vie, j'avais essayé de définir un idéal du paradis – qui ne l'a jamais fait ? - Ma conception la plus élevée avait un fond de déception et d'irritation. « C'est comme une peinture fascinante d'un coucher de soleil glorieux, envoûtante par sa beauté à la première apparition, mais lorsque vous la contemplez, d'étranges fantômes moitié prophétiques surgissent de la toile, projetant leurs ombres sombres comme des manteaux cadavériques sur le génie qui nous a d'abord tant charmés ; - des fantômes d'insatisfaction, de regrets et d'illusions. Tout sur la toile est raide, froid, sans vie ; l'action est amenée à s'arrêter alors que l'artiste a saisi une situation des plus agréables, et de sa poésie, plus rien n'atteint désormais l'oreille de l'homme, si ce n'est le ton monotone et irritant sorti de la bouche de celui qui ordonne de se réveiller. Comment peut-on connaître le coucher du soleil à partir d'une image aussi inadéquate ? Une représentation miniature et provisoire peut être fidèle, voire parfaite dans sa couleur et sa situation au moment où il a été capturé, mais elle a besoin de la succession rapide des teintes changeantes, du roulement et de la courbure des nuages, des entrées et sorties rapides du héros agonisant, Jour, accompagné des doux sanglots et soupirs des Brises. Cela exige, outre les éléments mentionnés, une représentation dynamique de la puissance, lorsque peu à peu la sombre Nuit prend ses quartiers, et qu'elle finit par noyer le Soleil dans le sang vital de sa victime, avant que le rideau noir ne tombe sur cette scène tragique où le Crépuscule, incapable de supporter ce conflit inégal, ferme ses yeux dans la Nuit fatale. » Tout cela, et bien plus encore, était nécessaire avant que l'artiste ne puisse représenter fidèlement son coucher de soleil sur la toile ; et il en était ainsi du paradis, nous avions encore besoin d'innombrables complications et impossibilités avant de pouvoir concevoir une pâle copie de ce qui nous attendait. Mes conceptions précédentes étaient donc en deçà de la réalité de la scène qui s'offrait à moi alors que je me tenais sur le flanc de la montagne ; pourtant ce n'était pas le paradis lui-même, mais seulement l'une des premières étapes du domaine infini de Dieu, où les âmes rentrant chez elles pouvaient se reposer et se rafraîchir dans leur migration de la Terre vers la Maison du Père aux nombreuses demeures.

Je me serais arrêté ici, et n'aurais tenté davantage de décrire l'impossible, sans mon désir ardent pour le bien-être de mes frères, qui étaient toujours derrière moi et chérissaient les nombreuses erreurs commises par la chair dans son ignorance de la vie au-delà. La conscience de mes pouvoirs insuffisants pour transmettre les nouvelles vérités m'interdisait presque de continuer, mais je serais content si seulement je pouvais, dans une moindre mesure, faire savoir que cette existence n'était pas un état vague et vaporeux, pas plus substantiel qu'un nuage sur lequel poser les fondations de nos habitations. Pour nous, elle était aussi réelle et tangible que la Terre l'était pour vous et, par conséquent, lorsque j'utilisais les désignations de beauté et de grandeur qui étaient familières à la Terre, ce n'était pas pour indiquer que cette vie-ci était aussi brute et grossière que celle qui se tenait derrière moi, mais plutôt que je n'avais pas les moyens de transmettre une juste conception de ces réalités, pas plus que l'artiste n'avait le pouvoir de reproduire le coucher de soleil dans toute sa sublimité et son intégralité.

Dans ces premiers instants de contemplation, je pris conscience d'une énorme augmentation de mes capacités visuelles, car de même que les mots me manquent pour exprimer la qualité de la scène se déroulant devant mes yeux, j'étais également impuissant à transmettre une indication de la zone de ce panorama céleste, et pourtant, du premier plan jusqu'à l'horizon lointain, je pouvais clairement voir dans cette atmosphère d'éternité sans brumes, non seulement les effets dans leur ensemble, mais les éléments constitutifs de chaque élément qui, à leur tour, arrêtaient mon attention. Avais-je dit qu'il y avait des plaines et des ruisseaux ? Il serait plus juste de dire que mon regard errait sur de vastes continents, féconds et pittoresques, chacun délimité par des mers et des océans proportionnés, aux flots poétiques d'où l'épine de toute destruction avait été arrachée. Manoirs et palais brillaient, resplendissant dans une lumière solaire sans ombre, sans fioritures et normes topologiques ou contraignantes, à la grâce ou à la beauté non altérées par l'utilisation de matériaux grossiers résistant efficacement à la tempête au détriment des rêves architecturaux ; quel besoin de se restreindre dans le domaine de l'infini, ce royaume où l'on refuse de marchander avec la tempête ou l'usure du temps ? Chaque habitation avait ses terrasses et ses structures en arcs-de-cercle, ses jardins et ses cours carrées, chacune dans des proportions si nobles et si magnifiques que cette vision avait peut-être suggéré à Nimrod dans son sommeil la première image de la Babylone royale et majestueuse. Les carrières célestes d'où l'on extrayait de façon grossière et sans valeur le corail et le marbre, le porphyre et l'albâtre, la malachite et le jaspé, fournissaient la matière de chaque édifice, tandis que la décoration était travaillée en mosaïques multiformes de diamants et de saphirs, d'escarboucles et de béryls, de perles et de rubis, d'améthystes et d'émeraudes, rehaussés par des pierres précieuses d'une teinte et d'un éclat jamais vus sur Terre. Les sculptures étaient l'œuvre d'artistes revêtus du riche manteau de l'inspiration parfaite, dont un seul fil aurait enflammé l'imagination de Phidias et de Michelangelo. L'Égypte aurait pu, à juste titre, se glorifier de la magnificence de sa Thèbes aux Cent Portes ; ou être fière du luxe inégalé des demeures de la ville princière de Memphis ; vanter les parfums incomparables élaborés dans la Tanis royale, mais dans sa plus grande gloire, elle n'avait jamais entrevu de palais pareils à ceux-ci. Les jardins de l'ancienne Babylone étaient éclipsés par ces réalisations horticoles ; les statues d'Apollon, de Vénus et d'Athéna, comblés de l'enthousiasme admiratif des Grecs, n'étaient qu'inventions superflues en présence d'une telle grâce et d'une telle beauté ; la rose de Sharon<sup>29</sup> aurait pâli face à des fleurs si riches ; et le parfum du doux encens de Jérusalem n'était qu'une odeur quelconque transportée par les brises de ces arbres revêtus d'un vert intense et dénué de la note automnale.

La scène était animée par une multitude de personnes qui allaient et venaient en tous lieux, marchant non pas du pas précipité du parieur qui court pour un gain, ni du craintif qui s'empresse d'acquiescer telle compétence susceptible de sauver sa vie qui est en jeu ; pas de crainte de voir un ennemi derrière chaque buisson ou arbre, ni de tremblements

---

<sup>29</sup> « La Rose de Sharon » se trouve dans le *Cantique de Salomon* 2 : 1, et fait référence à une belle jeune femme et à des sentiments d'amour pour elle. Les Juifs considèrent la Rose dans le *Cantique* comme une allégorie de la relation d'amour entre Dieu et Israël.

de peur au froncement de sourcils d'un tyran sur ses gardes ; au contraire, une sérénité et des loisirs qui ne tenaient aucun compte du temps ou de la nécessité semblaient instaurer une règle universelle, tandis qu'un contentement tranquille défiait toute puissance susceptible d'introduire des perturbations.

Des peuples de toutes nationalités se mêlaient sans distinction ; aucune formalité froide, condescendance ou paternalisme n'était visible parmi eux, mais plutôt la reconnaissance que chacun possédait un certain pouvoir pour augmenter le bonheur de son prochain, et que la société de tous était nécessaire pour que la joie atteigne son plein idéal. C'était un spectacle sacré et saint à contempler, et une fois de plus, je me demandai quel était le pouvoir magique qui répandait ce sentiment sacré autour de nous ? J'étais incapable de répondre à cette question jusqu'à ce que les vents doux me soufflassent, en un semblant de murmures :

Ils se reposent de leur travail du jour  
C'est le calme, à peine la tempête passée  
Ils rejoignent les amis qui leur avaient manqué  
Qu'ils pensaient perdre à tout jamais.  
C'est la paix des retrouvailles qu'ils savourent  
Alors que leurs yeux ont à peine séché de leur chagrin  
Ils se sont rencontrés et se reposent en ce jour,  
Sans plus jamais attendre de lendemain.

Les yeux humides, j'inclinai la tête en signe de gratitude en recevant la révélation, et, me tournant vers mon compagnon, je demandai :

- Quel est cet endroit ?
- La Montagne de Dieu, l'une des entrées vers le Paradis, répondit-il.
- Si ce n'est que l'entrée, quel serait alors la gloire du sanctuaire intérieur ?
- « Je ne peux pas le dire », fut sa réponse modeste, mais elle était remplie de la musique d'un désir si intense qu'elle réveillait des échos dans mon âme, dont les cadences vibrent encore en moi.
- Y a-t-il des entrées depuis la Terre autres que celle-ci ? demandai-je.
- Oui, beaucoup.
- Sont-elles toutes semblables à celle-ci ?
- Oui.

- On pourrait à juste titre les appeler les "Vestibules de la Béatitude", continuai-je ; mais il y a une chose qui me surprend beaucoup.
- Qu'est-ce donc, mon frère ?
- On peut continuer à voir la couleur distinctive et les traits de chaque nationalité ici.
- « L'idée erronée selon laquelle il n'en serait pas ainsi est très répandue sur la Terre ; et pourtant cela ne devrait pas être le cas, en particulier pour ceux qui étudient la Bible comme votre pays prétend le faire. Jean n'a-t-il pas dit que, dans l'une de ses visions, il a vu : « une grande foule, que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, et de toute langue ? »<sup>30</sup> Or, voyant que la couleur et les traits pouvaient être les seules marques distinctives, pourquoi dois-tu être surpris de voir sa vision vérifiée ? Il sourit en voyant ma confusion, car la vérité de son interprétation de la vision, plus large et plus littérale, me fit comprendre une phrase de l'*Apocalypse* que mes yeux s'étaient retenus de voir ; puis il continua : « Toutes ces idées erronées sont dues aux méthodes incohérentes que les hommes appliquent à la lecture de leurs Livres sacrés ; les faits et les métaphores, les paraboles et l'histoire sont si continuellement confondus dans le but d'établir quelques points très peu importants, que dans l'esprit de beaucoup de personnes, il devient finalement impossible de distinguer l'un de l'autre ; d'autre part, une insistance excessive sur certaines phrases, négligeant leur articulation, empêche la grande majorité de l'humanité de savoir réellement quels sont les enseignements clairs des Livres qu'ils tiennent dans une telle révérence superstitieuse. J'ai remarqué ton étonnement tout à l'heure lorsque je t'ai dit que Myhanene est le dirigeant d'ici. C'était un regard incrédule, comme si tu pensais que j'avais blasphémé. »
- C'était parce que je n'avais aucune idée de l'existence d'une autre puissance ici autre que Dieu.
- Il n'y en a pas non plus ; mais ce pouvoir est exercé par des ministres dûment nommés. La même pensée appliquée à la lecture de votre Bible, comme celle que tu as l'habitude d'appliquer à n'importe quel autre livre, t'aurait préparé à cela. Jésus, dans la parabole des talents, t'a clairement fait comprendre que les serviteurs sages devaient diriger deux, cinq ou dix cités ; il a promis à ses disciples qu'ils siègeraient comme juges, et ses disciples attendent avec impatience le moment où ils régneront avec lui ; pourquoi, alors, dois-tu être surpris de découvrir que ce qu'il a dit est vrai et que de telles fonctions existent réellement ici ?

---

<sup>30</sup> *Apocalypse* 7 :9



Une autre erreur courante concerne le caractère et la nature de cette Terre, ainsi que nos modes de vie. Jésus a assuré à ses disciples qu'il y avait de nombreuses demeures dans la Maison de son Père. Ézéchiél et Jean ont vu une cité. Il est rappelé aux voyageurs que sur Terre, il n'y a pas de ville permanente, mais qu'ils doivent en chercher une à venir, dont le bâtisseur et le créateur est Dieu. Les congrégations chantent fréquemment cet hymne en l'honneur de Jérusalem :

Quand donc ces yeux contempleront  
Tes murs bâtis par l'Éternel,  
Ainsi que tes portes de perles,  
Tes remparts et éclatantes d'or tes rues  
Avec un vigoureux salut ?<sup>31</sup>

Ils se promettent de se rencontrer à la fontaine ; anticipent leurs douces communions en s'allongeant sur nos rives vertes et fleuries ; ou se reposant à l'ombre de l'arbre de vie, ils se délectent de la gloire qui sera la leur lorsqu'ils se rassembleront au bord de la rivière, discuteront sur ce qu'ils feront lorsqu'ils se lèveront. Parmi cette compagnie que personne ne peut dénombrer, chaque membre portera une couronne d'or tandis que leurs mains porteront la palme du vainqueur ou pinceront les cordes d'une harpe plus douce que celle que David n'en a jamais joué ; pourtant, ils seraient sérieusement choqués si quelqu'un leur disait que toutes ces choses existent réellement ici et t'accuseraient de blasphème - en essayant de faire du Ciel un endroit aussi grossier et matériel que la Terre. Leur seule conception de notre condition présente ne va pas plus loin que le fait que nous volons continuellement dans un éther sans nuages en chantant « Gloire ! Gloire ! Gloire ! », sans même un nuage libre sur lequel trouver du repos ; ils croient que voler et chanter sans cesse sont notre repos éternel. Mais je dois te laisser à ce bosquet jusqu'à ce que notre ami Cushna arrive, lorsqu'il te montrera de nombreux objets d'intérêt et d'instruction.

Pendant qu'il parlait, nous revenions sur nos pas, et nous étions maintenant arrivés à un magnifique bosquet d'arbres vers lequel il agitait la main, comme si mon nouveau guide devait être attendu dans cette direction.

- « Je vous suis très reconnaissant pour toutes les informations que vous m'avez données », m'exclamai-je, tandis qu'il me prenait dans une étreinte fraternelle, en prévision de mon départ, « mais puis-je vous poser encore une question avant de partir ? »
- Avec plaisir, répondit-il.

---

<sup>31</sup> Il s'agit d'un hymne qui a été traduit pour la première fois en anglais au XVI<sup>e</sup> siècle et qui a été révisé par de nombreuses personnes depuis lors. Dérivé d'un texte latin, l'hymne a été imprimé pour la première fois par "F. B. P." à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle (26 strophes) et par W. Prid en 1593 (44 strophes). Les deux textes ont été combinés de diverses manières et modifiés par de nombreuses personnes depuis lors. Citons notamment les versions de William Burkitt en 1693, et d'Edward Williams et James Boden en 1801. C'est une strophe de cette dernière version qui est présentée ici.

- Voulez-vous m'expliquer pourquoi j'ai pu m'élever si loin au-dessus de ma propre condition pour obtenir la vue que vous m'avez montrée, tandis que cette pauvre femme était obligée de revenir jusqu'à ce qu'elle ait trouvé la sienne ?
- Oui ! Les messagers ou les enseignants ont le pouvoir et sont autorisés à prêter leur force à ceux qu'ils servent et à les aider ainsi à atteindre des sommets supérieurs, à regarder occasionnellement ce qui les attend dans le futur. Cela stimule de nouvelles aspirations et incite à de nouveaux progrès. La limite jusqu'à laquelle j'ai pu te porter a été atteinte au point où nous nous sommes retournés, mais elle était suffisamment haute pour te faire comprendre quelque chose de nouveau de la puissance de l'Amour agissant dans une autre direction dans le but d'élever continuellement toute la communauté vers Dieu.

Là-dessus, il me souhaita bonne chance jusqu'à ce que nous nous revoyions et, se retournant, il me quitta comme un éclair. J'étais de nouveau seul mais mon cœur était comblé.

## Chapitre V

### La Maison du Repos

Un des grands charmes de cette vie est la singulière adéquation de chaque événement au moment et au lieu où il se produit ; le souhait et le désir sont très étroitement liés à la possibilité de les satisfaire. L'une des premières informations qui me furent données après mon arrivée fut que ce pays m'apparaissait comme une "terre de surprises". Depuis lors, j'eus le temps de réfléchir un peu, l'une des principales d'entre elles se trouvait dans la condition parfaitement naturelle de toute chose - physique, intellectuelle et spirituelle. Cela était le plus clairement visible dans mon désir et mon environnement lorsque j'avais perdu mon guide et mon compagnon. Pendant qu'il était présent, toutes mes forces étaient sollicitées pour voir et entendre les leçons qu'il s'efforçait de dérouler, et celles-ci, se succédant à une stupéfiante rapidité, ne me permettaient qu'une appropriation grossière, et ma mémoire était mobilisée pour les engranger à la hâte en vue d'un examen et d'une réflexion plus mûrs, au fur et à mesure. Quelle quantité de nourriture appropriée pour la calme digestion que j'avais alors acquise ? Je n'eus même pas le temps d'y penser, même si mon instructeur le savait sans doute parfaitement et son départ était dû à la nécessité pour moi de faire une pause et de voir l'étendue parcourue dans ce pèlerinage de connaissances depuis notre première rencontre. Quoi qu'il en soit, une fois laissé seul, ma première pensée fut que rien ne pouvait m'être aussi bienvenu que cette expérience unique désormais à ma portée.

Dans l'ancienne vie, lorsque mon âme voulait se jeter dans la majesté de l'Infini et que la campagne tranquille était hors de ma portée, je me tournais vers l'Abbaye de Westminster, cerné par la beauté incomparable de sa nef, où la pierre et l'harmonie, la poésie et l'architecture, la symétrie et l'histoire se mêlaient dans un design si inégalé. Barrant les vents, elle s'élevait grâce aux ailes de ces correspondances sacrées comme des bénédictions dans lesquelles elle baignait. Je n'ai demandé à aucun prédicateur de diriger mes pensées, puisque les souvenirs de mille ans couraient dans la chair de ma poitrine ; je ne cherchais ni chœur ni orgue, car dans les arches et le triforium persistaient les airs résonnants du Jubilate et du Miserere chantés par des moines pieux au cours des siècles passés. Je ne souhaitais rejoindre aucune congrégation sauf celle de ces grands et nobles exemples dont les corps gisaient sous mes pieds. Seul dans une grandeur si silencieuse, dans une paix sépulcrale, où les rayons du soleil tombant à travers les fenêtres à claire-voie semblaient comme des échelles jetées par des anges d'où les âmes des saints pourraient monter au ciel, mon cœur était libre de faire sa pleine confession et d'entendre murmurer l'absolution dans le silence de cette maison de prière.

Il se peut que dans certaines de ces périodes de rêverie et de renoncement, Eusemos ait trouvé une place parmi les anges et les esprits missionnaires invisibles qui m'entouraient; ou peut-être qu'en méditant sur les nombreuses choses que je n'ai pas réussi à comprendre, avec le manteau de la nuit autour de moi et le canopée d'étoiles au-dessus, il avait peut-être porté vers le haut une de mes nombreuses prières pour la lumière et l'aide, ayant compris l'habitude de mon âme d'entrer en communion avec les accessoires les plus adaptés à cet état d'esprit. Qui peut le dire ? Il se pourrait que ce soit le cas ; ou, d'un autre côté, cela pourrait être dû à cette affinité naturelle de toutes choses les unes avec les autres dont j'ai parlé. Quoi qu'il en soit, une chose est sûre : le désir de contemplation et la découverte du lieu le plus propre à exaucer mon souhait furent des révélations simultanées, car la scène présente de mes réflexions était une combinaison de mes deux lieux de prédilection<sup>32</sup>.

J'avais dit que c'était un bosquet ou une avenue qui tournait à angle droit, différent du chemin sur lequel nous avons marché ; une descente douce d'un *mile* ou plus, formée d'arbres majestueux plantés de telle sorte que leurs branches se tenaient dans des étreintes bienveillantes. Au-dessus, un toit d'une beauté architecturale plus exquise que celui de Westminster, avec des feuilles pareilles à du verre transparent, conférait une douceur supplémentaire au soleil, filtrant ses rayons dans le sanctuaire qui me courtoisait. Le tapis d'émeraude, reflétant la gloire, semblait s'accompagner d'une invitation à entrer et à récolter la moisson différée de l'espérance, et à cueillir au centuple le fruit de tous les soupirs et prières qui n'avaient trouvé aucune réponse sur Terre.

Cette invitation était trop bienvenue à ce moment-là pour la refuser, alors je me détournai du chemin ouvert pour aller vers cette douce retraite de mélodie et de repos. Au-dessus de ma tête, les feuilles bruissaient dans des berceuses rythmées, à mes pieds les fleurs donnaient de la voix et envoûtaient mon âme dans des chants d'amour parfumés ; au loin j'entendais des cascades d'eau ajouter à l'harmonie leur musique douce et rafraîchissante ; tandis que les airs des chanteurs ailés m'avaient d'abord fait prendre conscience du fait que les oiseaux, aussi bien que les hommes, trouvaient au Ciel une continuation de leur existence terrestre.

Le bosquet s'étendait au centre de ce qu'on peut appeler un parc-jardin bien garni de grands arbres luxuriants, de taille un peu basse comparée à l'avenue elle-même, mais ayant des bras étendus comme des chênes ou des châtaigniers, sous lesquels se trouvaient de beaux parterres de verdure, de fleurs ou de mousses, où de nombreuses personnes étaient allongées. Beaucoup d'autres allaient et venaient avec cette démarche languissante et prudente que l'on adopte naturellement dans les premiers jours d'exercice après une maladie ; d'autres encore se reposaient sur les nombreux sièges disséminés dans l'herbe, comme si, même si leurs forces n'étaient pas encore suffisamment rétablies pour leur permettre de marcher, ils tiraient pourtant une

---

<sup>32</sup> C'est-à-dire le sanctuaire de la Nature, et le sanctuaire de l'Abbaye de Westminster.

première revigoration de l'arôme vivifiant attisé par les brises. L'aspect général du lieu était celui d'une maison de convalescence, et je ne pouvais voir aucune incongruité à l'idée que de tels lieux pouvaient servir à un but utile aux âmes fatiguées et lourdement chargées de la Terre, pour se reposer et se récupérer après la prostration de la fièvre intermittente de la vie. Cette possibilité me rendait heureux et m'offrait davantage de matière à réflexion ; et voyant un champ de mousse vacant sous les branches d'un arbre très étendu, je m'y jetai dessus, sans me poser de question sur le droit et l'opportunité de le faire, et m'abandonnai à la contemplation.

Je ne saurais dire combien de temps dura ma rêverie, ni si le cours suivi par mes pensées fut très précis et consécutif. J'étais très conscient que je me reposais ; non seulement je profitais d'une de ces brèves accalmies que le surmenage exigeait pour la récupération et qui s'était si souvent imposé à moi dans l'autre vie, mais j'étais rempli d'un sentiment de vigueur et de jeunesse qui revenaient, d'abord sous forme de suggestion, puis de certitude toujours plus ferme, que la bobine de la vie était pour ainsi dire rapidement revenue en arrière, et que je retrouvais une santé robuste après tant d'années de déclin. Ce fut une expérience surprenante et délicieuse, à laquelle je m'abandonnai volontiers et avec reconnaissance. Je restais dans un état de semi-enchantement ; chaque instant apportait une sensation nouvelle, et mille capacités semblaient sur le point de se déployer en moi, dont j'avais été inconscient, dont je n'avais jamais rêvé auparavant. Des sentiments étranges surgirent, comme si des entraves se cassaient, des restrictions cédaient ; et mon âme s'élargissait, s'épanouissait et se réjouissait de sa liberté retrouvée.

Je ne me sentais plus victime des circonstances, car toutes les influences antagonistes s'étaient retirées, et quelque chose me disait que leur absence n'était pas une cessation provisoire de la lutte, mais que j'avais assuré une victoire définitive et complète. L'état d'esprit engendré par toutes ces révélations ne pouvait être ni décrit ni apprécié par ceux qui n'avaient pas vécu l'expérience bienheureuse. Chaque cellule de mon âme avait travaillé pour absorber la révélation puissante ; toutes les veines de mon être étaient bues, et buvant, j'avais encore soif du ruisseau exaltant la vie qui me débordait ; chaque fibre de mon corps frissonnait et tremblait sous les douces nouvelles fonctions qu'il était appelé à remplir. Pendant que j'étais ainsi à demi enivré des plaisirs exquis dans lesquels je baignais, l'air même qui jouait autour de moi semblait peuplé de cent voix de fées qui criaient : « Laisse-toi aller ! Laisse-toi aller ! » et, sans répugnance, je m'étais jeté dans un abandon sans peur dans leur étreinte et j'ai perdu connaissance dans le sommeil rajeunissant du paradis.

Je n'avais aucune idée de la durée de ce sommeil, car le temps passé dans cette nouvelle vie est mesuré par le résultat obtenu et non par les révolutions du soleil ou du cadran. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à mon réveil, je constatais que toutes les transformations qui avaient provoqué le sommeil à leur début étaient achevées. Les sillons de mon visage avaient été effacés, les fils argentés de mes cheveux éliminés ; la fontaine de lassitude en moi était tarie ; tandis que tous les nouveaux pouvoirs et

capacités étaient si intriqués et emboîtés dans mon être que, même si la même vieille conscience et les mêmes souvenirs restaient - la même individualité avec ses amours, ses espoirs et ses aspirations - j'étais également conscient qu'une nouvelle nature, plus large, avait été ajoutée par ces influences mystérieuses à l'œuvre sur moi – une nature invulnérable à la fois à la fatigue et à la déception.

Peut-être qu'une de mes expériences les plus étranges de cette vie s'était produite à ce moment-là. A peine je me réveillai de la puissance de ce sommeil que je sentais qu'il me quittait pour ne plus jamais revenir. Comment je savais cela ?

« Je ne peux pas le dire, mais la certitude du fait ne peut être niée. La douleur, le doute, la déception et les cent autres sensations terrestres dont nous savons qu'elles étaient particulières au corps, il est facile de s'en arracher, et ces détachements entraînent une certaine satisfaction. Mais le Sommeil est différent. C'est l'ami le plus éprouvé et de loin le plus fidèle que la pauvre humanité puisse posséder. Sa poitrine est un oreiller sur lequel chaque tête peut reposer en toute sécurité en cas de fatigue ; ses bras ne sont jamais pleins, et tout vagabond exclu est toujours sûr de sa caresse. »

« Dans son indifférence aux considérations personnelles, la Sommeil se rapproche plus du caractère de Dieu que tout autre attribut sur Terre : le saint et le pécheur, le prodigue et l'économe, le débauché et le prudent reçoivent du Sommeil un traitement égal. Il n'a aucun pouvoir de juger et, fidèle au travail qui lui est assigné, accueille dans sa maison aussi bien l'assassin que son juge, les armées des nations rivales, les chassés et les chasseurs, et leur ordonne de reposer sous sa protection sûre sans aucune peur. Certains le disent inconstant et incertain, et cherchent à trouver en lui cette mesure de perfection impossible à atteindre sur Terre, dont il est le produit ; que tout le blâme de ses défauts retombe sur eux, car ils sont responsables de l'avoir érigé en norme qu'aucun mortel n'a le pouvoir d'atteindre. Qui ose se lever et dire qu'il a ses favoris dans la famille des hommes ? Si quelqu'un parle et cherche à apporter de telles preuves, on constatera que dans son soi-disant choix, la grande noblesse de son âme brillera plus intensément. Où pourrait-on le trouver ? Non pas dans les palais ou les manoirs où les courtisans flatteurs ou sycophantes geignards ont l'habitude de chercher une place ou un pouvoir, mais dans la cabane ou le taudis, s'attardant peut-être avec une sympathie plus tendre, cherchant à fermer les paupières avec un verrou plus sûr. »

« Ici, avec sa poigne divine, il freine les envies de l'estomac affamé, et avec ses visions rend l'endurance possible jusqu'à ce qu'un réconfort tardif apporte des provisions ; ou bien, de concert avec sa sœur Charité, il s'attarde près du lit d'un souffrant, pour que son charme anesthésique puisse engourdir les douleurs insupportables qui font désirer à la victime le soulagement ou la mort. Dans la salle d'audience de sa maison, que de cœurs brisés ont été unis ! Que de fils prodigues convaincus de revenir ! Que de malentendus ont été expliqués ! Oui, n'a-t-il pas fait encore plus que cela, car lorsque la mère, le père, l'ami affligés sont tombés évanouis dans ses bras, le cœur brisé par la perte de celui que la mort a emporté, le Sommeil n'est-il pas revenu une fois de plus

pour défendre la cause des endeuillés, et se tenant à la porte de la mort, a pu être capable d'ouvrir les verrous cruels, maintenant la porte entrouverte, permettant aux morts et aux vivants de se retrouver dans une réunion sanctifiée par la séparation ? Pour ça, et bien plus, il a été avec moi ; il a compté parmi les plus chers de mes amis ; et à mon réveil, je sentais qu'il retirait sa main de la mienne et que je ne le saisisrai plus jamais. À travers toutes les vicissitudes de la vie, il a été mon fidèle compagnon - le seule, autant que ma mémoire soit bonne, qui ne m'ait jamais abandonné. »

Désormais, nous nous séparions. Il avait atteint la limite de son domaine, mais mon chemin s'étendait vers un avenir sans horizon, sans coucher de soleil ni aube. Dans une telle vie, le Sommeil n'était pas nécessaire. Était-il étrange ou merveilleux que je pusse entretenir cette émotion qui se dissipait, m'attardant dans ses adieux ? Pourtant, je n'étais pas fâché de me séparer d'une compagnie aussi éprouvée et agréable ; cela marquait une étape dans l'ascension de l'échelle de la vie. J'étais reconnaissant du service qu'il m'avait rendu, mais les pouvoirs nouvellement acquis s'emparaient de moi et j'avais hâte d'assurer les possibilités à ma portée. C'est pourquoi nous nous séparâmes, en souhaitant sincèrement que chaque âme dans le besoin le trouve aussi fidèle et consolateur qu'il l'avait été pour moi, et quand, à leur tour, elles se sépareraient de son agréable compagnie, ce serait avec les souvenirs parfumés que je continuerais à le chérir.

J'avais à peine récupéré que mon attention fut attirée par un homme qui pouvait être le médecin du sanatorium imaginaire dans le domaine duquel je reposais. Il était à une certaine distance de moi lorsque je l'ai vu pour la première fois, et à mesure qu'il s'approchait, faisait de fréquents arrêts avec l'un et l'autre des convalescents, comme pour s'enquérir de leur bien-être et de leur état.

Cela me donnait l'occasion de l'observer avant de m'atteindre, car j'étais sûr que c'était sa destination.

Contrairement à Eusemos, il était plutôt de petite taille, mais cela n'était pas aussi visible que s'il en avait été autrement. Son visage et son teint étaient égyptiens, avec des yeux noirs humides brillants débordant de gentillesse et de bonne humeur. A la première lecture physionomique, on aurait dit l'incarnation de la sympathie et de la tendresse. En termes d'âge, il était peut-être jeune, mais il y avait quelque chose dans ses actions et ses mouvements qui me faisait penser qu'il était vieux - très vieux -, et que sa vigueur souple et juvénile était nécessaire pour supporter le poids de cette expérience si visiblement manifeste dans tout ce qu'il faisait. Il n'y avait chez lui aucune nervosité et excitation présente naturellement chez les jeunes hommes revêtus du manteau de l'autorité ; aucune impatience d'être gêné ni aucune réticence à accomplir une tâche inattendue. Au contraire, chaque intervention qu'il était appelé à faire, aussi insignifiant soit-il, était exécutée avec une minutie qui suggérait qu'elle était l'objet principal de ses soins ou de sa sollicitation. Il était évident que le temps n'avait aucune importance pour lui, car il était prêt aussi bien à lisser un canapé, à aider un

patient à se rendre dans un endroit plus désirable ou à passer son bras autour d'un autre qui souhaitait se promener. Je n'entendais pas sa voix, mais j'étais sûr, d'après son attitude, qu'une grande partie du succès obtenu était due à sa conversation joyeuse, qui semblait leur transmettre la force dont ils avaient tant besoin. Chacun de ces services, ou bien d'autres, étant rendu, il s'attardait un moment puis, d'un geste aimable de la main, se détournait et cherchait une occasion d'apporter une autre aide partout où elle devait être demandée ou bénéfique, selon ce que son jugement doué d'une perception vigilante avait décidé.

Il se trouva que j'eus le temps de l'observer bien avant qu'il ne m'atteignît, et la pensée qu'il était étranger à moi, ou moi à lui, avait disparu de mon esprit. Je m'étais levé de mon canapé, mais le regard mi-amusé mi-désapprobateur de ses yeux pétillants, alors qu'il venait à ma rencontre, me fit oublier ma première intention de m'excuser d'avoir utilisé le canapé fleuri sur lequel je m'étais endormi, car j'avais conscience de n'avoir affaire qu'à un ami indulgent - devrais-je dire, un père. En s'approchant, il étendit sa main pour prendre la mienne, qu'il serra et agita en un véritable salut fraternel, haussa les épaules d'un air très particulier et significatif, inclina la tête vers son côté gauche, et me regardant des yeux pleins d'humour, il me demanda :

- Puis-je te présenter mes félicitations cette fois ?
- Cette fois ? répétai-je, mettant ma mémoire à rude épreuve pour savoir où j'avais pu le voir auparavant.
- Maintenant, maintenant ! dit-il en secouant la tête et un doigt d'une manière amusée et menaçante. Je t'ai surpris à faire la sieste.
- Oui, j'ai dormi, répondis-je ; mais je suis désolé si je vous ai causé des ennuis ou des désagréments en agissant ainsi.
- Chut, chut, chut, chut ! Ne t'excuse pas, dit-il. Ce qui est naturel est juste et il n'est jamais nécessaire de s'en repentir. Quant aux ennuis et aux inconvénients, tu t'es débarrassé d'eux lorsque tu traversais les Brumes, et si tu souhaites renouer avec eux, je crains que tu ne sois déçu, car ils ne pourraient plus exister dans cette vie.
- J'espère alors qu'en dormant je n'ai pas gêné votre programme, car je présume que vous êtes l'ami qui devais me voir ici.
- Oui, je suis Cushna ; et quant à ton sommeil, eh bien, c'était plus un élément du programme qu'un dérangement de celui-ci.
- Je suis heureux de l'entendre. Mais, dites-moi, est-ce que j'ai dormi depuis longtemps, car je n'en ai pas la moindre idée ?



- Moi non plus, répondit-il avec un autre de ses haussements d'épaules significatifs, révélateurs de la fibre comique de son esprit. Puis il poursuivit :
- Tu vois, il se peut que nous soyons désavantagés à cet égard ; ou, d'un autre côté, il est peut-être heureux que nous n'ayons aucune idée du temps, puisque, d'abord, nous n'avons pas d'horloges ici, et puis, si nous en avions, elles ne fonctionneraient pas.
- Pourquoi donc ?
- Laisse-moi te donner une explication. Cet endroit très agréable est la Maison du Repos, et tous ceux qui sont ici viennent dans ce but. Maintenant tu comprends qu'il n'y avait rien d'extraordinaire à ce que je te trouve endormi. Eh bien, il y a très longtemps - depuis combien de temps, j'en ai une petite idée, probablement dans les premières années de l'histoire de la Terre - on dit que le Temps a rendu visite à cette Maison et a été si ravi des possibilités de repos qu'il s'y est arrêté, et personne ne l'a fait bouger depuis. C'est pourquoi je ne peux pas dire combien de temps tu as dormi, et c'est aussi la raison pour laquelle les horloges ne fonctionneraient pas si nous en avions. N'est-ce pas une bonne explication ?
- Excellente ! Mais je suis surpris...
- C'est très probable, a-t-il répondu, avant même de terminer ma phrase. La Surprise est originaire de cette vie, et chaque fois que tu la verras, tu trouveras son visage lumineux avec des sourires agréables, et c'est une compagne très plaisante avec laquelle faire connaissance. Lorsqu'elle visite la Terre, elle se déguise souvent sous un voile de déception et rend ses visites dans l'ombre, de sorte que peu de gens ont la moindre idée qu'elle est l'un des anges préférés de Dieu. Mais ici, tu apprendras bientôt à l'aimer et tu te surprendras à écouter sa voix argentée dans chaque vallon et à chercher l'éclat de sa venue au sommet de colline. Aucun ange ne contribue autant qu'elle à notre plaisir dans cette vie, et ses visites sont toujours bienvenues et courtoises.
- Dans de telles circonstances, je peux bien comprendre que les surprises sont des choses agréables ; mais je ne pensais pas qu'il était possible de dormir ici.
- Et pourquoi pas ? demanda-t-il. Le Sommeil est l'épouse de la Fatigue, et leur attachement l'un pour l'autre est si exemplaire que la Calomnie a été désarmée devant eux, et qu'aucun soupçon n'a jamais entaché leurs liens nuptiaux. Le Sommeil est parfois timide, mais comme le reste de la gent féminine, il joue ce rôle afin d'exciter la flamme de son amant ; et celui qui cherche à gagner ses bonnes grâces, ne peut atteindre son but qu'en répondant aux exigences de son époux. Par conséquent, là où il y a de la fatigue, il y a du sommeil, et quand ce

dernier est trouvé, il n'y a plus besoin de l'autre. Lorsque on a peiné sous le poids d'un lourd fardeau, on peut le déposer, mais la fatigue qu'il a engendrée ne peut pas être déposée aussi facilement à côté ; lorsqu'une maladie a été combattue et maîtrisée, la prostration qui en résulte doit encore être surmontée ; mais si cette maladie s'avère victorieuse et assure le divorce de l'âme et du corps, penses-tu qu'un miracle se produise pour surmonter la fatigue de la lutte ? Chaque chose dans la nature - animale, végétale et minérale - a sa saison de repos. Après le travail vient le repos. Pourquoi attendrions-nous à trouver une exception dans le cas de l'âme fatiguée ? Le conflit et la bataille terminés, n'a-t-elle pas encore besoin de récupération et de sommeil pour retrouver sa saine vigueur ? C'est ainsi que le Sommeil se donne à son bien-aimé, et c'est dans ce Sommeil qu'est franchie la limite à partir de laquelle la Fatigue est obligée de dire adieu.

- Toutes les personnes dorment-elles en entrant dans cette vie ?
- Pas nécessairement ! Le sommeil sépare deux états de développement de l'âme, comme la nuit sépare deux jours. Certaines personnes, lorsqu'elles parviennent à cette vie, n'ont pas atteint un niveau tel qu'elles puissent s'en dispenser, et leur état reste à peu près le même qu'auparavant, jusqu'à ce qu'elles puissent atteindre l'une des nombreuses maisons semblables à celle-ci, où elles passent la ligne de démarcation et, alors, étant hors d'atteinte de la fatigue, n'ont plus jamais besoin de dormir. D'autres encore passent le niveau spirituel avant de quitter la Terre, et ne font donc qu'un séjour provisoire ici, le temps de s'habituer à leur nouvel environnement ; ils passent ensuite à des maisons plus élevées.
- J'ai l'impression que je ne pourrais jamais me familiariser avec une telle vie. Elle est si étrange, ou plutôt si différente de ce à quoi je m'attendais. Il y a tant de révélations, tant de choses à expliquer que je pense que l'éternité sera à peine assez longue pour que je comprenne tout.
- Nous ne pourrons jamais tout comprendre, mon frère, répondit-il avec une profondeur pathétique que je n'avais jamais entendue chez lui auparavant. Je commence à peine à comprendre, et d'autres, qui ont atteint des gloires bien plus élevées que la mienne, disent la même chose. L'âme la plus élevée que nous connaissons dit qu'elle se tient sur le rivage, qu'elle regarde de l'autre côté de la mer de l'infini, sur laquelle il lui faut une éternité pour naviguer, mais qu'elle ne sait pas ce qui se trouve au-delà, qu'elle doit résoudre et explorer avant de pouvoir discerner toute la plénitude de la gloire et du développement que Dieu a préparée pour notre jouissance future. Tout ce que nous pouvons faire, c'est chercher à connaître ce qui est ici autour de nous ; lorsque nous aurons compris cela, la loi de cette existence nous élèvera à des niveaux de contemplation de plus en plus vastes, et c'est ainsi que nous monterons sur l'échelle dont le sommet repose sur le Trône de Dieu.

- C'est une occupation délicieuse, d'autant plus que tout est propice à la connaissance, pour autant que j'ai pu comprendre - si différent de ce qu'on m'a enseigné ou de ce que l'on m'a fait espérer. Mais lorsque, intérieurement, je me considère et que je vois mes pouvoirs limités, et extérieurement, je constate que chaque question que je pose en engendre cent autres dans la réponse reçue, je crains presque de penser au temps qui doit s'écouler avant que je puisse commencer à grimper. Ce que j'ai déjà vu, c'est plus de Ciel que je n'en avais jamais rêvé - plus que je ne pense avoir jamais le pouvoir de saisir - comment puis-je espérer changer ?
- Je comprends parfaitement le sentiment qui t'envahit, dit-il. Ce que tu es, je l'ai été autrefois ; et avec un vif souvenir de ma propre expérience, c'est pour moi une grande joie de t'aider au début de ton voyage. Quant au temps que tu dois consacrer à ces études, ne t'inquiète pas. Je t'ai dit que le temps s'est arrêté, de sorte que tout ce qui peut être nécessaire à l'accomplissement du dessein de Dieu en toi ne diminuera en rien le reste. C'est en cela que l'arithmétique de l'éternité diffère de celle du temps : lorsque tu auras soustrait tous les âges nécessaires pour parfaire ton éducation, la quantité infinie restante sera toujours la même.

Chaque fois que tu vois quelque chose que tu ne comprends pas, demande-le ; et lorsque tu demandes, reste tranquille, et n'hésite pas à attendre jusqu'à ce que tu aies maîtrisé tes questions. De cette façon, tu apprendras bientôt, et le fait d'aider à une telle explication sera une source de plaisir pour chaque âme que tu rencontreras.

- Je m'en suis déjà aperçu, car depuis mon arrivée, je n'ai fait que questionner tous les amis que j'ai rencontrés.
- Continue ainsi ; tu constateras alors que les connaissances sont plus faciles à acquérir que tu ne l'imagines à présent.
- Je n'oublierai pas votre conseil. Mais, dites-moi, est-il d'usage pour les nouveaux arrivants de voyager comme je l'ai fait ?
- La loi de l'Amour, par laquelle seule nous sommes gouvernés, est très souple, répondit-il, et s'adapte à chaque exigence individuelle ; le système d'administration a pour but d'obtenir les meilleurs résultats dans tous les domaines. C'est pourquoi les gardiens des Brumes examinent chaque âme à son arrivée, non pas pour la juger - cela ne fait pas partie de leur devoir - mais pour l'aider dans toute la mesure de leurs moyens. Ils sont habiles à lire le caractère, apprennent les goûts et les dispositions de tous ceux qui les croisent, et transmettent par flash leurs communications aux stations centrales pour obtenir l'aide particulière requise par chaque individu ; en moins de temps qu'il ne faut pour l'expliquer, la disposition la plus appropriée est prise, et un ou plusieurs

assistants sont envoyés pour rencontrer l'ami dans l'arène ou sur les pentes, qui est le lieu de rencontre désigné.

- Comment reconnaissent-ils l'étranger qu'ils sont chargés d'aider parmi la multitude de gens qui vont et viennent ?
- Par les robes qu'ils portent.
- Mais il y en a tant qui ont la même couleur. Ne se trompent-ils pas souvent ?
- Jamais. Les messagers engagés dans ce travail sont trop bien initiés à leur tâche pour commettre la moindre erreur. Les couleurs peuvent te sembler identiques, mais pour eux, il y a des nuances distinctes, chacune d'entre elles indiquant une caractéristique correspondante de l'esprit, et ayant également certaines particularités auxquelles est associé chaque ministre. Il n'y a aucune erreur possible.
- Un guide est-il aussi infaillible ?
- Oui. C'est une affaire de chimie spirituelle de la vie qu'ils ont vécue, et rien ne peut la changer ou la falsifier - c'est une preuve qui ne peut pas mentir. Nous voyons directement sur ta robe un mélange de rose et de bleu - nous savons que tu as le désir d'apprendre la vérité et que tu as l'esprit ouvert pour la recevoir, puisque le bleu représente la vérité et le rose la charité. Il y a d'autres indications que tu ne pourras pas comprendre pour l'instant, qui parlent de ta recherche de la vérité et de tes déceptions dans le passé, c'est pourquoi celui qui te voit sera désireux de t'apporter toute l'aide possible pour rectifier les échecs passés. Raison pour laquelle tu es invité à voyager, afin de satisfaire ta soif de vérité en la voyant telle qu'elle est.
- J'apprécie votre gentillesse, répondis-je, et j'espère que vous ne me trouverez pas trop gênant comme étudiant.
- Nous n'avons pas peur de cela ; et maintenant, si tu es suffisamment reposé, laisse-moi te donner un aperçu de certains des services que nous sommes appelés à rendre aux différents amis que nous avons confiés aux soignants dans cette maison.

Là-dessus, il se leva du canapé où il s'était assis à côté de moi pendant notre conversation et, passant son bras dans le mien, il m'entraîna dans la direction d'où il était venu lorsque je l'avais vu pour la première fois.

- Me suis-je trompé en pensant qu'il s'agissait du terrain d'une maison de convalescence ou d'un sanatorium ? demandai-je, en marchant.

- Pas vraiment, répondit-il, et je suis sur le point d'attirer ton attention sur les moyens que nous employons pour administrer la restauration de certains qui sont faibles et sans défense.

## Chapitre VI

### Une Chorale magnétique

Alors que nous marchions, mon attention fut attirée par le carillon d'une cloche au loin, et aussitôt un envoûtement irrésistible s'empara de moi, augmentant, jusqu'à ce que, finalement, je me sentisse comme poussé en avant par une influence invisible mais tangible pour accepter l'invitation que ces voix rythmiques lançaient de loin en loin. Je ne pouvais pas dire quelle était cette influence ni comment elle avait obtenu une telle maîtrise sur moi, et même maintenant, avec mon expérience plus large de cette vie, je suis incapable de l'expliquer. La sensation produite était nouvelle, envoûtante et indescriptible. Elle semblait imprégner tout mon être et s'exercer aussi bien de l'intérieur que de l'extérieur. Elle n'était pas non plus entièrement due à mon arrivée récente, car je percevais qu'elle avait le même effet sur mon guide que sur moi-même. Par un procédé interprétatif, je traduisis la voix de ces cloches en un appel à l'aide et à l'assistance que moi seul avais le pouvoir de fournir, et bien que je n'eusse aucune envie de me hâter pour obéir à l'appel, j'étais certain qu'il ne serait pas bon de me mettre en retard.

« Mais pourquoi serait-ce moi ? » était une question que je me posais à maintes reprises. J'ignorais tout de ce qui m'entourait. Pourquoi l'appel n'était-il pas adressé à beaucoup d'autres personnes qui marchaient dans la même direction - venant, pour ainsi dire, de tous les points cardinaux ? Tout en m'interrogeant, je scrutais les visages des personnes les plus proches de moi et j'acquis la conviction qu'elles se déplaçaient elles aussi sous l'impulsion de ce même pouvoir mystérieux. Cette découverte ne fit qu'accroître mon intérêt et exciter mon imagination quant au résultat et à l'explication.

Mon compagnon vit et comprit sans doute parfaitement la perplexité dans laquelle je me trouvais, mais lorsque je me retournai et voulus chercher l'interprétation, il se contenta de sourire, et ma langue resta muette. Nous avançâmes donc, obéissant à l'impulsion unique qui nous attirait tous deux par son étrange pouvoir magnétique.

Une autre source de satisfaction s'offrit bientôt à moi : à travers les arbres, je commençai à apercevoir au loin, par bribes, un imposant ensemble de bâtiments dont nous approchions à grands pas. Jusqu'à présent, je n'avais vu que cela, en regardant ce paysage sans limites sous la direction d'Eusemos, mais maintenant, il était évident que j'allais avoir l'occasion d'inspecter de près l'une des maisons célestes. Je fus alors saisi d'une excitation agréable et je me demandai involontairement : « Est-ce que ce serait ma maison ? » - une question à laquelle je répondis en même temps par la négative,

mais je ne savais pas comment, à moins que ce ne fût par le pouvoir de la révélation qui était si naturelle, et pourtant si infailliblement une partie de notre personnalité dans cette vie.

Je cessais donc de spéculer sur la propriété de la maison et je me préparais à examiner son caractère dès que les circonstances me le permettraient.

Dès que nous atteignîmes la plaine ouverte, dont elle occupait le centre et le sommet, j'ai su intuitivement que je me trouvais devant la Maison du Repos, ou Sanatorium, dans l'enceinte de laquelle j'avais joui d'un sommeil rafraîchissant et rajeunissant. De même que la physionomie d'un homme donne un certain indice de son caractère et de ses dispositions, de même le contour de cette maison indiquait à la fois sa nature et son but. Au premier coup d'œil, je vis que c'était une citadelle de repos, une forteresse de paix, une embuscade de joie pour toutes les âmes qui passaient par là. D'une magnificence majestueuse et sans prétention, comme si ses fondations avaient été posées au plus profond du calme éternel de la toute-puissance de Dieu, d'un tissu pur et immaculé comme l'Amour infini et immuable de son concepteur divin, chaque pierre et chaque élément semblaient palpiter de l'esprit de miséricorde et de pardon qui planait autour, j'ai eu le sentiment, en la contemplant, d'avoir en quelque sorte résolu le mystère de cette profonde attirance qui m'avait poussé vers un centre aussi désirable. La révérence, la gratitude, l'adoration et l'émerveillement semblaient être les maîtres d'hôtel qui montaient la garde devant les quatre tours qui s'élevaient à l'extrémité de ses portiques majestueux.

La partie du bâtiment qui était visible de l'endroit où nous nous trouvions, pour que je puisse m'émerveiller et admirer ses beautés, était sans aucun doute une salle aux proportions énormes, dont la forme était celle d'un amphithéâtre. Trois côtés étaient flanqués de vastes places de même longueur, formant un carré parfait, les angles étant occupés par quatre tours qui servaient d'entrées à la salle. Le style architectural était composite, les colonnes soutenant le toit des portiques étaient corinthiennes, leur matériau ressemblant plus à de l'ivoire qu'à du marbre ; les socles sur lesquels elles reposaient étaient en albâtre rosé et assez massifs pour former les pierres d'angle des pyramides, mais alors que les Égyptiens auraient laissé un silence de sphinx sur leurs façades, celles-ci étaient ornées de bas-reliefs exquis tels que les Grecs aimaient à les sculpter ; les frontons servaient de galeries pour des groupes de statues dans la contemplation desquelles les convalescents de la Maison pouvaient apprendre les leçons progressives de la vie à laquelle ils avaient été appelés. Dans cette atmosphère éclairée par elle-même qui ne permettait pas la naissance d'ombres, les murs de la salle semblaient, à la distance où je me trouvais, construits en pierre d'une nuance délicate et chatoyante de vert. Je découvris par la suite que cet effet était produit par un magnifique écran de marbre sculpté et perforé, drapé autour de la salle en plis aussi exquis et doux que de la dentelle, à travers lesquels on pouvait voir le feuillage d'une noble vigne. Les tours s'élevaient à une hauteur considérable et se terminaient par des minarets en argent poli, d'où les cloches carillonnaient leur musique, disposées en

couronne autour du hall surmonté d'un dôme majestueux qui avait la double fonction de parachever le design et d'éclairer l'intérieur.

Je fus de nouveau frappé par le merveilleux agencement de tous les éléments de la scène, l'art et la nature se mêlant de telle manière qu'ils enrichissaient l'harmonie. Cette plaine en forme de jardin, si artistiquement parsemée de fleurs et d'arbustes, aurait été à moitié pourvue de sa beauté si cette noble structure n'avait pas été là ; quant au hall, il avait besoin de ce manteau de fleurs et de bijoux qu'était la pelouse pour présenter sa perfection inégalée. Mélangées, les beautés de chacune étaient mises en valeur, tandis que les mouvements de la multitude maintenaient l'équilibre l'harmonieux de l'ensemble.

Cushna s'avança, et moi, captivé par la scène et me demandant quel serait son prochain développement, je suivis machinalement, jusqu'à ce que je prisse conscience qu'il n'avait pas l'intention d'entrer par l'une des portes qui m'étaient visibles. J'hésitai alors un instant, comme si toute mon âme m'appelait en ce lieu et que je doutais qu'elle ne me conduisît ailleurs. En un instant, il comprit ma difficulté et ne parut nullement mécontent, mais, m'assurant qu'il était sur le point d'entrer, il me conduisit dans la partie principale du bâtiment, auparavant cachée à ma vue, et qui constituait la demeure temporaire de ceux qui séjournaient dans cette Maison pour s'y reposer et s'y ressourcer. A ce moment, les cloches cessèrent de sonner, et je fus heureux lorsque, sans chercher à me montrer les nombreux appartements qui s'ouvraient de tous côtés, il me fit signe de le suivre le long d'un couloir qui conduisait dans la direction du hall d'entrée. Au bout, écartant un rideau richement brodé, il me fit entrer immédiatement dans ce que je peux légitimement appeler l'arène.

Dois-je décrire la scène qui s'offrait à ma vue ? C'était une montagne de visages de toutes parts, et au-dessus et autour de nous une atmosphère de paix ininterrompue. J'étais conscient d'avoir atteint un but ; une période d'incertitude se refermait derrière moi. Pour l'instant, je me sentais satisfait et je ressentais un grand soulagement d'avoir accompli quelque chose, je ne savais pas quoi, mais mon cœur était heureux.

Le sol recouvert de fleurs de cette vaste arène contenait un certain nombre de fauteuils composés de diverses mousses aromatiques, douces comme l'air, chacune conçue pour produire un effet magnétique particulier. Cushna attira mon attention sur les différentes odeurs qu'elles exhalaient et m'invita à me jeter sur elles pour tester leur confort. Il me conduisit ensuite à un siège vacant et me laissa à la charge d'un ami qui, dit-il, m'interpréterait la Chorale.

Rapidement, la grande salle se remplit. Des gradins, les uns après les autres, s'élevant les uns au-dessus des autres, contribuaient à cette mer de visages, sur chacun desquels le bonheur avait inscrit son nom en caractères vivants. De chacune des quatre entrées, un flot continu se déversait jusqu'à ce que la salle fût pleine, s'interrompant lorsqu'il ne restait plus qu'un siège pour le dernier entrant. Les robes portées étaient de toutes les



couleurs, mais seulement dans les tons les plus clairs, ce qui rendait les groupes aussi pittoresques que variés. Les sièges du bas étaient occupés par des enfants vêtus de robes d'un blanc immaculé ou de teintes d'une délicatesse inimaginable ; certains étaient d'un âge si tendre que je me demandais comment ils avaient pu se contenir dans l'ordre tranquille qui régnait partout.

Derrière eux, des milliers de jeunes gens et de jeunes filles étaient disposés selon une méthode que je ne comprenais pas. Au-dessus d'eux, il y avait des femmes encore en plus grande nombre, et enfin des rangées d'hommes jusqu'à la limite extérieure de ce large cercle. Toutes les nations de la Terre étaient légitimement représentées dans cette foule, et toutes étaient disposées de telle sorte que chaque teint de visage ajoutait sa propre influence à l'équilibre de la scène. Mais la pensée la plus agréable de toutes était que chaque voix allait dire « Notre Père » au même Dieu, et sentir au fond d'elle-même qu'elle était membre d'une même famille. Le Juif n'était pas conscient de son élection, le païen avait perdu sa haine, la restriction de caste du Brahmane était brisée, la main de l'Arabe n'était plus contre son compagnon. La Femme hindoue avait ôté son voile, le musulman avait perdu sa bigoterie, le Grec et le Romain ne pensaient plus aux querelles mortelles, la main du Zoulou ne tenait plus de sagaie, l'Indien n'avait plus de tomahawk, tandis que le Chrétien avait rengainé son épée. Le Catholique et le Protestant se donnaient la préférence l'un à l'autre, l'Épiscopalien se vantait de ne pas avoir de succession apostolique, et le Fanatique à l'esprit étroit s'asseyait côte à côte avec l'Athée de toujours, qu'il avait auparavant condamné au feu éternel. Dans une telle multitude, avec un tel lien qui les unissait, je pouvais penser que je n'étais pas très éloigné du Sanctuaire intérieur du Ciel.

Était-ce l'assemblée dans laquelle je me trouvais qui avait déclenché une telle réflexion dans mon esprit ? Je ne le savais pas, je ne le saurais peut-être jamais, mais elle s'était ensuite transformée en une symphonie impromptue, introduisant cette Chorale inoubliable. J'en avais à peine terminé avec cette symphonie que le chant retentissait.

Comme ceux qui m'entouraient, j'ai levé les yeux vers le dôme, où une colombe d'un éclat électrique sans couleur se tenait en suspens sur ses ailes tendues, comme pour étouffer le tremblement de son vol rapide. Dans son bec, elle tenait quelque chose qui clignotait et flamboyait d'une gloire qui pâlisait l'éclat de son porteur et ajoutait sensiblement à la lumière sacrée qui baignait la salle. D'un seul élan, mais sans un seul bruit, ces milliers de personnes se levèrent et inclinèrent la tête en signe d'adoration respectueuse ; et lorsque le silence se fut transformé en un calme impressionnant que les sens aiguisés de l'âme pouvaient presque entendre, ce joyau vola dans les airs et, comme un éclair qui s'éteint, la colombe disparut de notre vue.

Continuellement, comme une bulle dans l'air, ce petit globe brillant flottait, tombant peu à peu au centre de cette vaste assemblée d'adorateurs. Il descendait, descendait lentement, s'agrandissant au fur et à mesure de sa chute, et gagnait encore en brillance en se déployant. Je l'observais en retenant mon souffle, me demandant quand nous

allions entendre la profondeur de cette chose terrible qui s'enflait, jusqu'à ce qu'enfin, éclatant avec un doux carillon détonant, il se répandit en gerbes cristallines sur chaque tête de l'auditoire, qui s'était attardée tout au long du service, comme un joyau destiné à faire resplendir la bénédiction de Dieu sur ses enfants rassemblés là.

Les échos de cette douce percussion demeurèrent pendant que cette vaste assemblée prenait place, portant l'insigne lumineux de la présence de leur Père, qui attendait d'entendre et d'exaucer les prières.

Sept mesures de silence se sont écoulées, avant que les premières notes du premier chœur ne parvinrent à mes oreilles. Le thème commençait par une séquence pianissimo à l'unisson des magnétismes masculins, car dans tout cette Chorale il n'y avait pas un seul son articulé. Je regardai, et depuis les têtes des hommes jaillirent des rayons écarlates qui, se dirigeant vers le centre du dôme, se mêlaient les uns aux autres, formaient des cercles de différentes tailles et commençaient à tourner dans la pièce. Ces mouvements provoquaient des vibrations plus ou moins profondes selon la grandeur de chaque cercle et la vitesse à laquelle il se déplaçait. L'effet de ce mélange de la basse et du ténor ressemblait à la musique étouffée du roulis de l'océan lorsqu'on l'entend depuis une colline lointaine à l'intérieur des terres. La mélodie était trop douce pour être mise en paroles sans nuire à sa cadence ; et pourtant, en écoutant sa sainte inspiration, son plus grand charme étant l'unisson parfait des nations, des religions et des langues si diverses, je sentis que le Ciel avait accompli un triomphe en mettant en musique le poème immortel du plus doux chanteur d'Israël<sup>33</sup>, que j'écoutais comme un défi lancé à la Terre et au Ciel : « Voyez comme il est bon et agréable pour des frères d'habiter ensemble dans l'unité »<sup>34</sup>.

L'invitation lancée, et la gamme de leurs variations étant épuisée, les cercles cessèrent leur vol, se rencontrèrent, s'embrassèrent, et finalement se déployèrent comme une canopée à travers le dôme.

Puis se succédèrent en file les offrandes bleues et ambrées des jeunes garçons et des jeunes filles, crescendo, les mouvements du soprano bleu et les inflexions du contralto ambré se faisant écho de la déclaration : « C'est comme l'onguent précieux coulant de la tête jusqu'à la barbe - même la barbe d'Aaron - jusqu'aux pans de son vêtement »<sup>35</sup>.

A ce moment-là, les femmes joignirent leurs pulsations teintées de rose à celles d'une deuxième soprano pour gonfler le trio – « Comme la rosée de l'Hermon, et comme la rosée qui est descendue sur les montagnes de Sion »<sup>36</sup>. Puis le chœur entier résonna, un millier d'enfants apportant tout leur talent à la musique non colorée, tandis que le canopée des cercles se reformait et se déplaçait pour prêter sa structure profonde à la mélodie.

---

<sup>33</sup> Il s'agit du roi David, à qui sont attribués les *Psaumes*

<sup>34</sup> *Psaumes*, 133 : 1

<sup>35</sup> *Ibid.*, 133 : 2.

<sup>36</sup> *Ibid.*, 133 : 3.

On aurait dit un chœur d'anges chantant, avec la voix des tonnerres lointains, et le bourdon du Ciel servant de contrebasse à l'orchestre des rousis de l'océan. Toutes les harmonies, en haut, en bas, autour, avec tous les accords et toutes les voix que la nature pouvait commander, étaient confirmées dans cette proclamation universelle – « Car c'est là que le Seigneur a ordonné sa bénédiction, la vie pour toujours. »<sup>37</sup>

Le chœur s'était amplifié autour de nous avec une force et une intensité si majestueuse que chaque couleur faisait scintiller son écho pour rehausser la gloire, jusqu'à ce que la salle fût baignée du parfum de la gratitude ; puis, se rassemblant au-dessus de l'arène, alors que le dernier battement de la dernière mesure était atteint, une harmonie de nuances aussi douces que celle du son se forma, et le nuage monta comme une offrande de reconnaissance pour l'Amour de notre Père.

Le dôme n'était pas encore débarrassé de ce nuage prismatique qu'un accord de musique encore plus doux parvint à nos oreilles, et je perçus que les bijoux sur nos têtes sonnaient l'acceptation et l'Amen de Dieu.

Jusqu'à ce moment, Cushna avait assumé la direction depuis le centre de l'arène, entourée d'un certain nombre de jeunes hommes et de jeunes femmes qui se déplaçaient dans un ordre gracieux, au rythme de la musique, comme s'ils étaient engagés dans l'exécution d'une figure d'une danse mystique. En m'informant, on m'apprit que ce chœur n'était qu'une introduction à la cérémonie, chantée pour aider ces assistants spéciaux à produire un état magnétique convenable pour introduire les malades ; et suivant attentivement du regard mon instructeur pour lui obéir, je vis que tous les magnétismes ne s'étaient pas élevés ; quelques-uns avaient été distillés - devrais-je dire éthérisés ? - et remplissaient l'arène, formant comme un soupçon de nuage - et pourtant, ce n'était pas un nuage, puisqu'une telle désignation donnait l'idée d'une vapeur insubstantielle qui aurait pu être emportée là dans les bras du mouvement - ; cela avait un poids et un corps à travers lesquels les assistants allaient et venaient comme si des baigneurs se déplaçaient dans une eau peu profonde, à ceci près que ce quelque chose de peu visible semblait n'opposer aucune résistance. Voici une métaphore qui donnerait l'idée de ce que cela semblait être : c'était comme le fantôme d'un lac qui, dans ses agitations incessantes, avait été prié de se reposer un moment, afin que les esprits de quelques enfants décédés puissent s'y baigner, effaçant ainsi les dernières traces de la Terre.

Mon attention fut alors attirée par un homme qui entra dans la salle par le couloir que j'avais emprunté. Sa grande et robuste silhouette était vêtue d'une robe d'un gris électrique, par-dessus laquelle il portait un manteau de couleur bleu fluide, bordé d'ambre et magnifiquement brodé à partir des reins. Son visage, son teint et son allure générale rappelaient ceux d'un cheik arabe, à ceci près que l'arrogance était remplacée par une calme humilité. Autour de la tête, de la taille, des poignets et des chevilles, il

---

<sup>37</sup> *Ibid.*

portait des anneaux d'un étrange alliage, sertis de pierres précieuses qui émettaient des rayons de lumière, formant ainsi six auréoles qui lui conféraient un pouvoir mystérieux.

Lorsqu'il pénétra dans l'arène, un éclair de bienvenue l'accueillit de la part de l'immense assemblée. Il jeta un coup d'œil dans la salle, comme un chef d'orchestre habile qui ferait le tour de son orchestre pour voir si tout était prêt au coup de baguette ; arrivé à l'endroit où l'attendait Cushna, il se contenta d'incliner la tête, après quoi les assistants se retournèrent et quittèrent la salle par le passage par lequel il était entré. Je profitai de l'occasion pour demander :

— Qui est-ce ?

— Siamedes, l'expert en magnétisme qui va conduire la chorale.

— Un Oriental, je présume ?

— Un Assyrien.

Nous n'eûmes pas le temps de poursuivre la conversation. À peine ce mot prononcé, l'Assyrien leva la main, comme pour attirer l'attention de son auditoire ; elle resta un instant en suspens, tandis qu'un nuage lumineux d'un vert marin l'enveloppait, puis, d'un geste majestueux, il décrivit un cercle, projetant le halo dans les airs au-dessus de lui. Une pause, puis un autre balayage, répété encore et encore, chaque mouvement ajoutant un autre cercle qui s'étendait et suivait le précédent. Seule une pulsation marquait l'intervalle entre chaque battement, assez long pour changer la couleur, puisqu'il souhaitait changer la note pour former cette sonnerie de clairon avec lequel il appelait son armée à marcher vers la victoire.

Le défi était à peine lancé qu'une réponse jubilatoire résonnait dans l'air. C'était un air martial, et l'on pouvait presque entendre le pas régulier et mesuré des bataillons qui s'approchaient, s'avancant dans la force et la confiance de leur cause vers un triomphe certain. Le doux crescendo gagnait en force et en volume au fur et à mesure que les vagues de magnétisme se succédaient dans l'espace au-dessus de nous. Leur forme n'était plus un cercle, une courbe et un éclair, comme dans le chœur d'ouverture, mais, suivant les gestes de l'Assyrien, chaque contribution venait en couches vaporeuses pour former les nouvelles harmonies de ce thème.

Des vagues de primevère et de bleu se rencontrèrent et s'embrassèrent pour former l'accord vital qui leur semblait innés, puis se mélangèrent dans leur développement suivant pour former le vert glorieux de l'espoir ; des nuages de puissance écarlate, composés d'hommes prirent dans leurs bras la pureté blanche de l'amour des enfants, et les soignèrent dans des tons de sympathie ; puis chacun cédant à l'autre, ils s'unirent dans le rose de la charité. Le brun et le rose, le mauve et le cerise, l'auburn et le gris, le vert et l'or se chevauchaient, s'enlaçaient et s'enroulaient, chacun produisant la note

désirée ; et ayant ainsi atteint le premier but de leur création, ils ajoutèrent à leur musique le parfum du devoir fidèlement accompli, jusqu'à ce que l'air soit chargé de sons parfumés, changeant de volume et de nature avec chaque accord et chaque combinaison.

Enfin, la salle était pleine ; le parfum écrasait la couleur et la couleur écrasait le son, mais cette grande marche de la vie ne semblait qu'à moitié achevée. De nouveau, le spécialiste leva et balaya sa main, jetant cette fois dans les nuages transparents qui nous entouraient des étincelles bigarrées, brillantes de lueurs électriques, comme des bijoux scintillant au soleil. Après un instant d'arrêt, pendant lequel le magnétisme de cet hôte changea la forme de son apparence, les parfums, les sons et les couleurs furent complétés par une myriade de gemmes qui donnèrent encore plus de beauté à cette scène féerique. Enfin, un signal en arc-en-ciel jaillit de la tête de Siamedes et la musique diminua peu à peu, mais le parfum, la lumière et la couleur demeurèrent.

Pendant ce temps, les soigneurs apportaient les patients. Le service était rendu avec beaucoup de tendresse, car Cushna prenait soin d'assigner et d'arranger chaque divan sur lequel ils étaient étendus, comme s'ils avaient été les sujets d'une douleur atroce - plutôt que couchés dans un état d'inconscience - pour lesquels il se souciait d'utiliser toutes les ressources afin d'atténuer leur souffrance. Lorsque le dernier divan fut occupé, un signal fut donné et la musique cessa.

A ce moment-là, la salle était comme une mer aux couleurs variées - une mer magique, incomparable, avec ses profondeurs maintenant immobiles, illuminées par un million de lampes féeriques ; une mer dans laquelle une puissante armée était engloutie, submergée de joie et de calme contentement. Il en était bien ainsi, car, oh ! la vie, la vie croissante qui y naissait ! Ses eaux avaient pu se calmer pour baigner doucement les dormeurs rassasiés de la vie, et reconstruire une existence qui semblait défaillir dans les désastres et les catastrophes de leur passé.

L'œil exercé de l'Assyrien observait attentivement les progrès de chaque patient à mesure que les forces énergisantes qui l'entouraient étaient absorbées et assimilées, jusqu'à ce que la force retrouvée commençât à se manifester et que l'inoculation produisît le changement nécessaire.

Lorsqu'il fut satisfait, il rejeta son manteau sur ses épaules d'un geste royal, leva les bras et les agita de droite à gauche comme un monarque agiterait son sceptre, confiant dans le fait qu'un ordre préétabli serait exécuté. L'effet était magique.

Ces forces mystérieuses avaient immédiatement fait preuve d'intelligence - elles ont compris son signe et se sont empressées d'obéir.

Par l'effet d'une loi mystique, chaque couleur était séparée des autres, certaines étant transformées en formes de fruits ou de fleurs, d'autres, tissées en semblants de brocarts

de soie, de peluche et de satin, étaient drapées en plis gracieux comme des tentures décoratives sur les murs, dont les bordures, encore plus ornées, étaient brodées d'une myriade de pierres précieuses qui brillaient de mille feux. D'autres encore étaient tissés en bannières triomphales ou en emblèmes, habillant le dôme, l'arène et les sièges ; tandis que les offrandes des enfants, travaillées en dentelle d'une blancheur immaculée, étaient rassemblées en festons et en cantonnières pour compléter les décorations. Ainsi, par la seule volonté de l'Assyrien, la salle était transformée et parée, comme pour une action de grâce ou un accueil à la maison, lorsqu'une nation se réunissait pour honorer le retour d'un chef ou d'un roi exilé.

Alors qu'il étendait les mains vers le ciel, tous les genoux autour de lui fléchissaient en signe d'adoration. Je le savais, bien que mes yeux fussent fixés sur lui qui, face à moi, ressemblait à un gladiateur se préparant au combat, confiant dans sa victoire, même si la mort elle-même devait être son adversaire. Pourtant, il n'était ni fier ni arrogant. Toute la majesté de son visage, la gloire de sa force, la perfection de ses formes lui semblaient inconnues ou plutôt, pour le moment, étaient oubliées, et rien d'autre que son cœur d'enfant ne subsistait lorsqu'il s'adressait à son Dieu. Ses pensées s'envolaient, comme les spasmes d'un éclair terrestre lancé vers le soleil, pures et sans aucune nuance de couleur. Elles étaient dirigées vers le Grand Suprême, et rien d'autre qu'une pureté sans tache ne pouvait être admis en cette présence sacrée.

Y avait-il eu un frémissement dans leur premier vol ? Je ne savais pas, mais si c'était le cas, c'était dû à l'intense sérieux de l'âme qui déversait ses libations. Toujours pas de paroles, mais dans la musique silencieuse, j'ai cru pouvoir comprendre le fardeau de son cœur : « À toi, Seigneur, grandeur, puissance, gloire, victoire et majesté ; tout ce qui est au Ciel et sur la Terre est à toi ; à Toi sont tous les royaumes, Seigneur, et Tu es glorifié comme le Chef de tous les royaumes. C'est de Toi que viennent la richesse et l'honneur ; c'est dans Ta main qu'est la puissance et le pouvoir, et c'est dans Ta main qu'il faut faire de grandes choses et donner de la force à tous. C'est pourquoi, ô Père, nous Te rendons grâce et nous louons Ton nom glorieux. »<sup>38</sup>

Sa prière était faite. Il n'y avait pas de supplication. Sa confiance et sa foi déclaraient que ce n'était pas nécessaire. La présence de cet hôte autour de lui était une supplication plus éloquente et plus acceptable que celle qu'il pouvait formuler, car Dieu ne demande pas de superflu. Il n'était que le représentant d'une multitude qui désirait remporter une victoire sur un mal jusque-là triomphant, et il n'était que le champion choisi pour le combat. Dépouillé pour le combat, il faisait une pause pour déposer ses armes aux pieds de Celui pour la gloire duquel il allait se battre, pour remercier son Roi de l'usage de ces armes victorieuses, puis pour attendre le signe royal de frapper. Il était là pour briser les liens de la captivité, pour rendre la liberté à l'esclave, et dans ses yeux brillait la certitude du triomphe. Sa victoire était déjà acquise dans la confiance qu'il possédait.

---

<sup>38</sup> *Livre des Chroniques*, I, 29 : 11.

Son regard se posait toujours sur le dôme voûté. Il savait que la réponse ne tarderait pas et que, lorsqu'elle viendrait, il l'attendrait pour la recevoir. Un silence plus profond s'abattit sur nous, puis un nuage de gloire, comme un manteau de soleil, descendit, le faisant rayonner de la puissance et de la présence de Dieu.

Inutile d'attendre plus longtemps quand on est revêtu d'une telle autorité et d'un tel pouvoir de sanction. Il s'approcha d'un divan sur lequel reposait une jeune femme à la forme humaine méconnaissable tellement elle avait été déformée. Elle avait des appareils sur presque toutes les parties de son corps, non pas pour l'aider ou la soutenir, mais plutôt pour la contraindre et la forcer à prendre des formes minuscules et contre nature. Les yeux avaient été délibérément révoltés pour rendre la vue incertaine, tandis que les membres étaient compressés et malformés de manière à entraver toute possibilité d'un mouvement propre.

« Qu'il soit ici clairement rappelé que cette difformité était spirituelle, mais à mon grand étonnement à l'époque, confirmé par une expérience ultérieure et considérablement élargie, je découvrais que chez ces personnes récemment débarquées de la Terre, pour le bénéfice et l'assistance desquels les chorales étaient spécialement organisées, les restrictions spirituelles, volontairement imposées à un esprit curieux dans le but de l'empêcher d'outrepasser les limites d'une croyance dogmatique, produisent sur l'âme une défiguration dans sa croissance aussi tangible et réelle que s'il s'agissait d'appareils chirurgicaux conçus à dessein pour produire des formes aussi horribles, et Dieu, dans son dessein général, a conçu ce processus de restauration afin que ces âmes opprimées et en lutte soient immédiatement rétablies dans leur condition normale et entrent dans la vie immortelle libérées de ces handicaps qui les avaient contraints jusqu'à présent. En outre, il ne faudrait pas croire que je cherche à créer une fiction poétique, pour laquelle je laisse ma fantaisie vagabonder à la recherche de nouveautés ou de situations ; la vérité est bien plus étrange que n'importe quel rêve de ce genre que l'esprit pourrait tramer, et dans ce témoignage, je me contente d'énoncer les simples faits de la loi éternelle de Dieu, tels que je les ai trouvés - et que vous allez découvrir par la suite. »

« Mes descriptions peuvent heurter vos sens par leur matérialité apparemment vulgaire ; elles peuvent même causer un choc par ce qui semble être une représentation grossière et contraire à la conception que vous avez de la nature de cette vie. Je ne peux m'en tenir responsable. Ma tentative est de traduire dans le vocabulaire prosaïque de la Terre, dans la mesure où les circonstances et les moyens le permettent, un bref aperçu des réalités et des vérités que l'on trouve dans le poème et la musique de cette vie après la mort. Si le résultat n'est qu'un jargon épais et indigeste, dépourvu de mélodie et décevant vos attentes, ne me blâmez pas ; mon projet n'a pas d'autre but que de dessiner une très brève esquisse de ce que pourrait être le tableau si les moyens étaient à ma disposition ; mais cette esquisse est à l'exacte échelle, comme vous le découvrirez par vous-même un jour en l'expérimentant. »

« Si vous tentez de retraduire mon récit du physique au spirituel, afin de comprendre la vérité telle que je l'ai perçue, permettez-moi de vous faire une suggestion qui, si vous y prêtez attention, éliminera au moins la moitié de vos difficultés. La mort opère un changement, et c'est celui-ci : dans le processus de dissolution, tout est modifié, sauf vous-même ; les choses anciennes disparaissent et toutes les choses deviennent nouvelles, mais vous resterez immuable, inchangé, alors qu'un monde sort et qu'un autre entre dans le théâtre de votre vie. Cette transformation s'effectue en un clin d'œil, lorsque la baguette du magicien - la mort - est agitée. Le matériel s'effacera « comme le tissu sans fondement d'une apparence »<sup>39</sup> pour apparaître à jamais comme une substance vague et obscure qu'il faut chercher et qui n'est que faiblement visible pour l'état nouvellement acquis ; tandis que ce monde sur les rives éternelles où vos pieds reposeront, sautera du royaume des apparences à une réalité solide et saisissante, ayant des fondations qui ne pourront jamais être enlevées puisqu'elles sont enfouies au plus profond de l'infini, et dont les habitants ont résolu les contractions prénatales menant à l'immortalité. Gardez cela à l'esprit et lisez les pages suivantes à la lumière de cette suggestion, vous comprendrez alors pourquoi je n'ai pas hésité à utiliser ce langage - même s'il est indigne pour d'autres raisons - qui vous transmet l'idée que les scènes où je me déplace sont, pour moi du moins, aussi réelles et solides que la Terre vous apparaît actuellement. »

« Juste une autre pensée qui offre matière à méditation et à réflexion et qui peut aider à dissiper l'impression que ma déclaration sur la difformité spirituelle serait erronée et imaginative. Les abus parentaux, l'immoralité, l'ignorance, les accidents et une centaine d'autres influences prénatales produisent des difformités physiques et mentales chez l'enfant. Pourquoi alors serait-il illogique d'affirmer que, de la même manière, les erreurs spirituelles, les idées contre nature et les restrictions fanatiques ne généreraient pas également des malformations et des défigurations correspondantes dans l'âme, lorsqu'elle est libérée de la chair dans laquelle sa forme et ses lignes ont été moulées ? Que vous puissiez ou non vous convaincre du bien-fondé de ce point, le fait reste le même, et le temps n'est pas loin où vous reconnaîtrez sa vérité et apprécierez la justice de la loi qui la régit. Ne vous y trompez pas, les maladies de l'âme résultant du péché personnel ne s'enlèvent et ne se guérissent que par des processus lents et douloureux ; mais les défauts inévitables causés par le péché d'autrui ou la force des circonstances, ont une rectification rapide dans des Chorales telles que celle sur lequel j'attire votre attention. Mais cessons là cette digression. »

J'observai de très près l'Assyrien tandis qu'il s'appliquait à enlever ces restrictions douloureuses. Au début, je dois avouer qu'il s'agissait d'un effort d'amour inutile, car la personne qui souffrait donnait à peine signe de vie. Cependant, elle donna bientôt des signes évidents qu'elle était encore sensible à la douleur causée, mais même à ce moment-là, je pensais qu'il serait plus aimant de la laisser mourir en paix plutôt que de la déranger s'il était trop tard pour la sauver ; dans ce moment d'empathie, j'avais oublié qu'il était impossible qu'elle meure encore, puisque la mort elle-même était morte. Avec

---

<sup>39</sup> Shakespeare, *La Tempête*, Acte IV, scène 1.



plus de tendresse qu'une mère n'aurait pu en montrer à un enfant malade, les mains douces et délicates de ce médecin délièrent et se débarrassèrent de chaque lien, jusqu'à ce qu'enfin le dernier fût enlevé et qu'elle reposât en parfaite liberté. Elle sentit cette liberté et, heureuse de fournir un effort pour l'utiliser, s'efforça, avec un succès considérable, de se tourner, bâilla et étendit les bras ; puis, constatant que toute contrainte avait disparu, elle se redressa finalement sur le divan, puis, se roulant sur elle-même, tomba immédiatement dans un sommeil facile et réparateur. Tout ce mouvement était l'action spontanée d'une personne qui, se réveillant d'un rêve troublé avant de s'être suffisamment reposée, et sentant la terreur du cauchemar supprimée, retombe immédiatement dans le sommeil sans avoir été complètement et consciemment réveillée.

Il est plus facile d'imaginer que de décrire l'intérêt et la sympathie avec lesquels Siamedes observait ses progrès, avant qu'elle ne se reposât dans le calme et le confort dont elle avait été jusqu'alors privée. Satisfait, il se tourna alors vers le cas suivant.

- Pouvez-vous nous expliquer ce que sont ces liens et comment de telles déformations sont possibles ?
- Je ne doute pas, répondit-il, que ce service soit pour toi une source d'étonnement et de stupéfaction. Il doit nécessairement en être ainsi jusqu'à ce que tu te familiarises avec notre loi et notre mode d'existence, jusqu'à ce que tu apprennes à quel point cette vie est la correspondance exacte de celle que tu laisses derrière toi.

L'hypocrisie, l'imposture et le mensonge sont des masques que l'on arrache au fur et à mesure que l'on traverse les Brumes, et l'homme véritable - qu'il soit vil ou noble - se tient debout, sans déguisement, capable de lire et d'être lu par tous. Chez nous, aucun subterfuge n'est possible pour dissimuler une difformité désagréable, qu'elle provienne de ton propre péché ou de la négligence et de la criminalité d'autrui. Tout est connu.

Pour les yeux exercés de Siamedes, de Cushna et de milliers de ministres engagés dans leur noble tâche, le véritable auteur et la source de chaque malformation pouvaient être identifiés d'un seul coup d'œil, et par une loi inexorable, à laquelle il était impossible de se soustraire, la pénalité et la punition de chaque mal retombaient sur l'auteur du délit.

- Tu verras qu'il y a là un équilibre des comptes et une juste rétribution pour les actes accomplis dans le corps. C'est une triste erreur de dire que la mort nivellerait tous les hommes et que cette vie serait une nouvelle vie, où les traces de l'ancienne seraient effacées par l'éponge de la mort. Toute vie est la continuation de celle qui l'a précédée ; et si l'on ne fait que tourner la page pour commencer un autre chapitre, l'histoire et l'intrigue sont les mêmes.

Tu y découvriras que les erreurs du passé sont rectifiées, que les comptes en souffrance doivent être réglés et que des compensations doivent être accordées à ceux qui ont souffert injustement. Les hommes sont ici pesés dans la balance de Dieu, estimés par un évaluateur dont le jugement est juste et dont le verdict est sans appel, sous condition de repentance. Tu n'y trouveras ni pots-de-vin ni corruption ; tout est rigoureusement réel ; tous les hommes et toutes les choses sont exactement ce qu'ils paraissent être.

Les contraintes qui ont entravé ces compagnons ont été imposées en dépit de leur bonne volonté, mais n'ayant pas le pouvoir de vaincre ces forces opposées, ils ont été victimes des circonstances et ont passé leur vie terrestre dans une servitude pénible, dominés par des volontés et des usages auxquels ils ne pouvaient pas résister avec succès. S'ils avaient consenti sans hésiter aux coutumes et aux dogmes, s'ils avaient suivi avec une confiance inébranlable les directives des autres et s'ils s'étaient contentés de refréner leur liberté de penser, ils auraient développé la petitesse d'âme requise, sans qu'il soit nécessaire d'appliquer des contraintes. Mais ils ont reconnu le Dieu intérieur et ont refusé d'écouter les voix qui les appelaient à des devoirs plus nouveaux, plus nobles, plus élevés, pour le bien-être de leur espèce.

Leurs paroles prophétiques étaient dangereuses pour un métier, d'où la nécessité de les bâillonner ; leurs yeux voyaient des visions de gloire à venir pour les fatigués et les opprimés, d'où la nécessité de déformer leur vue, de peur de mettre en danger les intérêts d'une classe ; la vigueur intelligente de l'enfant proclamait un chef dans l'homme, et l'Église et le dogme forgeaient des lettres pour paralyser son pouvoir, et forcer la noble stature du géant à se contorsionner comme un nain. Tu peux voir qu'il s'agit d'une bataille à mort, que de nobles vies ont été empêchées de travailler, gaspillées, voire pire, car alors qu'elles ont été ordonnées pour la construction et la délivrance, elles ont été perverties par la bigoterie du parti et contraintes de lutter pour l'existence, au lieu de répandre les bénédictions destinées d'abord pour leurs compagnons.

Le résultat est visible dans les épaves qui se trouvent devant nous. Des occasions gâchées, des intelligences gâchées, des vies gâchées ! Pour toutes ces choses, les responsables doivent être jugés.

La culpabilité doit être justement punie, tandis que l'excès de douleur que la victime a enduré doit recevoir sa légitime compensation. Nous n'avons rien à voir avec le châtement, la loi naturelle de cette vie y pourvoit pleinement, et toute âme coupable récoltera la juste moisson de la graine qu'elle a semée. C'est pour participer à cette compensation que nous sommes ici. La justice exige que l'âme soit immédiatement libérée de ces liens, et la vie doit être prodiguée à ceux qui souffrent jusqu'à ce que nous ayons aidé à construire et à revigorer leurs âmes,

alors chacun atteindra le plein développement pour lequel il a été conçu et pour lequel il a pleuré et lutté, mais qui a été empêché par l'action des oppresseurs.

- Mais où trouver la miséricorde et le pardon dans l'administration d'une justice aussi implacable ? demandai-je.
- Chaque attribut de Dieu a sa sphère d'opération légitime, répondit-il, et le maintien inviolable de chacun dans son ordre est essentiel à la continuité de la perfection toute-puissante et sage de notre Père, mais il est impossible à l'un d'eux d'usurper la juridiction d'un autre. Supposons, un instant, que la miséricorde soit autorisée à résister à la justice et à prévaloir dans un cas particulier ; le résultat immédiat serait une injustice, car faire preuve de miséricorde envers l'offenseur serait une injustice envers l'offensé, à moins que, à son tour, on ne fasse preuve de miséricorde envers lui aussi. Si l'on va jusqu'au bout de la logique, si on abolit la justice au profit de la miséricorde, dans ce cas le châtimement et la rétribution deviennent impossibles ; la loi reste lettre morte, et le péché, libéré de toute crainte et de toute contrainte, s'en donne à cœur joie.

Mais lorsque nous voyons l'action des attributs de Dieu selon son plan divinement établi, nous constatons combien l'adaptation aux nécessités de la famille humaine dans son développement a été infiniment sage. Prenez les attributs auxquelles tu as fait référence - la Miséricorde, la Justice et le Pardon. La Miséricorde opère sur Terre, où la Patience, l'Indulgence et la Persévérance sont si nécessaires pendant les premiers stades de l'existence consciente de l'âme.

Imagine la catastrophe et le désastre qui s'ensuivraient si une Justice infallible régnait à un tel moment de l'histoire de la vie - quelle âme pourrait être enregistrée pour l'immortalité ? Inconsciente en pratique de son origine et de sa destination, expérimentatrice sans formation quant à ses pouvoirs et à ses capacités, à ses échecs et à ses erreurs ; inconsciente de la loi selon laquelle elle doit se développer et apprendre à se comprendre ; incertaine de savoir s'il est juste de satisfaire même le plus ardent de ses désirs ; remplie de crainte et de tremblements devant les forces qui l'entourent, devant une partie de nature, une nature dont elle ignore les hiéroglyphes bien qu'elle soit appelée à les lire, elle-même étant le mystère le plus profond parmi des millions d'autres problèmes ? Dans de telles circonstances, combien de fois l'humanité serait-elle balayée de la Terre si la Justice était appliquée à chaque transgression de la loi, cette Justice qui est parfaite comme son Législateur ?

Non, cet attribut ne peut s'appliquer à un état aussi peu développé ; quel homme pourrait être assez fou pour s'imaginer qu'il l'est ? L'absence de Justice n'est-elle pas plutôt si manifeste qu'elle sert d'argument contre l'existence d'un Dieu, alors qu'un proverbe court parmi les nations selon lequel « La Méchanceté est l'héritière de la Fortune, mais l'Honnêteté épouse Mademoiselle ».

L'oppression, la tyrannie et la persécution sont omniprésentes, la devise universelle est la loi du plus fort, pratiquement aussi bien en politique qu'en religion ; les riches et les nantis sont les plus honorés des nations, tandis que les pauvres et les nécessiteux subissent malédiction et fléau. « Est-ce juste ? » me demanderais-tu, et je te répondrais : « Mille fois non ! ». Mais même l'injustice de l'homme n'est pas assez forte pour que Dieu change l'action de ses attributs, et substitue la Justice à la Miséricorde sur Terre.

Cette coutume universelle est mauvaise, et l'homme a acquis suffisamment de connaissances pour savoir qu'il en est ainsi ; mais Dieu fait preuve de patience afin que l'oppresseur puisse se racheter avant d'être traduit en justice. La Miséricorde plaide, tandis que l'espoir d'une restitution demeure mais pas avant que la loi ne s'empare du délinquant, et que l'affaire passe du tribunal de la Miséricorde à celui de la Justice. Les Brumes qui marquent la frontière entre cet état et celui-là forment comme le vestibule de la Salle du Jugement, et chaque âme doit y passer et recevoir son juste verdict avant d'entrer ici. La Miséricorde n'a pas le pouvoir de franchir ce seuil ; l'âme se tient seule devant ce Tribunal impénétrable, elle est son propre témoin, son propre juge, et ce sont donc ses actes de vie qui prononcent la sentence qui ne connaît aucun recours possible.

— Mais qu'en est-il du Pardon ? demandai-je.

— Il intervient plus tard, répondit-il. Les péchés doivent être rachetés, ils ne sont jamais pardonnés, car personne, pas même Dieu, n'a le pouvoir de pardonner une faute commise à l'encontre d'un autre que lui, car cela est contraire à sa propre loi. Lorsque la peine pour les péchés commis contre son prochain a été justement acquittée, l'âme repentante peut alors demander le pardon de son péché contre Dieu, qui lui est toujours librement accordé ; mais il est nécessaire qu'elle se soit d'abord réconciliée avec son frère, car seul « celui qui a les mains propres et le cœur pur »<sup>40</sup> peut s'élever jusqu'à la présence de Dieu, où le Christ lui assurera une rémission complète.

Je restai silencieux devant l'élucidation inattendue d'une difficulté qui m'avait toujours laissé perplexe, car je savais que mon instructeur n'exposait pas ses opinions, mais des faits réels qui étaient très largement opposés à toutes les idées et à tous les enseignements reçus sur Terre, et qui étaient cependant d'un intérêt primordial pour toute âme qui devait traverser les Brumes, et au plus profond de mon être, j'aspirais à nouveau à découvrir un moyen par lequel je pourrais atteindre la Terre et en faire la révélation pour le bien des aveugles et ignorants. Mon ami, cependant, ne me laissa pas longtemps avec moi-même, mais attira mon attention sur ce qui se passait dans l'arène.

---

<sup>40</sup> *Psaumes* 24 : 4.

Tous les bandages et toutes les restrictions ayant été enlevés, les patients étaient désormais tous libérés des liens que la Terre leur avait imposés. La procédure avait consisté à prendre d'abord le cas le plus grave, puis les autres, afin que la réanimation de tous fût accomplie aussi rapidement que possible. J'observais avec beaucoup d'attention l'absorption progressive de ce mystérieux lac spectral dans lequel ils avaient été transportés, les membres desséchés et les cadres de contorsion s'étendant et grandissant au fur et à mesure qu'ils se nourrissaient de cet étrange aliment, jusqu'à ce que toute trace de couleur fût retirée de l'atmosphère à proximité des divans sur lesquels ils étaient allongés. Ensuite, des rayons magnétiques provenant de certains individus étaient extraits, selon les besoins de l'Assyrien, pour former une combinaison spécialement adaptée à chaque cas, ces rayons étant à leur tour interrompus au moment où les premières traces de couleur semblaient se dégager des dormeurs. Ceci, m'avait-on dit, fournissait l'indication naturelle de la condition de chaque âme.

Par l'exercice de ce pouvoir mystique d'où il tissait les uniques décorations de cette salle, Siamedes disposa alors les fleurs, les fruits et les banderoles autour de l'arène et des sièges, et les exhorta à baigner les dormeurs d'influences adoucies produites par les combinaisons qu'ils avaient formées. Le magnétisme qui se dégageait de chaque individu exerçait une attraction sympathique sur la couleur correspondante, et était entraîné en nuages vaporeux autour des divans, sur lesquels ils roulaient de droite à gauche au rythme de la musique née du mouvement de retour. La berceuse qu'ils chantaient était douce et apaisante, et le silence des milliers de personnes qui les accompagnaient était un accompagnement approprié à ce psaume de gratitude.

Sans un signe ou un mouvement de la part du maître, qui observait calmement la scène, la mélodie s'acheva, chaque âme assoiffée s'étant pleinement rassasiée, et les vagues de la vie qui subsistaient encore s'élevèrent au-dessus de nos têtes, laissant les dormeurs « magnifiques dans toute l'expansion de l'âme », n'attendant rien d'autre que le baiser du réveil pour les éveiller à une vie dont ils étaient encore inconscients.

Le travail était fait, la victoire accomplie, mais le vainqueur ne trahissait aucune fierté de sa conquête dans sa profonde humilité. Il était inutile de me dire que le dernier mouvement de cette Chorale thérapeutique était proche ; mais quels nouveaux pouvoirs allait-elle annoncer ? Y avait-il encore des phases d'émerveillement magnétique à révéler ? D'autres mystères à dévoiler ? La pensée du miracle opéré sur l'état de ces dormeurs me fit espérer que j'avais peut-être mal compris mon instructeur au sujet de l'exclusion de la Miséricorde de la vie ; et, me tournant vers lui, je lui indiquai les divans et lui demandai :

- N'est-ce pas de la Miséricorde dont on a témoigné en les libérant de leur condition de souffrance ?
- En aucun cas, répondit-il.

— Comment l'appellez-vous alors ?

— La Justice. Jusqu'à présent, ils ont été les victimes d'une injustice à laquelle ils étaient impuissants à résister ; nous n'avons été que les instruments qui ont aidé à mettre fin aux effets du mal et à les introduire dans une compensation proportionnée. Tu juges la Justice à la lumière de tes impressions de Terre ; permet-moi de te conseiller de te débarrasser de cette idée. La Justice bien rendue est la justesse, et c'est elle que tu trouveras toujours chez nous ; c'est cette qualité d'être juste, portée à la perfection, avec toutes les circonstances afférentes prises en considération ; considère-la comme telle, et tu aimeras sa justesse, dans laquelle il n'y a aucune ombre d'inconstance, de favoritisme ou de partialité.

— N'appelleriez-vous pas cela de la Justice tempérée par la Miséricorde ?

— Non, la stricte Justice n'a pas besoin d'être tempérée. Tu as pris l'habitude de penser que la Justice est nécessairement liée à l'oppression. Il en est ainsi sur Terre, mais tu ne trouveras pas cela ici ; c'est pourquoi tu dois apprendre qu'avec nous, elle signifie une stricte justesse, et si tu y ajoutes une quelconque clémence de la part de l'une ou l'autre des parties, ce mélange produit de l'injustice.

Je voyais que mon erreur était due à une conception erronée et à une mauvaise interprétation de la notion selon les impressions de la Terre ; l'ombre qui avait traversé un moment le firmament de mon ciel était dissoute par son explication, et mon cœur se réjouissait à nouveau.

Le travail était terminé. Siamedes étendit les mains pour remercier Dieu, tandis que les genoux s'inclinèrent à nouveau lorsque de joyeux éclairs s'envolèrent. Puis, détachant respectueusement ce halo de ses épaules, il l'étendit dans les airs pour recevoir les élans de louange et d'adoration qui résonnaient comme un grand Amen, avec lequel il s'éleva vers le Père.

L'assistance s'attardait toujours, le silence devenait de plus en plus profond ; mais je savais qu'elle attendait la bénédiction qui réveillerait ces dormeurs à la conscience de la vie dans laquelle ils étaient entrés sans le savoir, à la reconnaissance de la restauration qui avait eu lieu, à la réalisation du fait que la mort les avait touchés, et qu'à ce contact étaient tombées les chaînes dont le poids avait auparavant épuisé leurs énergies dans une lutte douloureuse et infructueuse.

Quelle révélation ! Leur surprise serait plus grande que celle que j'avais moi-même connue. Quel était leur environnement lorsque la marée de la conscience s'était retirée et que le nuage de l'oubli était tombé sur eux ? Quel fossé séparait le sommeil de l'éveil ! Comment se rendraient-ils compte de la réalité, comment seraient-ils convaincus de son existence ? Le réveil ne serait-il pas un rêve - un rêve féerique - plus enchanteur que tout ce que l'imagination avait pu imaginer jusqu'à présent ? Je vivais

une période de suspense suprême en observant cet avènement de la connaissance et de la prise de conscience de l'immortalité, et tous mes sens étaient en alerte pour en suivre le développement.

Elle ne se fit pas attendre. Les murs devant moi s'ouvrirent, et de cet arc de lumière couronnant le zénith du chemin sur lequel je me tenais pour contempler le paysage céleste, un flot de gloire tomba dans la salle, comme un signe annonciateur et prémonitoire d'une présence plus resplendissante encore.

Je regardais, et je vis descendre du pont de lumière un char d'argent bruni, volant, tiré par quatre coursiers d'une blancheur onctueuse et transparente, aussi rapides que les vents d'un ouragan. L'équipage se retrouva en un instant au milieu de nous, puis, s'arrêtant un instant, le temps qu'un de ses cavaliers entrât dans la salle, se retourna et disparut. La route de la gloire s'étant alors retirée, les murs se sont refermés et mon attention se porta sur l'étranger.

C'était un jeune homme, presque un adolescent, gracieux et noble. La première impression qui me vint à l'esprit fut l'étrange combinaison de l'innocence de l'enfant et de la sagesse de l'ancien, formant un trait très frappant de sa personne. Je l'aimai dès que je le vis. Sa présence m'inspira confiance, interdisant toute crainte, tout en murmurant une prudence à l'égard des suppositions présomptueuses. En lui se mêlaient la force et la douceur, comme un lit de duvet sur un rocher de granit, tandis qu'il mettait en valeur toutes les qualités qu'un homme souhaiterait trouver chez un ami cher. De ses yeux jaillissaient l'amour et la patience en un flot régulier et sans reflux, sa bouche respirait le parfum de la fidélité et de l'affection, sur ses épaules reposait le manteau de la bienveillance et sa taille était entourée de la ceinture de la constance. Il était monarque, mais sa royauté était un service, et ses prouesses avaient été acquises en relevant ceux qui étaient tombés.

Pendant un bref instant, il s'arrêta pour recevoir et retourner les salutations qui l'accueillaient, puis il s'apprêta à exécuter sa mission en donnant le baiser destiné à briser le sceau du dernier sommeil et à faire entrer les dormeurs dans ce jour sans crépuscule. Sur l'un, puis sur l'autre, il pencha sa forme rayonnante, relâchant l'influence du charme rafraîchissant qui les caressait encore, et lorsque leurs yeux s'ouvrirent sur la scène déconcertante qui les entourait, il étreignit dans ses bras chaque âme nouvellement née, la souleva à ses pieds et lui souhaita la bienvenue dans cette vie de sympathie et de compensation. La révélation et la reconnaissance de la vérité étaient simultanées. Il n'y eut qu'un regard d'étonnement curieux, suivi d'un sourire de joie inexprimable, et tout fut terminé.

D'un seul élan, le public se leva et entonna un autre chœur - cette fois, il s'agissait d'un « Bienvenue à la Maison », auquel répondait une prière lyrique de louanges des cœurs reconnaissants, dont j'avais vainement essayé d'apprendre le thème, les paroles et la musique. Enfin, cette chorale magnétique était terminée.

Alors que l'assemblée se dispersait, le nouveau venu s'attarda dans le hall, en conversation avec l'Assyrien, et je demandai à mon compagnon :

— Qui est-ce ?

— Myhanene ! répondit-il.



## Chapitre VII

### La porte de l'espoir s'entrouvre

La foule s'était retirée, la salle était presque vide, les initiés encore déconcertés avaient reçu les félicitations de leurs amis personnels et s'étaient retirés dans la maison d'où ils avaient été si récemment transportés, les trois chefs restant les seuls occupants de l'arène ; mais je m'attardais sur mon siège, caressant l'espoir que je n'osais pas dévoiler à mon compagnon en raison de son audace, tout en pensant follement qu'il pourrait être satisfait par quelque circonstance fortuite ou coïncidence inimaginable. Je ne pouvais pas me tenir responsable de son apparition, puisqu'il survint sans avoir été sollicité, inattendu et non préparé - une de ces incursions soudaines du désir qui, arrivant comme une vague, emportait le cœur sur son passage avant qu'il ne fût possible de résister, même si cela eût été souhaitable ; mais lorsqu'il arriva, ressentant le plaisir de son anticipation, je n'eus aucune envie de m'y opposer, mais je m'accrochai avec ténacité à lui comme s'il était le secret et la clef de la vie. Cela ressemblait aussi à une marée de façon indirecte - son impulsion était dépensée dans sa première vague sauvage ; mais à mesure que les instants passaient, son courant diminuait, descendait, déclinait, jusqu'à ce que le petit ruisseau frémît au point de stagner, et que le tourbillon du remous chuchotât que tout était fini. Je me levai pour partir à contrecœur, lorsqu'une pointe de lumière jaillit du petit groupe vers nous et mon compagnon dit :

— Myhanene serait heureux de s'entretenir avec vous.

Mon espoir désespéré, mon désir ardent, venait d'être exaucé.

J'étais heureux de m'être déjà levé lorsque ce message me parvint, car mon temps de réponse s'en trouva plus rapide. Il vint à ma rencontre à l'instant même, et côte à côte, son bras autour de moi et sa main affectueusement posée sur mon épaule, nous nous approchâmes de Cushna et de l'Assyrien. Lorsque nous nous rencontrâmes et que ses bras m'entourèrent, il ne prononça que deux mots : « Mon frère ! Mon frère ! », mais lorsqu'il eut terminé, il n'y eut plus rien à dire, le langage était insuffisant et l'entendement était incapable de saisir davantage.

Y avait-il eu une dissonance dans mon expérience passée ? Si oui, elle fut effacée de ma mémoire par la musique de sa voix ; si j'avais souffert d'un chagrin d'amour, il fut éradiqué et la blessure guérie sous l'influence de ce baume de bienvenue ; si mes espoirs avaient subi le gel foudroyant de la déception, une riche moisson de fruits jaillirent dans l'existence sous la chaleur de cette étreinte. Les mots ne sont pas une nouveauté pour la Terre, mais les hommes les prononcent avec un son métallique aigu ; la

plénitude de la sonorité ne peut être estimée qu'en comparaison avec l'interprétation parfaite de la musique que j'avais écoutée. C'était un accord qui, une fois frappé, ne pouvait jamais disparaître. Il tomba dans mon âme comme un plongeon dans l'océan, éveillant dans son premier mouvement un ton monotone profond et persistant, mais à mesure qu'il s'enfonçait, un carillon mélodieux s'élevait dont le chant pur devait faire écho et se répéter jusqu'à ce que chaque partie de cette mer sans rivage qu'était la vie fût remplie de l'harmonie née de la sympathie. Myhanene était silencieux, semblant écouter les réverbérations qui roulaient autour de nous ; j'étais submergé par les stupéfiantes perspectives des nouvelles sensations, dont il avait ouvert toutes grandes les portes en prononçant ces deux mots.

Si j'en avais eu le pouvoir, je n'aurais pas osé parler et tuer ainsi la mélodie que produisait sa voix. Si bref soit-il, ce discours était pourtant le plus long et le plus éloquent qu'il me fût donné d'entendre. Aujourd'hui encore, je suis tout juste capable d'en saisir les grandes lignes ; l'assimiler pleinement sera l'affaire de tout une éternité. Ses échos résonnent encore dans les couloirs de mon être, sonnant la note principale de ma joie, et continueront ainsi jusqu'à ce que je reçoive la musique encore plus douce de la voix de Celui dont les paroles constituent le chœur complet du psaume éternel, dont les lèvres sur Terre ont donné forme à des sons qu'aucun autre n'a eu le pouvoir d'imiter, et qui, dans les Cieux, a le pouvoir d'éveiller les chants divins.

L'Assyrien mit fin à ma contemplation, en me demandant si j'avais apprécié la Chorale.

- Je ne suis guère en état d'exprimer une opinion intelligente sur quoi que ce soit, répondis-je. Je suis dans un labyrinthe d'égarement, causé par toutes les particularités et tous les développements de cette vie, qui m'empêchent de trouver des mots, des pensées ou des émotions capables d'exprimer mes sentiments de manière adéquate.
- Je comprends tout à fait ta position, répondit-il. Heureusement, on ne vous demande pas pour l'instant de t'approprier systématiquement tout ce que tu vois, mais tu en acquerras la capacité au fur et à mesure que tu avanceras. Cette cérémonie offre une illustration des méthodes que nous employons pour corriger l'une des injustices sur Terre, ainsi que la compensation qui en résulte pour ceux qui ont noblement essayé de faire leur devoir, même lorsque leurs effets ont été déjoués.
- Le devoir serait facile, dis-je, si une brève vision d'une telle réalisation pouvait être accordée dans une accalmie de la bataille ou pendant le temps des pleurs du guerrier déçu. Mais je voudrais vous demander si vous recevez généralement des réponses aussi visibles à vos prières dans cette vie que ce nuage qui est tombé sur vous après l'invocation ?

- Mon frère ! - ce fut Myhanene qui répondit - Aucune prière fervente ne devrait être possible, ni ici ni sur la Terre, sans sa réponse précise et visible. Lorsque, dans l'autre vie, tu adressais une requête à ton père ou à un ami, ne t'attendais-tu pas à une telle réponse ?
- Sans doute, de la part de nos semblables ; mais nous étions tous dans la même condition ; Dieu étant un esprit, nous avons cherché sa réponse dans un sens spirituel.
- Tu oublies que ta requête était présentée par intérêt, et que ta situation matérielle nécessitait une réponse matérielle. Par exemple, si tu pries pour obtenir de la nourriture afin de soulager une région frappée par la famine, tu demandes du pain de froment pour la subsistance du corps, et non de la nourriture spirituelle pour fortifier l'âme.
- Certainement ! Et Dieu répondra à cette prière en mettant dans le cœur de Son peuple la volonté de contribuer à l'achat de cette nourriture.
- Penses-tu honorer Dieu en appelant Son peuple ceux qui s'abstiennent d'accomplir un simple acte d'humanité jusqu'à ce qu'Il fasse pression sur eux ; un sentiment fraternel n'aurait-il pas dû les inciter à le faire sans en appeler à Dieu pour qu'il les aide dans cette affaire ?
- Je suis d'accord avec vous sur ce point, mais comme tout bienfait vient de Lui, un tel résultat serait considéré comme une réponse à notre demande.
- Mais tu n'as aucune preuve directe que ta prière s'est élevée plus haut que le toit de la pièce où elle a été prononcée. Ce que tu considères comme une réponse de Dieu n'était rien d'autre qu'un acte d'humanité de la part de tes semblables. Elle n'aurait pas satisfait les Juifs qui attendent une réponse orale autoritaire et sans équivoque.
- C'était à l'époque des prophètes, mais vous devez être conscient du fait que cela a cessé depuis longtemps, et que son rétablissement serait considéré comme contre nature et contraire à la méthode divine actuelle.
- Ce n'est pas le cas ! Dites plutôt qu'elle a cessé à cause des enseignements contre nature et erronés qui ont pris le dessus. Dieu est « le même hier, aujourd'hui et à l'avenir », et tant qu'il est Dieu, il est « ce qui a été - est - et sera ». La position que l'Église devrait occuper à chaque époque est de démontrer cette vérité, en montrant que les faits enregistrés dans le passé sont présumés vrais par les preuves des effets correspondants manifestés aujourd'hui ; et ceci parce que Dieu vit et est immuable, ses œuvres ne sont pas pour un peuple, un temps et un lieu particuliers, mais, comme Lui-même, sont pour tous et pour l'éternité. Une

position contraire est fausse et illogique, et expose l'homme qui la tient, tout en défendant un Dieu immuable, au ridicule et au mépris de son adversaire.

- Mais où est la nécessité de tels signes visibles puisque la révélation complète a été faite par Jésus ? Je pose la question non pour polémiquer mais avec le désir de connaître la vérité telle que vous la voyez à partir de votre condition supérieure et de votre longue expérience.
- Ne crains pas de pousser tes recherches, mon frère ; c'est toujours un plaisir de lever un doute ou d'exposer une erreur. En ce qui concerne la nécessité des signes visibles sur la Terre, nous n'avons pas à nous prononcer ; il nous suffit de savoir qu'ils ont été décrétés au commencement et qu'ils n'ont jamais été abrogés jusqu'à ce jour. Dans la révélation faite par Jésus - nous devons nous contenter de renoncer pour l'instant à la question de son exhaustivité - les signes visibles ont constitué un élément important auquel il a fait référence pour confirmer sa mission. Il a également promis que ces signes suivraient ceux qui croiraient, en vue d'une confirmation similaire ; sa promesse a été respectée dans l'histoire de l'Église primitive ; de tels signes visibles étaient prévus et devraient témoigner pareillement aujourd'hui.
- Où se trouve la racine de ces idées et conceptions erronées, telles que vous la comprenez ?
- Elles ont des origines diverses, dont la première est due à la fausse doctrine à laquelle on a contraint la Bible en prétendant qu'elle était la parole de Dieu, une révélation achevée et parfaite, au lieu de la prendre à sa propre valeur : celle de contenir la parole de Dieu adressée à un peuple déterminé, chargée de le guider dans certaines conditions, et qui n'est qu'un fragment de cette révélation qui a commencé dès le début de l'existence de l'homme, et qui se poursuivra jusqu'à sa fin. Jésus n'a pas écrit de loi qui aurait été transmise à ses disciples avec l'ordre de l'observer, et il n'a chargé personne d'autre de le faire après son départ. Le commandement donné à ses disciples consistait à prêcher, et ce uniquement lorsque l'Esprit leur donnerait la parole - cette voix de l'Esprit étant la continuité de la révélation jusqu'à ce que le temps cesse, conduisant ses fidèles à travers tous les mystères.

Une autre source d'erreur provient de l'interprétation et de la réinterprétation de cette autorité des plus insatisfaisantes, afin qu'elle réponde aux difficultés souvent récurrentes dues au progrès scientifique et intellectuel. La vérité, telle qu'elle a été perçue au cours d'un siècle, a naturellement été dépassée et est devenue une erreur au siècle suivant, tandis que la lutte pour maintenir l'autorité du Livre et adapter ses interprétations aux nouvelles conditions a provoqué des divisions et des dissensions sans nombre, chacune d'entre elles ayant expulsé l'erreur et greffé sa propre idée de la vérité, propagée à partir d'une insistance

injustifiée sur un passage sur lequel elle est fondée, sans référence aux nombreux autres que d'autres interprètent comme une thèse tout à fait opposée. Peu à peu, ces innombrables dogmes ont reçu une approbation plus large – et dans le même temps, l'idée que les signes et les prophéties ont cessé a été enseignée comme une nécessité - jusqu'à ce qu'enfin la tradition et l'autorité de l'Église aient usurpé la parole vivante et les prophéties vivantes de Dieu, avec pour résultat inévitable l'erreur et la confusion.

- En admettant votre position pour les besoins de l'argumentation, et en reconnaissant la probabilité que des enseignants égoïstes affirment des erreurs, par la dissimulation de certains aspects de la vérité pour des motifs vils et indignes, pouvez-vous douter qu'il y ait de nombreux fidèles parmi le peuple - des cœurs sérieux qui cherchent et attendent la consolation du Seigneur - et expliquer pourquoi les gages visibles d'une présence divine sont dissimulés à ceux-là ?
- Dieu n'a jamais été laissé sans témoin ; les gardiens fidèles du sanctuaire ont toujours gardé allumée la lumière de la révélation, et maintenu vivant les prophéties. L'histoire et les biographies sont bien illustrées par de tels exemples - le sel de la Terre qui fixe la norme, faisant voir ainsi comment l'Église s'en est écartée - qui ne font que souligner la vérité que je vous expose, car leurs expériences sont susceptibles d'une application universelle.

Mais où trouver de telles exceptions à la pratique commune ? Ce sont des hommes et des femmes qui pensent par eux-mêmes - qui, entrevoyant des visions célestes, ne s'en détournent pas pour consulter l'opinion d'un professeur sur la légitimité ou non d'écouter la voix qui les appelle depuis la nuée de gloire, mais qui, suivant les préceptes de leur propre âme, répondent : « Parle, Seigneur, car ton serviteur entend », et sont ainsi entraînés dans cette communion des saints qui n'a besoin d'aucun médiateur, qui ne recherche l'aide d'aucun prêtre et qui est récompensée par une vision de la véritable *Shekinah*<sup>41</sup>, où le voile déchiré du doute est arraché, les amenant dans la présence sacrée du Seigneur.

Pour la grande majorité des religieux, ces saints sont considérés comme fantaisistes, superstitieux, victimes d'illusions sataniques ou légèrement déficients mentalement. Quelques-uns des esprits les plus charitables de l'Église ont pitié de leur crédulité et s'efforcent gentiment de les persuader de renoncer à leur folie, mais la plupart des gens et des enseignants se tiennent à distance des blasphèmes qu'ils profèrent et font tonner les canons d'avertissement depuis les forteresses de la tradition contre tous ceux qui prêtent l'oreille à l'évangile proclamé par de tels oracles. La foi de l'Église réside dans ces traditions

---

<sup>41</sup> Mot hébreu (signifiant littéralement, « demeure ») qui désigne dans la Bible la présence de Dieu parmi son peuple ou l'immanence divine dans le monde. Les images associées à la Shekina sont la lumière, la Gloire divine, la manifestation de Dieu.

humaines, et non dans le Dieu vivant qui parle toujours. Il n'est donc pas étonnant que les jours des miracles soient révolus et que les hommes se moquent de l'idée de déplacer des collines, et encore moins des montagnes.

- Vous ne croyez donc pas à un accomplissement littéral de cette promesse ?
- Il y a des montagnes physiques, mentales et spirituelles, répondit-il, et ces dernières sont tout aussi difficiles à déplacer que les premières, peut-être même plus, et requièrent tout autant la puissance de Dieu, mais c'est possible. Ne viens-tu pas d'assister à l'élimination de montagnes de difformités ?
- Si, en effet.
- Comment cela a-t-il été accompli ? demanda-t-il. Non pas en rassemblant la grande assemblée et en chantant « Nous ne pouvons rien faire, rien ! », comme on l'enseigne à nos frères de la Terre ; mais en se mettant au travail, et le résultat atteste que chaque âme a fait de son mieux.

Avant que Siamedes ne prononce la prière à l'origine de cette réponse manifeste, Myhanene s'était d'abord assuré que ses forces et les leurs, sans aide extérieure, étaient complètement engagées et utilisées ; confiant dans le fait qu'ils ne pouvaient rien faire de plus, il invoqua la puissance qui était au-delà et au-dessus ; Dieu aurait trahi ses promesses s'il n'avait pas honoré une telle foi. Il n'eut pas à détailler ses désirs, à élaborer ses souhaits ou à parler des avantages et de la gloire à venir ; son appel était une action de grâces prophétique pour la force dont il savait, comme toute âme, qu'elle leur serait donnée - il était conscient du fait que ses exigences étaient déjà connues.

Tout ce qui pouvait être fait dans cette salle était accompli. Il y eut une pause dans le service - une pause qui ne pouvait être interrompue que par l'Action divine ; et la foi expectative de la foule saisit cette Action avec force. Dieu ne pouvait pas s'attarder lorsqu'il était sollicité par une telle énergie, c'est pourquoi le signe était descendu et, avec lui, la force nécessaire pour continuer le travail qu'ils avaient entrepris avec tant de confiance. Il pourrait et devrait en être ainsi sur Terre, mais au lieu de guérir, on inflige les blessures les plus graves et les victimes sont finalement envoyées ici pour être soignées.

- Ils n'auraient pas la possibilité, même s'ils en avaient le pouvoir, de faire ce dont j'ai été témoin ici, osais-je remarquer.
- Dieu est trop sage et trop juste, répondit-il, pour exiger ou attendre d'un homme l'impossible. Mais dans les choses qui sont tout à fait à leur portée, les hommes travaillent-ils selon cette règle de foi dont tu as donné l'exemple ? Non, certes ! Au contraire, oubliant qu'ils sont appelés au grand privilège d'être ouvriers avec Dieu, comme tu l'as vu concrètement, ils ont été éduqués dans la pratique à ne

rien faire et à demander à Dieu de tout faire. Lorsque Dieu travaille pour l'homme, c'est toujours en collaboration avec l'homme ; ce n'est pas un précepte de la loi divine que le maître fasse tout le travail tandis que le serviteur donne les ordres. Lorsque tu demandes à Dieu de poser la pierre angulaire, tu peux être assuré qu'Il attendra que tu aies préparé les fondations. Mais sur Terre, les hommes n'ont rien d'autre à faire que de dire à Dieu ce qu'ils veulent et d'attendre que cela se passe, et la référence que j'ai déjà faite à la prière pour la nourriture en cas de famine, me permettra de te montrer combien de difficultés ils mettraient sur le chemin, même si Dieu décidait de tout faire.

Supposons que l'on prie pour 10 000 *livres sterling* afin de soulager une détresse particulière, comment l'argent sera-t-il fourni ? Nous n'avons pas d'or ici ; il est donc évident qu'il doit être acquis par une intervention déterminante en relation avec la vie économique de l'un des requérants.

Or, si l'intercession divine a lieu, qu'un projet abandonné ou une transaction infructueuse soit relancée avec de meilleures perspectives, et 10 000 *livres sterling* de plus que ce qui était prévu à l'origine sont gagnées. Quel est le résultat ? Dans son cercle économique, on félicite la personne choisie comme un « petit veinard », un « homme remarquablement avisé », ou quelque chose de ce genre ; l'argent est mis en banque, le bénéficiaire se congratule et, lorsqu'il pense par hasard au fonds de famine, il se consulte et décide finalement de donner 20 *livres sterling*.

Il est évident que tout système de réponse dans ce sens spoliera à la fois Dieu et les pauvres.

Maintenant, permets-moi de suggérer une autre possibilité. Supposons que notre Père décide que l'argent doit parvenir directement aux pauvres et qu'il charge à cet effet un messenger de cette vie de porter l'or au trésorier en personne ; si, lorsqu'on lui demande le nom du donateur, il dit la vérité, on ne tardera pas à répéter la tragédie du Calvaire à cause de son blasphème. On voit donc que Dieu est impuissant à intervenir et à se révéler aux foules, à cause des idées erronées qui ont été entretenues et promulguées par des maîtres dont l'autorité dépend de la disparition des signes visibles.

- Je dois malheureusement reconnaître que votre argument n'est que trop vrai ; mais étant donné que cette erreur est le résultat de l'accumulation successive des générations, jusqu'à quel point les individus sont-ils tenus pour responsables ?
- Toute circonstance influençant un individu, dans un sens ou dans l'autre, est légitimement prise en considération dans le jugement des Brumes ; mais chaque homme est tenu responsable de l'utilisation complète et correcte de l'intelligence dont il est doté. Lorsque quelqu'un déclare croire en un Dieu immuable qui

récompenserait chaque homme selon les actes accomplis dans le corps, on attend de lui qu'il conforme sa conduite à cette règle, et non pas qu'il dise que la foi ou la croyance serait tout et que les œuvres n'auraient aucune influence sur le salut ; ou encore lorsqu'il affirme que Dieu aurait communiqué à un moment donné avec les hommes par des signes visibles et verbaux, mais qu'il aurait maintenant cessé de le faire parce qu'il aurait accompli ses révélations. De telles contradictions dans les paroles et les actes ne sont pas flatteuses pour l'intelligence et ne sont d'aucune utilité au moment du jugement.

L'humanité spirituelle ne peut être atteinte que par un travail qui honore Dieu et qui est bénéfique à son prochain, et seule cette religion est reconnue comme méritant l'éloge : « Il a fait ce qu'il a pu »<sup>42</sup>.

Toutes les croyances et toutes les formes de foi ont été abandonnées avant d'accéder au Jugement, et aucun homme ne se verra jamais poser une question à leur sujet, mais le bilan de ta vie doit montrer que ton amour pour Dieu s'est manifesté par ton amour et ton dévouement pour l'homme avant que tu n'aies le droit ou le pouvoir d'entrer dans le repos qui te reste à vivre. Siamedes et Cushna te montreront quelques exemples de récompenses qui doivent être récoltées ici. Ensuite, j'aurai le plaisir de t'accompagner dans quelques-unes des maisons de paix. Que les riches bénédictions de notre Père reposent sur toi dans tes efforts pour acquérir la vérité. D'ici notre prochaine rencontre, je te souhaite la paix.

À la sortie de la salle, ce noble messenger donna sa bénédiction à chacun d'entre nous, avant de partir poursuivre sa mission sur d'autres scènes. L'Assyrien prit également prendre congé, nous invitant d'abord à visiter sa maison lorsque Cushna trouverait un moment opportun.

Myhanene avait considérablement contribué à enrichir mon bagage d'informations ; son réquisitoire était sévère - mais vrai - en ce qui concerne la Terre, et l'insistance qu'il y mettait me rendait triste, mais il y avait un fait : son discours ouvrait une porte d'espoir devant moi, et maintenant qu'il était parti, je pouvais voir que cette porte était encore entrouverte.

---

<sup>42</sup> *Marc*, 14 : 8.



## Chapitre VIII

### L'espoir s'épanouit en promesse

Je fus surpris de constater que Cushna était aussi prêt à partir que ses deux compagnons, car il était tout à fait contraire à toutes mes expériences antérieures qu'une cérémonie ou un service aussi gigantesque puisse avoir lieu sans qu'aucun détail ne fût à régler par la suite. L'ordre dans lequel les spectateurs se séparèrent était aussi parfait que celui qui avait caractérisé chaque élément de la chorale, et contrastait en tout point avec les scènes auxquelles nous étions si habitués sur Terre. Il n'y avait pas d'efforts inutiles, par la voix ou le geste, pour attirer l'attention d'un ami ; pas d'interruptions impolies pour un mot prononcé au hasard ; pas de ruée dans la foule pour retrouver quelqu'un qui manquait à l'appel ; pas de bousculade grossière pour tenter en vain d'attraper un train.

Des amis s'étaient rencontrés, sans qu'il y eût de multiples questions sur la santé des absents, ni de regards inquiets et anxieux, comme s'ils craignaient que la réponse ne fût pas la bienvenue ; pas d'adieux ni de poignées de main qui donnaient l'impression que c'était la dernière fois. Mais l'expérience la plus étrange de toutes était d'avoir discuté si longtemps avec les trois dirigeants de ce service, sans une seule interruption ou tentative d'interférer dans notre conversation. Avec cet appel de « Bienvenue à la Maison » par lequel la Chorale s'était terminée, tout ce qui la concernait était achevé ; personne n'avait véritablement rien d'autre à faire que de s'en aller. Ceux qui avaient reçu de si merveilleux bénéfices étaient rejoints et emmenés par des amis, et toute l'assemblée s'était séparée, parfaitement consciente qu'elle pourrait se rencontrer à nouveau individuellement ou en groupe chaque fois qu'elle le souhaiterait, sans qu'il fût nécessaire d'insérer un quelconque « si » dans l'arrangement. Nous fûmes les derniers à quitter la salle, et tandis que j'écoutais les révélations que Myhanene me faisait, j'étais conscient - par ce double pouvoir d'observation que nous possédions tous - d'admirer l'aspect intact du lieu, qui ne portait aucune trace de la présence de la grande multitude qui venait de s'en aller.

La même absence d'agitation était tout aussi perceptible lorsque nous sortîmes à l'air libre, où Myhanene et Siamedes prirent congés de nous. Tout autour de moi régnait la même atmosphère de calme et de repos que lorsque je m'étais interrogé pour la première fois sur la nature de l'édifice, avant de m'endormir ou d'entendre le carillon magnétique de ces cloches argentées.

- Maintenant, dit Cushna, j'aurai le plaisir de t'emmener voir une sœur dont le bien-être m'intéresse profondément et dont l'histoire te paraîtra profitable et instructive.
- Ce n'est donc pas votre maison ? demandai-je, tandis qu'il m'entraînait dans une direction opposée à celle par laquelle nous avions accédé à la salle.
- Pas du tout, a-t-il répondu. Ma maison est remplie d'enfants, parmi lesquels je trouve mon principal plaisir et mon principal emploi. Ceci n'est qu'un lieu de repos temporaire pour ceux dont nous nous occupons, une sorte de maison de transition pour la guérison et la récupération.
- Allons-nous chez vous maintenant ?
- Non. Tu as beaucoup à voir et à apprendre avant de pouvoir comprendre sa nature et sa disposition. Mais tu le feras bientôt, lorsque tu pourras renouer avec le petit compagnon que tu as transporté à travers les Brumes lors de ton arrivée.
- Est-il avec vous ? - Comment va-t-il ? demandai-je avec impatience, alors que son existence me revenait en mémoire.
- « Doucement, doucement ! » interrompit mon compagnon, ce qui m'empêcha de poser une demi-douzaine d'autres questions qui se bousculaient à mes lèvres. « Une question à la fois, c'est de loin la meilleure méthode, surtout ici, où une question très simple ouvre souvent à un grand nombre d'informations, que nous souhaitons toujours communiquer de la manière la plus claire et la plus précise possible. Il est avec moi, comme je vous l'ai dit, et il est aussi, bien entendu, en bonne santé. »
- Je me demande ce que ses amis ont pensé de sa mort. Il est étrange que je n'y ai jamais pensé auparavant, mais...
- Doucement, sinon je ne pourrai pas te répondre. Essaie de te rappeler qu'il n'est pas nécessaire d'enchaîner les questions ; tu as amplement le temps de poser chacune d'entre elles séparément et de recevoir des réponses complètes. Ses amis n'ont pas été très troublés à la première annonce de sa mort. Il faisait partie d'une famille nombreuse, pas très bien lotie, où toutes les énergies étaient mises à contribution pour assurer honnêtement le minimum vital, disposant de peu de temps pour développer les qualités supérieures de l'âme. C'était donc plus un soulagement qu'autre chose après le premier choc, parce qu'il y avait une personne de moins à prendre en charge.
- Comment êtes-vous au courant de tout cela ? demandai-je.

- Une autre enquête s'ouvre à toi. Tu vois maintenant qu'il est sage de ne poser qu'une question à la fois. Il n'est pas du tout difficile pour nous d'obtenir toutes les informations dont nous avons besoin dans un cas, car, comme on te l'expliquera au moment opportun, il existe un fil délicat qui forme un lien entre l'enfant et son corps, et en suivant ce fil, nous pouvons faire toutes les recherches nécessaires.
  
- « Comment, Cushna ! Comment ? » m'écriai-je, et mon cœur battait d'une excitation fébrile suscitée par ses paroles - une pensée audacieuse, impulsive, qu'il était possible d'ouvrir toute grande la porte de mon espoir et que ma prière sur les pentes fût littéralement exaucée. Mais effrayé l'instant d'après par ma propre audace, la force du mouvement m'abandonna, et j'attendis sa réponse avec un sentiment semblable à celui qu'éprouve un criminel lorsque survient le moment redoutable du verdict et que sa vie tremble dans la balance. Cushna ne semblait certainement pas compatir à ma situation - au contraire, un sourire amusé et tranquille s'esquissa sur son visage tandis qu'il répondit calmement :
  
- D'après toi, maintenant, comment pourrions-nous le faire si ce n'est en envoyant quelqu'un à cette fin ?
  
- Quoi ! Envoyer quelqu'un d'ici ? m'écriai-je.
  
- Bien sûr ! Pense-tu que quelqu'un sur Terre le ferait et le rapporterait correctement ?
  
- « Mais une telle chose est-elle vraiment possible ? » Je sentais que mon rêve devenait de plus en plus tangible.
  
- « Pourquoi pas ? » me demanda-t-il en guise de réponse, au lieu de me donner une réponse directe.
  
- « Je ne sais pas, Cushna », m'écriai-je ; mais mon cœur était partagé entre l'espoir et la crainte. « Dites-moi bien s'il en est ainsi ou non. »
  
- C'est certainement le cas, mon ami, répondit-il, même s'il t'est difficile de t'en rendre compte. Myhanene t'a parlé d'un Dieu immuable - ce qui implique une *communion*<sup>43</sup> immuable. Les hommes d'autrefois jouissaient d'une relation entre les deux mondes, et il doit en être de même aujourd'hui comme hier.
  
- Je ne doute pas de votre parole ; mais ce que vous me dites est tellement au-delà de ce que je rêvais possible - bien que je me sois souvent laissé aller à cet espoir depuis que j'ai changé d'état - je doute de mes sens lorsqu'ils me transmettent

---

<sup>43</sup> « Communion » : terme récurrent dans ce texte, qui désigne spécifiquement la communication ouverte entre les deux mondes, terrestre et céleste, assurant leur continuité et leur ré-union. Il sera indiqué en italique.

une telle intelligence. Aidez-moi à surmonter cette difficulté et dites-moi si vous savez cela par expérience pratique ?

- Oui, ce fut au cours d'une de mes missions de Myhanene sur Terre où j'ai vu pour la première fois la sœur que nous allons visiter.
- Parlez-moi d'elle, et peut-être votre relation m'aidera-t-elle à saisir cette incroyable nouvelle qui dépasse de loin mon pouvoir de compréhension.
- Un ami et compagnon de travail, qui est encore dans la chair, avait fait une demande à Myhanene, et j'ai été envoyé pour lui donner la réponse.

Au cours de notre entretien - dont la nature et la manière te seront expliquées tout à l'heure - j'ai remarqué une jeune femme, debout derrière l'un des membres de la compagnie, dont je voyais qu'elle avait grand besoin d'aide et de sympathie ; je lui ai parlé, mais elle ne m'a pas - ne pouvait pas - m'entendre, et plusieurs autres moyens par lesquels j'ai essayé d'attirer son attention sont restés sans effet. Je ne pouvais pas la quitter sans essayer de faire quelque chose pour atténuer sa terrible souffrance, mais je ne pouvais pas l'aider sans connaître la cause qui produisait son mal. Pour ce faire, je l'ai décrite, ainsi que sa condition telle que je la voyais, à la compagnie - par un moyen que tu apprendras plus tard - elle a été reconnue et bien connue par quelqu'un de qui j'ai appris tout ce qui était nécessaire, et j'ai promis de faire de mon mieux pour l'aider. Avec quel résultat ? Tu pourras te faire une opinion lorsque tu entendras son histoire et verra sa condition actuelle.

- Pourquoi Cushna, voulez-vous me faire croire que la mort n'est pas un obstacle à la poursuite de la *communion* entre les deux mondes ?
- Pas du tout, car une telle idée serait très erronée ; mais, en même temps, je veux que tu comprennes que les difficultés ne sont pas insurmontables. Comme tu l'as déjà découvert, la ligne de démarcation est délimitée par un rideau de brumes, et les obstacles que nous expérimentons sont entièrement dus à cette condition des choses ; elle varie continuellement en fonction des influences déterminantes qui se maintiennent du côté de la Terre et qui régulent l'état du nuage. Tu ne peux pas comprendre cela pour le moment, mais lorsque le moment se présentera à toi pour étudier le phénomène, tu seras en mesure d'apprécier ce que je dis. En attendant, il te suffit de savoir que tous les obstacles peuvent être surmontés, et que la *communion* entre nous et la Terre n'est pas entièrement suspendue.
- Vous avez été autorisé à prendre part à cette interaction ; mon premier désir conscient après avoir réalisé mon entrée dans cette vie a été de pouvoir le faire - à condition qu'une telle chose soit possible. Dites-moi, pourrai-je un jour satisfaire ce désir ?

- Certainement, tu le peux, si tu le désires ; et je ne peux concevoir une œuvre plus glorieuse que de contribuer à dissiper les doutes et les craintes qui habitent nos frères de la Terre. Je remercie le Père pour la faveur qu'Il m'a accordée en me reconnaissant une part dans la grande œuvre de réouverture de cette communion qui a été confiée aux maîtres les plus puissants de son Amour. Le travail est lent dans sa progression et difficile à poursuivre, mais le peu qui a déjà été accompli agit avec un levain merveilleux, et - la vérité étant puissante pour abattre les forteresses de l'erreur - on doit continuer ainsi jusqu'à ce que les ténèbres de l'ignorance soient chassées, et que le Royaume paisible et harmonieux de Dieu soit établi sur la Terre avec une base aussi solide que celle que nous voyons ici.
  
- Quand pourrais-je commencer ? Une telle entreprise transformerait le rêve de ma vie en une glorieuse réalité. J'étais convaincu de la présence d'erreurs, mais j'avais beau chercher, je ne parvenais pas à trouver la vérité dont mon cœur était avide et qu'une foule d'autres recherchent avec lassitude et la mort dans l'âme. Maintenant que je l'ai trouvée, il ne peut y avoir de plus grande joie que de rapporter cette connaissance pour leur réconfort et leur instruction.
  
- Lorsque tu seras prêt, les occasions ne manqueront pas pour te permettre de débiter, mais d'ici là, il te faudra être patient. Une expérience très courte te convaincra qu'il faut beaucoup d'habileté pour déraciner l'erreur avec succès et planter la vérité à sa place. La compétence pour un tel travail ne peut être acquise que par une formation soigneuse, une étude diligente et une connaissance approfondie des lois et des exigences de la vie spirituelle telles que tu les verras exposées ici. Il est de loin préférable de laisser subsister l'ancienne erreur que de l'arracher pour en planter une nouvelle à sa place. Mais c'est malheureusement ce qui se fait actuellement dans de très nombreux cas par des esprits incompetents qui se sont précipitées à œuvrer pour cette *communion* avant d'être qualifiées pour faire quoi que ce soit, au-delà du simple fait de démontrer l'immortalité de l'âme.
  
- Est-il possible, demandai-je avec étonnement, que des amis puissent revenir sur Terre et y enseigner des erreurs ?
  
- Non seulement c'est possible, répondit-il, mais c'est malheureusement un fait réel, bien qu'il soit juste d'ajouter que - sauf dans le cas de messagers délibérément menteurs, des hommes et des femmes méchants attachés à la Terre - l'erreur est dans tous les cas due à l'ignorance plutôt qu'à l'intention. Permets-moi d'expliquer comment cela se produit. Chaque âme qui entre dans cette vie est saisie du désir que tu as mentionné - de retourner sur Terre et de faire connaître combien tout est différent de ce qu'on lui a appris à croire ; en même temps, relativement peu d'entre elles ont le désir d'apprendre la nature et les conditions de notre vie telles que tu es en train de les étudier. La grande majorité

d'entre elles, satisfaites des choses telles qu'elles les trouvent pendant une longue période, n'essaient pas d'accroître leurs connaissances. L'esprit en grande partie inoccupé, elles apprennent un jour qu'il est possible d'atteindre la Terre, et pleins du désir de faire connaître leur existence prolongée, rompent le silence de la mort pour se trouver appelés à répondre à un millier de demandes sur des sujets pour desquels ils ont échoué à rassembler des informations, et le résultat en est l'erreur à laquelle j'ai fait allusion.

Songe un instant à la position dans laquelle tu serais placé, si tu avais, en ce moment même, ouvert cette *communion*, et si l'on te posait la question suivante : « Les enfants grandissent-ils dans le monde des esprits ? » ou encore : « Quelles sont les méthodes employées pour instruire les enfants dans l'autre vie ? » ou enfin : « Comment procédez-vous lorsque vous voulez élever un esprit qui se trouve dans une condition inférieure à la vôtre ? ». À la première question, tu répondrais à la lumière de ton expérience - tu as vu des enfants dans la Chorale - et dirais « Non », ce qui serait une erreur ; à la deuxième, tu ne pourrais rien répondre ; et à la troisième, tu devrais te contenter d'une simple opinion ; ce que vos amis accepteraient immédiatement comme une déclaration définitive, étant amenés, par leur enseignement sur Terre, à croire qu'une sorte d'omniscience s'acquiert par le processus de la mort. Je peux encore illustrer et souligner ceci en te demandant de supposer que ton désir de retourner sur Terre ait été exaucé au moment de son apparition, ou avant que tu n'aies été instruit des choses qui te sont maintenant connues, et qu'au cours de ton entretien, on t'ait posé des questions sur ces sujets, tes réponses auraient-elles transmis une idée adéquate de la vérité telle que tu l'enseignerais à l'heure actuelle ?

- Bien sûr que non, ai-je été obligé de répondre.
- Il n'est pas non plus possible pour d'autres personnes dans la même condition de donner suite aux demandes qui leur sont faites, c'est pourquoi je dis qu'il est préférable de laisser subsister l'ancienne erreur plutôt que de l'arracher et d'en planter une nouvelle à sa place. La conséquence nécessaire de cette ignorance est l'incohérence, qui donne à ceux qui s'opposent avec le plus d'ardeur [à cette idée de *communion*] des preuves manifestes de la non-fiabilité de ces rapports, et l'on croit et l'on enseigne que tout cela est un stratagème des esprits méchants et malveillants pour tromper les imprudents.
- Je comprends parfaitement votre conseil d'attendre et je vous promets que, lorsque l'occasion se présentera de rompre mon silence, je n'émettrai pas d'opinion dépassant le cadre de mes connaissances actuelles. Mais n'est-il pas possible, pour vous qui connaissez ces choses, d'anticiper de telles affirmations ignorantes et d'empêcher ainsi qu'elles ne fassent des dégâts ?

- Parfois, mais pas très souvent. Néanmoins, dans ces cas-là, nous laissons tomber des graines de vérité qui germent et portent déjà de bons fruits. Mais dans la grande majorité des cas, nous sommes empêchés de faire ce que nous voudrions par l'action d'une loi spirituelle très puissante.
- Laquelle ? demandai-je.
- Tu as déjà vu que nous sommes attirés les uns vers les autres par la loi de l'harmonie et de l'attraction spirituelle. Les âmes sœurs ont des sentiments mutuels, et la pleine réciprocité de celles-ci rend notre bonheur plus accompli.
- Oui ! Je comprends cela.
- Cette même loi d'attraction et de répulsion existe et régit les relations entre les deux mondes. Permits-moi de te faire part de ma propre expérience chaque fois que j'ai essayé d'ouvrir cette *communication*. En général, j'ai trouvé les personnes à qui je voulais parler intolérantes et dogmatiques envers certaines croyances établies, ce qui les empêchait de s'enquérir honnêtement et librement de nouvelles vérités spirituelles. Une telle attitude d'esprit ne me convenait nullement, et ma présence leur était tout aussi répugnante, il en résultait une méfiance que je ne pouvais vaincre. Je n'avais donc d'autre choix que de me retirer et de laisser ces chercheurs à la merci de ceux qui, dans leur ignorance, confirmeraient la vérité infaillible de leurs croyances établies.
- N'avez-vous pas été en mesure de révéler l'ignorance de ces enseignants et de les priver ainsi de leur autorité ?
- Pas très facilement, pour la simple raison que leur faible condition spirituelle correspondait plus étroitement à l'ignorance favorisée par les croyances. Mes enseignements, plus spirituels, ne reçurent aucune sympathie, et furent déclarés faux et mensongers ; on m'ordonna de me retirer, sans plus tenter de troubler leur foi, et de laisser le travail à ceux qui avaient été éprouvés et considérés comme vrais, parce qu'ils confirmaient les idées qui avaient été précédemment enseignées et professées.
- Et vous les avez laissés ?
- Absolument ! Je n'ai pas le droit d'imposer ma présence à une personne à qui cela déplait. Ils cherchaient, et ils ont trouvé exactement ce qu'ils cherchaient - non pas la vérité, mais une confirmation de leur croyance. Ils sont satisfaits ; et bien que nous soyons conscients du fait que leurs relations servent à ancrer leur erreur plus profondément, alors qu'elles sont conçues pour divulguer la vérité, nous devons nous contenter d'attendre un moment favorable pour corriger l'erreur, et lorsqu'il se présente, faire de notre mieux pour remédier au mal.

- Quelles sont vos chances de réaliser cet espoir ? demandai-je avec une certaine inquiétude, car la lueur de la promesse semblait s'estomper dans mon ciel, tandis que j'écoutais l'énumération des difficultés qui se dressaient sur mon chemin.
- Elles sont certaines, répondit-il, avec une confiance calme qui rétablit immédiatement ma foi défaillante. Les hommes découvrent maintenant que la vérité est infinie, alors que les croyances sont finies - de même qu'il est impossible de réduire l'illimité à un atlas géographique, de même il est inutile d'essayer d'embrasser toute la vérité dans la plus élastique des confessions de foi. Les miettes de pain spirituel manquent sur Terre, et - étant pleines de satisfaction pour les âmes affamées - les hommes commencent à apprécier cette nourriture naturelle qui est préparée au Ciel. Partout, ils cherchent, trouvent, assimilent et grandissent en une stature spirituelle visible.

Ils sont capables de comprendre comme jamais auparavant, ils lèvent les yeux vers les collines, ils prient, ils imploront un approvisionnement plus abondant de ce pain vivant ; et la manne tombe sur eux de jour en jour, en dépit de l'interdiction de l'Église ou de l'anathème des prêtres. L'aube de notre espérance se lève, les nuages s'éloignent ; et lorsque nous crions aux sentinelles sur les tours de Sion, leurs réponses sont pleines d'une consolation encourageante, nous invitant à nous préparer pour la victoire qui est à portée de main. La vérité doit vaincre, car elle est l'enfant que Dieu a nommé Tout-puissant ; mais la Nature, dans ses maternelles remontrances, lui conseille de parfaire sa victoire dans la patience. Des dizaines de ses fidèles se multiplient sans cesse, les dizaines se transformeront rapidement en centaines, les centaines en milliers, et ainsi les armées grossiront et seront commandées par les armées du Ciel ; alors les deux mondes s'uniront dans un dernier effort qui inaugurerà l'établissement - sous une forme pratique - du Royaume de notre Seigneur et de son Christ, où la vérité régnera pour les siècles des siècles.



## Chapitre IX

### La récolte de la jalousie

Je n'avais pas la moindre idée de la distance que nous avions parcourue pendant notre conversation, mais si le changement d'aspect du paysage constituait un critère de la distance, elle était loin d'être négligeable. Lorsque j'eus la liberté d'observer ce qui nous entourait, je découvris que nous traversions une région dont la caractéristique principale était une multitude d'endroits isolés et de retraites tranquilles. Elle était en revanche sans aucune indication de route pour guider un étranger, et donc un labyrinthe interminable pour quiconque ne connaissait pas parfaitement les lieux ; mais en même temps un asile sûr pour les exclus et les victimes qui avaient besoin d'un tel refuge. L'atmosphère était lourde par rapport à celle dont j'avais été récemment habitué. Le vent, bien que non froid, avait une fraîcheur que je n'avais pas connue auparavant ; les arbres avaient une apparence plus sombre, avec des ombres noires qui s'attardaient sous eux ; les fleurs avaient perdu l'éclat et le parfum qui m'avaient tant impressionné à la Maison du Repos ; l'influence du lieu semblait murmurer que le chagrin était sur le point d'être éclipsé, bien que l'on ne sache pas encore si la paix allait occuper la place laissée vacante.

Mon compagnon se mis à l'écart et me demanda de le suivre, se faufilant à mesure qu'il parlait à travers les branches basses des arbres, qui menaçaient de le cacher entièrement à ma vue, à moins d'accélérer le pas et de surveiller diligemment la direction qu'il prenait. Une douzaine de pas derrière, notre trace était effacée, et je me demandais constamment par quel signe ou quelle puissance Cushna s'engageait avec tant de confiance. Mon attention était également attirée par une certaine humidité qui s'exhalait apparemment des feuilles et qui, j'en étais convaincu, nous saturerait rapidement si nous avions à marcher encore loin dans ces conditions. J'étais en outre conscient de quelque chose de plus que la curiosité, de l'affolement presque, en voyant la couleur s'estomper progressivement, d'abord des robes de mon guide, puis des miennes, à mesure que nous avançons. Mais comme j'avais beaucoup à faire pour me frayer un chemin, je fus contraint de m'abstenir de poser des questions pour le moment.

Lorsque nous émergeâmes des arbres, nos vêtements ne possédaient plus leurs délicates teintes bleues et roses, mais étaient devenus gris foncé. Et ce qui me surprit également, c'est qu'ils étaient parfaitement secs malgré les averses de rosée qui étaient tombées si abondamment sur nous. Alors que Cushna faisait une pause pour que je le rattrapasse, il sourit de ma perplexité et, sans attendre ma demande, il commença à donner l'explication d'un phénomène aussi stupéfiant :

- Ceci, dit-il, est peut-être l'une des dispositions les plus tendres et les plus bénéfiques de notre Père.

Quiconque vient rendre visite ou exercer son ministère auprès de l'un des amis installés ici, fait l'expérience de cette transformation lorsqu'il approche de la fin de son voyage. Le but est de nous permettre de nous rencontrer dans des conditions apparemment égales, en les empêchant de connaître la différence de notre condition spirituelle, et ainsi de nous permettre de leur apporter la plus grande assistance. Comme vous le découvrirez bientôt dans le cas de Marie, l'état de tous à ce point de développement est celui qui exige le traitement le plus attentif et le plus sympathique, et les amis employés dans la mission sont spécialement désignés par Myhanene parmi ceux qui lui sont le plus étroitement associés.

La condition de tous ceux que tu trouveras ici est celle d'un repos qui succède à une période d'agonie indescriptible, le silence de l'incertitude qui suit la tempête de l'enfer. De ce fait, l'âme n'est pas disposée à se réveiller de l'engourdissement rêveur dans lequel elle trouve le soulagement actuel de cette souffrance qui, à peine terminée, est si vivement imprimée dans sa mémoire. L'espérance n'est pas encore assez forte pour contrecarrer la crainte que tout effort n'entraîne un retour du passé redouté. La confiance n'est pas capable de supplanter la méfiance, et le seul moyen de les sortir de cet état de léthargie est la fréquentation des messagers des Collines de la Sagesse, qui inspirent la confiance abîmée de ces nécessiteux en leur donnant l'assurance de la réalisation de cette espérance.

- Ce changement d'apparence n'est donc qu'une autre variation de la grande loi de l'Amour ? demandai-je.
- Précisément, a-t-il répondu ; rien que l'Amour.

Notre chemin descendait maintenant une pente douce entre les collines. Puis, avant d'atteindre le niveau de la vallée, nous tournâmes, comme pour contourner un groupe d'arbres ayant une richesse remarquable de feuillage, et des branches qui balayaient le sol ; en atteignant l'autre côté, cependant, je découvris qu'ils servaient à cacher l'entrée d'un agréable vallon dans lequel était située une maison solitaire : la première que je vis de tout le district. Le petit domaine était une retraite bienvenue pour celui qui souhaitait vivre une vie de solitude ; cent protections avaient été mises en place, naturelles et non construites par suspicion, contre l'intrusion ; et sans trace de chemin, ni indication d'une quelconque présence dans le voisinage, il était presque impossible pour un visiteur de pénétrer dans ce paisible vallon, sauf pour ceux qui, par leur connaissance de la propriété, donnaient la preuve de leur intérêt pour le bien-être de son résident solitaire. Le jardin, le terrain et l'aménagement général offraient toutes les possibilités d'exercice et de développement de l'esprit, ainsi que de nombreuses

possibilités de sevrer le cœur de la tristesse, dans des emplois agréables et toujours différents. La maison n'était pas un grand bâtiment - un tel bâtiment aurait dépareillé dans cet environnement - mais elle était extrêmement gaie et pittoresque. C'était une maison de campagne, aménagée dans le but de se reposer et de se restaurer, avec tout ce qui était prévu pour faire oublier le passé et ne pas se soucier de l'avenir, sans être pour autant une habitation permanente.

En sortant de l'étroit passage par lequel nous étions entrés, deux dames traversaient tranquillement le terrain en s'éloignant de nous, les bras affectueusement enlacés l'une à l'autre. Elles ressemblaient à des âmes sœurs dont les pensées, trop profondes pour être exprimées, puisaient dans le puits du silence une goutte de sympathie rafraîchissante.

Leur préoccupation me donna l'occasion de les observer avant qu'elles ne se rendissent compte de notre présence. Dès l'instant où je les vis, j'eus la certitude que la plus petite des deux était présente en tant que guérisseuse - ou, selon l'appellation plus commune, en tant qu'ange - afin que, par son sacrifice, elle soit plus puissamment compétente pour aider sa malheureuse sœur, suivant l'exemple du grand Maître qui avait abandonné son statut légitime. La plus grande des deux portait très ostensiblement les signes de la faiblesse et de la fatigue, et n'était que trop heureuse de profiter de la force de sa compagne, si humblement mise à sa disposition.

— Azena est ici presque constamment depuis que Marie est arrivée, dit Cushna alors que nous les observions.

Je ne répondis rien. J'aurais préféré qu'il ne parlât pas, un souhait auquel mon ami s'empressa d'acquiescer. Je fus donc laissé tranquille pour assister à une leçon pratique de soins et de sympathie, qui m'impressionna par sa tendresse angélique et son dévouement sans limite. Une telle vision du salut n'avait pas besoin d'interprète. Mon cœur s'était arrêté en sa présence sacrée, tandis qu'elle me faisait prendre conscience d'un contact plus étroit avec Dieu que je n'avais jamais ressenti auparavant. Mon âme tremblait sous l'effet de la tension sacrée qui s'exerçait sur elle ; mes pieds s'arrêtaient pour refuser de franchir le seuil du temple pendant que montait l'encens parfumé d'un tel culte, et sans l'intervention de Cushna, j'aurais probablement cédé à mon vif désir de quitter ce lieu sacré. Mais en me tenant ainsi, je résolus un problème de mathématiques spirituelles, en voyant les opposés de l'existence - le Ciel et l'Enfer - courbés par le pouvoir de l'Amour, jusqu'à ce qu'ils se touchent, se chevauchent et se mélangent pour former le Cercle de la Divinité. Dans cet exemple, je saisis la stupéfiante certitude qu'il serait impossible pour une seule âme de résister à l'attraction qui opère dans la vie supérieure afin de relever ceux qui étaient tombés ou de sauver ceux qui étaient perdus ; et les paroles de Jésus « jusqu'à ce qu'Il les trouve »<sup>44</sup>

---

<sup>44</sup> Référence possible à la parabole de la brebis perdue, *Luc*, 15 : 4.

m'apparurent à ce moment-là avec une force et une signification que je n'avais jamais ressenties auparavant.

Il n'y avait aucun signe extérieur pour rendre visible les deux extrêmes qui s'étaient noués entre eux par l'intermédiaire des bras de ces deux femmes, mais les perceptions accrues de mon âme discernaient, dans chacune de ces deux conditions, une légion de fantômes qui peuplaient cet endroit, et luttait avec une vigueur terrible pour la victoire<sup>45</sup>. Les vents s'arrêtaient sur leur passage pour observer l'issue du conflit ; les fleurs tremblaient alternativement d'espoir et de crainte ; les arbres croisaient les bras avec une immobilité majestueuse ; et même l'herbe faisait en sorte que son poulx s'arrêtât, de peur que, dans l'absorption de la nourriture, le mouvement de son expansion ne donnât l'avantage à l'ennemi de la vie. Pourtant, dans ce silence audible, je ne craignais ni ne doutais de l'issue de la bataille. Pourquoi ? Je ne saurais le dire, sinon le fait que Cushna me donnait sa confiance, ce qui me fit comprendre que « seuls la Vérité et l'Amour sont intrinsèquement immortels ; la mort, la douleur et l'enfer sont mortels, et une fois abattus, ils ne peuvent jamais se relever ». La toute-puissance de la loi nous avait entouré et enveloppé, son influence mystique m'avait fait frissonner de sa puissance, m'obligeant à m'arrêter - comme le prophète du Sinaï avait un jour ordonné aux Israélites de s'arrêter devant une telle présence - et à voir le salut de notre Dieu.

Toujours inconscientes de notre arrivée, elles poursuivirent leur communion sans interruption. Enfin elles atteignirent un bout du terrain où un objet éloigné fut placé à leur portée de vue, ce qui fit sortir Marie de sa rêverie, suscitant un degré d'animation et d'intérêt qui contrastait fortement avec sa tranquillité précédente. Je n'étais pas désagréablement affecté par ce changement, car il rompait le charme prolongé qui m'avait captivé, et j'étais à nouveau impatient de les rencontrer et d'apprendre l'histoire de celle pour laquelle mon guide manifestait un si profond intérêt. J'étais cependant curieux de savoir ce qui avait provoqué un tel changement dans ses manières, et je lui demandai l'explication.

- De ce point de vue, elles ont un panorama magnifique du pays, répondit-il, qui s'étend jusqu'à la région de la demeure d'où nous venons. Cela rappelle à Marie le souvenir quelque peu vague d'une maison dans laquelle elle a récupéré de son premier épuisement, après avoir été incitée à quitter le lieu de son tourment. Le souvenir de cette brève période, entre le moment où elle s'est réveillée et sa venue ici, Azena l'utilise pour lui redonner espoir, tout en l'incitant à définitivement tourner la triste page des souffrances vécues auparavant. Et pour cela elles resteront aussi longtemps que possible là où elles sont. Cependant, nous pouvons également aider d'une autre manière, et je pense donc qu'il est bon de leur faire connaître notre présence maintenant.

---

<sup>45</sup> Ce n'est pas simplement une métaphore, il s'agit d'esprits bien réels qui luttent en grand nombre dans des batailles invisibles, situées dans d'autres dimensions.

Il projeta alors un petit éclair brillant qui attira immédiatement leur attention. Le visage de Marie était positivement rayonnant de plaisir lorsqu'elle reconnut qui l'appelait, et, abandonnant son étreinte avec Azena, elle courut vers nous et salua Cushna avec toute l'affection d'une fille envers son père. Ma présence fut oubliée dans ces premiers moments de retrouvailles, n'étant pas du tout nécessaire à leur bonheur, et comme aucune formalité de présentation n'était exigée dans cette vie, je rejoignis Azena et laissai Cushna faire toutes les explications nécessaires, puis m'appeler s'il souhaitait ma compagnie. Je fus surpris de constater à quel point nos rapports étaient libres et sans retenue dès notre rencontre. En nous détournant de nos deux amis, nous nous sommes pourtant dirigés d'un commun accord vers le point où ils se trouvaient lorsque Cushna les avait appelées. En y allant, je demandai :

- Cet endroit vous semble-t-il morne et sombre par rapport à votre propre maison ?
- Morne ? s'exclama-t-elle, le visage illuminé par l'éclat de son sourire. Non, non, tout sauf cela ! Le paradis consiste en une condition plus qu'en un lieu, et le fait d'avoir contribué à chasser les nuages de la vie de la pauvre Marie est tout à fait suffisant pour transformer n'importe quel endroit en paradis.

J'étais silencieux, car il n'était pas difficile de concevoir que le Ciel serait toujours étroitement associé à la présence d'une telle compagne, et je pouvais apprécier les avantages à tirer d'une communication silencieuse telle que celle à laquelle Marie se livrait lorsque nous les avions vues pour la première fois. La musique de son rire se révélerait bientôt fatale à la mélancolie, et devant l'éclat de ses yeux, les nuages de la tristesse seraient obligés de disparaître. Même avec la faible connaissance que je possédais des règles et procédures ici, je pouvais facilement comprendre sa présence et son ministère auprès de Marie. C'était un autre exemple de l'adéquation invariable et parfaite de chaque détail de cette vie à son exigence et à sa nécessité. Quoi de plus approprié que de confier cette pauvre âme blessée et brisée - que ce soit par son propre péché n'y change rien - aux soins tendres et patients d'une soignante qu'un peintre solliciterait dans la galerie des rêves pour l'ériger comme modèle de charité. Si, pendant toute l'éternité, le ciel ne faisait rien d'autre que de lier de tels cœurs dans l'étroite affection dont j'avais été témoin, ce serait... eh bien, ce serait le paradis !

- J'ai hâte de contempler la vue qu'on peut avoir du bout du terrain, comme me l'a dit Cushna, remarquai-je.
- Oui ! Tu dois voir ça, répondit-elle. C'est tout à fait le genre de ce bon vieux "Docteur Grand-Pa" d'avoir trouvé cet endroit pour Marie.
- « Je ne trouve pas qu'il ait l'apparence d'un grand-père », dis-je, « bien que chaque parcelle de lui est "médecin" ». Pourtant, malgré son visage juvénile, il y avait quelque chose en lui qui me disait que cette double épithète, "Docteur Grand-Pa", était la plus complète et la plus correcte qui pût lui être appliquée. Il avait été une énigme non résolue depuis que je l'avais rencontré pour la première

fois, et l'idée d'obtenir un détail supplémentaire du caractère qui m'avait rendu si perplexe était la bienvenue.

- Non, répondit-elle. Il a à peine l'air vieux, n'est-ce pas ? Mais cela n'est nullement dû à son manque d'années, il faut plutôt l'attribuer à la jeunesse éternelle dont nous jouissons. Quand il est venu dans cette vie, il était à la fois grand-père et médecin, et bien qu'il soit devenu si jeune dans sa forme et son comportement, nous sommes obligés de lui donner ce double nom, sinon nous manquerions la moitié de ce qu'il est maintenant.
- Est-il là depuis longtemps ?
- Oui ! Il a vécu aux premiers temps de l'Égypte. Je pense que c'était avant la construction des Pyramides.
- Et se souvient-il de sa vie sur Terre ?
- Je ne pense pas qu'il ait oublié un seul événement, que ce soit dans sa vie terrestre ou dans sa vie actuelle, s'il s'accorde un instant pour s'en souvenir. L'une des choses qui le font ressembler encore à un grand-père est le plaisir qu'il trouve à réunir un certain nombre d'entre nous et à raconter des histoires de sa propre expérience pour notre instruction et notre amusement. Il est, je crois, l'homme le plus désintéressé que je connaisse, ne pensant pas à lui-même, et n'existant que pour augmenter le bonheur de tous ceux avec qui il entre en contact. Il prépare toujours de nouveaux plaisirs et de nouvelles surprises, et lorsqu'il les présente, il le fait sur un ton d'excuse, comme s'il avait commis une faute et qu'il est sur le point de demander pardon. Cependant, lorsqu'il voit le bonheur supplémentaire qui résulte invariablement de ses efforts, il est lui-même tout à fait heureux, d'abord en sympathie avec ceux qu'il a rendus si heureux, et ensuite, une nouvelle fois, parce qu'il a été le moyen de ce plaisir. Maintenant, laisse-moi te dire comment Marie est arrivée ici. Il l'a rencontrée pour la première fois de l'autre côté des Brumes. Te l'a-t-il dit ?
- Oui, il m'a dit comment et où il l'a rencontrée.
- Mais il ne t'a pas dit combien longue et difficile a été sa tâche avant qu'il puisse l'amener à l'écouter ; et du conflit qu'il a eu avec des esprits malins qui se réjouissaient de sa torture et essayaient de faire échouer tous ses efforts ; tu ne sais rien de ses nombreux échecs pour la faire sortir d'un environnement si horrible, ne serait-ce que pour un moment, pour prouver que personne d'autre qu'elle-même ne s'opposait à sa paix, puisque la peine légitime de son péché avait été payée.

Personne d'autre que lui n'en connaît l'étendue, et personne ne le connaîtra jamais, car il est enfoui avec les milliers de secrets similaires dans l'oubli de sa propre poitrine, pour ne plus jamais être rappelée ou pensée consciemment. J'ai entendu quelque chose à ce sujet de la part de Marie ; mais, pauvre enfant ! Sa mémoire de cette période est heureusement obscurcie, bien qu'elle m'en ait dit assez pour montrer que la lutte était acharnée, et que la récompense de cette lutte ne sera pas, d'ici peu, le moindre des bijoux brillants qui étincelleront sur son diadème. Quand enfin il eut atteint son but, il obtint la permission de l'emmener chez lui, où il pouvait la regarder dormir durant l'épuisement qui succédait à sa souffrance, et pendant qu'elle dormait, il pouvait à peine songer à la quitter, de peur que, même dans son sommeil, elle ne sente son absence et ne se sente seule.

Un tel dévouement a été récompensé et a permis d'alléger une grande partie de ses problèmes. Sa détermination à la rendre heureuse a d'abord gagné sa confiance puis son amour, et enfin a été le moyen de lui permettre d'être le ministre de son salut.

C'était très émouvant d'entendre Marie parler de son réveil, et de l'annonce tendre mais nécessaire de Cushna de l'emmener pour un moment dans sa propre maison où elle serait mieux que là où elle reposait. Elle craignait que s'il la quittait, elle ne soit ramenée à l'agonie du passé et l'a supplié longuement et en larmes qu'on lui permette de rester. Cela ne pouvait pas se faire, et il a donc fait ce qui s'en rapprochait le plus : sachant qu'elle devait rester ici pendant un certain temps, il a parcouru le quartier jusqu'à ce qu'il trouve cette maison, qui offre de cette position la vue dont il a parlé. Cette belle vallée est un objet d'admiration incessant pour elle, et sur le flanc de la colline, dans le lointain, pourtant nettement visible dans la lumière de gloire qui joue sur elle, se trouve la maison de Cushna - son autre maison, comme elle l'appelle toujours - ; et elle se réjouit de rester là à parler de lui, et à guetter son arrivée, comme il le fait généralement, directement depuis là-bas.

Le magnifique panorama qui se déroulait devant moi, les circonstances dont nous discutons, et la proximité de deux des principaux acteurs de ce drame palpitant, me submergeaient tellement que j'étais incapable de parler. Je ne pouvais que contempler comment chaque événement successif de mon séjour témoignait toujours plus fortement de cette loi d'Amour qui est le ressort de cette vie.

- « Au moment où Cushna nous a appelées », poursuivit-elle après un moment de pause, « nous regardions sa maison, que Marie considère comme l'élément central du paysage, et elle se demandait si... »
- « Combien de temps avez-vous l'intention de la faire attendre ! » Nous nous retournâmes pour découvrir que Cushna nous avait écoutés sans être vu. Nous ne savions pas ce qu'il avait entendu de notre conversation, mais sa phrase nous révéla qu'il savait très bien ce qu'il en était. « Azena ! », a-t-il dit, « J'ai bien

peur que tu ne sois un peu trop indiscreète, et je vais être obligé de te rappeler à l'ordre. »

- « Tu es un bon et cher grand-père, et tu mérites d'être embrassé pour avoir écouté – là ! – là ! », s'écria-t-elle, en jetant ses bras autour de lui et en le saluant sur chaque joue.
- « Oh, ces enfants ! » répondit-il en secouant la tête avec une gravité moqueuse ; puis, se tournant vers moi, il dit : « Je crois que tu ferais mieux d'aller tenir compagnie à Marie pendant que je gronde cette enfant. »
- « Eh bien, mon vieux chéri, tu ne saurais pas par où commencer si tu essayais ! », furent les derniers mots que j'entendis en me retournant.

J'étais heureux de pouvoir entendre l'histoire de Marie de sa propre bouche, mais lorsque je m'approchai d'elle et que je vis son visage s'assombrir par l'ombre d'une souffrance proche - si différent de l'éclat qu'il avait lorsqu'elle avait salué Cushna - , j'aurais volontiers renoncé au récit, si j'avais pu assister par ce moyen au retour de son ancien bonheur. Mais une fois de plus, j'étais poussé par cette mystérieuse influence qui opérait, pour nous faire franchir des points de difficulté et d'incertitude, toujours dans la bonne direction, même si elle s'opposait à l'inclination et à la compréhension pour le moment. Malgré les conséquences, je savais qu'il valait mieux aller de l'avant et laisser à l'explication future de Cushna tout ce qui pourrait se produire d'incompréhensible. J'avais déjà tellement appris sur le développement des bénédictions à partir des improbabilités les plus apparentes, que je me sentais confiant que toutes les choses conspiraient pour le bien. Ainsi, je commençais à guetter la manifestation de toutes sortes de surprises dans chaque nouvelle caractéristique de la vie telle qu'elle se présentait à moi. Lorsque Marie s'approcha de moi, je fus conscient de l'effort qu'elle fit pour surmonter le pressentiment qui l'enveloppait si visiblement, et de sa tentative infructueuse pour me saluer d'un sourire qui mourut à peine esquissé ; mais je savais que mon propre visage ne représentait que trop fidèlement mes sentiments du moment, et notre entretien commença donc par un salut annonciateur de sa fin tragique.

Cushna avait donné toutes les explications nécessaires quant à l'objet de ma visite, et donc, avec très peu de préliminaires, Marie commença à me faire part de ses expériences comme suit :

- Je suis une Américaine, enfant unique d'un millionnaire du Sud, idolâtrée par mes parents, choyée, fière et déterminée dès ma petite enfance. Lorsque je souhaitais quelque chose, je n'avais qu'à parler et c'était à moi. Mon éducation, à la fois par la pratique et par le précepte, m'avait appris que l'argent était tout-puissant, et comme sa disponibilité était pratiquement illimité, j'ai grandi avec l'idée qu'on devait m'obéir, et qu'aucun souhait que je chérissais ou exprimais ne pouvait jamais être contrarié.



Bien sûr, cela avait tendance à me rendre très exigeante, voire autoritaire, mais je ne me considérais en aucun cas cruelle ou méchante comme le monde aurait pu le juger. Ayant l'argent, je croyais que j'avais droit à tous les plaisirs qu'il pouvait m'apporter, et si mon plaisir était malheureusement la cause de la douleur d'un autre, je ne devais pas être blâmée pour cela ; c'était leur malheur, et ils n'avaient aucun droit d'attendre de moi que je renonce à mon désir par égard pour leurs sentiments. Telle était ma philosophie, et j'ai agi en conséquence.

Nous étions des gens d'Église, mon père contribuant toujours généreusement aux diverses actions qui en faisaient la promotion ; nous étions ponctuels dans notre présence aux services, mon nom étant dûment inscrit comme membre lorsque j'atteignais l'âge requis. Chaque fois que j'en avais envie ou que je cherchais une excuse pour éviter un service pénible, je suivais un cours à l'école du dimanche, ou je trouvais nécessaire de rendre une visite de charité. Ce n'était pas souvent, je l'admets, mais comme je considérais que c'était un acte de condescendance de ma part que d'effectuer ce travail, il ne fallait pas s'attendre à ce que je sois régulière dans mon attention à ces devoirs.

Il n'y a jamais eu qu'une seule fille que je pouvais vraiment appeler mon amie : c'était Sadie Norton. Notre position sociale était assez semblable, mais comme j'étais la - un peu - plus âgée des deux, je pouvais à juste titre occuper la première place. De plus, Sadie n'était pas exactement une fille à commander ou à diriger, et je n'étais donc nullement gênée dans ma prise de pouvoir, et c'est pour cette raison que notre amitié est devenue très étroite. La rivalité amicale qui existait entre nos parents se reflétait dans une certaine mesure chez nous, mais sans diminuer le sentiment fraternel qui avait été engendré, et plutôt renforcé avec les années. Nous étions toujours ensemble, et aucun festival, aucune fête, aucun événement social, aucune fête à la maison ou surprise n'était considérée comme complète sans notre présence ; sur chaque projet proposé à l'Église, nous étions consultées ; chaque objet philanthropique recherchait notre patronage, et avant que nous ne soyons sorties de l'adolescence, tous les hommes éligibles de la ville et du pays étaient à la chasse pour nous attraper. Ce dernier fait excita grandement notre amusement ; non pas que nous ayons pensé un seul instant à nous marier, mais c'était pour perturber très sérieusement beaucoup d'autres qui l'avaient envisagé, et pendant un an ou deux, nous étions parfaitement ravies du nombre de rencontres que nous avons pu briser. Puis un jour, un beau jeune homme est arrivé, apportant des preuves très convaincantes à mon père et à d'autres, et toutes les filles de la ville le convoitaient. Sadie et moi avons décidé de nous en prendre à lui également et, nous jouant de lui à tour de rôle, on l'éloignait des autres et le taquinait. Mais il prit les choses très au sérieux et, avant même qu'un mois ne se soit écoulé, il me fit une déclaration formelle. Je dois avouer que j'étais très intéressée, et que j'aurais accepté si cela n'avait pas

mis fin à ces jeux pervers auxquels Sadie et moi nous nous livrions. Je me suis donc moquée de lui, et lorsqu'il a demandé l'aide de ma mère, j'ai gardé ma dignité et lui ai dit très cavalièrement que je n'étais pas du genre à me marier. Il est parti, l'air abattu, mais j'ai ri.

Mon expérience des hommes n'avait pas été longue, mais je savais que sa déconvenue ne durerait que jusqu'au lever du soleil. Chaque homme entre au printemps de sa vie lorsqu'il tombe amoureux, et la façon dont il est traité et formé par la femme qu'il courtise, à ce moment-là, détermine beaucoup la formation de son caractère permanent. C'est ce que je croyais en tous cas, et j'ai donc décidé de lui donner une éducation qui ferait de lui le héros à qui je me confierais, autant que je le jugerais prudent. Mais j'avais commis une erreur. Le lendemain est arrivé, mais il n'y avait pas de Charlie ! J'étais intriguée. Ah ! s'il cherchait à s'imposer, je lui rendrai la pareille ! Une semaine passa et je ne le vis pas. Sadie non plus, car je l'avais prévenue au cas où il tenterait de flirter avec elle. Un mois s'écoula sans aucun signe de lui ; les circonstances m'avaient également empêché de voir beaucoup mon amie. Puis nous nous sommes revus. C'était à la fête d'anniversaire de Sadie, et la première chose qu'elle m'a dite, c'est que Charlie l'avait demandée en mariage ; mon visage s'est éclairé à l'idée de l'amusement que nous allions avoir. Mais elle a continué en disant qu'elle avait accepté. Le sang a reflué dans mon cœur ; je suis restée muette comme une statue. En un instant, mon sang a bouillonné et s'est précipité dans mes veines en torrent de folle fureur. La jalousie et l'amour déçu m'avaient dévorée ; mon cerveau a vacillé sous l'effort ; je suis tombée, et je ne me souvins plus de rien.

Le jour de leur mariage, une fièvre cérébrale me fit osciller entre la vie et la mort. Tout au long de mon délire, leurs noms ne quittaient pas ma bouche, je les suppliais, les implorais ou les maudissais, selon la frénésie qui me poussait ; mais lorsque ma raison revint, j'eus la force d'esprit de ne plus jamais les mentionner. Le pouvoir magique de la richesse fut mis à contribution sous toutes les formes imaginables pour détourner mes pensées de mon chagrin, et je jouai si habilement le rôle que j'avais préparé durant les premiers jours de ma convalescence, que tout le monde se félicita bientôt que les choses n'étaient pas aussi graves qu'on l'avait d'abord imaginé. Ils étaient loin de se douter que mon calme n'était qu'un masque, et qu'au fond de moi, je complotais et planifiais la meilleure façon d'obtenir la vengeance, et que je l'obtiendrais ou que je mourrais en la tentant. Sadie avait été fausse ; elle avait profité de notre éloignement temporaire pour mener à bien son vilain dessein, et elle avait réussi avec des conséquences fatales.

J'estimais qu'elle avait trompé Charlie aussi méchamment qu'elle m'avait blessée, car il était impossible qu'elle puisse être la femme que j'aurais été pour lui. Charlie n'était pas tant à blâmer puisqu'il avait été l'instrument de sa duplicité maline. Mais elle devait sentir l'implacabilité de ma vengeance. Je les

trouverais, même si je devais parcourir le monde pour cela ; je lui rendrais sa perfidie au quadruple, et je lui prendrais Charlie, même si je devais mourir à l'heure de mon triomphe.

Pendant cinq ans, j'ai poursuivi mes recherches secrètes mais sans succès, mais je n'ai jamais faibli ni oublié mon vœu. J'ai si bien caché ma jalousie que mes connaissances ont commencé à penser que j'étais vraiment à nouveau heureuse. Comme nous connaissons bien peu l'être humain, alors que nous applaudissons émerveillés l'acteur ! La scène et l'intimité de sa maison sont souvent séparées par un fossé aussi infranchissable que celui qui sépare le Riche de Lazare<sup>46</sup>, et nous, pauvres mortels simplistes, nous rions des répliques apprises par cœur, mais nous n'avons ni yeux ni oreilles pour le sang qui jaillit du cœur pendant ce temps. J'étais sourde et aveugle à tout, sauf au seul objet de ma vie ; ils me croyaient heureuse, alors que rien sur la Terre ni au Ciel ne pouvait me satisfaire, si ce n'est l'homme que j'avais perdu, et qui m'avait été volé par la vile ingratitude de ma soi-disant amie.

J'ai appris par hasard ce que Charlie était devenu. C'était écrit dans un petit paragraphe d'un vieux journal, dont je découpais le texte ; j'ai vu son nom, j'ai appris tout ce qui était nécessaire, et j'ai immédiatement commencé à formuler un plan pour le rejoindre. À partir de ce moment, la vie a pris une teinte d'espoir, mais mon excitation a failli tout gâcher. En fait, je voudrais maintenant que cela ait été gâché.

L'ayant retrouvé, il était facile d'aller voir Charlie, car une ancienne amie de faculté vivait au même endroit, et lui rendre visite n'était qu'une question de quelques jours. L'étape suivante fut plus difficile, car tout dépendait de notre première entrevue.

Un seul geste irréfléchi ou faux et tout était perdu. Mais même ici, la chance - ou, comme je le sais maintenant, la malchance - m'a favorisée. Je l'ai rencontré par hasard, et seul. Il m'a reconnue et a parlé avant que je ne sois consciente de sa présence. Je vis son agitation, sachant que son ancien amour pour moi n'était pas mort, mais par un effort presque surhumain, je conservais un calme apparemment indifférent, même lorsque je demandais des nouvelles de sa femme. J'ai lu énormément de choses dans sa réponse ; il avait découvert son erreur, n'était pas heureux, et cette certitude me rendait folle de plaisir. Il était à moi - je le savais - si seulement j'agissais avec prudence, gardais ma carte maîtresse cachée et attendais une occasion appropriée.

Nous nous sommes rencontrés plusieurs fois de la même manière, mais il ne m'a jamais rendu visite, ni invitée chez lui. Un jour, il m'a demandé de lui donner un rendez-vous clandestin. J'ai refusé. Il a insisté pour que je le fasse au nom du

---

<sup>46</sup> Luc 16 :19-31

bon vieux temps ; finalement, j'ai consenti. J'étais perdue, mais c'était le prix que j'avais estimé si je devais le gagner, et je l'avais fait. En moins d'un mois, sa femme et ses enfants étaient abandonnés, et nous nous envolions vers l'Est.

J'étais satisfaite maintenant que je m'étais dédommagée de la tromperie de Sadie avec sa propre monnaie. Je ne pourrais jamais être la femme de Charlie, mais cela n'était rien ; j'étais à lui, il était à moi, et mon compte avec ma rivale était réglé. Nous étions ensemble et seuls, c'était tout ce que j'avais désiré, et ma prière de vengeance avait été exaucée. Dans ma rébellion, Dieu s'est tenu à l'écart et m'a laissé rassembler tout ce qui était nécessaire à l'édification d'un paradis que j'avais moi-même conçu, et lorsque le travail fut terminé, il m'a demandé d'y entrer. Mais voilà que je découvrais que mon paradis était en réalité l'enfer promis aux impénitents.

Ayant accompli mon désir, et la tension sous laquelle j'avais vécue si longtemps étant retombée, un effondrement rapide s'ensuivit. Je ne m'étais jamais vraiment remise de mon humiliation, mais mon désir de vengeance m'avait donné une force qui ne s'obtenait qu'au prix de lourds sacrifices sur ma santé. À peine avais-je réalisé mon souhait, et la nécessaire duplicité passée, que la facture sur ma santé se fit sentir, et il devint évident que je n'avais plus qu'un court avenir devant moi. En moins de deux ans, j'étais une invalide confirmée, incapable de bouger, et nous devions nous rendre à l'évidence que j'allais mourir. C'est à ce moment-là que mon père me trouva, et me reprochant le déshonneur que j'avais apporté à son nom, il jura que si jamais Charlie croisait son chemin, il le tuerait comme un chien. Je l'ai supplié, mais il était inflexible. Il m'a dit que Charlie m'avait quittée comme il avait quitté sa femme, qu'il avait quitté la ville, qu'il était parti on ne sait où, et qu'il était impossible que je le revoie un jour. Toute la vieille fureur jalouse est revenue à ce moment-là, suivie d'une fièvre cérébrale, puis d'un délire, et enfin d'un blanc.

Quand je me suis réveillée, il faisait nuit... horriblement nuit. Je pouvais presque toucher le noir, et j'étais allongée sur un plancher nu, froid comme un bloc de glace. J'ai appelé Charlie, mon père, mon infirmière ! Mais il n'y avait aucune réponse, si ce n'est l'écho de ma propre voix, qui semblait se moquer et se réjouir de la terreur que je sentais monter en moi. Où étais-je ? Grand Dieu ! Se pouvait-il que je sois devenu folle, ou que l'on m'ait attachée pour m'empêcher de suivre Charlie ? Je me levai pour inspecter ce qui m'entourait, compte tenu des circonstances, mais dans l'agonie de ma peur, je tombais, tombais sans avoir la force de me relever. Tous mes sens se résumèrent au pouvoir de ressentir, s'accéléchèrent et s'intensifièrent au centuple pour que je puisse contempler avec horreur le processus de ma propre pétrification, sans voix, sans vue, sans sommeil.

Oh, comme j'ai prié pour que la fièvre et le délire reviennent et conquièrent la terreur glaciale qui s'insinuait si lentement, si atrocement en moi. Vaine prière ! J'étais prisonnière du domaine rigide du désespoir, hors de portée de toute aide, ou repos, ou pitié, le jouet de toutes les machinations sans remords qui sont propres à un tel état. J'étais lentement transformée en un bloc de chair congelée, mais vivante, et mon sentiment singulier s'intensifiait au fur et à mesure de cette transformation infernale. Pourquoi moi ? Où étais-je ? Qui étaient mes persécuteurs impitoyables ?

Combien de temps avant que le matin ne se lève ? Le jour m'apporterait-il un soulagement, ou me réveillerait-il de ce rêve angoissant ? Ces questions, et mille autres, étaient des énigmes sans fin pour m'infliger un châtement supplémentaire, jusqu'à ce que j'eusse volontiers couru dans les bras de la folie pour me reposer. Mais hélas ! J'étais privée même d'une telle consolation. Enfin, mes pieds, mes mains, ma tête, mes yeux, ma langue, mon cœur et mon cerveau furent pris dans la glace : alors les Furies bouillirent dans mon sang, et le transformant en écume furieuse par sa chaleur excessive, l'envoyèrent en cataractes déchaînés dans mes veines pour achever l'indicible souffrance que je devais rester immobile et supporter.

Je ne me souviens pas de la fin de cette période. Combien j'ai souffert jusqu'à ce que la douleur s'épuise dans l'ivresse de ses propres excès, ou que l'intensité de ma torture soit devenue un anesthésiant et m'ait bercé dans le sommeil de l'agonie, cela reste un mystère. Je sais seulement que, pendant un certain temps, mon existence a sombré dans l'oubli, mais de sa durée et de sa nature, je ne peux rien dire.

Lorsque ma mémoire reprit le fil de la vie, j'étais toujours dans le même état de noirceur presque palpable, au milieu d'un silence dont l'écoute me terrifiait ; mais la vive agonie de mes souffrances était terminée, ou plutôt, devrais-je dire, un répit m'avait été accordé tandis que la nature de mon tourment se transformait en un tableau possiblement encore plus angoissant. J'ignorais encore où je me trouvais, ainsi que le caractère du grand changement qui s'était réellement produit dans ma situation, mais j'étais tout à fait consciente d'avoir gagné des forces, d'être libérée de la douleur réelle et d'avoir acquis le pouvoir de bouger si je le désirais. J'ai aussi rapidement réalisé à quel point mon état s'était amélioré par rapport à celui qui avait immédiatement précédé ma période d'inconscience, mais j'aspirais à un certain degré de lumière, naturelle ou artificielle, afin de pouvoir découvrir mon environnement et faire quelques suppositions sur ce qui s'était passé, ainsi qu'estimer les difficultés à affronter.

La durée de ce suspense, dans lequel mes seuls compagnons étaient les ombres fantastiques de la pénombre souterraine, fut trop longue pour que je puisse l'évaluer. Il me sembla qu'il s'agissait de siècles, - mais je sais maintenant que

cela ne pouvait pas être le cas. Finalement mon souhait fut partiellement satisfait. J'ai vu une lumière, mais elle était si petite et si lointaine qu'elle était insuffisante pour éclairer. À peine l'avais-je observée, cependant, que je fus consciente d'un mouvement involontaire, comme si j'étais irrésistiblement attirée dans cette direction. J'éprouvais d'abord une sensation de glissement presque imperceptible, dont la vitesse augmenta progressivement jusqu'à ce que je sois emportée par les ailes d'un ouragan à travers l'espace. Et ainsi de suite, de loin en loin, avec un élan toujours plus grand vers cette lueur attirante qui, tout en devenant plus visible au fur et à mesure que je voyageais, semblait toujours aussi lointaine.

Oh ! La peur et le suspense avec lesquels ce voyage aérien m'avait remplie ! Ce n'était pas la douleur de ma précédente punition, mais la crainte des conséquences qui pourraient en résulter et le fait d'être impuissante à les éviter était presque aussi terrible dans ses effets. Soudain, la force par laquelle j'avais été attirée ou poussée sembla s'épuiser, et je tombai, effrayée mais indemne, sur le seuil de cette lumière pour découvrir qu'elle rayonnait autour de la seule personne dont je soupirais, pleurais et gémissais la présence. C'était Charlie ! Je l'avais retrouvé, j'étais de nouveau avec lui.

Quelque chose me disait que la force par laquelle j'avais été transportée ici à contrecœur dans mon ignorance, était liée d'une manière ou d'une autre à son désir intense de me voir, et à ma joie retrouvée de nos retrouvailles. Je pleurais et me reprochais les dures pensées que j'avais si volontiers entretenues à l'encontre du bienfaiteur inconnu qui était venu à mon secours, m'avait libérée de ma prison, et nous avait ainsi réunis à nouveau malgré la stratégie et l'opposition de mon père.

Puis un autre élément vint anéantir mes espoirs en suggérant que ce que je voyais n'était qu'une hallucination : les cruels caprices d'un rêve dont je devais bientôt me réveiller pour retrouver mon père aussi inflexible que jamais, et Charlie parti je ne sais où. L'idée qu'un tel scénario puisse se réaliser était insupportable ; je ne pouvais pas laisser l'ombre d'un tel soupçon planer sur moi un seul instant ; j'allais prendre des mesures pour lever le doute immédiatement.

Je suis passée dans le cercle de lumière qui l'enveloppait. Comme il avait changé depuis notre séparation. Ses cheveux d'un noir de jais étaient abondamment lignés d'argent, son visage autrefois serein était sillonné d'inquiétude, l'éclat de ses yeux était atténué, et sa forme robuste était courbée. En ce moment, il pensait à moi, et j'étais consciente qu'il avait traversé une épreuve presque aussi dure que celle que j'avais dû supporter. Lorsque j'arrivai à ses côtés, il murmura mon nom, tandis que sa main bougeait comme pour tenter de prendre la mienne, mais perdu dans la profondeur de sa rêverie, ne se doutant peut-être pas que j'étais si proche, il ne leva pas les yeux pour rencontrer mon regard affamé, qui se régala

de sa présence. Oh, comme je me sentais heureuse ! Son ton et ses manières me révélaient qu'il m'aimait plus que jamais, et me faisaient craindre de mettre mon projet à exécution, de peur que le résultat ne fut pas favorable.

Il n'était pas retourné auprès de Sadie, mais chassé de mon côté, il avait trouvé cette retraite où il avait mis au point un plan pour ma délivrance ; et il semblait perdu dans ses pensées, attendant nerveusement le résultat. Il était si perdu qu'il ne savait guère s'il avait gagné ou échoué. Je levai la tête et vis que le regard lointain n'avait pas disparu de ses yeux, dans lesquels je remarquai que brillait une lumière étrangement suspecte. Je me levai avec horreur et le secouai, craignant que la joie de nos retrouvailles n'eût été trop forte et que sa raison ne l'eût abandonné. Il se contenta de frissonner comme si la pièce était devenue glaciale. Je me suis alors interrogée sur ma propre santé mentale. Se pouvait-il que mon mystérieux voyage n'ait été que le délire d'une folle ? « Oh ! Dieu ! » m'écriais-je, « révélez ce mystère, ou il me tuera. Charlie, Charlie ! Ne me connais-tu pas ? Dis un seul mot, et dis-le-moi. J'ai été malade, mais je n'ai jamais dévié de mon amour pour toi. Si tu penses que j'ai mal agi, oh ! mon amour, pardonne-moi, et laisse-moi te soigner. Nous serons encore heureux. Allons, partons. Dis que tu me connais, et je serai satisfaite ; Charlie ! Un seul mot, mon très cher ; dis-moi que tu me connais ! »

À ce moment-là, il se réveilla brusquement, prit un livre et commença à lire sans même un mot, un regard ou un signe qu'il reconnaissait ma présence. Je suis restée bouche bée, abasourdie. Il n'était pas fou, mais comment pouvais-je expliquer pareil comportement ?

Pourquoi ne parlait-il pas ? Sûrement, si ma présence était importune, il me l'aurait dit ; s'il craignait d'être découvert, il aurait pris des moyens pour se dissimuler ; si j'étais toujours la même qu'avant, il m'aurait serré dans ses bras et m'aurait salué. Quoi qu'il en soit, je ne pouvais expliquer son accueil que sur la base de cette supposition cruelle, à savoir que je n'étais que la victime d'un rêve. Dieu sait que mes souffrances étaient réelles ; il faudrait attendre pour savoir si autre chose le prouverait, car j'allais observer et attendre. Je finis par lui reprocher sa conduite, pour essayer d'obtenir une réponse ; mais il se contenta de sourire et, posant son livre sur le côté avec lassitude, se tourna vers quelqu'un que je ne pouvais pas voir et dit « Voulez-vous dire à votre maman que je souhaite lui parler ? »

Que voulait-il dire ? Qu'est-ce qu'une autre femme représentait pour lui lorsque j'étais présente ? Est-il possible qu'il soit retourné auprès de Sadie après tout, et qu'il ait souhaité qu'elle soit présente pour assister à mon humiliation ? Toute ma vieille jalousie fut réveillée à cette idée, et une frénésie soudaine m'emporta au-delà de toute retenue, dans l'anticipation de la scène à venir. J'ai senti une étrangère entrer, mais je ne pouvais ni voir ni entendre qui c'était, ce qui ajoutait

considérablement au mystère et à la terreur qui m'habitaient. Étais-je également invisible et inaudible pour elle ? Il semblait que oui, car si j'entendais chaque mot prononcé par Charlie, si je voyais chaque mouvement qu'il faisait, et si je pouvais comprendre que la conversation ne faisait pas la moindre référence à moi, j'étais toujours ignorée aussi complètement que si je n'avais pas eu d'existence.

Est-il possible qu'ils jouent un rôle arrangé pour me distraire ? Qui était cette femme ? Oh, mon Dieu ! Que j'aie été aussi sourde et aveugle à la conduite de Charlie qu'il l'a été pour moi ! Ce n'était pas Sadie, mais je l'ai entendu l'appeler par un nom qu'il n'aurait jamais pu me donner. Alors j'ai compris sa bassesse et sa trahison, j'ai trouvé une explication complète de la conduite que j'avais endurée. Il se moquait simplement de moi. Qu'elle ait été consciente ou non de ma proximité, lui le savait. Il s'était assuré de ma présence pour que je sois témoin de son bonheur avec une rivale qui m'avait supplantée, comme je l'avais enlevé à Sadie ; pour qu'il puisse rire en voyant comment la connaissance de cela me torturerait. C'en était trop. La certitude de sa désertion me rendit folle ; mais être témoin de ses libertinages amoureux avec ma rivale me poussa à une frénésie diabolique, et je décidai de le tuer sous ses yeux. Hélas ! Avant que j'eusse le temps de bouger, la lumière qui l'entourait s'éteignit, et je restai de nouveau dans cette sinistre obscurité, craignant de remuer à cause de la terreur qui revenait avec mon aveuglement.

Je l'entendais encore ; pire, je l'entendais elle, entendais sans pouvoir me boucher les oreilles, ou m'empêcher de savoir ce qu'elle disait et l'appelait. La rage et la jalousie me tourmentaient et se moquaient de mon impuissance, jusqu'à ce que je me préparasse à suivre les bruits et à exercer ma vengeance en les tuant côte à côte. Mais horreur ! Quand je voulus les tuer, je m'aperçus que j'étais aussi impuissante à bouger qu'à voir, et je fus obligée de rester debout et d'écouter sa perfidie, sans pouvoir émettre un son pour noyer les échos de leurs caresses.

Mille fois j'aurais choisi la pétrification progressive de mon état antérieur ; les tortures de l'enfer augmentaient ; était-il possible qu'il pût réserver quelque chose de plus atroce que mon châtement actuel ? J'ai prié pour devenir folle, afin que dans ma folie je puisse trouver un soulagement à une douleur aussi poignante ; mais ma prière est revenue comme un coulis de plomb fondu tombant sur ma tête et brûlant des canaux ardents dans mon cerveau, augmentant encore mon agonie au centuple, et m'apportant la conscience que mon châtement réel ne faisait que commencer ; qu'il continuerait à augmenter, et que je devrais être obligée de le supporter, puisqu'aucune échappatoire n'était possible. J'étais enchaînée à lui, et pendant des durées aussi longues que l'éternité semblait-il, je fus obligée d'endurer ce développement indescriptible de châtements atroces, où chacun de mes nerfs me transmettaient un sentiment défiant toute description,



alors que la mémoire elle-même n'était pas assez forte pour en saisir l'intensité. La folie ne pouvait venir à mon secours ; la mort ne pouvait écouter mes supplications ; l'insensibilité était paralysée et ne pouvait plus rien pour moi ; la pitié était hors de portée de mes gémissements, et la miséricorde n'avait pas le pouvoir d'entrer dans le domaine où j'étais prisonnière. Que pouvais-je faire ? Rien que souffrir ! Pourquoi personne ne voulait me réveiller d'un si horrible cauchemar ? Je criais, mais il n'y avait personne pour me répondre. J'étais dans toutes les agonies de l'enfer sans même la maigre consolation de souffrir en compagnie. Je ne pouvais pas le supporter, et pourtant je ne pouvais pas m'échapper. N'y avait-il aucune limite possible à l'endurance humaine, aucune limite supérieure de la vengeance, que j'aurais dû toucher pour savoir que mon péché avait été expié ? Il fallait que je trouve de l'aide quelque part, n'importe où, pourvu que cela mette un terme à la monotonie infernale de ma douleur toujours croissante.

J'avais un sens si accru des tortures impitoyables qui s'accumulaient sur moi, que j'aurais volontiers servi avec une obéissance servile toute puissance qui se serait manifestée pour changer ma condition, ne serait-ce que pour varier le châtement. Si la cessation était impossible, je me serais contenté de prendre le repos du changement, et pour cela je lançais un dernier appel, même si ma prière revenait, comme celle qui était provoquée par mon état de fureur, et je m'écriais : « Oh, Dieu ou diable ! Tout être de pitié ou de cruauté sans merci, écoutez-moi, et mettez fin à mes tourments ! Prenez-moi, déchirez-moi, détruisez-moi ; noyez ma raison au-delà de toute espérance de restitution, ou, d'un seul souffle ou tornade de torture, mettez fin au sentiment et achevez cette agonie. Enfer ! Enfer ! Par pitié, ayez pitié de mon état ; ouvrez vos portes et laissez-moi baigner mes souffrances dans votre lac ardent. Enfer ! Enfer ! Pitié ! Ouvrez-moi et laissez-moi entrer ! »

Au fur et à mesure que Marie déroulait son récit, je percevais que le présent s'effaçait de son esprit, et qu'elle était de retour, pour un temps, ressentant et endurant le souvenir de l'horrible passé. Peu à peu, elle se transforma en la femme qu'elle avait été autrefois, jusqu'à ce que de grosses gouttes de sueur perlassent sur son visage, que ses yeux se dilatassent avec une lueur maniaque et qu'elle se tordît dans les souffrances qui avaient été d'une si terrible réalité. Lorsque ses forces s'épuisèrent avec l'intensité de son dernier effort, elle tomba exténuée à mes pieds. Moi aussi, j'avais été tellement emporté par son récit dramatique que j'avais oublié à cet instant où nous étions ; et lorsqu'elle tomba, je regardais nerveusement autour de moi, m'attendant presque à voir ces portes mythiques s'ouvrir devant moi en réponse à ses supplications. Ce fut avec un long soupir de soulagement que je reconnus Cushna et Azena qui se hâtaient vers nous.

- Chut ! dit-il, calmement, comme si ce spectacle lui procurait une intense satisfaction, « laissez-la dormir, elle ira bientôt mieux. »
- Cushna ! m'écriai-je, est-ce vrai ?

- Oui, pauvre enfant, c'est vrai, et bien d'autres choses encore qu'elle ne peut vous dire. Ça faisait plus de vingt ans qu'elle récoltait la moisson de sa jalousie, lorsque je l'ai vue pour la première fois.
- Et vous l'avez sauvée. Je peux comprendre pourquoi c'est son plus grand plaisir de guetter votre arrivée.

Mais il était trop occupé avec Marie pour me répondre.

## Chapitre X

### Une explication

Je me souviens très bien du plaisir redoutable et de la bravoure nerveuse avec lesquels, enfant, je chassais les curiosités rejetées par la marée montante, en pataugeant pieds nus dans les eaux fluctuantes de la plage. Je ne doute pas que j'ai accompli toute la gamme de l'héroïsme enfantin dans mes aventures ; et je suis sûr qu'il y a eu des intervalles de retraits étonnamment rapides lorsque mon œil vigilant apercevait une vague qui s'avavançait et qui était censée s'étendre quelques centimètres plus loin que celle qui l'avait précédée. L'espoir et la crainte, le succès et l'échec, le plaisir et la déception alternaient de façon irrégulière dans mon expérience jusqu'à ce que, trempé par les embruns et le froid, mon tuteur m'emmenât loin de la scène de mes exploits, avec à peine assez de trésor en ma possession pour me faire condamner pour larcin.

C'était une expérience analogue que je vivais à ce stade de ma nouvelle vie. Je me trouvais à nouveau au bord de la mer - la mer infinie de la vie spirituelle. Vague après vague, les révélations se succédaient, se brisant sur les rochers de mon ignorance et m'arrosant d'un jet de connaissance aveuglant. La force puissante, la succession rapide, le développement déconcertant ne me laissaient pas le temps de m'approprier les trésors qui s'offraient continuellement, mais momentanément, à ma vue. Des objets étranges et inattendus se présentaient presque sans cesse devant moi, des révélations de la vue, du toucher et de l'ouïe me parvenaient comme un déluge, et je ne pouvais que rester confus, déconcerté et perplexe devant la force puissante qui m'entourait et m'enveloppait.

On m'avait dit que c'était de l'amour, tout l'amour, et que je serais bientôt capable de le comprendre et de l'apprécier ; mais pour le moment, j'étais comme un garçon jeté à l'eau, incapable de nager ; la force des vagues et la marée étaient contre moi. J'avais essayé de tirer profit de l'enseignement que j'avais reçu, mais dans mon inexpérience et mon manque de pouvoir d'appropriation immédiate, je trouvais plus naturel de flotter et de lutter aveuglément contre la tempête qui menaçait de m'engloutir, en alternant l'espoir et le doute quant au résultat.

Telle était à vrai dire mon attitude pendant la brève période à l'époque dont je parle.

Sans moment de réflexion, des événements si inattendus et considérés auparavant comme impossibles se déroulaient si rapidement devant moi, qu'avec un naturel enclin au doute et rempli de mauvais pressentiments comme le mien, il m'était trop difficile

d'approcher l'idéal parfait et d'envisager l'évolution de mon instruction en gardant un sentiment d'équanimité et de calme confiance.

« L'humanité pense généralement que le simple fait de mourir nous place dans une condition d'omniscience et nous permet de résoudre tous les problèmes "en un clin d'œil". C'est avec un sentiment de profonde gratitude que j'ai découvert la fausseté de tels enseignements, et plus mon champ d'expérience s'élargit, plus je suis stupéfait que cette hypothèse absurde ait pu naître ou trouver une approbation dans l'esprit d'êtres humains intelligents. Chaque question que j'ai posée, chaque scène que j'ai vue, chaque son que j'ai entendu, avait sa propre révélation à faire, et la rapidité avec laquelle chaque vague successive d'informations a déferlé sur moi ne m'a pas laissé le temps de me remettre de la grandeur de son pouvoir et de sa portée, devant lesquels j'ai titubé d'émerveillement et de stupéfaction ; et il en va de même pour le présent comme pour le passé. »

« Que serait-il advenu de moi si le flot complet des connaissances que j'ai acquises - et, je vous assure, je n'ai encore pu qu'effleurer celles qui restent à atteindre - avait déferlé sur moi comme un coup de tonnerre au moment où j'ai ouvert des yeux ahuris sur la pente où j'ai si vainement tenté de répondre à la simple question : Où suis-je ? Ne vous y trompez pas, Dieu tempère toujours le vent à l'agneau tondu. Il connaît notre structure et a décrété que l'expansion de notre âme se ferait dans les conditions les mieux adaptées à notre état, et qui tendent également à magnifier sa Majesté et son Amour. »

« La connaissance ne peut être acquise que dans la mesure où nous avons le pouvoir d'assimiler chaque phase successive de la vérité ; elle n'a aucune force, aucune vie, aucune énergie, si elle n'est pas appliquée ; et l'homme qui essaie de l'accumuler sans avoir la force correspondante nécessaire pour l'utiliser ; en cas de réussite, il ne ferait que constater qu'il a rassemblé et construit un édifice qui, faute de support, tomberait et l'écraserait dans sa ruine. Cette force de manier le poids de la connaissance ne peut venir que d'une croissance régulière, et par conséquent, s'il était possible de tester le principe instantané et explosif - "en un clin d'œil" - dans son expansion, il ne pourrait jamais donner au fini la puissance suffisante pour saisir l'infini ; cela doit être atteint par la transformation successive de nos vies dans la vie du Christ, qui à son tour doit être convertie dans l'infini au fur et à mesure que nous nous développons dans la ressemblance et le caractère de Dieu. Lorsque nous nous trouvons à proximité d'une étourdissante découverte, je ne doute pas que ce soit la perturbation causée, et dont nous n'avons pas eu le temps de nous remettre, qui nous amène à penser que ce dernier événement est le plus important de notre carrière. »

Une telle idée s'empara de moi tandis que je contemplais la forme inanimée qui gisait à mes pieds et que ni Cushna ni Azena ne semblaient vouloir déranger pendant un certain temps. J'essayais, mais en vain, de concilier l'épisode douloureux dont j'avais été témoin, avec la seule loi de l'Amour qui, m'avait-on assuré, régnait universellement

dans cette vie. Le problème était trop profond, trop complexe, pour que je puisse l'entreprendre, et je fus finalement contraint, à contrecœur, de le mettre de côté jusqu'à ce que je puisse acquérir une expérience plus large que la mienne pour élucider le mystère.

Pendant que j'étais ainsi troublé et perplexe, mes deux compagnons observaient calmement la Marie inconsciente. Il était évident qu'ils auraient quelque chose à faire, mais le moment d'agir n'était pas encore arrivé. Il fallait maintenant attendre - et c'est ce qu'ils firent avec patience - ils attendirent et observèrent calmement, étant parfaitement prêts à exercer leur ministère lorsque cela serait nécessaire. Lorsque ce moment arriva, avec une attention et une sympathie très tendres, ils accomplirent le service à la perfection, et avant que les yeux embués de larmes ne s'ouvrirent à nouveau, nous avons repris notre voyage, laissant la convalescente spirituelle à la seule charge de l'ami sur lequel elle avait appris à se reposer.

J'avais l'intention, à mon retour, de demander à Cushna de me donner le temps d'étudier l'action de ces rosées mystérieuses dans le changement de couleur de nos robes, de lui demander aussi une explication du pouvoir qu'ils avaient de retrouver son chemin si infailliblement à travers un pays sans piste, et une vingtaine d'autres questions qui s'étaient présentées à mon esprit, mais toutes furent oubliées, et il ne me restait plus qu'un seul désir, que je lui présentai dès la première occasion.

- Cushna ! dites-moi, m'écriai-je, comment pouvez-vous concilier votre unique loi de l'Amour avec la terrible scène dont je viens d'être témoin ?
- Je comprends bien ta difficulté, répondit-il, et je vais essayer de te l'expliquer. N'oublie jamais que toute vie est une croissance - une transition graduelle de ce que nous sommes, à ce que nous serons, en assimilant l'influence de chaque expérience que nous traversons. Les changements soudains ne le sont qu'en apparence ; un examen plus approfondi montrera qu'ils sont tous les effets de causes qui ont agi, silencieusement et imperceptiblement, et qu'ils préparent des développements qui échappent à notre attention jusqu'à ce que nous soyons forcés d'en prendre conscience par un événement extérieur. Toute expansion s'opère de l'intérieur vers l'extérieur, mais nous sommes naturellement incapables d'admettre la réalité de ce qui se trouve au-delà du champ d'observation.

Dans la nature, nous ne sommes pas toujours habitués à trouver des lignes de démarcation nettes ; la nuit la plus sombre s'élève par une gradation imperceptible dans la gloire du matin sans nuages ; tandis qu'il est très difficile pour un œil inexpérimenté de décider à quel moment la marée cesse de baisser et commence à couler ; vous ne pouvez pas voir le mouvement où une fleur déploie ses pétales, et pourtant l'action se déroule pendant que vos yeux regardent assidûment. Il en est ainsi de la vie spirituelle : elle se déploie, mais ne saute jamais ; elle coule comme un ruisseau, mais ne bondit jamais comme

une antilope ; son progrès est une avancée silencieuse et régulière qui ne nous est révélée qu'au fur et à mesure des étapes franchies.

Telle a été la trajectoire de Marie. Il m'est impossible de raconter, ou de te faire comprendre comment, ou par quels moyens, elle a été progressivement sevrée de la terrible agonie dans laquelle je l'ai trouvée pour la première fois, et dont tu viens de voir un résidu ; tu feras connaissance avec cela de façon plus pratique lorsque tu seras appelé à travailler pour une mission similaire. Je me contenterais pour l'instant de t'indiquer qu'il n'y a rien d'incompatible avec la loi de l'Amour dans le fait de lui demander de raconter son histoire. Le maintien de l'individualité exige que la mémoire du passé ne soit jamais effacée - la cicatrice de tout mal que nous avons fait restera à jamais, jusqu'à ce que, lorsque nous aurons payé sa peine, elle cesse d'être une source de douleur - la blessure guérit lentement, le malaise s'éteint, mais la cicatrice demeure.

Marie a maintenant atteint ce stade de guérison, et chaque fois qu'elle raconte son histoire, c'est comme un nouveau pansement de sa blessure - douloureux pour le moment, mais bénéfique pour le résultat. Chaque récit est moins douloureux que le précédent, et l'épuisement qu'il provoque induit un sommeil dont elle tire une force supplémentaire, indispensable à sa progression. Sans cela, elle se contenterait de rester telle qu'elle est, dans l'accalmie du repos après l'angoisse déchirante, sans l'énergie suffisante pour l'inciter à progresser davantage ; ce que tu as vu n'est donc qu'une sage disposition pour effacer le passé, en ce qui concerne la douleur, et pour la pousser vers une condition plus heureuse que celle dont elle jouit actuellement.

- Mais ne pourrait-elle pas y parvenir en parlant du passé à Azena ?
- Non, ce n'est pas aussi efficace. En outre, un tel exercice serait un gaspillage d'énergie, que tu ne trouveras jamais ici. Tout est fait pour servir à quelque chose d'utile, et c'est ainsi que tu as appris ce qui sera une leçon précieuse en répétant cette histoire ; elle a été utile à d'autres dans le passé, et elle le sera encore lorsque son histoire sera racontée à nouveau. C'est ainsi que Marie devient un puissant ministre du bien, au moment où d'autres travaillent à son salut. Encore une fois, elle a été limitée jusqu'à présent à sa seule amie et il ne faut pas lui permettre de se limiter exclusivement à Azena, sinon elle ne ressentira jamais le besoin d'autres amitiés. Chaque visiteur qu'elle reçoit tend à susciter de nouveaux intérêts, de sorte que lorsqu'Azena la quittera - comme elle le fera lorsque le récit de son histoire ne provoquera plus un sommeil réparateur par son épuisement - elle sera si opprimée par sa solitude qu'elle sera forcée de sortir de sa retraite et de trouver une société agréable parmi ceux qui sont dans une condition un peu plus heureuse que celle de sa demeure actuelle.

- Et combien de temps faudra-t-il attendre avant que tout cela puisse être accompli ?
- Cela varie considérablement. En général, la durée est à peu près la même que celle de son emprisonnement précédent.
- Savez-vous combien de temps cela a duré ?
- Oui ! Comme je vous l'ai dit, cela a duré environ vingt ans.
- Vingt ans ! Oh ! quel enfer ! Quelle expérience ! Comme je voudrais qu'elle puisse transmettre un tel message aux oreilles de la Terre ! Mon âme est pleine du désir de retourner en arrière et de graver ces révélations dans la mémoire de mes semblables. Oh ! Il est terrible pour moi de penser à quel point ils sont aveugles à ces terribles réalités. Je veux qu'ils sachent, qu'ils réalisent, que rien d'autre que des vies - de nobles vies d'abnégation - et des actes ne peut entrer ici pour aider à déterminer leur avenir. Je veux leur dire que toute faute doit être expiée par son auteur ; qu'il n'y a pas d'aide, pas d'échappatoire, mais que chaque âme doit travailler à son propre salut et contribuer ainsi à une réforme dont le résultat sera l'accomplissement de la volonté de Dieu sur Terre comme elle est faite au Ciel.

Mon compagnon ne tenta pas de m'interrompre, mais comme il marchait à côté de moi, je pouvais voir un sourire mi-amusé, mi-préoccupé se dessiner sur son visage, et quand j'eus terminé, il me répondit de son ton grave et tranquille :

- Il y a ici des milliers - des millions - d'amis qui ont été animés et influencés par les sentiments qui t'animent maintenant ; mais lorsque le moment s'est présenté et qu'ils ont entrepris de réaliser leurs nobles désirs, ils ont découvert ce qui sera, un jour, ta propre expérience. Tout d'abord, on ne te croira pas quant à ton identité, et tu devras mener un long combat, qui ne sera en rien gratuit, pour prouver que tu es un messager de cette vie. Ensuite, ayant acquis cette conviction en présence de quelques-uns, ils commenceront à exiger de toi de nombreux signes et prodiges pour renforcer cette preuve et satisfaire leur curiosité. Lorsque tu y seras parvenu et que ton cœur brûlera de commencer ton travail, un nouveau venu se présentera et exigera que tu repasses par le même processus fastidieux, pour la satisfaction du retardataire. En fait, c'est la situation normale dans laquelle ils désirent circonscrire notre travail, et la plus grande attention est nécessaire pour ne pas les faire fuir avant que nous ayons tenté de semer quelques graines de vérité.

Lorsque tu atteindras cet effort, tu constateras qu'ils affirmeront en savoir encore plus sur cette vie que toi-même, et tu dois te préparer à être contredit et corrigé dans tout ce que tu diras ; tandis que beaucoup d'entre eux te diront sincèrement et fréquemment que l'erreur que tu tentes d'enseigner fleure beaucoup le domaine

des ténèbres parce qu'elle s'oppose à leurs enseignements et à leurs croyances. Permets-moi de te conseiller de ne pas t'enthousiasmer outre mesure pour ta mission anticipée sur Terre ; la grande majorité de l'humanité préfère actuellement repousser toute connaissance définitive de cette vie jusqu'à ce qu'elle arrive ici. Mais je souhaite maintenant attirer ton attention sur d'autres expériences.



## Chapitre XI

### La Maison de l'Assyrien

Les remarques de mon ami jetèrent une ombre de découragement sur mon enthousiasme naissant et déclenchèrent dans mon esprit un examen des possibilités me rendant indifférent, pour l'instant, à sa tentative de changer de sujet. Mais sa deuxième tentative me fit prendre conscience du panorama qui s'offrait à moi et réussit, pour l'instant du moins, à mettre fin à cette morosité.

Je dis que ma première impression de la maison de Marie fut qu'elle offrait toutes les conditions, par ses activités toujours variées, pour soulager un cœur en souffrance ; mais l'idée n'était qu'abstraite, car ni ses environs, ni les terrains plus beaux où j'avais rencontré Cushna, à la Maison du Repos, ne m'avaient consciemment fait penser à la question du travail manuel dans cette nouvelle vie. Mais le moment était venu de le faire, et une nouvelle surprise entraîna mon esprit et mes recherches dans cette autre direction.

Nous nous trouvions sur la crête d'une montagne, l'une des chaînes qui s'enroulaient autour d'une vallée suffisamment pittoresque pour inspirer à un poète ou à un artiste un rêve édénique. D'entre les collines, à l'extrémité la plus éloignée, un ruisseau argenté tombait en une série de hautes cascades dans la plaine qui, ainsi divisée en parties presque égales, était embellie par la présence cristalline de la majestueuse rivière. L'un des éléments présentés ici attira particulièrement mon attention et m'amena à me demander si l'art n'avait pas été associé à la nature pour produire ce résultat remarquable. Près du centre de la vallée, le cours de la rivière fut soudainement détourné vers la droite et la gauche dans le but de former une île, d'une largeur d'environ un *mile*, qui constituait une plate-forme ou une fondation parfaite pour le vaste palais ou manoir qui était l'objet principal de l'attraction.

- Tu as tout à fait raison, dit Cushna, en réponse à mes questions, le cours d'eau a été détourné à un moment donné dans le but de former l'île.
- Mais n'êtes-vous pas en train de me dire que le travail manuel existe au Ciel ? N'est-ce pas un endroit parfait pour éviter ce genre de choses ?
- Pour répondre tout d'abord à votre dernière question, le Ciel n'est pas, à l'heure actuelle, un endroit parfait. Je sais que c'est l'idée que l'on se fait sur Terre, mais elle n'est pas conforme aux Écritures et n'a pas l'ombre d'une justification dans l'enseignement de Jésus, qui a dit à ses disciples : « Je vais vous préparer une

place »<sup>47</sup>, faute d'avoir été préparée, ce qui, en vérité, implique l'imperfection. D'autre part, cette vie est une vie dans laquelle « chaque capacité trouve son plein emploi » ; si le poète est capable de recevoir des inspirations supérieures, à quoi bon s'il ne peut pas les écrire ? Le talent de Raphaël, de Fra Angelico ou de Turner ne s'est-il déployé que pendant la durée éphémère de cette journée incongrue qu'est la Terre ? Pensez-vous que les rêves de beauté et de grâce qui sont nés du génie de Phidias ou de Michel-Ange doivent être condamnés à rester emprisonnés dans le secret de leur propre imagination ?

Où sont les puissants architectes qui ont construit Thèbes et Babylone, Jérusalem, Athènes et Rome - de tels esprits ne sont-ils pas inspirés lorsqu'ils contemplent les sites, les capacités et les ressources de l'immortalité ? Haendel, Mozart et Beethoven sont-ils lassés de l'harmonie, ou ont-ils asséché la source de la musique ? On répugne à l'idée de ce que serait le Ciel sans le travail actif de ces grands esprits.

Permets-moi de te demander également si le jardinier n'aurait pas un idéal à réaliser et s'il ne serait pas tenté de laisser libre cours à son génie là où il pourra s'exprimer à l'abri des influences néfastes contre lesquelles il a dû lutter sur Terre. La musique et la peinture, la sculpture et l'architecture ont eu leurs ouvriers et leurs travailleurs, qui ont vécu et sont morts sans succès et sans être appréciés, tout autant que les ouvriers de la pioche et de la pelle.

Ils aimaient leur art, et la compensation du Ciel se trouve dans la réalisation de leurs espoirs. Oui, mon ami, il y a de la place pour le travail ici, mais ce qui fait toute la différence, c'est qu'il n'y a ni labeur ni peine. Notre seule motivation pour travailler est l'Amour, non pas pour gagner notre vie, mais pour produire une expression extérieure de ce qui naît en nous et qui nous pousse et forme le ressort principal de notre activité.

Je restais silencieux, mais mon esprit était chargé de pensées. L'objet qui attira le plus mon attention fut le palais ou le manoir qui occupait l'île et dont on m'informa qu'il était la demeure de l'Assyrien, ce qui m'amusa quelque peu au début, car la pensée qu'il s'agissait d'une résidence quelconque aurait été la dernière à me venir à l'esprit.

La première idée que j'en eus, instinctivement, était celle d'une vaste pyramide florale construite et disposée comme élément central et final d'une charmante vallée. La base de l'édifice s'étendait peut-être sur plus d'un quart de *mile*, mais l'élévation graduelle du sol depuis le bord de l'eau lui donnait une apparence considérablement plus grande qu'elle ne l'était en réalité, depuis l'endroit où je l'ai aperçue pour la première fois. Ce n'était que lorsque nous traversâmes l'un des ponts pittoresques qui en constituaient les abords que je pus me défaire entièrement de ma première idée, car la présence de nombreuses personnes visibles était tout aussi conforme à l'une qu'à l'autre explication.

---

<sup>47</sup> Jean, 14 : 2.

Mais en remontant de la rivière, mon regard commença à pénétrer le feuillage. Je pouvais alors discerner l'arrangement architectural qui produisait cet effet agréable et nouveau. Chaque étage, au nombre de dix, était construit de manière à laisser une terrasse d'environ trente *pieds* de large autour de l'ensemble du bâtiment ; sur les bords extérieurs étaient plantés des massifs de fleurs, puis des arbustes, et enfin des palmiers et d'autres arbres, dont les branches formaient une allée majestueuse.

Je ne pouvais cependant pas consacrer toute mon attention à l'édifice, car Cushna avait déjà signalé notre arrivée à Siamedes, qui vint à notre rencontre et nous souhaita la bienvenue au moment où nous franchissions le pont. Nous étions également l'objet de la curiosité d'un certain nombre d'autres personnes qui, m'avait-on dit, étaient impatientes de savoir qui était le nouveau venu et s'il était possible que je fusse porteur de nouvelles d'amis restés sur Terre. Je découvris qu'il s'agissait d'une des nombreuses maisons où les âmes de ceux qui s'étaient épuisés à bien agir, qui avaient combattu et qui étaient sortis « plus que vainqueurs »<sup>48</sup>, pouvaient se reposer un moment et être soignées, afin qu'elles puissent entrer dans les joies du Ciel avec toutes leurs énergies ravivées et renforcées, de manière à pouvoir apprécier pleinement ces gloires qui les attendaient encore plus loin. Là, elles se fortifiaient, tandis que les séquelles du conflit disparaissaient ; elles connaissaient la paix de l'éternel silence après la tempête, jouissaient du soulagement de se débarrasser de l'armure et entraient dans la liberté du repos, qu'elles ne pourraient plus jamais rompre. On m'avait dit que la condition des individus variait considérablement à ces moments-là, mais que, généralement, ils étaient limités dans leur connaissance de ce qui se passait sur Terre, et pour cette raison, guettaient les nouveaux arrivants pour obtenir des informations.

Siamedes n'était pas vêtu comme je l'avais vu à la Chorale, mais avait revêtu une robe d'un gris fluide électrique, sur laquelle des teintes alternativement roses et bleues semblaient battre comme des pulsations, mais il n'en avait pas moins une allure royale. La première fois que je l'avais rencontré, il était vêtu d'une robe de cérémonie ; maintenant, il était un roi en sa demeure. Mais oh ! Quelle conception de la royauté je m'étais faite en observant ce souverain auxiliaire du Roi des rois ! Le diadème qu'il portait était un diadème de service, tandis que le sceptre qu'il brandissait rayonnait d'une influence en présence de laquelle révolte et trahison auraient été anéanties ; les pierres précieuses dont il était serti n'excitaient ni la cupidité ni l'avarice, car il était porté non pas avec un ordre de destruction, mais avec un ordre de vie. La main du tyran ou de l'oppresseur ne pouvait la saisir, ni la tache de sang l'effleurer, car cet emblème du pouvoir divin était sorti des mains de Dieu, qui y avait lui-même gravé le nom *Amour*.

En le regardant, j'étais involontairement attirée vers lui, lorsqu'il passa tendrement ses bras autour de moi, et nous avançâmes - moi, au moins, étant parfaitement heureux et satisfait. Comment aurais-je pu être autrement ? Je commençais à m'habituer aux immenses avantages dont j'avais hérité dans cette nouvelle vie, qui était sans limite de

---

<sup>48</sup> *Romains*, 8 : 37 : « Mais dans toutes ces choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.... »

temps ; et page par page, je voyais comment des activités étaient prévues pour occuper mon âme pendant les longues éternités qui s'ouvraient devant moi. L'ancienne vision absurde du paradis avait disparu, remplacée par un repos qui serait en réalité un emploi, une dévotion qui serait un développement, une apothéose qui ne pouvait être atteinte que par l'expansion de la divinité qui, bien qu'inconnue, avait toujours été enfouie en moi.

Nous nous promenions. Pourquoi pas ? Je me trouvais sur les rives de la mer éternelle, et chaque pas avait sa myriade de grains, chacun avec sa révélation particulière à faire. Chaque personne rencontrée avait une histoire de vie différente à raconter, et je n'avais rien d'autre à faire qu'à apprendre. En ce moment, nous parlions à quelqu'un qui venait juste de s'éveiller à la compréhension du changement qui s'était produit, et je pouvais étudier chez un autre le même égarement que j'avais éprouvé en pareilles circonstances.

Nous observions une personne dont le repos probatoire était terminé et qui fixait son regard dans la direction où étaient attendus les amis qui l'escorteraient jusqu'à la « place préparée » pour elle. Chaque événement avait son intérêt et charme particuliers, car il permettait de découvrir les méthodes utilisées par Dieu pour s'occuper des enfants des hommes sur Terre, pour conduire les aveugles par un chemin qu'ils ne connaissent pas.

- Notre conversation avec ces amis, ai-je finalement fait remarquer à Siamedes, me donne l'impression que vous n'organisez pas de chorales ici. Est-ce exact ?
- Oui ! Mes visiteurs sont à l'opposé de ceux que tu as vus à la Maison du Repos, et ont besoin de soins très différents. Ce sont des victimes qui ont succombé, contre leur gré, à l'intolérance des croyances ; ils ont été vaincus alors qu'ils luttaienent pour se libérer. Ce sont des conquérants qui, en suivant les enseignements et l'exemple de Jésus, ont œuvré à leur propre salut en dépit des croyances.
- Alors peut-être pouvez-vous répondre à une question qui m'a souvent laissé perplexe dans mon ancienne vie ?
- Je le ferai, si possible, répondit-il aimablement.
- Parmi toutes les confessions, ou religions si vous préférez, laquelle comprend le pourcentage le plus élevé de personnes rachetées ?
- Nous ne reconnaissons ici qu'une seule religion, celle de l'Amour, et tous ses disciples n'ont qu'une seule dénomination : "Amoureux de l'humanité". Aucune des religions créées par l'homme ne détient le monopole de cet attribut. Mais on peut trouver dans toutes des disciples sérieux et consciencieux de cet attribut. Son culte est le service à l'humanité ; sa litanie, de nobles actions ; ses prières, des larmes de sympathie ; ses sermons, des vies simples, connues et lues par tous

les hommes ; ses chants sont des berceuses qui apaisent les cœurs brisés ; sa foi, l'immolation de soi ; et son espérance, le paradis. C'est la seule religion qui puisse délivrer les passeports du Ciel aux pèlerins de la Terre. Les systèmes théologiques n'ont pas plus de charme pour nous ici qu'ils n'en avaient sur la Terre ; mais dans chaque cœur il y a un idéal sous-jacent vers lequel toute l'humanité tend aveuglément, un espoir vague et indéfini auquel toutes les nations aspirent par ignorance, un règlement des problèmes politiques à peine hors de portée des hommes d'État, une méthode d'arbitrage international par laquelle la paix régnera sur Terre ; tout cela est en train de naître dans les entrailles de l'avenir. Oh ! Comme cet avenir est proche ; comme tout cela pourrait bientôt être accompli, si seulement la théologie officielle pouvait être débarrassée et si les âmes simples d'esprit pouvaient élever le véritable étendard de la croix, afin que le monde entier puisse voir et reconnaître que chaque difficulté sera surmontée, chaque problème résolu, et chaque idéal atteint en suivant Jésus !

Nous traversâmes un magnifique vestibule menant manifestement à la cour ou au jardin que j'apercevais au loin. De chaque côté de nous couraient des couloirs, qui ouvraient apparemment sur d'innombrables appartements ; et là, c'était l'occasion rêvée de remarquer l'atmosphère auto-éclairée à laquelle je faisais allusion plus haut. Au centre même d'un si vaste vestibule, on s'attendrait naturellement à trouver une pénombre de minuit ; pourtant, ni ici, ni dans les couloirs adjacents, on ne pouvait déceler la moindre trace d'ombre. Des escaliers aux dimensions majestueuses s'élevaient par intervalles jusqu'aux terrasses, où se trouvaient, partout où cela était possible, des arbres, des plantes et des fleurs d'une luxuriance plus qu'orientale, entrecoupés de statues et de tapisseries déconcertantes pour toute tentative de description.

En arrivant dans la cour, je découvris immédiatement la raison pour laquelle elle avait été choisie comme point de départ de mon inspection du palais. Au centre se dressait, ou jouait - je ne sais comment le décrire - une merveille botanique aquatique unique qui était à la fois un arbre et une fontaine. D'un bassin teinté de corail, elle s'élevait dans une énorme masse d'eau de quatre ou cinq *pieds* de diamètre, comme si elle passait par un conduit transparent. À une hauteur de quinze *pieds*, ses branches commençaient à s'étendre dans toutes les directions, chacune d'entre elles étant luxuriante avec son triple fardeau de feuilles, de fleurs et de fruits en perpétuel changement. Je dis "en perpétuel changement", car à peine la feuille, la fleur ou le fruit avait-il atteint son plein développement que, par un pouvoir mystérieux, il était détaché de l'arbre, comme cueilli par des mains invisibles, et transporté dans l'un ou l'autre de la multitude d'appartements qui nous entouraient de toutes parts. C'était un exemple concret du processus de la nature, dont les forces puissantes agissaient manifestement sous mes yeux. Je contemplais ce spectacle avec étonnement, presque avec révérence, et en même temps je m'émerveillais de l'usage qui était fait des produits de cet arbre merveilleux.

Comme pour me répondre, Siamedes se baissa et ramassa deux ou trois des feuilles tombées à nos pieds ; leur couleur était d'un vert pâle, brillant, presque émeraude, et au toucher elles étaient douces et veloutées. Lorsque je les eus bien examinées, mon compagnon referma sa main sur elles et, en les pressant, j'eus conscience d'une odeur très douce et délicate, qui produisit sur moi un effet prégnant et exaltant. Il ouvrit ensuite sa main, sur laquelle il ne restait qu'une trace d'humidité, mais aucune présence des feuilles.

Un sourire passa sur ses lèvres lorsqu'il vit mon étonnement et il expliqua ce phénomène singulier.

- C'est l'arbre, et aussi l'eau de vie, si nécessaire pour rétablir les personnes fatiguées et pour récupérer de l'épuisement de ceux qui viennent ici pour se reposer. Il constitue une méthode de revigoration qui est l'équivalent de la Chorale. Le courant qui alimente et dynamise cet arbre, comme beaucoup d'autres dans des maisons similaires, est le plus fort et le plus riche que nous puissions imaginer ; on nous dit qu'il prend sa source à proximité du Trône de Dieu, car il ne varie jamais dans la constance de son débit. Pour nous qui le connaissons le mieux et qui observons son fonctionnement, la qualité la plus merveilleuse qu'il possède est son adaptation remarquable aux besoins particuliers de chaque cas auquel il s'adresse. Nous n'avons rien d'autre à faire que de regarder et d'attendre que le traitement accomplisse un rétablissement complet. Lorsque son eau rafraîchissante retombe sur les yeux, elle efface complètement les fondations de la fontaine de larmes ; elle s'attarde sur le front rongé par les soucis jusqu'à ce que chaque sillon ait disparu ; elle laisse tomber sa semence dans le cœur brisé, puis le berce de mélodies jusqu'à ce que le chant de la victoire ait fleuri. Mais allons voir des amis qui reposent sous la bénédiction de ses eaux en attendant de se remettre des effets de la "fièvre intermittente" terrestre.

Je n'essaierais pas de décrire les appartements où ces enfants fatigués de la Terre dormaient dans l'ombre. Si les mots servaient à cette fin, aucun esprit emprisonné dans les limites de la mortalité n'aurait le pouvoir de les saisir. Qu'il suffise de dire que l'amour avait contribué à l'œuvre par son dévouement, que l'affection avait prodigué ses plus beaux trésors, que les bijoux de prospérité provenant de tous les pays avaient été embellis, que la sympathie et l'habileté avaient exploité leurs réserves, jusqu'à ce que le grand Créateur des Cieux eût modelé ce lieu de repos pour Ses enfants sur la norme de Ses propres désirs, et qu'Il l'ait déclaré bon.

En arrivant à la deuxième terrasse, comme nous approchions de l'entrée d'un appartement, Siamedes s'arrêta afin de m'expliquer les circonstances de l'affaire.

Il s'agissait d'une mère dont le réveil était surveillé par trois de ses enfants. Elle était la fille d'un commerçant ignorant mais extrêmement orthodoxe, qui avait reçu sa religion comme une sorte d'héritage. Elle avait épousé un homme que sa famille avait destiné à

la prédication, mais lui-même était trop consciencieux pour prêcher ce qui n'était pour lui qu'une demi-vérité et, malgré les persuasions pressantes des deux parties, il s'obstinait à exercer son métier d'imprimeur. Avec l'arrivée des responsabilités familiales, sa sensibilité parentale naissante creusa encore davantage le fossé qui le séparait de l'orthodoxie, et il abandonna toute idée de devenir prédicateur. Sa femme était craintive, mais son amour était réel. Des rumeurs sur son attitude commencèrent à circuler au sein de la paroisse et, dans l'intérêt de tous, il fut prié de démissionner. Sa femme l'accompagna. Les parents déçus de l'homme, voyant leurs espoirs sombrer rapidement dans l'oubli, se réunirent pour essayer de ramener la brebis égarée sur le droit chemin et, après avoir beaucoup prié, ils arrivèrent à la conclusion que Dieu avait décrété une petite épreuve comme moyen de faire valoir le retour de l'infidèle. Ils rendirent alors visite à son employeur et firent quelques suggestions calomnieuses qui valurent son renvoi. Neuf mois de privations toujours plus lourdes suivirent, au cours desquels un quatrième enfant vint s'ajouter aux trois autres, mais les parents dans leur souci de justice n'osèrent pas les aider à résister aux châtements de Dieu en leur apportant un quelconque soulagement. En dépit de cela, l'épouse ne permit jamais au feu de son amour de s'éteindre ; aucun soupir ne sortit jamais de sa bouche ; aucune requête anxieuse pour savoir si son mari s'en était sorti, lorsque ses pas fatigués résonnaient à ses oreilles comme la musique de la nuit, par peur que ses questions ne finissent par le décourager. L'une après l'autre, elle se sépara de tous les petits trésors auxquels elle avait appris à attacher de l'importance dès son enfance, afin de pouvoir se consacrer aux trésors encore plus précieux que Dieu avait confiés à ses soins. Ils résistèrent néanmoins aux supplications de l'Église, en refusant de voir que leur malheur était la volonté de Dieu, et soupçonnant à demi qu'il était plutôt lié à la volonté d'un parent beaucoup moins généreux. Ce fut une bataille âpre qu'ils durent mener pendant des années ; les réussites du mari ne leur valaient tout au plus qu'une maigre subsistance, et les enfants continuèrent à naître jusqu'à ce que treize d'entre eux l'eussent appelée « mère ». Elle prit courageusement sa part, fournissant des efforts presque surhumains pour parvenir à joindre les deux bouts. Dieu savait ce qui était le mieux et, en fin de compte, tout s'arrangerait si elle était fidèle à son devoir. C'était ainsi qu'au milieu de la nuit, elle raccommodait, rapiécail, reprenait ; au matin, elle était fatiguée, planifiait, espérait. Aux heures solitaires de la journée, quand les enfants étaient à l'école et son mari à son travail, elle pleurait, priait et aspirait au repos qui ne venait jamais. L'une après l'autre, trois tombes s'étaient ouvertes devant elle, et le Ciel avait accueilli trois chéris pour lesquels le cœur de sa mère se languissait d'un amour toujours plus fort. Pourtant, pour le monde entier, elle souriait, et peu de gens pouvaient un jour imaginer la lutte qu'elle avait dû mener. Elle n'était pas consciente du surmenage qu'elle s'imposait ; elle savait seulement qu'il lui fallait faire beaucoup plus que ce qu'elle avait le temps ou la force d'accomplir. Mais le repos vint enfin. L'âpreté du combat, l'agitation incessante, la lutte sans fin, l'espoir différé devinrent trop lourds pour ses épaules, et alors qu'elle était encore relativement jeune, elle s'effondra sous le poids du fardeau.

Lorsqu'il eut terminé son récit, il s'approcha et écarta les riches tentures qui recouvraient l'entrée, et nous nous trouvâmes dans l'appartement où dormait cette

héroïne de la bataille de la vie, veillée avec beaucoup d'amour - ou devrais-je dire, de patience - par ces trois personnes qui avaient le droit de l'appeler par ce nom le plus doux qu'une femme connaisse. L'aîné était un adolescent à peine majeur, le suivant une jeune fille à peine plus jeune que lui, et le troisième un garçon à l'aube de l'adolescence. Dans leurs robes d'une blancheur presque sans teinte, ils avaient l'air d'anges qui attendaient là, non pas brillants et éclatants en eux-mêmes, mais entourés d'un halo doux et discret qui montrait qu'ils n'étaient pas des habitants de la Terre. Deux autres amis étaient là, mais Siamedes me fit comprendre qu'il s'agissait des ministres que Myhanene avait laissés auprès d'elle après l'avoir recueillie de sa dépouille et amenée là.

Les seuls sons qui rompaient le silence étaient les doux baisers que les enfants déposaient sur ses lèvres, ses joues et son front, comme s'ils étaient impatients que le sommeil prenne fin pour entendre à nouveau sa voix. De temps en temps, je voyais l'excitation monter sur chaque visage enthousiaste lorsqu'elle se tournait ou se déplaçait sur sa couche, et je comprenais que j'avais été amenée ici pour assister à son réveil. Puis elle poussa un soupir, s'étira, se tourna, puis s'étira à nouveau.

Les assistants éloignèrent tout doucement les enfants ; Siamedes me quitta pour prendre place à côté du lit. Il agita lentement la main sur le visage de la dormeuse, que je ne pouvais plus voir, mais aux mouvements de son corps, son sommeil semblait presque, sinon tout à fait, terminé.

Encore un étirement, un moment de calme, puis un soupir longtemps tiré, suivi de :

— Oh là là... pourquoi... où suis-je ?

— Maman ! crièrent tous en chœur les enfants, qui s'avancèrent d'un bond pour l'embrasser.

Mais j'étais à l'extérieur. Cette rencontre était trop sacrée pour que je restasse debout à la contempler.

Peu après, les rideaux furent à nouveau écartés et elle jeta un premier coup d'œil... au paradis, pourrait-on. Que pouvait-il lui sembler d'autre ? Quel qu'il y eût auparavant, c'était incontestablement le paradis désormais pour les enfants qui s'agrippaient si étroitement à elle. Comme elle était belle dans sa force et paix retrouvées, qui l'enveloppaient comme une robe de doux repos, et comme elle réalisait qu'elle ne connaîtrait plus jamais la fatigue et la faiblesse !

Alors qu'ils se tenaient sur le bord de la terrasse, parmi les fleurs, pour qu'elle pût observer les environs, je fus surpris de constater que Myhanene était à ses côtés. Dans la focalisation de mon attention sur elle, je n'avais pas remarqué que c'était lui qui l'avait conduite hors de la chambre. Où et comment était-il venu ? Quand je me suis



précipité dehors, il n'était pas là - il n'était pas entré depuis la terrasse - comment était-il venu ? Siamedes me rejoignit à ce moment-là, et je lui fis part de ma question.

— Myhanene l'a fait venir de la Terre, répondit-il, et c'est donc à lui d'être le premier, après ses enfants, à l'accueillir.

— Je ne savais pas qu'il était ici.

— Il ne l'était pas. Quand je l'ai vue se réveiller, je l'ai fait venir.

— Habite-t-il dans les environs ?

— Ici, le proche et le lointain n'existent que dans la tête, répondit-il. Mais je vois que tu ne connais pas encore nos méthodes de communication et de voyage.

— Non.

— Te rappelle-tu, poursuivit-il, lorsque tu étais à la Chorale, Myhanene a projeté un flash de lumière lorsqu'il souhaitait te parler ?

— Oui !

— Tu ne l'as pas compris, mais notre ami a lu le message qu'il transmettait et l'a interprété. Ces éclairs volent avec la rapidité de la pensée, et trouvent leur destination instantanément, et quand l'occasion l'exige, nous avons le pouvoir de voyager avec la même célérité ; ainsi vois-tu, la prière est répondue alors que nous parlons encore, et l'idée du temps et de l'espace est annihilée dans le ministère spirituel.

— Vous ne vous déplacez donc pas toujours à pied ou à cheval ?

— En aucun cas ! Au cours des visites que tu as faites, tu as souvent traversé l'air, mais c'est tellement naturel ici que tu ne l'as pas remarqué.

La conversation fut interrompue par Myhanene qui nous appela pour féliciter notre sœur, après quoi les enfants expliquèrent longtemps qui était Siamedes et tout ce qu'il avait fait pour eux pendant qu'ils attendaient ; puis, l'attirant tout doucement vers le bord de la terrasse, Myhanene la prit dans ses bras et, en un groupe heureux, ils commencèrent leur voyage aérien vers ce repos qui était la compensation légitime de cette âme jadis opprimée.

Plusieurs autres visites furent rendues et les histoires de leurs vies furent racontées pour mon instruction, mais je dois me contenter de rapporter ce dernier cas, qui attira immédiatement mon attention par la présence d'un certain nombre de lignes violet brillant qui, émanant du corps de la dormeuse, traversaient et sortaient de la pièce, on

ne sait d'où. Mon ami m'informa qu'il s'agissait de cordons d'amour qui existaient en raison du chagrin incontrôlable des amis laissés derrière eux. Si les amis peuvent seulement savoir comment leur chagrin immodéré trouve une réponse chez ceux qu'ils pleurent - perturbant et brisant leur repos - cela contribuerait grandement à remédier au mal dont ils sont ainsi involontairement la cause. Si la dormeuse se réveille avant que la force de ces cordes puisse être affaiblie, ce qui n'est pas rare, l'âme est de nouveau attirée sur Terre et participe naturellement à la détresse de ses amis, qui est également accrue par la découverte qu'elle est à la fois impuissante à faire connaître sa présence, et à contribuer d'une manière ou d'une autre au soulagement de la personne en deuil.

Dans le cas qui nous occupe, des messagers avaient été continuellement envoyés, et toutes les influences disponibles avaient été utilisées pour tenter d'endiguer tout le flux de ses amis affligés. Il fallait maintenant qu'elle se réveillât, et Siamedes voyait bien que l'inévitable devait arriver. Cela me rappela la discussion que j'avais eue avec Cushna au sujet de la traversée des Brumes. Mais il était absent, m'ayant quitté dès que nous avions passé le pont à notre arrivée. J'en parlai à Siamedes, et j'osai hasarder l'espoir que, si elle était ramenée en arrière et que si quelqu'un devait la suivre, il me serait éventuellement permis de lui tenir compagnie.

— Je vais envoyer chercher Cushna, répondit-il ; peut-être entreprendra-t-il la mission, et t'emmènera-t-il avec lui.

Je vis le message de lumière s'envoler, puis sa réponse, et presque instantanément, Cushna lui-même était avec nous.

Il me fallait maintenant assister à un second réveil, qui aurait pu être aussi beau et paisible que l'autre ; mais, oh, combien différent !

« Chers lecteurs, considérez ces expériences comme vous l'entendez - classez-les dans la catégorie de la fiction si vous le souhaitez - mais pour l'Amour de Dieu, écoutez-moi lorsque je vous demande de faire preuve de retenue au moment où vous pleurez l'absence d'un être cher qui vous a quitté. Dieu sait que les cris d'un cœur brisé sont amers, mais rappelez-vous que si le premier devoir d'un disciple du Christ est l'Amour, le second est l'abnégation. Votre perte est leur gain, alors je vous demande plutôt de vous réjouir, car grande est leur récompense. Si vous les aimez vraiment, calmez votre chagrin, car l'abandon du corps n'a pas troublé le siège de l'Amour et votre souffrance vibre sur ses cordes comme jamais, et en les atteignant là où ils sont, elle perturbe leur repos et retarde leur bonheur. »

« Rappelez-vous que leur joie correspond à votre participation à cette joie ; pensez-vous qu'ils soient si soudainement transformés qu'ils puissent contempler avec extase le visage du Sauveur en étant à la fois parfaitement conscients de votre détresse mais indifférents à elle ? Si vous pleurez par amour, calmez-vous ; si vous pleurez par sentimentalisme et par mode, continuez - cela ne les atteindra jamais là où ils sont. Seul

l'Amour, l'Amour pur et désintéressé a ce pouvoir, et c'est à lui que je me réfère à présent. Vous ne pleureriez pas si vous pouviez vous tenir un bref instant là où je me suis tenu, et voir les choses que j'ai vues ; vous vous contenteriez alors de laisser les êtres aimés reposer en paix sur le sein de leur Dieu ; c'est pourquoi je vous en conjure, séchez vos larmes et laissez-les reposer jusqu'à ce que le matin se lève, et que les ombres disparaissent. »

A ce moment-là, il n'y avait plus le moindre doute quant à la fin du sommeil, et je pouvais voir qu'à chaque nouveau signe de conscience, les lignes exerçaient une influence accrue sur elle. Dans son demi-sommeil, elle murmura plusieurs noms comme si on l'appelait mais qu'elle était trop fatiguée pour se réveiller à présent ; puis elle se réveilla à contrecœur dans un état hébété, à demi-perplexe ; ensuite, un souvenir flou sembla s'emparer d'elle. En frémissant, elle se tourna dans la direction où couraient les lignes, répondant en même temps de façon vague : « J'arrive, ma chérie ». Puis elle se leva du lit, les cordes augmentant momentanément leur pouvoir sur elle ; elle se déplaça d'abord lentement, mais chaque pas augmentait sa force et sa vitesse ; des marques d'anxiété commencèrent à apparaître sur son visage lorsqu'elle écarta les tentures et s'avança sur la terrasse. Il fallait qu'elle s'excitât, qu'elle se précipitât, et j'aurais voulu m'interposer pour l'empêcher de se jeter dans le vide, mais Cushna me retint.

Un amour erroné l'entraînait dans une détresse dont j'étais loin d'imaginer l'ampleur à l'époque, et personne n'avait le droit de recourir à la force pour l'en empêcher. Tout ce que nous pouvions faire était de la suivre et de la sauver. Elle atteignit le bord de la terrasse, mais n'hésita pas et ne vacilla pas. Elle se jeta par-dessus et disparut.

Cushna me prit la main et m'invita à traverser les Brumes pour une mission de salut.

## Chapitre XII

### Par-delà les Brumes

Pour la première fois, ce qui était peut-être dû à ce que Siamedes m'avait dit, je me rendis compte que nous ne marchions pas ; et mon passage rapide dans l'air était aussi agréable que nouveau.

Je ne faisais aucun effort pour m'envoler ; en fait, je n'avais pas conscience d'avoir exercé la moindre force de locomotion. Cushna me tenait la main et exerçait peut-être la force nécessaire pour nous faire avancer. Pendant un temps considérable, il ne parla pas et ne donna pas la moindre indication qu'il était conscient de ma présence.

Notre déplacement n'avait sans doute pas été instantané ; peut-être n'étais-je pas encore capable de le faire, ou peut-être était-ce dû à d'autres causes - je ne saurais le dire, mais lorsque je vis les Brumes à une courte distance devant nous, un millier de questions traversèrent mon esprit, tandis qu'un frisson d'excitation s'empara de moi. Dans ma nouvelle condition, la Terre se présenterait-elle comme une découverte ou non ? À quelle distance se trouverait-elle ? Devrais-je reconnaître le premier endroit que j'apercevrais ? Laquelle de mes anciennes connaissances, le cas échéant, devrais-je voir en premier ? Devrais-je aller à Londres ?

Nous nous rapprochâmes des Brumes, mais ne fîmes aucun signe pour descendre afin de les traverser, ce qui me surprit quelque peu, jusqu'à ce que je me souvinsse de ce que disait Hélène, à savoir qu'en retournant sur Terre, nous les survolerions. Oui, nous étions au-dessus des Brumes ! Il fallait maintenant découvrir le grand secret de l'envers de la vie ! Qu'était-il ? Qu'est-ce qu'il révélerait ? Pourquoi ?

Nous les avions dépassées. Il faisait nuit et j'étais déçu. J'aurais préféré traverser à la lumière du jour pour mon premier retour. Il faisait si froid aussi - je sentis le froid me traverser, et pendant un moment j'hésitais à avancer. Je n'avais aucune idée de la distance à laquelle se trouvait la Terre, ni de sa direction ; dans toute cette obscurité, de loin ou de près, il n'y avait pas de phare pour attirer mon attention. Cushna me poussa un moment, puis faisant halte, toujours dans l'obscurité, me demanda d'un ton enjoué ce que je pensais de ma vision de la Terre du côté des immortels.

- Je ne l'ai pas encore vu, répondis-je, et je n'en perçois aucun signe, à moins que ces bruits indistincts et confus n'en proviennent.
- C'est exactement ce à quoi je m'attendais. Tu es tombé dans la grande erreur humaine qui consiste à mal comprendre la relation qui existe entre le côté

physique et le côté spirituel de la vie. Cette erreur provient d'un manque de réflexion et constitue la plus grande pierre d'achoppement sur le chemin de la communication entre nous et ceux qui restent ; et sa remise en question permet d'ouvrir l'ensemble du problème. Incarnés dans le corps, ils ne saisissent pas la véritable différence qui existe entre la condition spirituelle et la condition physique, imaginant à tort que cette dernière serait supérieure à la première. Ils pensent que se débarrasser du corps, ce serait renoncer à tous les avantages, à tous les pouvoirs et à toutes les réalisations. Le travail, le progrès et le développement cesseraient, et l'âme serait hallucinée et immatérielle, incapable de se livrer à l'une des activités pour lesquelles la Terre lui offrait tous les avantages.

La mort mettrait pied à terre et dirait aux puissantes influences de l'esprit : « Jusqu'ici, mais pas plus loin » ; la tombe ouvrirait ses mâchoires et crierait à l'océan gonflé des capacités humaines : « Ici, tes vagues orgueilleuses seront arrêtées ». Tant qu'ils sont dans le corps, ils sont capables d'attaquer et de surmonter les difficultés, mais ils perdraient ce pouvoir, dès qu'ils le déposeraient dans la tombe. Telle est l'illusion entretenue par une partie de l'humanité ; nos amis de l'Église en forment une autre. Ils supposent, à juste titre, que si la communication était ouverte, le flot de la révélation se poursuivrait, mais ils s'imaginent volontiers que Dieu a dit son dernier mot à cet égard, et soutiennent donc que toute tentative de rompre le silence de la tombe serait un artifice du diable pour détruire leurs âmes. Mais un peu de calme et d'impartialité dans le raisonnement ne tarderaient pas à ébranler les fondements de ces deux objections et ouvriraient la voie à une plus grande lumière sur le sujet.

En premier lieu, le cerveau n'est pas l'esprit, mais simplement l'instrument commode qui lui permet d'agir dans certaines circonstances. Il existe entre les deux un fossé infranchissable, si profond et si obscur que l'homme le plus sage n'a pas découvert par quel moyen ils sont reliés. Fonder une hypothèse sur cette ignorance est le comble de la folie, et équivaut à déclarer que le violoniste est mort parce que les cordes de son violon sont cassées.

Le deuxième aspect de l'objection, celui de l'Église, est, peut-être, le plus incohérent des deux. Ils adorent un Dieu immuable, sans variabilité ni ombre de changement, dont la connaissance découlerait de l'immutabilité de ses lois. La Bible serait tissée, dans sa chaîne et sa trame, avec le ministère des anges. La réapparition du Christ après la mort serait la pierre angulaire de leur foi, sans laquelle elle serait vaine, et pourtant ils nient la possibilité d'une *communion* ouverte et affirment que ce Dieu immuable aurait changé, ou du moins que seule cette loi aurait changé, et que le ministère des anges aurait cessé.

- Vous avez raison dans vos accusations, dis-je, mais je ne vois pas le rapport avec le fait de ne pas pouvoir voir la Terre - si elle se trouve dans notre champ de vision.
- Ce qui te laisse perplexe peut s'expliquer très simplement, et tu verras alors que les deux exemples sont fondés sur une même vérité. Nos amis théologiens ne croient pas au ministère des anges, parce que nous sommes invisibles à leurs yeux ; tu es également incapable de percevoir notre contiguïté actuelle à la Terre pour la même raison. Pourquoi ? Tout simplement parce que tu as changé le point de vue de ton observation et que, ce faisant, de même que tu es devenu invisible pour la Terre et le physique, ils sont devenus tout aussi imperceptibles pour tes sens spirituels. Pour toi-même, tu es toujours aussi réel et tangible, mais pour les autres, tu es aussi irréel que ce que l'on t'a appris à croire. Il te faut donc considérer la Terre comme un monde imaginaire, intangible et presque immatériel, et c'est en tant que tel que je te l'indiquerai, tandis que toi, en tant qu'être spirituel, fais partie du monde substantiel et réel. N'est-ce pas contraire à toutes tes idées ?
- Certainement, mais comme la plupart des gens, mes idées étaient floues et insatisfaisantes.
- Mais vous nous considérez comme des créatures invisibles, immatérielles, impalpables ?
- Je suppose que oui, à chaque fois que je réfléchissais à la question.
- C'est comme cela que nous sommes pour eux en général, et qu'ils sont pour nous ; cela est dû au fait que le point de sensation de la résistance est différent. Il faut maintenant être en mesure de comprendre ce qui a été un mystère. Tu es toujours aussi réel et tangible, mais tout le reste a changé. Le monde des esprits est devenu objectif et naturel, tandis que la Terre est devenue invisible, dans une large mesure. Les bâtiments, les arbres et même les corps des hommes ne sont plus pour nous que ce nuage violet qui s'enroule autour des épaules d'une montagne, et qui n'offre plus aucune résistance.
- « Mais, Cushna ! » sursautai-je, alors que la révélation se dévoilait et que, suivant le mouvement de sa main, je percevais progressivement les contours fantomatiques des objets qui nous entouraient, « C'est la plus grande des surprises ! Comment puis-je la saisir ? »
- Il faut être patient, répondit-il. Un étudiant ne comprend pas une langue dès qu'il maîtrise l'alphabet, mais cela ne l'empêche pas de poursuivre son apprentissage, s'il est sage. Personne ne sait comment il est capable de penser, mais tout chercheur de vérité est heureux d'utiliser son cerveau, malgré les explications

qui lui échappent. Il en va de même pour notre développement. Chaque étape successive par laquelle nous passons aura son mystère, mais chacune sera résolue à son tour et donnera lieu à des problèmes plus importants, jusqu'à ce que tous nos pouvoirs soient déployés et que nous puissions voir Dieu. Si nos amis de la Terre reconnaissaient cela, ils rempliraient mieux leur mission.

- Je commence à voir maintenant la difficulté de les atteindre ; mais n'est-il pas possible de faire quelque chose pour corriger ces erreurs ?
- Oui ! L'amour triomphe de la mort, et cette grande loi qui gouverne et contrôle tout chez nous, est aussi le moyen par lequel nous pouvons atteindre et sauver l'humanité. La sympathie, qu'elle soit pure ou impure, vile ou noble, sainte ou impie, exerce une attirance naturelle pour ce qui lui ressemble, et son pouvoir n'est pas détruit par la tombe, comme tu l'as vu dans le motif de notre mission actuelle. L'amour relie l'âme à l'âme et a le pouvoir de combler n'importe quel fossé s'il est seulement fort et vrai. Ceci est partiellement admis sur Terre. Par exemple, il est permis qu'une mère qui est avec nous soit consciente du bien-être continu de son enfant, alors pourquoi devraient-ils nier la possibilité que l'information soit transmise dans l'autre sens ? Les expériences de l'enfant ne sauraient être d'aucune aide pour la mère, tandis que celles du parent apporteraient une contribution inestimable à l'enfant ? Pourquoi faudrait-il décréter telles connaissances inutiles et refuser telles autres qui seraient utiles ? Est-ce là la méthode habituelle de Dieu ? Pourquoi, alors, si l'amour peut percer les Brumes de la Terre et crier « Revenez ! », ne pourrait-il pas voyager avec la même force dans l'autre sens et crier « Avancez ! » ?
- Pourtant, des difficultés se dressent sur le chemin.
- Oui, mais en aucun cas insurmontables, car non naturelles. Elles découlent entièrement de la conception erronée que j'ai évoquée. Donnez-nous, côté Terre, une base opérationnelle qui pourrait exister si l'on suivait les simples enseignements de Jésus, et le reste serait très facilement accompli.
- J'aurais préféré revenir à la lumière du jour. Je pense que l'obscurité me cause plus de confusion qu'il n'en faudrait.
- Encore une erreur ! répondit mon compagnon avec un amusement manifeste. Tu n'es pas encore en mesure de saisir toute la situation. Tout ce que tu vois de réel est spirituel, mais les choses ne sont pas aussi noires qu'elles le paraissent naturellement en contraste avec la vie sans ombre à laquelle tu t'es habitué ces derniers temps. Les signes de l'aube se manifestent tout autour de nous et il ne fait aucun doute que le soleil se lève.
- Voulez-vous parler du soleil spirituel ?

- Oui ! Le Soleil de la Justice, qui chassera la nuit de l'égoïsme, de l'ignorance, de la bigoterie et de la superstition, et qui établira sur Terre la paix et la bonne volonté pour les hommes.
- Que signifie l'air froid et vif ?
- Le degré de charité enregistré par le thermomètre spirituel.
- Regardez cette ombre qui bouge, Cushna ; qu'est-ce que c'est ?
- Un homme dépourvu de spiritualité, et que nous voyons donc comme une ombre sombre, répondit-il. Au fur et à mesure que l'on devient christique, le corps s'illumine d'une gloire chatoyante qui correspond à la lumière sans ombre du paradis.
- Est-ce toujours ainsi ?
- Toujours.
- La quantité et la qualité de la lumière qui rayonne d'un homme indiquent sa condition réelle. Nous n'avons pas besoin qu'on nous le dise, il est impossible de nous tromper, parce qu'il est impossible de falsifier la preuve.

Quel éclairage ce simple événement avait jeté sur toute une série de passages bibliques qui avaient traversé mon esprit avec la rapidité de la pensée ; la prophétie d'Isaïe : « Voici, les ténèbres couvrent la terre, Et l'obscurité les peuples; Mais sur toi l'Éternel se lève, Sur toi sa gloire apparaît. »<sup>49</sup> ; le postulat de Saint Jean : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue. »<sup>50</sup> ; et la déclaration terriblement claire du Sauveur : « Et ce jugement c'est que, la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises. »<sup>51</sup>. Puis, involontairement, d'autres paroles me vinrent à l'esprit, qui donnèrent de la force à la vive illustration que m'offraient ses remarques : « Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée »<sup>52</sup>. Quelle autre révélation s'offrait ici à moi de la terrible sublimité et de la réalité de la vie !

Mon compagnon ne me laissa pas longtemps pour réfléchir à ces choses avant de me rappeler la raison particulière de notre visite et de m'indiquer qu'il souhaitait porter son attention dans cette direction. En le suivant, mes yeux s'habituaient au crépuscule dans lequel nous nous déplaçons et, bien que tout restât encore indistinct et dans l'ombre,

---

<sup>49</sup> *Esaïe*, 60 : 2.

<sup>50</sup> *Jean*, I : 5.

<sup>51</sup> *Jean*, 3 : 19.

<sup>52</sup> *Matthieu*, 5 : 14.



je pus mieux en tracer les contours et comprendre ce que nous étions en train de traverser.

## Chapitre XIII

### Deux illustrations

Nous entrâmes alors dans l'enceinte d'un cimetière. Je voyais les monuments vaporeux se dresser comme des fantômes vêtus de gris pour garder les divans sur lesquels dormaient les morts. Non loin de nous se trouvait une femme que j'identifiai au premier coup d'œil comme l'objet de notre sollicitation. Elle se tenait à côté d'une tombe fraîchement bâtie, sur le monticule de laquelle je discernai bientôt une autre jeune femme, assise, la tête enfouie dans ses mains, en train de pleurer. Aucune explication n'était nécessaire pour me faire comprendre qu'il s'agissait d'une des amies dont le chagrin irrépressible avait arraché cette âme sœur à la paix et au bonheur pour lui faire vivre une expérience dont, pour l'instant, je n'avais pas la moindre idée de la nature. J'étais plus qu'intéressé. C'était ma première leçon sur le pouvoir de l'amour à vaincre la mort. Ces fines lignes violettes, auxquelles j'avais fait allusion, étaient plus brillantes et plus fortes maintenant, liant leurs âmes dans une union plus étroite, tandis que je voyais des éclairs continus de sympathie aller et venir, parfaitement lus et compris par l'une, mais par l'autre, hélas, non écoutés et inconnus, tant elle était inconsciente des désirs de son cœur.

Comme je désirais pouvoir briser les dernières traces de cette barrière et les voir tomber dans les bras l'un de l'autre, l'abîme de leurs larmes comblé et le fossé détruit ! Dans ma sympathie, je devins si impatient d'essayer d'accomplir cela que Cushna me fit reculer, de peur que mon impatience ne ruine ce qui, autrement, était à portée de réussite.

Il était aussi calme et impassible que les pierres tombales qui nous entouraient, sans la moindre trace de sentiment ou d'émotion, jusqu'à ce que je finisse par me demander s'il pouvait vraiment être le même homme qui avait exprimé des sentiments aussi profonds à l'égard de Marie. J'ai découvert plus tard que son calme n'était que la placidité de la confiance, chaque pouvoir qu'il possédait était en alerte, attendant et surveillant qu'il pût rendre le service le plus substantiel quand le moment de le faire arriverait.

C'était un spectacle poignant de voir l'amour de la sœur en pleurs s'enrouler autour de la forme spirituelle, malgré la réticence évidente de cette dernière à céder à l'influence du chagrin.

Pauvre enfant, quel autre sort aurait pu être le sien à ce moment-là sans le flot de ce chagrin inconsidéré ! Qu'elle s'en était rendu compte n'était que trop manifeste. Son amour n'avait pas changé, mais si seulement elle s'était reposée un peu plus longtemps !

Si elle avait acquis un peu de force, ou si elle avait su de quelle manière elle pouvait aider et rendre service à l'endeuillée ; mais elle était maintenant impuissante ; elle devait souffrir en étant témoin de sa souffrance, sans avoir le pouvoir d'y remédier. Le triomphe du chagrin devint momentanément apparent, les lignes se rétrécissant sans cesse les avaient attirées côte à côte, et le bras de l'immortelle passa sans se faire sentir autour de la forme tremblante de sa sœur moins fortunée ; ses lèvres, trop célestes pour que la chair puisse les sentir, pressèrent de baisers ce front palpitant dans une vaine tentative d'apaisement et de calme, jusqu'à ce que j'en vinsse à me demander comment il était possible qu'un voile pût s'élever entre elles.

Le moment semblait venu pour Cushna d'agir, et il fit immédiatement connaître notre présence, encourageant en même temps notre amie à parler à sa sœur, démarche qu'aussi étrange que cela puisse paraître, elle n'avait pas encore tenté depuis notre arrivée. Au son de sa voix, elle se tourna avec un regard mi-interrogateur, mi-incrédule, comme pour demander : « Si elle ne peut pas me voir, comment peut-elle m'entendre ? » mais il la persuada et lui promit son aide, par laquelle cela pourrait être possible, du moins suffisant pour faire une petite impression, jusqu'à ce que je visse qu'elle commençait à espérer même si elle tremblait de peur.

Retirant doucement son bras, elle se releva, puis se jeta à genoux devant la jeune fille en pleurs, la regarda fixement en face et murmura :

— Sarah ! Ma chérie ! Sarah !

Le son était doux et musical comme un zéphyr d'été, et son succès, je pense, avait même dépassé les attentes de Cushna. La jeune fille leva la tête, les larmes cessèrent un instant de couler. Elle regarda autour d'elle comme si elle ne savait pas si l'écho de son propre chagrin l'avait trompée ou si elle avait réellement entendu une voix. L'amour lutta contre la peur, et le doute contre un fort désir, mais la peur et le doute finirent par l'emporter et le chagrin reprit son emprise.

Le succès, cependant, avait dépassé toutes les espérances. Quelque chose avait été accompli, et le résultat final ne décourageait nullement la locutrice. N'avait-elle pas cessé de pleurer un instant ?

— Parle encore, dit Cushna d'un ton encourageant.

La voix douce retentit à nouveau, mais cette fois, elle était accompagnée d'une telle intensité d'amour et de compassion qu'elle devait certainement anéantir tout doute dans l'esprit de la sœur.

— Sarah, ma chère ! Ne pleure pas, c'est moi, Lizzie. J'ai senti ton chagrin, et il m'a ramenée du Ciel.

Cette fois, la voix se fit entendre plus distinctement ; elle leva la tête avant que le message ne fût à moitié terminé, et les yeux, baignés encore de larmes, se tournaient

anxieusement dans toutes les directions. Personne n'était visible ; d'où pouvait venir la voix ? Il n'y avait aucun doute à ce sujet ; le timbre ancien et familier lui était trop bien connu pour cela, bien que le son fût venu si doucement qu'il se distinguait à peine de ses propres pensées. Ah, voilà peut-être la solution. C'était exactement ce que Lizzie aurait dit, et sa mémoire l'eût trompée si elle n'avait pas encore imaginé qu'elle avait de nouveau entendu sa voix. Afin d'éviter une seconde déception, Cushna s'approcha et exerça toute son influence sur la jeune fille dont l'esprit était si troublé, tout en disant à Lizzie de l'appeler encore une fois. L'espoir et la certitude finirent par l'emporter. Il n'y avait pas la moindre place pour le doute : c'était sa sœur qui lui avait parlé, même si elle était invisible. Avec un cri de joie, elle se leva d'un bond et se dépêcha de rentrer chez elle avec l'heureuse nouvelle.

Nous la suivîmes. Lizzie était exaltée par la plénitude de ce succès inattendu. Cushna était redevenu calme et réfléchi ; j'étais dans un état de stupéfaction indescriptible. Si ce dont je venais d'être témoin était bien ce qu'il semblait être - c'est-à-dire si c'était réel et non un rêve - la mort était une chimère qui disparaîtrait bientôt, et la déclaration du Christ à Marthe – « Celui qui vit et croit en moi ne mourra jamais »<sup>53</sup> - deviendrait un fait littéral, au lieu d'une illustration spirituelle. La distance qui nous séparait maintenant de la Terre était déjà devenue si petite qu'un faible murmure pouvait la traverser et être distinctement entendu de l'autre côté ; bientôt ce ne serait plus qu'un voile, peut-être assez mince et transparent pour que nos formes deviennent visibles ; puis la déchirure - et tout serait rétabli.

Mais c'était prématuré pour le moment.

La joyeuse nouvelle dont elle était porteuse donnait de la vélocité aux pas de Sarah qui se hâtait de rentrer chez elle pour annoncer que sa sœur n'était pas morte, comme avec Marie-Madeleine, apportant la nouvelle que la pierre avait roulée du tombeau.

- Elle m'a parlé alors que j'étais assise sur sa tombe, cria-t-elle dans un état d'excitation survoltée. Je ne pouvais pas le croire au début, mais elle a parlé de nouveau, m'a appelé par mon nom et m'a dit qu'elle était ici ; mais je ne pouvais toujours pas croire que c'était vrai. Puis, je l'ai entendue pour la troisième fois, et je n'ai pas pu en douter.

Elle n'est pas morte, elle est toujours avec nous, même si nous ne la voyons pas. Elle est là ! Écoutez ! Écoutez ! et vous l'entendrez comme je l'ai entendue !

Pauvre âme ! L'exubérance de sa joie fut attribuée à un esprit dérangé, et les parents et amis pleurèrent encore plus de voir que le chagrin de la mort d'une enfant avait fait perdre la raison à l'autre.

---

<sup>53</sup> Jean, 11 : 26

C'est en vain que Lizzie essaya de faire connaître sa présence ; sa voix douce et tendre ne pouvait être entendue dans la clameur d'un préjugé aussi puissant. Elle attendit un moment de calme aux côtés de sa sœur pour lui parler à nouveau, mais si sa voix fut entendue, elle ne suscita plus la joie retrouvée - les eaux froides de la bigoterie l'avaient trop bien étouffée pour la rallumer, en tout cas pour le moment. À cette découverte, elle aussi se mit à pleurer ; la Terre s'éloignait du Ciel ; le gouffre qui, pendant un bref instant, avait été franchi et semblait si brillant d'espoir, était redevenu un gouffre noir et infranchissable, et cette ignorante présomption des amis de la Terre avait le pouvoir d'obscurcir les joies du paradis.

Les attentions de Cushna visaient à présent à attirer Lizzie loin de la maison où les influences de l'attraction avaient entièrement cessé d'opérer, l'amour ayant été supplanté par une intolérante superstition. Dans ces circonstances, son dévouement pur et désintéressé exerça sur elle une force plus grande, elle se tourna vers la sympathie, et comme dans le cas de Marie, son chagrin céda la place à l'épuisement. Cushna lança alors des appels à l'aide, la confiant à des amis pour la ramener à Siamedes, où elle dormirait à nouveau.

- Combien de temps va-t-elle dormir cette fois-ci ? demandai-je, alors qu'ils nous quittaient.
- Je ne saurais le dire ; sans doute aussi longtemps qu'avant ; le temps varie selon les circonstances.
- Reviendra-t-elle ici ?
- C'est très possible, répondit-il ; j'ai connu des amis qui sont revenus trois ou quatre fois. D'autres sont tellement attirés par ce chagrin malencontreux qu'ils en sont prisonniers et qu'ils refusent presque tout ce qui peut les en éloigner.
- Comme cela aurait été différent si sa sœur avait pu la voir et l'entendre !
- Pas du tout, on n'y aurait vu qu'une preuve supplémentaire de la folie de la pauvre fille.
- Quand nous avons quitté la tombe, j'ai cru que tout finirait bien.
- Je n'espérais pas du tout un tel résultat ; l'expérience m'a appris que ce n'est pas le cas. Je serai plus optimiste si je sais que les mortels sont prêts à admettre la possibilité pour nous d'avoir atteint une connaissance qui les dépasse actuellement. Mais nous ne pouvons pas trop attendre d'eux tant qu'ils croient que notre seule occupation est de chanter « Gloire, gloire, gloire ! » ou de nous tourmenter dans d'indicibles souffrances. Ils feraient la guerre, tandis que nous porterions les lauriers ? Ils perfectionneraient la raison et le savoir, tandis que

nous nous reposerions de nos labeurs ? Ils nous tiennent dans une estime comparable à celle des volumes anciens sur les étagères de la bibliothèque de la vie, vieillis, peu fiables à suivre, et certainement extrêmement dangereux à consulter.

- Cela ne vous décourage-t-il pas dans votre travail ?
- Non ! Notre connaissance du gouvernement de Dieu nous montre que toutes les idées erronées des hommes ne peuvent que retarder, mais non empêcher, le triomphe final de la vérité. Ils attachent une importance indue à la vie terrestre, et attribuent les grands bénéfices, qui sont les caractéristiques propres de notre monde, à la condition terrestre. Pour eux, tout est déterminé dans les soixante-dix premières années ; le temporel gouverne l'éternel ; le fini contrôle l'infini ; les choses qui leur paraissent inexistantes sont placées sous la juridiction de celles qui le sont. Or nous savons mieux et, par conséquent, nous pouvons attendre, s'il le faut ; en même temps, nous comprenons bien la nécessité d'un bon commencement.
- N'est-ce pas là une doctrine quelque peu dangereuse à prêcher ? demandai-je.
- Pourquoi ? C'est la vérité, et je ne crains pas les conséquences lorsque la vérité est dite. Si la déclaration de l'Amour de Dieu n'est pas assez forte pour attirer tous les hommes à Lui, la suppression de cette vérité, ou la construction de n'importe quel système de terreur ne conduira jamais les hommes à Lui. Si Dieu a conçu un plan de salut, cela montre à quel point l'homme s'arroge toute la connaissance lorsqu'il ose intervenir pour le réviser et le corriger.
- Je frémis presque à l'idée de la façon dont certains hommes vivraient, répondis-je, s'ils étaient assurés que les erreurs de la vie pouvaient être corrigées par la suite.
- C'est parce que tu ne vois qu'une partie de la vérité. Voyons comment les choses se passeraient si tout était dit. Supposons un instant que la communication entre les deux mondes soit un fait reconnu, et que Marie puisse raconter sur Terre l'histoire de ses expériences dans l'un et l'autre monde, telle que tu l'as entendue, pense-tu que beaucoup de ses auditeurs chercheraient à attiser sa jalousie ?
- Non ! répondis-je. S'ils pouvaient l'entendre comme je l'ai entendu, personne n'oserait en assumer les conséquences.
- Alors pourquoi craindre la proclamation de toute la vérité, puisqu'il ne s'agit que de l'application d'une conséquence juste – « Tout ce qu'un homme sème, il le récoltera aussi », mais la moisson sera naturelle et non vindicative.

- Vous avez raison, Cushna, j'ai été obligé de reconnaître que mon idée était injuste, parce qu'ignorante.
- Maintenant, dit mon compagnon, je vais te donner un aperçu d'un côté plus positif de notre travail, où tu verras tous les résultats obtenus que tu attendais entre Lizzie et sa sœur, et ainsi, une raison d'espérer.

J'eus à peine le temps d'exprimer mes remerciements que nous entrâmes dans une pièce presque aussi tangible que nous-mêmes. Cet état de fait me laissa très perplexe sur le moment, mais je découvris par la suite qu'il était dû à la spiritualité de l'homme, qui l'utilisait comme bureau. La maison était l'une de ces modestes habitations artisanales qui fleurissent dans la banlieue sud de Londres, construite pour être occupée par deux familles, et la pièce en question, à l'étage supérieur, était celle prévue pour une cuisine. Le porte-assiettes servait d'étagère à une très modeste bibliothèque, tandis que le mobilier se composait d'un fauteuil, d'un canapé et d'une table, où était assis un homme qui n'avait pas encore atteint la fleur de l'âge et qui était manifestement très intéressé par un livre. Cushna me demanda d'observer l'effet différent de ses paroles par rapport à celui des premières paroles de Lizzie à sa sœur.

- James ! dit-il d'une voix à peine plus haute qu'un murmure.

Instantanément, le lecteur releva la tête, nous regarda avec un sourire de bienvenue et répondit :

- Oh ! Cushna, c'est toi ?
- Oui, es-tu occupé ?
- Pas si tu as besoin de moi, lui répondit-il.
- Je souhaite montrer à ce frère à quel point il est facile de parler avec toi, alors j'aimerais que tu écrives un message pour nous.

Le livre fut mis de côté, le papier et la plume furent à portée de main en un instant, et il attendait pour débiter. Dans le ravissement de cette nouvelle révélation, tout le reste fut, pour le moment, chassé de mon esprit. Tout était si naturel que j'oubliais presque que j'étais passé dans le monde des esprits. Il n'y avait même plus d'ombre entre les deux états, il n'y en avait plus deux, mais seulement deux aspects d'un seul.

- Peut-être souhaites-tu transmettre un message ? proposa Cushna.
- Je voudrais bien, mais cette révélation m'a achevé, répondis-je.
- Alors je le ferai. Voyons voir, que vais-je dire ?

- Le moment est bien choisi pour te lancer dans une improvisation, dit le scribe en attente.
- Très bien. Tu peux l'appeler :

### Le Passage de la Mort

Ô frères de la Terre,  
Où l'âme prend naissance,  
À la pensée du Jourdain<sup>54</sup> qui frémit  
Quand je me suis endormi, j'ai découvert que l'abîme  
Était l'onde d'un nuage, et non d'un fleuve.  
Les hommes disent que le tombeau  
Se cache dans les ténèbres,  
D'où sortent les démons et les diables ;  
J'ai traversé l'endroit  
Dans ma course,  
Et je vous dis qu'il n'y a pas de vallée.  
On dit, comme un gardien,  
À la porte qui est barrée,  
Un ange se tient au garde-à-vous ;  
J'ai parcouru le sol,  
Mais je n'ai trouvé aucun obstacle,  
Je vous le dis : il n'y a pas de porte !  
Il n'y a pas de porte où les hommes tremblent,  
Pas de vallée sombre et basse,  
Aucune rivière ne s'oppose à votre course ;  
Je n'ai ressenti qu'un seul frisson...  
Puis un silence... tout était calme,  
Et me voilà sur les pentes, à travers les Brumes.

Il n'y eut ni hésitation, ni doute, ni incertitude du début à la fin du message ; ni étonnement ni surprise de la part du secrétaire, qui écrivait aussi calmement qu'un employé recevant des lettres sous la dictée de son employeur. Je réalisais pendant ces quelques minutes que si aucun autre lien n'existait sur toute la Terre, celui-ci était tout à fait suffisant pour maintenir les deux domaines de la vie dans un lien d'union indissoluble, et qu'il pouvait être renforcé jusqu'à ce que toutes les erreurs de la chair

---

<sup>54</sup> Pour Israël, le Jourdain séparait le désert du pays de la promesse (cf. *Josué*, 3 : 1). Pour le chrétien, il symbolise la mort comme terme de la vie dans le corps sur Terre et le passage au Ciel dans la présence du Seigneur.



soient corrigées, et que le dernier enfant rebelle de la Terre ait répondu à l'invitation de son Père : « Viens ».

La rédaction terminée, il la relut, puis la mit de côté pour l'ajouter à un volume de messages de ce genre, qui, de temps à autre, étaient reçus en provenance d'un grand groupe d'esprits au service desquels ce maître vraiment inspiré s'était mis. Ce travail accompli, il demanda :

- Puis-je faire autre chose pour toi ?
- Non pour le moment.
- Devrais-je voir Zangi bientôt ?
- Je peux lui transmettre un message, si tu as besoin de quelque chose.
- Tu pourrais lui dire qu'Aylmer ne va pas très bien, et que je serais heureux qu'il s'occupe de lui.
- Qu'y a-t-il ?
- Oh ! pas grand-chose, mais cela lui donne un prétexte pour réclamer Zangi.
- Dis à l'enfant que je le préviendrai immédiatement. Que Dieu te bénisse !

On m'informa que la communication avait été si bien établie avec cette famille que plusieurs des enfants discutaient avec nous presque aussi volontiers que le père. Pourtant, rien ne les distinguait du commun des mortels. Il s'agissait d'un privilège sacré, qui impliquait une grande responsabilité, et qui n'avait donc jamais été exhibé devant la foule vulgaire pour satisfaire une curiosité morbide. Peu de gens avaient été mis au courant des faits stupéfiants, et moins encore avaient été autorisés à être présents lors d'une telle entrevue. En présence de cette famille, certains de nos amis avaient même pu prendre un corps solide, comme les anges le faisaient autrefois, et répondre aux exigences médicales - entre autres - . L'attachement de ce petit garçon - âgé de huit ans seulement - pour Zangi était dû à la gratitude pour le rétablissement instantané d'une cheville disloquée dont le médecin avait dit qu'il faudrait des semaines avant de pouvoir s'en servir.

- Cushna ! m'écriai-je avec étonnement, y aura-t-il un jour une fin aux surprises que vous me faites ? Vous en parlez comme si tout cela était aussi naturel que de passer d'une rue à l'autre.
- C'est d'autant plus vrai, répondit-il, quand nous avons la base nécessaire d'amour sur laquelle travailler, et un esprit prêt à répondre lorsque nous parlons. L'homme qui nous écoute sera entendu par nous et recevra une réponse à son appel. C'était

le secret de l'inspiration des prophètes des temps anciens. Dans cet exemple, tu n'as rien vu de nouveau, mais tu as simplement pris conscience du fait que les anciennes méthodes et les anciennes bénédictions n'ont pas été modifiées ou supprimées. Je sais que c'est étrange et surprenant, mais c'est parce que l'humanité a erré et s'est éloignée de la vérité, ayant vendu son privilège de naissance de la libre *communion* pour une soupe ecclésiastique, et non parce que Dieu a changé ou que son système de gouvernement a été modifié de quelque manière que ce soit. Mais les jours de cet égarement sont comptés. Ce canal de communication n'est qu'un parmi des milliers d'autres qui ont été ouverts à présent, et que nous utilisons constamment pour « faire taire le faux et faire entrer le vrai »<sup>55</sup>.

- Personne n'a besoin qu'on lui dise que le credo et la raison sont en désaccord ; c'est ce qui m'a maintenu toute ma vie en dehors de l'Église.
- L'une des illustrations les plus flagrantes se trouve dans la position que l'Église a presque universellement adoptée en ce qui concerne la communion avec les esprits. Il est enseigné comme un article de foi que les mauvais esprits possèdent et exercent le pouvoir de communiquer avec l'homme ; ils peuvent apparaître, discuter et conclure des accords avec, et même prendre possession des corps de ceux qui sont en affinité avec eux. Mais les saints hommes et les saintes femmes qui ont quitté la Terre n'ont pas de tels pouvoirs ou privilèges, la permission de communiquer leur ayant été retirée depuis longtemps parce que leur mission étaient remplies. Dès que l'on fait intervenir la raison dans une telle doctrine, on la fait voler en éclats, sans même évoquer le caractère immuable de Dieu, qu'il faut toujours garder à l'esprit. Elle Le rend arbitraire et injuste au sens le plus cruel du terme, en accordant à Ses ennemis des avantages qu'Il refuse à Ses amis ; elle donne d'énormes facilités de tentation aux puissances des ténèbres, mais refuse la même liberté d'action aux esprits tutélaires qui accompagnent les enfants de la lumière ; elle ouvre de plus larges avenues sur le chemin de la destruction, tandis qu'elle ferme l'un des chemins les plus lumineux qui conduisent à la vie. Pourtant, tout en disant que « Dieu ne fait point acception de personnes », qu'« Il ne veut pas la mort d'un pécheur », qu'« Il sauvera jusqu'à l'extrême tous ceux qui viendront à lui », ils ne sont pas capables de voir que leur théologie place un grand obstacle sur le chemin de tous ceux qui essaient de venir.
- Mais est-ce avéré, demandai-je, que les mauvais esprits aient les mêmes facilités de communication que les bons ?
- Si tu te rappelles deux vérités très simples, répondit-il, elles t'aideront à résoudre de nombreux problèmes autrement mystérieux. Premièrement, il n'y a aucune soumission à la force dans nos conditions de vie. Tu en as déjà vu des exemples.

---

<sup>55</sup> Détournement de l'expression populaire « ring out the old and ring in the new », utilisée pour dire adieu à l'année écoulée et pour accueillir la nouvelle.

Chaque âme est libre de faire son propre choix, mais elle choisit naturellement ce qui lui convient le mieux. Sur Terre, les prairies sont l'habitat naturel des moutons, l'eau des poissons et l'air des oiseaux ; il n'est pas nécessaire - et on ne cherche pas à le faire - d'imposer des restrictions pour empêcher l'un d'eux d'empiéter sur le domaine de l'autre, car il suffit qu'ils ne soient pas constitutionnellement aptes à le faire. Il en est de même pour nous : le pêcheur ne peut pas plus habiter dans la région du saint que la brebis ne peut s'élever en compagnie de l'aigle.

Le deuxième point à retenir est le pouvoir de sympathie. Il est presque omnipotent. Comme tu viens de le voir dans le cas de Lizzie, il en est ainsi dans toute la création, le semblable attire le semblable. En l'absence de toute force de dissuasion, lorsque cette attraction de sympathie a été établie, qu'elle soit de nature sainte ou impie, les âmes gravitent naturellement l'une vers l'autre ; mais aucune âme de notre côté n'ignore qu'elle est individuellement responsable de ce qui en résulte. Avec les idées erronées qui existent actuellement, il n'est pas surprenant que les esprits inférieurs et ignorants ressentent une plus grande attirance pour la Terre.

- Vous vous inquiétez donc de l'état actuel de votre communication avec la Terre, qui est quelque peu déplorable ?
- En aucun cas. L'époque actuelle sur Terre est caractérisée par une grande soif de connaissance - il y a un désir sincère de rechercher la vérité. L'âme humaine a toujours éprouvé un désir naturel de déchirer le voile qui cache l'immortalité - un désir né de l'inspiration qui anticipe le succès. Des âmes audacieuses, malgré les anathèmes de l'Église, ont poussé l'enquête jusqu'à ce que le voile cède et que la lumière jaillisse. Mais les chercheurs, tout en se libérant des erreurs dans une direction, se trouvent généralement attachés avec plus de ténacité encore à d'autres qui se trouvent dans une autre direction, de sorte que l'attraction qu'ils exercent ne s'exerce pas sur des esprits que la vérité a rendus entièrement libres, mais sur des esprits inférieurs qui se trouvent en étroite affinité avec leurs propres désirs.

Je dois ici te mettre en garde contre une nécessaire distinction entre ceux que j'ai appelés les amis inférieurs de notre côté et [les esprits] les plus bas. Nous ne sommes pas encore, en tout cas, divisés en deux classes - le bien et le mal ; mais la méthode de division que j'ai indiquée suggère naturellement des degrés presque innombrables de conditions à travers lesquelles il serait tout à fait impossible de tracer une ligne de démarcation. Or, la classe d'âmes attirée par ces chercheurs est spirituellement en affinité avec eux-mêmes, mais en raison de leur vie avec nous, ils peuvent enseigner de nombreuses vérités qui prépareront le chemin pour des disciples plus élevés et plus puissants qui leur succéderont.

Les perspectives actuelles ne sont donc pas du tout tristes, mais au contraire pleines d'espoir et de promesses.

## Chapitre XIV

### La relation du Sommeil à la Mort

À ce moment-là, nous avions retraversé les Brumes, ce qui me rappela mon désir de vérifier la distance relative des deux mondes l'un par rapport à l'autre. Mon compagnon, accédant immédiatement à ma demande, me conduisit à un endroit propice à l'observation. Je m'étais alors habitué à la pénombre qui régnait sur la Terre ombrageuse et, comme les lumières et les ombres se confondaient à nouveau dans un doux crépuscule au-dessus de la frontière, je n'eus aucune difficulté à obtenir mes informations.

Une fois de plus, je pus constater l'erreur de parler des deux états comme de deux mondes, puisqu'ils avaient entre eux la même relation que la mer avec la terre, de même que les Brumes n'étaient que des embruns, et les vapeurs qui s'élevaient n'étaient que des vagues de l'une se brisant sur les rivages de l'autre.

La comparaison n'était pas satisfaisante, mais je n'en connaissais pas d'autre qui convînt mieux à mon propos. Du côté immortel, ce rideau vapoureux était suspendu dans un paisible repos, mais vers la Terre, il se gonflait et roulait comme la vague agitée d'une marée qui s'écoulait. Tantôt il se contentait d'onduler le long du rivage, tantôt il prenait de la force et se jetait au loin, tandis que dans son retrait, je le voyais emporter vers le large les âmes de ceux pour qui il avait été commissionné. Certains étaient rejoints par le doux courant de la vague après que la force de son déferlement était épuisée, les quilles de leurs barques étant lentement soulevées sur les sables du temps, puis emportées paisiblement dans les Brumes sur l'océan de l'éternité. Sur d'autres, la vague déferlait avec toute sa force et sa fureur, faisant craquer et couler leurs frêles embarcations dans une agitation sauvage, tandis que les amarres étaient arrachées et que chaque bateau non préparé était emporté dans la bataille contre le ressac d'une mer inconnue.

- Ceux-là sont des dormeurs qui rendent visite à leurs amis, répondit-il.
- Est-il possible que tant de gens reviennent ? demandai-je avec étonnement.
- Tu te trompes ; je ne parlais pas d'un retour sur Terre, comme ce fut le cas pour Lizzie. Il s'agit de personnes encore dans leur corps qui, pendant les heures de leur sommeil, se sont éloignées de la Terre pour rencontrer leurs amis qui sont avec nous.

- Pourquoi donc Cushna ?
- « Est-ce encore une surprise pour toi ? ». Mon compagnon rit aux éclats devant l'étonnement qui se lisait sur mon visage. « Ah ! mon frère, Paul avait plus que raison lorsqu'il a dit : « Ce sont des choses que l'œil n'a point vues, que l'oreille n'a point entendues, et qui ne sont point montées au cœur de l'homme, des choses que Dieu a préparées pour ceux qui l'aiment. »<sup>56</sup>. Nous ne pouvons seulement te donner qu'un aperçu de quelques-unes des voies de recherche qui s'ouvriront successivement à ton étude, jusqu'à ce que tu sois submergé par la contemplation des dispositions illimitées prises pour notre bonheur par Son amour infini. »
- Laissez-moi vous comprendre, Cushna. Voulez-vous dire qu'avant la mort d'une personne, lorsque le corps est plongé dans son sommeil habituel - entre la nuit et le matin - l'âme a le pouvoir de s'éloigner pour rejoindre ses amis décédés et communier avec eux ?
- C'est précisément ce que je souhaite te faire comprendre.
- Mais...
- Je suis parfaitement préparé à ton étonnement, répondit-il, mais ce que je te dis est néanmoins un fait ; tu l'auras mieux compris si tu t'étais contenté de rentrer à la maison avant d'entamer ce tour de reconnaissance.
- « À la maison ? » répondis-je, alors qu'un nouveau flot de questions et d'associations déferlait autour de moi à la mention de ce seul mot, car, lorsqu'il le prononçait, il semblait chargé de musique, de paix et de l'accomplissement de tous les désirs qui ne m'avaient jamais troublé ; mais je l'écartai pour l'instant afin d'en apprendre davantage sur cette nouvelle révélation. « Comment aurais-je pu le savoir ? »
- Car c'est là que tu aurais touché le point de réminiscence, et à ce moment-là, toutes les expériences de ta vie de sommeil t'auraient été restaurées.
- Mais cela semble incroyable, répondis-je.
- Les choses ne sont pas toujours ce qu'elles semblent être, dit-il. Parlons un peu de cette question, et je pense que tu verras bientôt que la porte des possibilités est pour le moins entrouverte, si ce n'est grande ouverte.
- Pour commencer, l'homme est créé à l'image de Dieu, ce qui s'entend bien sûr dans un sens spirituel plutôt que physique, car Dieu est esprit. Ce rejeton, cette émanation ou cet engendrement de Dieu, qui devient l'homme, possède donc les

---

<sup>56</sup> *Corinthiens*, I, 2 :9

caractéristiques de sa source ou de son origine. « Celui qui maintient Israël ne sommeille ni ne dort »<sup>57</sup>, et l'esprit est comme son Dieu - il possède la qualité inhérente de la continuité de l'action ou de l'opération. Sur Terre, le corps physique est l'organe par lequel l'esprit travaille, mais comme il n'est capable que d'une quantité limitée de travail avant que la fatigue ne l'emporte, une période de repos et de récupération devient nécessaire. L'esprit est toujours volontaire, c'est la chair qui est faible, et la nuit a donc été décrétée pour satisfaire aux exigences du corps ; mais il n'y a pas de nuit au Ciel, tout simplement parce que la partie spirituelle de l'homme ne se fatigue jamais, et n'a donc pas besoin de se reposer dans le sens où le corps l'exige. Cependant, comme le sommeil est un état d'inconscience impossible à retrouver pour l'esprit immortel, il est absolument nécessaire que l'esprit se retire du corps de sorte que ce dernier puisse faire valoir le premier, et ainsi, en l'absence de toute restriction physique dans l'état d'esprit, quoi de plus naturel que de reprendre la *communion* avec les esprits à ce moment-là ?

- Quelle est donc la différence entre le sommeil et la mort ?
- Très peu en effet, pour ce qui est de quitter le corps, mais dans le cas du dormeur, une disposition est prise pour son retour, au moyen de la ligne de vie, une ligne électrique brillante, très semblable à celles que tu as vue récemment, par laquelle une sorte de communication téléphonique entre l'âme et le corps est maintenue. Tant que cette ligne reste intacte, l'âme a le pouvoir de revenir, une fois qu'elle est rompue, alors le sommeil devient la mort.
- Comment chaque dormeur peut-il s'assurer de trouver l'ami désiré ?
- Tout est prévu pour cela, comme pour tout le reste, répondit-il, de même qu'il existe des localités adaptées à toutes les conditions possibles d'âmes qui ont quitté le corps, de même il y a un état de sommeil - une frontière, ou une condition à mi-chemin - où ces rencontres ont lieu. Nous nous rendrons à l'un de ces rendez-vous si tu le souhaites.
- J'en serais ravi, répondis-je. Mais tous les dormeurs viennent-ils ici ?
- Rien ne les empêche de le faire s'ils le souhaitent, et je ne doute pas que la grande majorité de l'humanité le fasse.

Il y a deux raisons à cela. Je prendrai d'abord celle qui existe naturellement, car c'est celle qui s'explique le plus facilement. Je t'ai déjà indiqué la raison pour laquelle nous sommes invisibles pour nos amis de la Terre, et eux invisibles pour nous. Nous nous trouvons chacun en dehors de la portée des facultés perceptives de l'autre, et il y a entre nous un abîme que seule la sympathie peut combler.

---

<sup>57</sup> Psaumes, 121 : 4-5.

Cette même difficulté existe entre le cerveau physique et son équivalent spirituel, empêchant la traduction de la mémoire de la condition supérieure dans la condition inférieure. Cependant, la tâche n'est pas du tout désespérée ; comme je l'ai dit, la difficulté est naturelle et peut donc être surmontée ; l'état de sommeil pourrait alors être mis à contribution comme un facteur très important dans la régénération du monde.

— Comment ?

— En orientant plutôt qu'en réprimant les tendances naturelles à se souvenir, que l'on retrouve généralement chez les enfants. Si l'on pouvait seulement les cultiver, on ne saurait estimer l'avantage et la consolation que l'on pourrait ainsi se procurer en effaçant l'idée de la mort.

Permets-moi de supposer un cas qui n'est pas rare. Un enfant unique et très aimé meurt alors qu'il n'a que deux ou trois ans, mais la mère endeuillée vit encore pendant vingt, trente ou peut-être quarante ans, son seul espoir étant de retrouver son enfant chéri au Ciel.

Supposons que la joie de leurs retrouvailles soit entièrement réglée par la reconnaissance mutuelle qu'ils auront l'un pour l'autre au moment où cette rencontre aura lieu. Aucun rapport n'a eu lieu pendant le long intervalle ; la mère a continué à penser à son enfant, tandis que le petit ange ne se souvient que vaguement de la jeune mère qu'il a connue il y a longtemps. Mais finalement, au lieu de ces espoirs, l'enfant verrait une femme étrange, au visage ridé par les soins, aux cheveux argentés, à la forme affaiblie et courbée, à tel point qu'il ne reconnaîtrait pas la mère qu'il a attendu.

Qu'en est-il de la mère ? Dans cette femme « belle dans toute l'expansion de l'âme », serait-il possible qu'elle ait retrouvé son enfant ? La mort l'aurait-elle dépouillée, et n'y aurait-il aucun moyen au Ciel de procéder à son rétablissement, si tel était le cas ? Dieu merci, ce n'est pas le cas !

Tournons-nous vers les réalités qui existent et apprenons combien Dieu est, dans de tels cas, bien meilleur que ce que les hommes imaginent. Lorsque l'enfant est amené ici, les lignes d'amour sont attachées, avec lesquelles tu t'es maintenant familiarisé ; mais dans ce cas, il y a un agent compensateur qui entre en action pour empêcher toute influence indue d'être exercée jusqu'à ce que l'enfant soit en mesure de comprendre. Ceci est accompli par l'ange gardien du petit, qui devient alors son instructeur, son infirmier si tu veux, et dont une partie du travail consiste à développer l'amour qui existe actuellement entre son enfant et sa mère, car aucune rupture d'amour n'est jamais permise de notre côté. Cela ne peut se faire que si le péché de la mère la prive de sympathie à l'égard de l'enfant. C'est



ici qu'intervient le doux ministère de l'état de sommeil avec sa *communion* continue, qui peut rire de la mort ; au moins un tiers de la vie des parents et de l'enfant se passe dans la compagnie de l'un et de l'autre, aussi ignorante que la mère puisse être de ce fait.

La prière éveille un autre espoir :

Né d'une foi profonde  
Dans les tréfonds mystérieux et inconnus de l'amour,  
Qui se sent tout-puissant face à la mort -  
Ne voit ses pouvoirs restreints ni par la Terre, ni par l'Enfer.

Dieu entend la prière - Il l'avait entendue et y avait répondu, lorsqu'Il avait posé les bases du gouvernement de la vie - quelques matins plus tard, la mère se réveille avec le vague souvenir d'avoir vu son enfant, et s'en trouve consolée. C'était tout simplement son enfant chéri. Bien sûr, c'est le souvenir d'une de ses premières entrevues. Désormais, les rêves deviennent plus fréquents, l'enfant grandira, la mémoire de la dormeuse deviendra plus claire, la communion plus intelligente et plus rationnelle, jusqu'à ce que le baiser de départ soit semblable à celui avec lequel un enfant est envoyé à l'école, donné avec la parfaite conscience qu'il sera de retour à la maison à l'heure prévue.

- Mais, Cushna ! m'exclamai-je, alors qu'il faisait une pause, vous effaceriez le souvenir même de la mort si l'on continuait à vous entendre !
- Si Jésus a essayé de le faire et qu'il a échoué, répondit-il, je ne peux pas espérer réussir. Très peu de ses disciples ont compris qu'il n'a jamais utilisé volontairement ce mot de "mort" pour désigner un changement d'état : « Elle n'est pas morte, mais elle dort »<sup>58</sup>, et ils se moquaient de lui, croyant qu'elle était morte. « Notre ami Lazare dort ; je vais le réveiller de son sommeil »<sup>59</sup>. La mort ? - Il n'y a pas de mort ! Elle est anéantie par la victoire, puisque Jésus a mis en lumière la vie et l'immortalité. « Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants »<sup>60</sup> !
- Vous avez dit qu'il y avait une deuxième difficulté sur le chemin de la connaissance universelle de cette vie de sommeil, lui suggérai-je.
- Il y a un deuxième obstacle, non naturel, et beaucoup plus redoutable que celui que j'ai mentionné. Il est créé et maintenu par l'Église, qui ne pourrait pas exister sur sa base actuelle si la vie de sommeil était reconnue, et donc, qui veut que les tendances naturelles dont j'ai parlé chez les enfants soient contrôlées et écrasées

---

<sup>58</sup> Matthieu, 9 : 24 et Luc, 8 : 52. :

<sup>59</sup> Jean, 11 : 11.

<sup>60</sup> Matthieu, 22 : 32. ; Marc, 12 : 27. ; Luc, 20 : 38

comme de méchantes superstitions qui sont l'œuvre du diable. Ces graines semées chez les jeunes grandissent et engendrent une bigoterie presque insurmontable chez l'homme. Cela est dû à la position que l'Eglise a progressivement assumée, à savoir :

« Tout ce que Dieu a promis est accompli. »

Par conséquent, il n'y a plus de révélation à faire. Cela oblige le prédicateur à abandonner le rôle de prophète et à assumer la position de prêtre ou d'apologiste ; il n'y a pas de conseil de Dieu à proclamer, Il n'a qu'une loi écrite à faire respecter ; Il n'a pas besoin d'être en avance sur son troupeau, de le guider comme un berger d'Orient ; il n'y a plus de nouveaux pâturages dans lesquels les brebis peuvent être conduites. Il doit plutôt jouer le rôle de l'Anglais et suivre les brebis, qui sont plus sous l'influence du dogme que du berger. Le devoir du prophète est de se tenir sur la tour, de guetter à la fois l'étoile du jour et l'ennemi ; mais quand le jour complet du credo est venu, et qu'il n'y a plus rien à attendre, quel besoin d'occuper la tour plus longtemps ?

A présent, illustrons ce qui vient d'être dit. Le prédicateur moderne est préparé à sa fonction par un cours de formation universitaire ou collégiale, en logique, en lettres classiques, en théologie scolastique et dans le credo qu'il doit exposer ; c'est le cas de l'apologiste.

Le prophète a toujours été choisi uniquement pour son pouvoir de recevoir et de transmettre la nouvelle révélation que Dieu dévoile au monde. « Écoutez maintenant mes paroles », dit Dieu, « s'il y a parmi vous un prophète, je me ferai connaître à lui dans une vision, et je lui parlerai en songe »<sup>61</sup>. Dieu prévoit ici une révélation continue, et l'état de sommeil est l'université à partir de laquelle elle sera promulguée. Les enseignements de Jésus sont en parfaite harmonie avec la loi de Moïse à ce sujet : « Ne vous inquiétez pas de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz ; car ce que vous direz vous sera donné à l'heure même »<sup>62</sup> ; et Pierre, le jour de la Pentecôte, insiste sur la même vérité évangélique.

C'est ce qui a été dit par le prophète Joël : « Dans les derniers jours, dit Dieu, je répandrai mon Esprit sur toute chair ; vos fils et vos filles prophétiseront, vos jeunes gens auront des visions, vos vieillards auront des songes ; en ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes, et ils prophétiseront »<sup>63</sup>. C'est dans l'état de sommeil que Dieu rencontra Salomon et le bénit de son don de sagesse ; c'est dans un rêve nocturne que Joseph fut averti de s'enfuir en Égypte avec le Christ enfant ; et c'est dans les mêmes conditions

---

<sup>61</sup> *Nombres*, 12 : 6.

<sup>62</sup> *Matthieu*, 10 : 19-25.

<sup>63</sup> *Joël*, 2 : 28.

qu'il lui fut dit de revenir, car ceux qui cherchaient la vie de l'enfant étaient morts. Que dire de plus ? Les faits sont clairs ; si les portes de l'état de sommeil sont ouvertes, une révélation plus large sera donnée, qui balayera les institutions crédibles de la Terre, et la vocation du prêtre disparaîtra.

- Mais conseillez-vous pour autant aux hommes d'accorder foi aux aléas de chaque rêve ?
- Certainement pas, mon ami ; je pense que tu as oublié que j'ai fait allusion à la nécessité d'encourager et de protéger les tendances naturelles que l'on trouve chez les enfants. Comme tout autre don de Dieu, elles nécessitent un développement et une éducation très soignés avant de devenir totalement fiables dans leur fonctionnement.
- Mais comment distinguer le vrai du faux ?
- Il n'est pas du tout difficile de trancher. Dans l'Ancien Testament, lorsque Dieu a promis pour la première fois un prophète, il a soigneusement établi une règle permettant de distinguer l'homme véritable de l'imposteur : « Lorsqu'un prophète parlera au nom du Seigneur, si la chose ne se réalise pas et n'arrive pas, c'est que le Seigneur n'a pas parlé, mais que le prophète a parlé avec présomption ; tu n'auras pas peur de lui »<sup>64</sup>. Jésus confirme cette règle en disant : « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits »<sup>65</sup>. La confiance en un "prophète" dépendra toujours de la valeur des déclarations antérieures, et la norme pratique sera toujours la croix du Christ. Mais ce n'est pas le début. Tout d'abord, les hommes doivent établir de manière satisfaisante une telle révélation comme un fait, et cela doit et peut être poursuivi exactement de la même manière que les investigations scientifiques sur n'importe quel phénomène remarquable.

Après une enquête impartiale et complète sur les preuves déjà disponibles, l'immortalité sortira immédiatement du domaine de la croyance et prendra sa place devant le monde en tant que démonstration scientifique. Mais en essayant d'obtenir cela, toutes les foudres de l'anathème ecclésiastique seront lancées contre toi parce que l'établissement de ce fait serait un coup de grâce fatal à leurs systèmes ; et l'humanité n'est pas encore assez libérée de la superstition pour poursuivre une telle enquête que l'Église déclare être l'une des ruses du diable.

- Quel évangile sans limites vous nous faites voir !
- C'est l'Évangile, et n'est-il pas celui que nous pouvons attendre d'un Dieu d'Amour ? C'est l'Évangile perdu de l'Éden ; il a été faiblement vu et faiblement compris par les patriarches et les prophètes d'autrefois ; les anges ont chanté ses

---

<sup>64</sup> Deutéronome, 18 : 22.

<sup>65</sup> Matthieu, 7 : 16

gloires au lever du jour dans « Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté »<sup>66</sup> ; pendant un moment, il a brillé d'une gloire de midi autour de la vie du Christ ; puis les ombres des systèmes théologiques ont commencé à l'obscurcir, et le crépuscule s'est transformé en nuit ; dans cette obscurité, les hommes pourraient à peine reconnaître le Nazaréen s'ils le rencontraient. Je ne fais que déchirer les nuages que des milliers de sectes et de croyances ont invoqués pour obscurcir le soleil et, sans préjugés, je t'invite à voir « quel amour le Père nous a témoigné »<sup>67</sup>, sans aucune des limitations inventées par l'homme. Mais maintenant que nous avons tant parlé de cette phase de la vie, viens la voir de tes propres yeux.

---

<sup>66</sup> *Luc*, 2 : 14.

<sup>67</sup> *Épître de Jean*, 1, 3 : 1.

## Chapitre XV

### La Cité de la Compensation

Pendant notre conversation, nous nous étions promenés dans une belle vallée située entre les Brumes et les pentes sur lesquelles je me trouvais à mon arrivée. Tandis que j'écoutais les révélations que mon compagnon me faisait dans mon intérêt, les pensées qui traversaient mon esprit étaient nombreuses et variées. L'une d'entre elles m'avait profondément impressionné et mérita de figurer dans ce rapport en raison de l'influence qu'elle avait exercée. Voici comment elle se présentait : Sur Terre, lorsqu'un criminel est arraché par la loi à son foyer et à ses amis pour payer la peine exigée par son crime, les hommes - avec tous leurs défauts et leurs idées injustes - ont pris des dispositions pour que le condamné reçoive la visite de ses amis à des intervalles déterminés, en plus de la correspondance qui lui est permise. Je sais que les visites ne sont pas fréquentes et que la correspondance est restreinte, mais la disposition est prise. Est-il alors possible que l'homme fragile et faillible soit plus miséricordieux que Dieu ? Dieu peut-il inspirer un acte d'humanité qu'il ne voudrait pas accomplir lui-même ? La créature peut-elle, en toutes circonstances, manifester un plus haut degré de charité que le Créateur ? Cette pensée n'avait frêmi dans mon esprit qu'un instant - lui donner du crédit aurait déshonoré l'Amour infini ; mais elle s'était attardée assez longtemps pour accomplir sa mission, car en partant, elle avait emporté le dernier soupçon de doute, dès que je fus convaincu que le sommeil était le lieu où les âmes séparées pouvaient se rencontrer à nouveau.

À quelque distance sur notre droite s'étendait un quartier magnifiquement boisé vers lequel se dirigeait la grande majorité de nos visiteurs endormis. En tournant nos pas dans la même direction, je découvris bientôt que derrière cet écran naturel se trouvait un centre bien plus peuplé que tout ce que j'avais pu rencontrer jusqu'à présent dans ma nouvelle vie. Il y avait aussi quelque chose de si peu familier dans l'environnement que je regardai plus d'une fois autour de moi pour m'assurer de l'endroit où je me trouvais en réalité.

Je savais que je n'avais jamais visité cet endroit auparavant, et pourtant rien n'était étrange ou inattendu pour moi, ce qui était tout à fait à l'opposé de toutes les autres expériences que j'avais vécues jusqu'à présent. Je m'arrêtais de temps à autre pour admirer de jolis recoins et des endroits rustiques que je semblais connaître parfaitement, ou j'adressais et retournais des félicitations aux passants avec la spontanéité d'une intimité de longue date, mais il m'était impossible de me rappeler où et quand nous nous étions rencontrés auparavant.

Mais j'ai fini par résoudre le problème à ma grande satisfaction.

Toute cette confusion d'esprit était due à la multitude de scènes que j'avais traversées avec tant de hâte, et aux sujets variés qui s'étaient bousculés dans mon esprit sans que je pusse les digérer tranquillement. C'était là, sans doute, la cause de cette confusion qui mêlait inextricablement les deux vies, tout en les laissant aussi familières l'une que l'autre.

À plusieurs reprises, je me suis tourné vers mon compagnon, dans l'espoir qu'il m'aiderait à sortir de mon dilemme, mais comme il semblait plongé dans ses réflexions, je me suis abstenu de le déranger et j'ai continué à marcher en silence.

Juste avant d'atteindre les arbres, nous nous sommes détournés d'un commun accord des endroits les plus fréquentés pour nous diriger vers un lieu isolé qui, je le savais, nous mènerait à la vue la plus pittoresque de la ville qui s'étendait devant nous. J'ouvris la marche, il n'y avait plus besoin de guide, car chaque pas me paraissait étrangement plus familier. Je descendis dans le charmant petit vallon, traversai le pont couvert de roses qui enjambait le ruisseau, où je dus m'arrêter un instant pour écouter la musique flûtée de la cascade d'argent, puis remontai la rive fleurie en direction du rocher couvert de mousse qui occupait entièrement mon champ de vision. Qu'importe, il fut rapidement contourné et...

A cet instant, toute question était inutile ; debout près de ce rocher, je touchais le point de souvenir auquel Cushna avait fait allusion ; tout au long de cette marche, la restauration s'était poursuivie et, en un éclair, la mémoire nette de ma vie endormie me fut restituée.

Autour de moi s'étaient des scènes chères à mon enfance. Oh, quelle explication ce moment donnait-il à la moitié des mystères de ma vie ! Combien de fois me suis-je réveillé avec le sentiment d'avoir oublié quelque chose, le cœur serré par cette perte, et ma mémoire impuissante à rappeler ; j'avais aspiré à retrouver une douce compagnie formée dans les "vagabondages d'un rêve" ; j'étais persuadé que quelqu'un, quelque part, comprenait mes souhaits et encourageait mes "caprices insensés", mais où et qui était-ce ? Une influence inconnue me poussait toujours à "faire ceci" ou "aller là". Mes amis me regardaient avec pitié, me considérant comme la victime d'étranges lubies dont je n'avais pas le pouvoir de me défaire.

Souvent, lorsque je visitais les pauvres, je rencontrais le visage d'un souffrant qui m'était tout à fait familier, mais je savais que je ne l'avais jamais vu auparavant sur Terre. Je savais que dans une cour lointaine, un homme était malade et affamé, mais je n'avais jamais pu dire comment j'en avais eu connaissance. J'étais conscient que si je marchais dans une certaine rue à un moment donné, je rencontrerais telle ou telle personne, dont j'ignorais l'existence en dehors de mes "étranges lubies", mais j'allais les rencontrer ; il n'était pas nécessaire de raconter leur histoire - je les connaissais. J'accomplissais simplement ma mission et je passais mon chemin.

Un millier d'impulsions, aussi étranges que celles-ci, avaient été la ruine de ma vie aux yeux de mes amis, tandis que leur développement et leur indulgence avaient considérablement éveillé les craintes pieuses de ma famille, exercé la perspicacité professionnelle de plusieurs médecins, et fait l'objet de conversations sérieuses et de nombreuses prières de la part d'ecclésiastiques dévoués ; mais tout cela en vain, l'effet combiné étant d'augmenter plutôt que de diminuer la maladie. On m'accusait de manquer d'affection naturelle, je n'étais pas sensible à la raison, je méprisais les choses du bon sens de la vie, et dans l'anxiété de mes amis pour me protéger de moi-même, c'était toujours un mystère de savoir comment j'échapperais à la condamnation à la maison d'asile. Étais-je heureux ? Non ! Deux difficultés omniprésentes m'en empêchaient. La souffrance inutile et la famine de mes compagnons, et un désir insatiable pour quelque chose ou quelqu'un que je n'ai jamais pu définir - un besoin de l'âme que je ne savais pas comment satisfaire - une faim pour une sympathie inconnue que je ne savais pas où chercher.

Mais une grande partie - peut-être la totalité - du mystère avait enfin été résolue, la clé avait été trouvée, et désormais l'énigme de la vie serait facile à lire. Était-ce une larme de gratitude qui assombrissait mes yeux lorsque la prise de conscience éclata en moi ? Peut-être, car il y avait au moins une joie qui ne pouvait trouver une expression adéquate que dans le langage des larmes.

- Cushna, mon amie, m'écriai-je dans mon extase, je sais tout cela à présent ; mais aucune des révélations que vous m'avez faites ne peut être comparée à celle-ci !
- Pourquoi ? Veux-tu dire que tu connais cet endroit ?
- Je le reconnais ! Pourquoi ? Je me sens vraiment chez moi maintenant. Ma vie sur Terre n'était pas réelle ; ce n'était qu'un sommeil - un sommeil dans lequel je rêvais sans cesse de cela - il y a désormais un réveil. Oui ! Je le sais ! Désormais, je dois jouir de cette plénitude de la vie, dans une condition où la solution succède au mystère aussi naturellement que le fruit succède à la fleur.
- Maintenant, tu peux comprendre tout ce que nous avons dit à propos de la double vie.
- Je peux, répondis-je, mais comment se fait-il que je ne m'en suis pas souvenu, même après ma mort ?
- Parce qu'on t'a soigneusement empêché de toucher au point de souvenir avant le moment le plus opportun.
- L'endroit me semblait étrangement familier au fur et à mesure que nous avancions, dis-je. J'étais sur le point de vous en demander la cause à plusieurs reprises, mais vous étiez en train de réfléchir.

- Oui ! Je ne voulais pas te donner d'explications. Il était beaucoup mieux pour toi de l'apprendre comme tu l'as fait ; et maintenant que tu te sens chez toi, tu peux te passer de mes services.
- Je n'aime pas du tout l'idée de vous perdre, répondis-je.
- Ce ne sera pas le cas ; je te verrai d'ici peu. En attendant, tu as ici de nombreux amis que tu souhaites revoir, et n'importe lequel d'entre eux sera en mesure de te fournir les explications que tu désires.

Il partit, mais je ne me retrouvais pas seul. Comment pouvais-je l'être au milieu de scènes dont chacune appelait une multitude d'expériences qui étaient restées enfouies inconsciemment dans mon esprit jusqu'à présent.

« Qui peut comprendre l'esprit ? Quelles histoires, quelles révélations et quelles possibilités insoupçonnées se cachent dans ses vastes abîmes, dans lesquels l'intellect ne peut trouver aucune lumière pour l'aider à pénétrer ? Considérons seulement les couloirs de la mémoire, qui peut estimer quelles tablettes inestimables du passé attendent d'être découvertes ? Existe-t-il des registres d'êtres, d'éons, d'époques, qui remontent le temps jusqu'à ce que chaque âme individuelle puisse lire sa généalogie et retracer chaque étape de son aventureux pèlerinage depuis Dieu ? Qui peut le dire ? Mais qui peut douter que l'esprit détient des secrets que la chair inconstante ne pourra jamais garder, des secrets trop infinis pour être chuchotés à l'oreille de la mortalité ; leur poids, vibrant sur le sensorium<sup>68</sup>, le briserait et le rendrait sourd à tout autre son. La Terre comprend l'esprit de l'homme ! Pourquoi, en comparaison, n'a-t-elle pas encore été capable de saisir l'idée de sa conception ? Cependant, dans les heures calmes du sommeil, ce subtil embryon s'enfuit au Ciel, où sa génération se poursuit dans le sein de l'amour, jusqu'à ce que son heure arrive ; alors l'âme est appelée et, dans la naissance de la mort, elle hérite des possessions d'un moi plus grand - la mémoire d'une autre vie, la connaissance de pouvoirs insoupçonnés. Comment peut-on voir toute la beauté de la plante et de la fleur lorsque la graine vient à peine d'être découverte ? »

« Comment connaître l'oratorio alors que l'ouverture ne fait que commencer ? Comment peindre l'été quand on n'a senti que le gel ? Nous ne pouvons pas non plus, nous qui n'avons fait qu'observer les battements d'ailes de l'esprit contre la cage de la Terre, décrire la majesté de ses envolées dans l'atmosphère propice du Ciel. »

Mes méditations furent brusquement interrompues par le son d'une voix bien connue, derrière moi :

- Bonjour, M'sieur Fred ! Vous voilà enfin arrivé !
- Oui, Jemmy, enfin !

---

<sup>68</sup> Le sensorium désigne la somme des perceptions d'un organisme et le siège de la sensation, à partir duquel le sujet expérimente et interprète les environnements dans lesquels il vit.



- Je me doutais bien que vous ne viendriez pas faire un tour sur cette route avant un moment. N'est-ce pas magnifique ? Vous êtes allé sur les montagnes ?
- Je sais à peine où j'ai été, Jemmy, tellement j'ai vu de choses.
- Avez-vous vu un de vos proches ?
- Pas ici, mais je viens de découvrir que je connais l'endroit. Cushna ne me l'a jamais dit, il m'a laissé le découvrir par moi-même.
- C'est comme pour moi, il ne cesse de nous surprendre tout le temps.
- Ça a été mon expérience, ai-je répondu, depuis que je suis arrivé.
- Pas de problème, M'sieur Fred, vous allez bientôt voir quelqu'un maintenant. Nous vous retrouverons bientôt quand je le ramènerai.

Ce vieil ami s'en alla annoncer la nouvelle de mon arrivée, me laissant avec le souvenir agréable de sa compagnie. Je ne saurais raconter la multitude de faits qui s'étaient déroulés en rapport avec lui, mais je mentionnerai une leçon qu'il m'avait donnée et qui, je pense, avait dû exercer une influence inconsciente sur moi dans la vie d'en bas. Elle était née de ma surprise de voir que les Noirs conservaient leur couleur dans cette vie. Mon cher et bon ami m'avait répondu que c'était grâce à la bonté du Seigneur que toutes les couleurs, ainsi que tous les climats et toutes les ethnies, se retrouvaient au Ciel, puis il avait poursuivi : « Beaucoup de gens détestent les nègres et pensent qu'ils ne doivent pas être traités de la même manière que les Blancs ; ils ne veulent pas aller à l'école ou à l'église avec eux, ils ne veulent pas manger avec eux, ni se mélanger à eux de quelque manière que ce soit, mais lorsqu'ils arriveront au Ciel, ils découvriront que les nègres sont aussi bons aux yeux du Seigneur que les Blancs, et ils devront alors se mélanger à eux ».

Je n'oublierai jamais sa joie lorsqu'il se demanda ce que feraient les Blancs s'ils s'opposaient à monter l'escalier d'or à côté des Noirs, car il y a une très longue procession de Noirs, et ils montent tout le temps. Et puis, poursuivit-il d'un air plus sérieux, « Il aurait été très pénible pour le Noir si le Seigneur avait changé sa couleur, car tout le monde se serait moqué de lui et aurait dit : "Je vous l'avais bien dit", ce qui l'aurait terriblement dégoûté. Mais le Seigneur n'a pas voulu qu'il en soit ainsi, et il a laissé à chacun sa couleur naturelle jusqu'à ce que l'amour règne et que personne ne se préoccupe de la couleur de peau d'autrui. »

J'ai pensé qu'il y avait une grande part de vérité dans cette philosophie simple, que des hommes plus sages feraient bien de prendre au sérieux.

Cette parole familière de l'esclave d'autrefois, qui semblait venir sur ses lèvres en réponse à toutes ses interrogations – « Tout cela est dû à la bonté du Seigneur » - ramena mes pensées de l'individu à la ville qui s'étendait devant moi - cette ville si pleine de nouveaux souvenirs et que, d'après ma propre expérience, j'avais appris à appeler la Cité de la Compensation, du fait qu'elle possédait plus de traits de cette vertu que n'importe quelle autre de mes souvenirs. Dans mon ancienne vie, j'avais souvent été à deux doigts de l'athéisme, en essayant vainement de concilier les absurdités de la vie avec l'idée d'un Dieu juste et miséricordieux. Pourquoi l'aveugle de naissance doit-il supporter le déshonneur de mendier son pain quotidien avec les cent autres épreuves qui sont le lot de la pauvreté, alors que l'homme vautre dans la paresse et le luxe doit remporter toutes les bénédictions matérielles que la nature peut lui apporter ? Par quelle loi le génie et l'indigence se trouvent-ils attirés l'un vers l'autre, tandis que l'incompétence intellectuelle et la richesse marchent de pair ? Où est la justice dans une vie de souffrance par procuration, qui a son origine dans le péché d'autrui ? Où est la justice qui jette son influence du côté du tyran et de l'oppresseur, tandis que l'honnête saint reste sans signe ni réponse à son appel ?

J'étais loin d'être le seul à être perplexe face à de telles questions, mais de mon nouveau point de vue, je pouvais interpréter ces problèmes d'une autre manière et sous un meilleur éclairage. « La Terre n'est pas l'Oméga et l'Alpha de la vie ; en fait, elle n'est pas le tout, mais seulement une partie du premier. C'est son ignorance et une fausse estimation de la Terre qui font que l'homme attache une valeur indue à sa condition. » Les choses avaient pris un aspect très différent dans les explications que ma mémoire m'avait fournies dans mon nouvel état. Je me souvenais d'avoir vu l'aveugle entrer dans la ville pendant que son corps dormait, et d'avoir appris d'un seul coup d'œil qu'il n'était pas aveugle lui-même, mais que le défaut résidait dans son instrument pour opérer. « L'obscurité n'existe que du côté du mortel, du transitoire ; du côté de l'immortel, la vision est sans nuage ; ses heures d'obscurité ne correspondent donc qu'au sommeil d'un autre. Sa mémoire n'est peut-être pas assez forte pour ramener sur Terre la conscience de ce qui s'est passé, mais qui pourrait prétendre que la résignation de ces enfants des ténèbres est due aux échos de leur vie endormie, qui résonnent encore dans leurs heures d'éveil ? »

« Dans cette cité, les oreilles des sourds se débouchent, les langues des muets se délient, les estropiés bondissent, les idiots comprennent, les paralysés oublient leur infirmité et les grabataires sentent leurs forces revenir ; telles sont quelques-unes des bontés du Seigneur pour les malheureux de la Terre, pendant leurs heures de sommeil ; n'est-ce pas à juste titre que je l'appelle la Cité de la Compensation ? »

« Ce sont là des souvenirs de gratitude et d'espoir ; mais il en est d'autres, d'une importance encore plus grande, que je ne peux passer sous silence dans mon message traversant les Brumes, en raison des avertissements qu'ils véhiculent. J'ai souvent été témoin, dans cette ville, d'une mère suppliant son enfant de tenir la promesse, scellée au moment du baiser de la mort, puis oubliée ou ignorée, finalement accomplie ici ; j'ai vu le masque de l'amitié se détacher du visage de l'hypocrisie ; j'ai entendu la langue

menteuse condamnée par ses propres paroles ; j'ai vu l'intrigant s'exposer devant sa victime ; j'ai entendu les conseils d'amour aux enfants égarés ; j'ai été témoin de la sympathie et de l'affection prodiguées aux malheureux et aux débauchés, et j'ai écouté les réassurances de la présence d'êtres chers - invisibles et inaudibles - à l'heure de l'épreuve et de la tentation. J'ai vu la communion continue des âmes, que le froid de la mort n'a pas eu le pouvoir de rompre, et la réunion d'amis qui, dans leur désespoir, avaient vainement imaginé qu'ils ne se regarderaient plus jamais le visage l'un l'autre. »

« Ô vous, habitants de la Terre, qui avez reçu de la bouche de quelque être cher la confiance ou la mission qu'il n'a pu accomplir ici, je vous demande de vous rappeler combien vous avez fait le serment sacré d'accomplir ces promesses d'adieu que vous avez négligées depuis, tout comme vous avez oublié le corps qui se désagrège dans cette tombe. Ce n'est pas votre père, votre mère, votre ami qui gît là ; ils ne sont pas morts ! Ils ne sont pas partis ! Dans les corridors silencieux du sommeil, vous continuez à les rencontrer nuit après nuit. Ils connaissent votre perfidie, ils savent que vous n'avez pas tenu parole ; ils vous ont maintes fois imploré avec ardeur, tandis que votre promesse était tout aussi souvent répétée, jusqu'à ce que non pas un, mais cent serments rompus soient inscrits à votre charge sur les tablettes de votre âme. Restez un instant immobile et vous sentirez le poids de ces serments non tenus peser sur votre conscience jusqu'à ce que sa petite voix tranquille crie son agonie, vous enjoignant de tenir votre parole. Pourquoi n'en tenez-vous pas compte ? Il ne s'agit plus maintenant d'une affaire entre vous et votre ami ; ce dernier a été appelé dans le Sanctuaire intérieur de Dieu, qui va Lui-même défendre Son saint, et exiger la rétribution de votre tromperie. »

« Lorsque l'heure du matin vous rappelle à la Terre, combien de fois les échos de votre dernière promesse continuent-ils de résonner à vos oreilles ? Ne vous laissez pas faire, soyez forts ; levez-vous et maintenez votre engagement dans l'*esprit* et à la *lettre* avant que le poids de votre parjure ne devienne trop lourd pour que votre âme puisse le supporter. Et vous qui pleurez, levez les yeux ! Faites taire la voix de votre deuil et séchez vos yeux humides. Les êtres chers ne sont pas partis ; leurs baisers sont encore frais sur vos lèvres. Ces tons tendres, comme les vibrations sortantes de l'imagination, qui s'emparent de vous lorsque vous ouvrez les yeux pour la première fois, ne sont pas des illusions ; vos êtres chers ont été avec vous. Vous leur avez apporté hier soir des nouvelles de votre maison d'en bas, et ils vous ont parlé de la leur d'en haut. Ne sentez-vous pas encore la pression de leurs étreintes autour de vous ? Et qu'ils s'attendent à ce que vous mainteniez votre rendez-vous de ce soir. Oh, non ! Ils ne sont pas perdus ; mais Jésus les a tant aimés qu'il les a rapprochés un peu plus de lui, là où ils peuvent reposer en paix, au-delà des souffrances du cœur et de la fièvre. »

« Leur exaltation n'a pas pris fin - elle a seulement changé les heures de votre communion, passant des saisons incertaines du jour de la Terre aux heures calmes et paisibles de la nuit. Réfléchissez un instant : n'êtes-vous pas conscient du renforcement de leur amour pour vous ? De même, l'atmosphère de leur vie actuelle a produit en vous un résultat similaire qui, nourri et poursuivi, vous élèvera et, vous rapprochant de Dieu,

vous amènera finalement là où ils sont. Ils sont encore plus à vous dans cette sainte communion que vous ne l'avez jamais été auparavant ; mais ils ont été honorés dans leur sélection au sein de cette assemblée que le Christ emploie comme ministres spirituels, envoyés au service de ceux qui hériteront du salut. »

## Chapitre XVI

### Monter plus haut

Si un ange m'avait rendu visite sur Terre - et quand je dis ange, je ne parle pas de l'un de ces saints inestimables dont nous avons l'habitude de parler comme d'anges déguisés, mais d'un ange réel, vivant, conforme à l'orthodoxie, avec des vêtements brillants et des ailes enneigées - et s'il m'avait dit que je possédais tant d'amis dans tout le royaume de la création, je l'aurais à peine cru. Mais à cette époque, je commençais à savoir à quel point il était pratiquement impossible pour un homme de comprendre sa vraie nature sur Terre.

Qu'il eût un instant une idée de la véritable condition des choses, alors il serait humilié jusqu'à la poussière, et la prière de la foi - non pas dans un credo sans vie, mais dans le Dieu vivant qui était immanent, réel, tangible pour l'âme - serait : « Conduis-moi ». Au moment de sa révélation, comme un raz-de-marée, - alors que le souvenir de ma vie endormie venait de me submerger - elle emporterait toute tyrannie, toute oppression et tout égoïsme. Il suffisait d'un coup d'œil, d'un baptême, d'un souffle pour que la victoire fût remportée et que la véritable fraternité de l'homme fût à jamais un fait établi.

Jusqu'à présent, je n'avais pas été capable, consciemment, d'appeler un homme mon "ami" au vrai sens du terme ; non pas parce que je n'en avais pas le désir, car Dieu pouvait être témoin de la souffrance avec laquelle je pleurais ma solitude, mais les circonstances ne me le permettaient pas. Ceux qui, du fait de leur position, auraient pu occuper une telle place, me considéraient comme un abruti, n'ayant guère le droit d'être en liberté, sans le moindre intérêt pour les activités normales de la vie et sujet à une lubie morbide qui m'amenait à passer mes loisirs parmi les pauvres vulgaires. Avec ma haine de l'hypocrisie conventionnelle, comment pouvais-je espérer trouver auprès d'eux des amis sympathiques ? J'aurais pu acheter une centaine d'associés auprès de cette énorme classe qui sacrifie les amis à ses intérêts financiers, mais le chant et la flatterie ne sont pas de la nourriture pour les âmes affamées, pas plus que l'esclavage n'est moins dégradant parce que ses chaînes sont en or. J'aurais pu trouver de nombreux cœurs sincères et sympathiques dans les cours et les allées que je visitais si souvent - et secrètement, plus d'une fois, j'avais trouvé quelque chose de ce genre - mais la barrière insurmontable de la société, qui interdisait la fraternité entre les hommes, s'était interposée.

Non pas que je craignais beaucoup pour moi, mais la révélation de telles connaissances, ajoutée à mes nombreuses autres "excentricités", aurait fourni la preuve manquante espérée, et les murs d'une "maison de retraite" privée auraient mis fin au peu de soleil

que j'étais capable d'apporter dans ces endroits misérables. Je n'avais pas d'amis dans la vie, cela ne faisait aucun doute. C'était ma croix, une croix triste et lourde, mais j'avais essayé de la porter, et constaté qu'elle devenait plus légère lorsque je devenais l'ami d'autres personnes beaucoup moins fortunées que moi. Ce désir solitaire n'était-il pas l'écho terrestre des amitiés dont je jouissais chaque nuit dans cette autre vie ? C'était ainsi que la récompense dans cette vie-ci s'efforçait de réparer la blessure dans cette vie-là ! Ici, j'avais tant d'amis, des habitants des deux côtés de la vie, que toute tentative de planifier une visite rapide s'étaient révélées infructueuses, si bien que j'avais finalement décidé de laisser les choses se faire d'elles-mêmes.

Il y avait un bâtiment dans la ville qui présentait un intérêt particulier pour moi, et ce fut là que je portai en premier mon attention. C'était le rendez-vous de ces Arabes des rues qui, dans les grandes villes, gagnaient leur vie de façon précaire en vendant des journaux et des allumettes, et à qui on donnait le nom de "École"<sup>69</sup>. J'avais passé de nombreuses nuits [de sommeil] dans cet endroit à observer la joie des visiteurs qui se réjouissaient des dispositions prises ici pour compenser les difficultés de leur autre vie, et à écouter la multitude d'expériences que chacun avait à raconter. Ici aussi, il était très rare qu'un ou plusieurs esprits lumineux de sphères encore plus élevées viennent s'occuper de ces petits vagabonds en haillons et affamés. A ces moments-là, le thème de discussion portait toujours sur la pénibilité de leur sort, et l'ange-enseignant montrait et illustrait patiemment et avec amour comment « nos légères afflictions du moment présent produisent pour nous, au-delà de toute mesure, un poids éternel de gloire »<sup>70</sup>, travaillant en toutes circonstances à préparer son auditoire à ces actes de bonté réciproque, caractérisant si constamment les liens de cette classe entre eux.

« Les hommes se demandent où ces enfants, élevés dans le caniveau, apprennent ces actes d'humanité et de considération qui, par la pureté de leurs motifs, font rougir le soi-disant philanthrope chrétien ; où leur apprend-on à aider à porter les fardeaux les uns des autres ? où leur enseigne-t-on pour la première fois l'application pratique de la *Règle d'or*<sup>71</sup> ? Je peux répondre à cette question. Ils sont instruits dans les écoles élémentaires du Ciel, auxquelles ils sont convoqués alors que leurs corps sont endormis dans des coins sombres et des embrasures de portes, sous des tonneaux ou des charrettes, ou dans les toilettes extérieures de votre ville chrétienne. Les anges, qui ont appris les secrets les plus profonds de l'Amour de Dieu, y rencontrent ces enfants

---

<sup>69</sup> Traduction du terme anglais « College ». Le terme d'« École » permet à la fois de désigner ce lieu et cette société d'apprentissage de la vie, qu'elle soit institutionnelle, ou dans la rue pour les plus pauvres, mais ironiquement, pour le narrateur, il sera proprement le lieu d'éducation des enfants de la rue pendant leur sommeil.

<sup>70</sup> *Épître aux Corinthiens*, II, 4 : 17.

<sup>71</sup> La Règle d'or est une éthique de réciprocité dont le principe fondamental est énoncé dans presque toutes les grandes religions et cultures : « Traite les autres comme tu voudrais être traité » ou « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'on te fasse ». Cette forme de morale universelle se retrouve aussi bien dans les préceptes philosophiques de l'Égypte antique et de l'Antiquité grecque que dans les religions orientales (hindouisme, bouddhisme, taoïsme, confucianisme...), proche-orientales ou occidentales (judaïsme, christianisme, islam) ou encore dans l'humanisme athée.

La formulation la plus répandue de la Règle d'or en Occident est « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », commandement de la *Bible* hébraïque (ou Ancien Testament) exprimé dans le *Lévitique* (*Lv* 19,18), développé par Hillel et par les milieux pharisiens puis par Jésus de Nazareth, qui le cite (*Mt* 22 37-40) comme étant l'essence des six commandements du *Décatalogue* qui se rapportent aux relations humaines (*Ex* 20 12-17).

méprisés et exclus, leur enseignent la localisation de leur maison et leur montrent le chemin le plus sûr pour atteindre le repos qui leur reste à vivre. Comment leurs pieds nus et meurtris pourraient-ils escalader les pointes acérées et glacées de votre froide théologie alors que les vents hurlants d'une damnation implacable se déchaînent autour d'eux avec une force menaçante ? Ils glisseraient, tomberaient, et leurs petites âmes reposeraient en morceaux déchiquetés au pied d'un précipice de querelles sectaires - ils ne pourraient jamais entrer au Ciel par un tel chemin ! Mais ne craignez rien, les anges connaissent le chemin, et dans les leçons de leurs rêves, ces petits pèlerins retournent chez eux à travers les vertes prairies de l'amour indulgent, conduits par Jésus, jadis rejeté. Vous ne devez pas vous inquiéter de leur bien-être parce qu'ils ne correspondent pas à votre norme sectaire. Lorsque vous entrerez [dans cette vie], vous trouverez beaucoup de ceux que vous avez connus autrefois et qui vous attendent pour chanter « Bienvenue à la Maison ». »

Une centaine de voix joyeuses me saluèrent lorsque je franchis les tapisseries suspendues à l'entrée, et en un instant je fus entouré d'un groupe d'amis qui avaient hâte de m'embrasser. Pas de retenue ici ; je pouvais soulever les joyeux bambins dans mes grands bras maladroits, les embrasser et les caresser à ma guise, car n'étions-nous pas tous frères et sœurs ?

Il semblait presque impossible de réaliser que ces enfants rieurs étaient les mêmes que ceux qui, il y avait quelques heures à peine, l'estomac affamé et le corps frissonnant, se débattaient dans la foule pressée des villes animées, implorant piteusement le passant indifférent d'acheter un journal ou une boîte d'allumettes dans l'espoir que cette transaction leur vaudrait un repas. C'était pourtant vrai. Et je me demandai quelles auraient été les conséquences si l'on avait pu lever le voile devant les yeux de l'un de ceux qui repoussaient impatiemment l'enfant ; si on lui avait fait comprendre que, dans une petite heure, cette souris de gouttière non lavée et non soignée se trouverait en compagnie de certains des anges de Dieu, dans le Pays de la Compensation ? Si la simple vérité des avantages nocturnes de ces malheureux du jour pouvait être connue, comme leur sort serait différent ! Que de communications s'établiraient à travers les Brumes !

« Mais la suppression des difficultés ne suppose-elle pas la fin de la compensation ? Si c'est le cas, l'atténuation des maux du corps s'achèterait au prix du bien-être de l'âme, mais c'est là un prix trop lourd à supporter. Non, il ne doit pas en être ainsi ! Dieu sait ce qu'il y a de mieux ; le Ciel ne veut pas que cette idée de compensation alourdisse la main tendue pour secourir ou pour sauver. Le ministère de Dieu doit contrebalancer les défaillances humaines, mais c'est dans les conséquences de ces défaillances que l'homme se verra contraint de récolter ce qu'il a semé. »

« Ces "ré-unions" ont un autre aspect, peut-être plus agréable à certains égards, que celui que je viens d'évoquer. Les anciens camarades et compagnons de ces enfants les retrouvent régulièrement et sont amenés à s'occuper de leurs amis moins fortunés. Il

est très touchant d'écouter leur récit des plaisirs auxquels ils ont pris part et le contraste entre leur vie actuelle et celle que l'auditeur [endormi] est seul à connaître. L'espoir naît dans l'âme triste, et mille spéculations sont faites sur le pourquoi et le comment d'un événement apparemment fâcheux, jusqu'à ce que le jeune immortel s'écrie : « Mais tout ira bien, tout ira bien », « Mais ça va s'arranger, ça doit s'arranger, et quand vous viendrez ici - ce qui ne saurait tarder - , nous nous rappellerons de voir et de considérer comment ça s'est arrangé. » C'est ainsi qu'ils sont réconfortés et que la consolation est distillée dans leur vie, ce qui les rend plus forts pour supporter leur fardeau qui autrement serait intolérable. »

Je n'avais pas terminé mes salutations que les rideaux furent à nouveau écartés et qu'un autre visiteur entra, dont l'apparition provoqua encore plus d'émoi que je n'en ressentais à ce moment. Je ne le sus pas immédiatement, mais je reconnus par la suite que c'était lui - Arvez - qui avait récupéré mon petit protégé de mes bras lorsque j'étais allongé sur les pentes. Je me suis également souvenu de plusieurs visites [nocturnes] qu'il avait faites à l'"École", et je pris alors conscience de l'objet de sa mission actuelle.

La dissolution prochaine du corps est toujours connue à l'avance de ce côté-ci de la vie, qu'il s'agisse d'un accident ou d'une maladie persistante. C'est alors que l'on peut connaître la moisson de la vie, la condition d'âme au moment de son entrée dans l'immortalité, et lui assigner sa première demeure. Dorénavant, l'âme sur le point de naître<sup>72</sup> est conduite, pendant ses heures de sommeil, dans son nouvel environnement, ce qui lui permet de se familiariser avec sa nouvelle demeure.

Telle était la mission d'Arvez, et personne dans cette assemblée ne l'ignorait ; tous les yeux étaient rivés sur lui, tous les enfants se pressaient pour l'approcher ; sur tous les visages était inscrite la question pleine d'espoir : « Est-ce mon tour ? ». Était-ce une ombre de déception qui passa sur ces visages lorsque le messenger trouva et désigna le garçon qu'il cherchait ? Si c'était le cas, pouvez-vous vous en étonner ? Ils savaient que les souffrances, les privations et les épreuves de l'heureux élu seraient bientôt terminées ; pour eux-mêmes, personne ne pouvait dire combien de temps durerait la lutte, ni à quel point elle serait encore acharnée. Néanmoins, ils firent preuve d'un courage héroïque, en approuvant d'une seule voix le cri de joie échappé des lèvres d'un compagnon qui connaissait bien l'heureux garçon.

— C'est Jack le boiteux, mais je suis aussi heureux que si cela avait été moi !

Il n'y avait aucune apparence d'accident ou de difformité pour justifier le sobriquet dont son ami l'avait affublé, mais cela n'avait provoqué aucun étonnement dans mon esprit, pour la raison que j'avais déjà expliquée, à savoir que les difformités du corps ne se retrouvent pas dans l'âme.

---

<sup>72</sup> La mort agit comme une seconde naissance, puisque l'on passe d'une vie à une autre, l'esprit délesté du corps. Mais la métaphore s'arrête là, car la condition d'âme hérite de tout le bagage de son passé. La véritable renaissance s'effectuera par la communion avec l'Amour divin (cf. le 3<sup>e</sup> volume de cette trilogie : *La Porte du Paradis*).



Dès que la décision fut connue, le groupe s'ouvrit pour que le garçon puisse aller vers Arvez, qui le souleva dans ses bras, le félicita et l'embrassa, déclenchant une nouvelle acclamation qui fit retentir la salle. Ce baiser était le sceau de la mort sur son front, dont la preuve serait transmise au corps, afin que le signe de sa prochaine arrivée au Ciel pût être connu et lu sur Terre.

Le garçon qui avait annoncé son nom le suivit pendant qu'il s'avavançait et, lorsque l'acclamation se dissipa, il leva les yeux vers Arvez et lui demanda :

- Il part bientôt ?
- Tout de suite, dès que nous pourrons l'emmener, lui répondit-on aimablement.
- Jack, tu ne nous oublieras pas quand tu partiras, n'est-ce pas ?
- Bien sûr que non ! Pourquoi ne viendrai-je pas ici régulièrement, comme je le fais maintenant ? Bien sûr que si !
- Très bien, Jack, je te fais confiance, et quand je me réveillerai, j'essaierai de me souvenir de ton départ, et je veillerai sur toi jusqu'à ce que ce soit fait.
- « Que Dieu te bénisse », dit Arvez en tapotant gentiment cette petite tête dévouée. Puis il se détourna pour emmener le petit garçon voir sa nouvelle maison. Désireux de connaître, si possible, leur destination, je me tournai vers la porte où Arvez attendait un instant.
- Où l'emmenez-vous ? demandai-je.
- Chez une sœur qui ne t'es pas tout à fait inconnue ; veux-tu nous accompagner ?
- J'en serai ravi, répondis-je ; mais vivra-t-il avec elle ?
- Pour l'instant, il a besoin d'être instruit et guidé, et c'est elle qui s'en chargera.

Nous parcourûmes ce qui devait être une longue distance, mais le processus de mobilité aérienne n'était en aucun cas fatigant, et le temps avait été agréablement occupé à écouter la multitude de questions posées par le jeune garçon et auxquelles Arvez répondit patiemment. Il n'était pas nécessaire que je parlasse, car les réponses si gentiment données au garçon étaient pleines d'informations pour moi-même, et je fus plus d'une fois étonné du soin et de la patience déployés pour répondre à des questions qui, sur Terre, auraient mis à rude épreuve l'équanimité des plus patients.

Nous passâmes par plusieurs cités de taille considérable, dont les nombreuses beautés étaient une source inépuisable d'admiration, non seulement pour Jack, mais aussi pour moi-même. Chaque objet n'était qu'une nouvelle preuve des plaisirs qui m'attendaient encore lorsque le moment serait venu de visiter tranquillement chaque scène et d'y savourer les nombreux trésors de savoirs. Il y avait des cités que j'imaginai alors, et confirmées par la suite, qui étaient les originales auxquelles Rome, Athènes, Carthage, Babylone, Thèbes et Ninive prétendaient égaler au temps où leur beauté atteignait leur zénith.

Poursuis ton chemin, ô âme pieuse, même si sur Terre tes pieds de pèlerin ne se posent jamais dans le sanctuaire sacré du désir de ton cœur, même si tes yeux mouillés de larmes en viennent à ne jamais contempler la terre que tes semblables appellent du nom le plus doux de patrie ! Toutes tes aspirations attendent ta venue sous une forme bien plus magnifique, là où l'éternel midi demeure pour toujours. Le juif dont les pieds errants ne se sont jamais posés sur le Mont des Oliviers, le musulman dont l'œil ne s'est jamais enflammé à la vue des mosquées de La Mecque, le catholique qui a vainement espéré et longtemps désiré contempler le Vatican, le chrétien qui a faussement rêvé qu'il se tiendrait un jour entre les murs de Bethléem ou qu'il gravirait la colline du Calvaire, et toute âme sérieuse qui possède un sanctuaire sacré où, les pieds déchaussés, son esprit s'abîmerait dans l'adoration... prenez courage ! Lorsque l'Amour accomplit son œuvre de purification sur votre cœur, lorsque vos mains s'attendrissent au contact de la bonté, lorsque vos yeux brillent des feux de l'affection et que vos âmes revêtent les robes de la charité et du pardon, lorsque le Christ de Dieu renaît en vous, et que vous serez baptisés en Lui à travers les épreuves, vous trouverez un but meilleur que celui auquel vous aspirez, et la réalisation dépassera de loin vos espérances dans cette maison où l'âme, à tous égards, « sera comblée lorsqu'elle s'éveillera à Sa ressemblance »<sup>73</sup>.

---

<sup>73</sup> *Psaume*, 17 : 15.

## Chapitre XVII

### Une poétesse à la maison

Il était évident, cependant, qu'aucune de ces cités n'était notre destination actuelle. Nous continuâmes à filer, chaque instant dévoilant une nouvelle beauté, suscitant une note d'admiration plus profonde ou nous baignant dans les profondeurs d'un émerveillement silencieux, jusqu'à atteindre une chaîne de collines qui semblait revêtir tout le parfum et toute la gloire de l'accomplissement idéal de l'espérance.

C'est là que nous fîmes une pause. Sous nos pieds, sur la pente douce près du bas de la montagne, se dressait une maison unique, pas très grande comparée à beaucoup d'autres que j'avais vues récemment, mais parfaite dans toutes les caractéristiques qu'une âme d'artiste pouvait désirer. C'était comme un rêve concrétisé dans lequel un peintre, un musicien ou un poète fatigué avait cherché - et trouvé - le repos. La nature elle-même avait été le jardinier du paysage s'étendant devant nous. Je ne parle pas de la nymphe désordonnée, enchevêtrée et désordonnée que la Terre appelle Nature et qui sème les mauvaises herbes, les ronces et les chardons dans une confusion sauvage tout autour d'elle, mais de l'ange magnifique qui, timide face aux conséquences de la désobéissance de l'homme, s'est retiré avec tous ses semblables au Ciel, où il avait pu perfectionner son art en toute liberté, et concrétiser en acte et en détails amplifiés les ébauches de rêves et d'idéaux naissant dans l'âme des hommes en pleine expansion. Ici, la couleur avait courtoisé, gagné et vécu dans une douce fidélité avec la musique. Devant moi s'étendaient les jardins natals de la Beauté, de l'Enchantement, de l'Harmonie, de la Grâce et du Rythme, chacun d'eux tenant salon dans l'une ou l'autre des cent salles odorantes, formées de bosquets, de collines ou de cols de montagne. L'Écho et la Chanson chantaient leur ronde sur les hauteurs, approuvées par les ondulations argentées du lac ; les oiseaux au plumage onirique chantaient leurs hymnes dans les arbres à la luxuriance toujours verte, traversés par les brises respirant le parfum des fleurs ; tandis qu'au-dessus de tous, les Cieux déroulaient leur canopée de tons et de teintes atmosphériques sans nom ni contreparties sur Terre.

Plusieurs amis étaient venus pour nous rencontrer, approchant de la maison, parmi lesquels je reconnus une dame qui se rendait souvent à l'"École" et qui était très appréciée des enfants. À peine Jack l'eut-il aperçue qu'il s'élança vers elle avec toutes les marques d'affection possibles. Il n'y avait ni timidité ni vulgarité dans son comportement - cet enfant du caniveau - car la partie de sa vie consacrée au sommeil n'avait-elle pas été consacrée à l'éduquer et à le préparer aux devoirs et aux plaisirs de cette maison ? Et, bien que les circonstances alternées de son état de veille l'aient contraint à prendre un vil déguisement, ses antécédents princiers avaient été révélés, et

son droit était incontesté à présent. C'était le fils d'un roi revenu d'exil ; inutile de se demander où il avait erré, quels avaient été ses connaissances et son rang, mais on l'avait retrouvé, et même si ses visites ne pouvaient être que passagères, tout le monde savait désormais que son absence ne durerait plus longtemps.

Les félicitations et les réjouissances occupèrent l'intervalle entre notre arrivée et le départ de Jack, car le matin sur Terre le rappela bientôt à la vente des allumettes, et la toux déchirante revint rapidement pour faire claquer les cordes de la vie. Quel contraste entre ces deux conditions ! Ignoré sur Terre, acclamé et accueilli au Ciel !

« Mais certains me demanderont pourquoi, si c'est un fait, nous l'ignorons – ou plutôt nous ne nous en souvenons pas. Je réponds que c'est parce que vous avez été éduqués à penser - et que vous entretenez encore l'idée - que tous les rêves sont des caprices du cerveau et que la vie pendant le sommeil est un mythe et une fantaisie. Dieu a fait à Salomon la promesse de sa sagesse dans un rêve, et a recouru au même moyen pour demander à Joseph d'emmener l'enfant Jésus en Égypte, et s'il n'a pas changé, il utilise le même moyen maintenant, mais vous les méprisez, et vous imputez votre folie à Dieu. Telle est ma réponse à la question du pourquoi. »

Au moment du départ de Jack, Arvez l'accompagna jusqu'à la frontière, mais je restai pour satisfaire un désir que je nourrissais depuis longtemps, celui de m'entretenir avec notre hôtesse. Arvez avait raison de me dire qu'elle ne m'était pas inconnue. Personnellement, je l'avais rencontrée à maintes reprises lorsqu'elle s'occupait des habitués de l'"École" - mais je la connaissais dans un sens plus profond que celui-là ; ses poèmes n'avaient-ils pas été presque mes seuls compagnons dans la solitude de ma vie terrestre ? Elle avait semblé comprendre la vie, telle que je la connaissais, avec ses profondes aspirations et ses chagrins d'amour inassouvis, comme une âme presque semblable, mais elle avait conquis et trouvé un calme que j'avais vainement cherché. J'avais appris par les commémorations publiques après sa mort qu'elle était née au sein de l'Église, et son père, un ecclésiastique, chérissait sa foi comme s'il s'agissait d'un fil de soie divin destiné à guider les pèlerins vers leur maison, et non comme une clôture barbelée ou en fer qui déchirerait et mutilerait l'imprudent.

Elle avait été éduquée dans le ministère de l'Amour, qui était le centre et la circonférence de toute vraie religion, et sous cette influence toujours plus large et plus profonde, elle avait été emportée comme sur le sein d'un fleuve majestueux dans l'océan infini de son Dieu. Oui, elle a été emportée, mais en glissant vers le Ciel, elle avait chanté, raconté toutes ses expériences profondes, renvoyé la lumière du soleil qui tombait sur son âme, et sa voix avait exercé une influence merveilleusement apaisante dans les tempêtes et les troubles qui m'accablaient. Elle semblait connaître les hauteurs et les profondeurs, les longueurs et les largeurs de l'amour merveilleux qui tenait son cœur, et lorsque les tempêtes la balayaient, elle chantait le calme, et entremêlait si habilement les deux qu'il n'y avait pas la place de douter de notre insécurité. Lorsque la nuit de l'épreuve était noire et qu'aucune lueur amicale ne brillait pour guider ses

pas, elle possédait ces ailes de la foi qui lui permettaient de s'élever et, loin au-dessus des ténèbres, de regarder vers l'avant, là où le Soleil de la Justice se levait avec les glorieuses promesses du jour.

C'était de ces hauteurs alpines que son chant me parvenait d'un ton sûr, d'une voix guidant et invitant d'autres âmes plus malheureuses à la suivre, comme elle avait suivi le Christ. Je l'avais suivie et maintenant, pour la première fois, je me tenais à son niveau. Était-il si étonnant que je voulusse rester en arrière et épancher mon cœur en remerciements de tout ce qu'elle avait fait pour moi ?

Nous regardâmes Arvez et sa petite charge jusqu'à ce qu'ils disparussent sur la crête des collines, puis, se retournant, elle me prit la main et dit :

- Maintenant, nous pouvons parler, et je peux te souhaiter la bienvenue.
- Et je peux vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi, par votre plume, répondis-je.
- Mais ces remerciements ne me reviennent pas, mon frère, ils reviennent à Dieu ; Il a rempli ma coupe de tant de miséricorde qu'elle devait déborder ; et la musique qui retentit dans mes vers n'est pas celle de la coupe, mais celle des bénédictions qui tombent et qui remplissent le gobelet.
- Je le sais, répondis-je, et mon âme magnifie Son nom ; mais je ne peux ignorer que la forme du récipient joue un grand rôle dans la douceur de la musique.
- « Oui, cela est vrai », répondit-elle avec un regard lointain et un ton adouci à peine audible, « mais même dans ce cas, les remerciements sont doublement pour Lui, car n'a-t-Il pas aussi formé la coupe ? Viens dans le jardin », ajouta-t-elle, comme si elle ne voulait pas poursuivre le sujet. « Où pourrions-nous parler parmi les fleurs ? N'est-ce pas une compensation pour tous les labeurs de la Terre que d'être récompensé par une maison comme celle-ci ? »
- C'est vrai, mais ce n'était pas l'idéal que vous vous faisiez du Ciel.
- Non, ce n'étais pas mon ancien idéal ; mais je peux voir où j'ai commis une grande erreur, comme toute l'humanité. Nous n'avons pas peur de reconnaître des faits ou d'admettre un doute ici, de crainte d'exposer quelque faiblesse dans nos enseignements, de sorte que je peux faire face à la difficulté qui surgissait auparavant parfois comme l'ombre d'une crainte, lorsque j'envisageais le passage soudain d'une âme, de la Terre à la présence du Roi. C'était alors une lutte constante pour la foi que de parvenir à une conception claire du Ciel. Si l'on essayait d'écouter sa musique, il y avait toujours une sorte de crainte de dissonance de la part d'une voix inharmonieuse qui n'avait pas encore eu le temps

d'apprendre la chanson ; on ne pouvait jamais regarder ouvertement ses habitants sans le frisson de peur de trouver un individu dont le vêtement présenterait encore le semblant d'une tache. Le lit de mort, surtout dans certains cas, semblait trop proche du Trône pour être tout à fait assuré.

— Et maintenant ? demandai-je.

— Le mieux que je puisse faire est de comparer l'idée que l'homme sur Terre se fait du Ciel à l'expérience d'un alpiniste qui, au lever du jour, en partant de l'auberge, regarde longuement le sommet qu'il désire atteindre. La foi fait un grand saut et se tient comme un monarque sur le sommet, au-dessus des travailleurs qui grimpent, se reposent et, un peu plus tard, dérapent, si loin derrière. La foi n'est pas un touriste amateur. Dans son saut gigantesque, elle n'a transporté que sa propre imagination ; celui qui l'a éprouvée compte encore parmi ses compagnons de voyage et, malgré cela, il sera contraint de gravir la pente raide d'un pas prudent, sans quoi il n'atteindra jamais son but. Mais la foi est bonne, car elle donne, par sa confiance dans le succès, de l'élan à la démarche, et triomphe des mille doutes que d'autres éprouveront à cause des difficultés du terrain.

— S'il vous était possible d'écrire à nouveau, chanteriez-vous ces récentes expériences ?

— S'il m'est possible d'écrire ? s'exclama-t-elle avec un peu d'étonnement. Et pourquoi je ne pourrais pas écrire maintenant, comme d'autres chantent ? Dans la condition mortelle, le génie, quel qu'il soit, ne peut qu'assister à son émergence - la croissance, l'expansion et l'épanouissement dépendent de nous. Une note de musique a jadis été émise par les lèvres d'un ange, mais la Terre n'a jamais entendu la plénitude de son chant ; des doigts d'enfant font vibrer les cordes, mais la harpe ne peut être accordée dans le conflit des dissonances du monde ; comment donc la chair peut-elle prononcer un jugement sur l'hymne des peuples ? Mais ici, Dieu merci, je peux écrire et j'écris encore. Je m'efforce maintenant d'épeler les mots avec lesquels je compose au fur et à mesure mes chants dans le Ciel ; et puisque tu as entendu mon premier, permets-moi de te chanter un de mes sonnets actuels.

En disant cela, elle se retourna et courut dans la maison, mais revint presque instantanément en portant un livre, dont elle lut ce qui suit, et que je joins avec sa permission :

## L'Attente

Attendre sur le seuil maintenant,  
Juste sous le porche de la vie ;  
À l'abri de toute intempérie,  
Étouffés querelles et affrontements,  
Le cœur apaisé de ses coups effrénés,  
Le cerveau calmé de ses chaleurs enfiévrées,  
Attendre à présent, et doucement se reposer,  
Jusqu'à ce que le Maître finisse par arriver.

Attendre, là où les vagues ondulantes  
De la rivière de la vie lavent mes jambes ;  
Nettoyant les souillures du voyage,  
Avant que je puisse saluer le Sage ;  
Jusqu'à ce que la voix soit suave et accomplie,  
Et que j'apprenne la douce et nouvelle mélodie ;  
Jusqu'à ce que la discorde soit oubliée,  
Qui a si longtemps troublé ma paix.

Attendre que la robe de nocces  
Et sa couronne me parviennent ;  
Que soit prêt le banquet du sacerdoce,  
Et que l'époux survienne  
Que les graines de la vie aient fleuri,  
Et que la récolte de la maison soit célébrée  
Recueillant les longs labeurs de ma vie  
Pour mon offrande de mariée.

Cela, les hommes ne nous l'apprennent pas !  
Il n'y aurait de la Terre à Dieu qu'un pas ;  
De la Vallée de la Mort à Lui  
Avec l'habit terrestre qui nous suit.  
Appelés à le louer dans l'effroi,  
Ou à le chanter alors que la voix  
En un sanglot d'adieu est déchirée,  
Pourrions-nous ainsi exulter ?

Non ! Attendons d'être meilleurs,  
Attendons de reposer nos pieds fatigués ;  
Attendons d'apprendre de la harpe à jouer.  
Avant de pouvoir rencontrer le Seigneur ;  
Attendons d'accorder nos voix inédites

À la douce et séraphique chanson ;  
Attendons d'apprendre la mesure et la rythmique,  
Mais le temps ne sera pas long.

Attendons de saisir la glorieuse Vérité  
Qui bientôt sera révélée  
Jusqu'à ce que nos yeux supportent la clarté  
Lorsque le Livre sera descellé.  
Ah ! La vision nous aurait rendus plus puissants,  
Si elle avait été donnée soudainement.  
Mais attendons de nous y préparer,  
Dans le vestibule de l'Éternité.

Pendant qu'elle lisait, ou plutôt qu'elle exhalait les vers de son poème, nous marchions sur le flanc de la colline, mais elle m'entraîna progressivement à sa suite me faisant oublier le paysage qui, dans le meilleur des cas, n'était que les propriétés inanimées du Ciel - des attributs paisibles de l'âme du Ciel lui-même ; mais dans sa voix qui me faisait vibrer par son fervent lyrisme - dans ses yeux qui regardaient au loin, dans un désir patient, les horizons de l'espoir - il me semblait apercevoir le Ciel lui-même, et cela m'absorbait. Son poème était une confiance calme de sa foi en Dieu, et bien que les inflexions de sa voix donnassent l'impression qu'elle était loin, voire proche de son Maître, elle s'attardait sur chaque "attente" répétée comme si elle puisait dans sa source profonde toute la douceur de l'assurance que « ceux qui restent debout et attendent servent aussi »<sup>74</sup>, et qu'elle hésitait à se détourner de ce courant rafraîchissant. Elle m'avait oublié, oublié tout - sauf son Dieu, avec lequel elle était de nouveau en si douce communion - , et l'expression continue de ses lèvres était comme le jaillissement spontané d'une musique débordante engendrée par son âme. Quelqu'un avait dit : « Un somnambule semble, comme un ange, dans la grâce inconsciente de son propre mouvement », mais je regardais directement un ange, en extase devant un Ciel plus éclatant qu'il ne l'avait jamais vu auparavant. Je n'osais pas parler, pas même lorsqu'elle cessa de lire, mais, suspendu à l'inspiration qui l'enveloppait, je marchais à ses côtés.

Je ne sus jamais combien de temps cette rêverie dura, mais lorsqu'enfin, elle prit la profonde inspiration qui lui fit prendre conscience de ma présence, je fus surpris de voir à quel point nous nous étions éloignés. Elle ne parla pas, mais leva ses yeux rayonnants, comme pour observer la fuite en avant de ses réflexions, et je n'avais aucune envie de rompre le silence sacré sur lequel elles flottaient.

— Ne penses-tu pas, demanda-t-elle à présent, que ce sont là des pensées plus douces que les idées erronées que nous avons entretenues sur Terre ?

---

<sup>74</sup> « *They also serve who only stand and wait* » est le dernier vers de l'un des sonnets les plus célèbres de John Milton, poète du XVII<sup>e</sup> siècle, *Sonnet 19 : When I consider how my light is spent*.



- En effet, mais si vous n'êtes parvenue qu'au vestibule, quelle serait la gloire du Sanctuaire intérieur ?
  
- Je ne peux pas le dire et je ne suis pas non plus en mesure de comprendre si l'un de nos amis essayait de me l'expliquer. Il est impossible de comprendre clairement ce que l'on n'a pas vu, et la tentative de le faire ne fait qu'alimenter des conceptions erronées. Je ne vois pas et je me contente donc d'attendre que mes yeux puissent supporter l'éclat de la révélation ; en attendant, j'ai beaucoup à apprendre et beaucoup de douces jouissances à recueillir sur le chemin de la sainteté.
  
- Vous pensez donc qu'il y a encore d'autres étapes préparatoires avant d'arriver à la maison finale ?
  
- Oh, oui ! Il y en a d'autres, dont j'ignore le nombre. La question qui me vient parfois à l'esprit est la suivante : arriverons-nous un jour à la dernière ? Y a-t-il une dernière ? Puisque Dieu est infini, est-il possible d'arriver à une quelconque limite ? Pensez à la distance qui nous sépare de la sainteté lorsque nous avons commencé notre pèlerinage sur Terre, et à la distance insignifiante que nous avons déjà parcourue, et tu comprendras qu'il doit y avoir encore d'innombrables étapes de ce genre avant que nous puissions espérer nous tenir dans la splendeur inaltérée de Sa présence. Avec les nouveaux pouvoirs et la plus grande connaissance que ma nouvelle vie m'a donnés, développant une conception plus large de Sa pureté et de ma propre indignité, je pense parfois qu'il sera presque nécessaire que le souvenir de notre vie sur Terre s'efface avant que nous puissions supporter de regarder Sa face.
  
- Mais ne pensez-vous pas que notre identité sera perdue ?
  
- Non, nous ne pouvons jamais la perdre ; ce serait s'anéantir. Quand je pense au pouvoir scrutateur de ce regard trop pur pour voir l'iniquité<sup>75</sup>, la conscience de ce que j'ai été n'est pas perdue avant que je ne sois appelée à la supporter, ce rayon sacré rappellera à ma mémoire des reflets de mon moi autrefois pécheur, suffisamment intenses pour souiller ma pureté et détourner ce regard.
  
- Que devons-nous faire alors ?
  
- Je n'en sais rien. C'est l'un des problèmes à résoudre dans les sphères supérieures ; pour l'instant, nous devons attendre ; il me suffit de savoir que « Dieu est son propre interprète et qu'il le rendra clair »<sup>76</sup>.

---

<sup>75</sup> Référence à Dieu, dont Le regard « est trop pur pour voir l'iniquité », selon *Habakkuk*, 1 : 13.

<sup>76</sup> Vers tiré de l'hymne composé par William Cowper (1731-1800), *God moves in a mysterious way*.

- Quand vous pensez à une telle réalisation, ne souhaitez-vous pas l'accélération des étapes intermédiaires pour l'obtenir ?
- Oui... et en même temps, non ! répondit-elle sans précipitation. C'est l'idéal absolu de toute âme véritable d'avoir hâte de l'atteindre. Mais je n'ai pas actuellement la capacité de l'apprécier et d'en jouir, de sorte que le don serait trop puissant et ne ferait que m'écraser au lieu de m'élever. Tu peux comprendre qu'une personne qui a été opérée avec succès de la cécité ne peut être initiée à la lumière que progressivement. Nous avons tous été aveugles et la lumière de Dieu ne viendra que lorsque nous serons capables de la supporter. Il est trop sage pour permettre la moindre possibilité de désastre. Le point culminant de l'anticipation ne peut donc être atteint que lorsque, par un processus de croissance naturelle, l'âme a atteint sa pleine stature, et ce n'est certainement pas encore le cas. Quant à l'attente, je suis un peu comme un enfant qui reconnaît son infériorité par rapport à un homme, mais la conscience de cette infériorité ne diminue en rien sa joie présente. La nostalgie des fruits d'automne n'altère jamais l'éclat ni le parfum des averses d'été. Mon grand désir de rencontrer le Père face à face ne diminue pas non plus le plaisir que j'éprouve ici.

D'autre part, chaque pas que je fais vers Lui devient un nouveau message pour moi, porteur d'une nouvelle révélation de Son amour, chaque halte devient un nouveau développement, et chaque vérité élargit doucement mon âme vers une plus grande ressemblance avec Lui-même. Je suis heureuse, toujours plus heureuse - ma coupe est pleine à craquer. Elle s'élargit sans cesse, de sorte que son contenu et ma compréhension augmentent de plus en plus. J'ai beau être au Ciel maintenant, pour autant que je puisse le comprendre, s'il y avait un plus grand plaisir ici, je ne pourrais pas l'apprécier. Oui, il y a plus maintenant que ce que j'en peux comprendre - ma coupe déborde, mais je ne sais pas jusqu'à quel point. Je suis donc satisfaite, parce que tous mes pouvoirs et toutes mes capacités sont comblés ; mais il y a d'autres pouvoirs et d'autres possibilités que je développerai bientôt, et ils seront alors aussi pleinement satisfaits. Fort de cette connaissance, je me réjouis, comme le garçon, de ce qui m'attend et, comme lui, je construis peut-être des châteaux de sable en pensant à ce que je ferai ensuite ; mais, en attendant, je remercie le Père pour son merveilleux Amour dans le passé et dans le présent, et je me contente d'attendre sa future révélation.

- Quel regard portez-vous sur votre vie Terre, avec vos connaissances actuelles ?
- Si je devais écrire ma propre épitaphe de ma situation actuelle, je serais malheureusement obligée d'écrire *De la Terre, terrienne, trop terrienne*. Je pensais avoir chanté l'émancipation spirituelle, mais maintenant, je découvre que je n'étais moi-même qu'une esclave, sans le moindre rêve d'affranchissement jusqu'à ce que je respire la liberté sur ces délicieuses collines.

- Bien sûr, vous savez qu'il est encore possible de rejoindre la Terre, et de corriger nos idées erronées du passé.
- Oui. Par l'aimable assistance de certains de nos amis, j'ai déjà rompu le silence de mon sommeil et donné à la Terre plusieurs pensées telles que celles que je vous ai lues. Mais nous avons beaucoup de difficultés à surmonter avant de pouvoir faire beaucoup de progrès dans cette direction.
- Je le sais bien, comme plusieurs d'entre eux me l'ont déjà expliqué. Mais ce sont des obstacles qui se présentent à des esprits qui ont quitté la Terre depuis longtemps ; j'aimerais savoir quel est le premier obstacle à vos yeux.
- Tu seras quelque peu surpris, après avoir discuté de mes écrits, lorsque j'évoquerai l'une des premières difficultés que j'ai rencontrées, répondit-elle, mais cela servira à montrer à quel point les choses paraissent très différentes de ce côté-ci. L'une des premières leçons que nous devons enseigner à notre retour est que la parole de Dieu ne peut jamais être un livre imprimé. Dieu est, et sa parole est comme lui-même, une puissance toujours présente, toujours vivante, en mouvement ; ce qui est écrit ne peut jamais être plus qu'un témoignage historique de ce que fut la parole de Dieu à Moïse, Samuel, David, Ésaïe ou Paul. Les saisons, les fleurs, les récoltes et le soleil n'ont pas été créés il y a longtemps, une fois pour toutes ; Dieu renouvelle continuellement chacun d'eux en son temps ; il en va de même pour sa parole. C'est comme le puits d'une eau constamment agitée, et non comme une mare stagnante qui, pendant deux mille ans, s'est maintenue à un niveau invariable et insuffisant. Les hommes doivent savoir qu'Il parle aujourd'hui, s'ils veulent bien l'écouter, autant qu'Il l'a fait dans le passé. Un livre imprimé ne fait que retracer le cours du ruisseau dans le passé, il ne peut montrer la révélation grandissante du présent et n'indique que faiblement l'idée d'un Amour futur sans limites. C'est ce que nos frères de la Terre doivent encore apprendre, et c'est ainsi qu'ils reconnaîtront que l'ordination du ministère des anges est le canal éternel qui doit permettre à la parole de Dieu de s'écouler. Tel est l'Évangile du Christ, l'Évangile de l'Amour rédempteur.
- « Encore l'Amour ! » m'exclamai-je, « comme tout ici semble naturellement se résumer à ce seul mot ».
- C'est le murmure de tous les arbres du Ciel, répondit-elle, le souffle de toutes les fleurs ; le chant des eaux ondoyantes jusqu'aux rives enivrées de leurs baisers, transportés par la rosée à chaque brin d'herbe ; les zéphirs le chantent en passant ; les pics escarpés le déclament toute la journée ; et dans le dôme voûté au-dessus, ses échos trouvent une demeure éternelle ; c'est l'architecte de chaque maison, la force motrice de chaque acte, le sujet de chaque prière. L'Amour, sans aide, a dessiné les plaines du Ciel, aménagé chaque charmille et étendu chaque couche sur laquelle l'âme en pèlerinage peut se reposer. Les fleurs, les arbres et

les arbustes, les collines, les vallées et les cours d'eau, et tout ce qui habille l'état heureux dans lequel nous vivons, sont des développements de lui-même. Il est notre Mère, l'épouse de notre Père - comment pouvons-nous faire autrement que de magnifier son nom ?

- L'Amour sera donc le thème de votre futur ministère sur Terre ?
- Oui, c'était l'unique Évangile du Christ, et à sa suite, c'est le seul thème qui puisse provenir directement du Ciel. Je chanterai l'Amour qui attend de couronner le vainqueur une fois le combat terminé ; je le soufflerai à l'oreille de celui qui craint l'issue de la bataille, et je lui dirai d'inspirer la noblesse de l'adolescent ; son pain devra nourrir l'affamé, ses eaux rafraîchir la langue enfiévrée du roué, son baume devra être employé pour guérir le cœur brisé ; je l'utiliserai comme la clé de l'espoir pour libérer le prisonnier de la crainte, je l'érigerai en une tour de refuge pour celui qui est tenté, j'en ferai l'unique consolation de celui qui est en deuil ; il devra devenir l'ancre du marchand, la force de modération du dépensier, le frein de l'avarice, et l'entrave par laquelle je retiendrai les brutes. Je rassemblerai les nations pour qu'elles entendent le requiem que ses cataractes chanteront lorsqu'elles enterreront la hache de guerre ; je rassemblerai les bataillons de la Terre côte à côte et les ferai marcher à travers ses embruns parfumés, pour laver la malédiction de la caste et de la couleur de chaque âme et les laisser toutes sœurs. Je retiendrai longtemps la crainte, le châtement et la punition, tout en essayant de charmer chaque vagabond pour qu'il rentre chez lui, en chantant la musique légitime que son Père a composée pour le ramener du péché et de la misère à son foyer et à son héritage légitimes.

À ce moment-là, notre discussion fut interrompue par un rayon de lumière qui traversa notre chemin, comme un clair rayon de soleil, brillant au-dessus de la douce lueur à laquelle j'avais déjà fait référence. Ma compagne leva la tête et s'exclama joyeusement :

- Ah ! Voici Myhanene !
- Où ? demandai-je avec impatience, car pour l'instant il n'était pas visible, pour moi du moins, et j'espérais pouvoir voir son arrivée dans ce vol instantané dont Cushna m'avait parlé.
- Il sera ici tout de suite, répondit-elle ; ce rayon l'a annoncé.
- Qui donc est-il pour que sa venue semble toujours réjouir tout le monde ? demandai-je.
- L'as-tu déjà vu ?

- Oui, je l'ai vu deux fois ; mais je ne connais pas grand-chose de lui.
- Plus tu le connaîtras, plus tu l'aimeras, répondit-elle. Il fait partie de ces esprits purs et consacrés qui répandent le Ciel partout où ils passent. Sa présence ajoute de l'éclat à la clarté, comme cet éclair a illuminé notre chemin, et l'atmosphère qui l'entoure est parfumée par la présence de Jésus. Il a quitté la Terre alors qu'il était encore un enfant, et la simplicité innocente de l'enfant est toujours présente en lui. En lui, nous pouvons voir ce dont le péché nous a privés, et le type d'âme que nous aurions trouvé si nous n'avions pas désobéi. Grâce à la pureté de cette nature enfantine, il a pu s'approcher si près du Maître qu'il était apte à devenir un messager entre la prochaine condition de vie et celle-ci ; un lien est ainsi formé qui maintient les deux en étroite communion.
- Voulez-vous que j'en déduise qu'il existe des difficultés de communication entre cet état et les états supérieurs, à bien des égards analogues à celles qui existent entre cet état et la Terre ?
- Non, pas exactement. Le mot "difficulté" donne une impression erronée à votre esprit, et pourtant c'est peut-être le meilleur que je puisse employer. Les mots tirent des nuances du lieu, de l'environnement et des circonstances dans lesquels ils sont utilisés, et la "condition", différente entre deux individus qui utilisent le même mot, est souvent source de malentendus et de confusion, en particulier lorsque l'un emploie le mot pour désigner ou décrire quelque chose que l'autre ne connaît pas du tout. Mon incapacité à te transmettre exactement ce que je désire est l'illustration même dont j'ai besoin pour expliquer ce que j'entends par le fait que Myhanene forme un lien entre les deux états de notre vie.

L'expansion et la purification de l'âme l'élèvent naturellement, et cette élévation s'accompagne d'un élargissement des pouvoirs et des capacités qui doivent être accomplis ; des conceptions plus claires de Dieu, une compréhension plus profonde de ses mécanismes, avec la solution des mystères, et la capacité de discerner comment le présent en sa complexité prépare l'avenir dans sa perfection. Ces nouveaux pouvoirs et développements doivent être éduqués de telle sorte que chaque étape de la vie forme, pour ainsi dire, une autre classe dans l'école de l'éternité, et comme chaque étude absorbe l'âme entière de l'étudiant, tu comprendras ce que je veux dire par des liens ou des intermédiaires comme Myhanene qui nous maintiennent chacun à l'autre. Ils se tiennent entre les deux, se mêlant aux deux, sans être tout à fait absorbés par l'un ou l'autre.

- Mais n'est-il pas le dirigeant de certains lieux au sein de la condition inférieure ?
- Oui, tu peux à juste titre le désigner comme tel, mais il ne souhaiterait pas de recevoir un tel titre, car s'il gouverne, son sceptre est un sceptre d'affection, et il

préfère être considéré comme un ami, un conseiller ou un précepteur tout au plus. Sa fonction est celle qui correspond naturellement à sa condition de vie.

- La brève expérience que j'ai eue de lui me permet de vous comprendre. Sa façon d'exercer une fonction officielle a déjà été une révélation pour moi.
- Et chaque fois que tu le verras, tu recevras une révélation supplémentaire, répondit-elle. Il est l'illustration vivante de l'enseignement du Maître : « Le plus grand parmi vous sera votre serviteur »<sup>77</sup>. Mais le voici.

---

<sup>77</sup> *Matthieu*, 23 : 11.

## Chapitre XVIII

### La Famille céleste

Alors que Myhanene s'avançait vers nous, la description que ma compagne avait faite de lui comme d'un modèle vivant d'humilité me restait à l'esprit, mais je crus également déceler la réalisation d'un autre idéal évoqué par Jésus, que ses disciples devaient s'efforcer d'atteindre : « Vous êtes la lumière du monde ; une ville située sur une colline ne peut être cachée »<sup>78</sup>. Rayonnant de l'éclat des vérités spirituelles qu'il avait apprises et assimilées dans les plus hautes altitudes de son foyer plus lumineux, comment aurait-il pu être autrement que le bienvenu, venant comme le prophète de cette vie nous précédant - comme une avant-garde pour indiquer ce que nous serons lorsque nous atteindrons ces hauteurs.

Après nous avoir pris dans ses bras en nous saluant, il se tourna vers moi et me dit :

- Arvez m'a dit que tu étais ici, alors je suis venu te demander de m'accompagner à une fête.
- Vous êtes bien aimable de penser à moi, répondis-je ; pressé par tous vos devoirs, j'aurais cru que vous m'auriez oublié depuis longtemps.
- Nous n'oublions jamais *ici*, répondit-il, avec une insistance si particulière sur ce dernier mot qu'elle lui conférait un surcroît de sens.
- Je le sais et je n'aurais pas dû exprimer une telle pensée, après toutes les expériences que j'ai vécues, en particulier avec Arvez et le petit garçon que nous avons récemment ramené de l'"École".
- Pauvres chéris, comme ces enfants sont heureux d'échapper à leur vie dure et cruelle. Sais-tu que l'arrivée de l'un d'entre eux semble toujours rendre cette vie un peu plus lumineuse pour moi.
- Bien sûr, je ne peux pas comprendre tout ce que vous savez et ressentez, répondis-je, mais même moi, j'éprouve un sentiment de joie particulière à l'idée du changement qui attend Jack. Quelle puissante transition, quelle nouvelle vie ce sera pour lui !

---

<sup>78</sup> *Matthieu*, 5 : 14.

- Oui, répondit-il d'un ton réfléchi, et quelle étonnante compensation ! Parfois, j'aimerais presque pouvoir ressentir ce qui traverse l'âme d'une telle personne lorsqu'elle réalise pour la première fois ce qui s'est passé et qu'elle comprend pleinement la réalité du changement. Quelle révélation de l'Amour de Dieu doit les submerger ! Quand j'y pense, je peux presque me sentir reconnaissant qu'Il ait permis à l'homme de pécher, parce que rien d'autre n'aurait pu ouvrir la possibilité de sonder la grâce incomparable de Son complet pardon et de Sa réparation.
- Lorsque vous êtes venue, Myhanene, je souhaitais poser une question sur ce garçon, et j'espérais que vous y répondriez.
- Si je peux le faire, je le ferai avec plaisir.
- Pourquoi a-t-il été amené ici plutôt qu'ailleurs ? N'avait-il pas d'autre endroit où aller ?
- Il n'avait nulle part où aller, répondit-il, non pas parce qu'il était un paria, mais parce que, comme toute autre personne, il est soumis à une loi. La vie terrestre produit des types ou des qualités d'âme, et chaque qualité a une disposition prévue ici ; dans chaque condition, il y a des âmes qui sont spécialement attirées par nous et nous par elles - elles deviennent nos amis et nos compagnons. Notre sœur, ici présente, a été attirée par ce petit vagabond de la Terre, et donc l'aimera, le chérira et l'aidera à comprendre les éléments de son nouveau parcours.
- Je n'ai peut-être pas été assez clair, répondis-je. Je me demandais s'il n'avait pas de père, de mère ou d'autre parent ici vers qui il se tournerait naturellement.
- J'ai bien compris ce que tu voulais dire. Tu es tombé dans une erreur très commune, que je ferais bien d'expliquer et de déraciner tout de suite, sous peine de t'entraîner dans des difficultés ultérieures. Il faut désormais apprendre à faire la distinction entre les relations du corps et celles de l'esprit, ces dernières étant les seuls liens que nous reconnaissons ici.
- Voulez-vous dire que...
- Celui-là est notre Père, c'est-à-dire Dieu, et nous sommes tous frères, répondit-il avant que je n'eusse le temps de terminer ma question.
- Cela doit être vrai dans un sens, répondis-je, mais je ne peux pas oublier que l'un des idéaux communs définis au Ciel est d'accomplir la famille. Dois-je comprendre que cet idéal, comme tant d'autres, est erroné ?



- Très erroné, et presque impossible, puisque le Ciel ne pourrait exister dans de telles circonstances, pour la simple raison que pour accomplir une famille, tu seras obligé d'en briser au moins deux autres afin de fournir les parents à l'enfant. Considère ensuite la variété des goûts, des dispositions et du développement spirituel que tu trouves dans une même famille, et les dispositions prises dans cette vie pour répondre aux besoins de chacun dans les circonstances les plus favorables. L'égoïsme est éradiqué et notre bonheur décuplé par l'absence de ceux que nous aimons, lorsque nous savons que cela leur garantit le bien-être, plutôt que par leur présence et la perte d'avantages qui en résulterait nécessairement.

Toute âme individuelle qui naît dans notre vie est devenue, par sa vie sur la Terre, conditionnée par elle-même, et Dieu y a pourvu, en respectant seulement deux faits : d'abord, la loi qui travaille toujours à faire valoir la sainteté ; ensuite, les moyens d'atteindre cette condition dans les circonstances les plus favorables à l'individu. Pense un instant aux complications infinies qui surgiraient si ton idéal pouvait être mis à exécution ; alors, j'en suis sûr, tu verras combien l'idée devient impraticable, et que par aucun autre moyen le bonheur ne pourrait nous être en quelque sorte le plus sûrement garanti que par cette loi que Dieu a lui-même prescrite.

Je ne sais pas ce que l'avenir nous réserve, mais quoi qu'il en soit, je ne vois la possibilité de former des groupes d'âmes jumelles dans la grande famille du Ciel que lorsque de nombreuses autres étapes auront été franchies. De telles âmes sœurs ne sont nullement inhabituelles et, par leur influence, agissent et réagissent l'une avec l'autre et sont ainsi attirées dans une communion dont l'amitié de la Terre ne peut donner qu'une très faible idée. Ces relations sont à juste titre appelées "relations de sang", mais la chair et le sang ne peuvent pas entrer dans cette vie ; la parenté doit donc être élevée à un lien plus spirituel - de Dieu le Père, nous naissons dans l'esprit et devenons ainsi frères et sœurs de l'unique grande Famille céleste.

- Prêcheriez-vous cette doctrine sur Terre ?
- Bien sûr que je le ferai ; c'est la vérité et elle doit être proclamée. N'est-ce pas là l'Évangile du Christ, qui étend l'horizon de la famille jusqu'aux limites les plus éloignées de la Terre, qui détruit dans son expansion les distinctions qui existent entre les classes, qui efface l'hostilité entre nations et qui efface toute trace de couleur, de langue et de temps ? Une telle reconnaissance ne serait-elle pas la charte de la « Paix sur Terre et aux hommes de bonne volonté »<sup>79</sup> ? La querelle entre le capital et le travail, l'entente tacite entre les nations selon laquelle la force aurait raison, et la doctrine de la survie du plus fort ne trouveraient-elles pas leur fin et leur dénouement naturels sous l'influence d'une telle révélation ?

---

<sup>79</sup> Luc, 2 : 14.

En d'autres termes, si nous avons la liberté de prêcher cet Évangile, peux-tu me dire s'il existe une méthode plus directe pour répondre à la question et à la supplication de la prière de notre Sauveur que la Terre ne cesse de répéter : « Que ta Volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel » ? Cela dit, qu'en résulterait-il naturellement ? La reconnaissance du fait que l'affection pure, que ce soit entre membres d'une même famille ou non, est un attribut de l'esprit et non de la chair, et qu'elle ne peut être valablement assurée ou dissoute que par un rapprochement ou un éloignement spirituel. Dieu, qui est Esprit, donne naissance à de telles relations, et « ce que Dieu a uni, nul ne peut le séparer »<sup>80</sup>.

- Je dois m'incliner devant votre raisonnement, répondis-je, mais pour en revenir à notre petit ami. Est-il possible qu'il ne revoie jamais ses parents ?
- Je ne peux en aucun cas l'affirmer, répondit-il. Premièrement, parce que je ne sais pas qui sont ses parents, ni ce qu'ils sont, et deuxièmement, parce que nous ne savons pas quelle possibilité infinie notre Père a en réserve pour une révélation future. Mais parfois, lorsque je médite sur ce qui pourrait être, ma vision semble entrevoir une possibilité glorieuse qui, j'en suis certain, se situe bien dans le cadre du grand l'Amour illimité de Dieu. Dans de telles visions, j'ai vu la dernière âme repentante de la Terre s'approcher du Trône, tandis que tout le Ciel était silencieux en présence de cette joie impressionnante que, par le pardon de ce dernier péché, Dieu parachève la gloire des êtres rachetés - et avec un émerveillement saisissant, nous nous sommes regardés les uns les autres, et nous avons regardé le Christ, demandant dans une attente muette quelle serait la révélation qui suivrait - le point culminant de toute la rédemption - et nous nous sommes demandés ce qu'il en serait.

Le Paradis accompli ! Qui peut le comprendre, l'anticiper ou l'imaginer ? Chaque groupe et chaque cercle devenus parfaits ! Toutes les prières exaucées, tous les idéaux atteints, toutes les âmes sauvées ! Chaque changement par lequel nous sommes passés de gloire en gloire nous a transformés et réajustés à mesure que nous devenions de plus en plus semblables à l'image de notre divin Maître. J'ai alors pensé que lorsque chaque pièce de la mosaïque compliquée de l'Amour infini sera placée à la place que Dieu lui a assignée dans le dessein éternel ; lorsque les puissantes portes de la révélation finale s'ouvriront pour nous permettre d'entrer dans la présence même de notre Père et de Le voir tel qu'Il est, nous découvrirons qu'entre les jours de la chair et cette ré-union, il y a eu un lien subtil par lequel chaque famille a été à nouveau unie, pour passer devant le Trône, dans la grande revue de tous les peuples, de tous les climats et de toutes les langues, chantant l'unique hymne universel d'action de grâces. Oh ! Quel spectacle ! Les pères de chaque race dans le fourgon de ses vastes bataillons, et après eux leurs familles au complet, s'unissant à celles qui suivront, jusqu'à ce

---

<sup>80</sup> *Matthieu*, 19 : 6.

que toutes les générations, tous les peuples et toutes les couleurs soient inclus et que pas une âme ne soit absente de l'innombrable Famille, clamant « Notre Père » à Celui qui leur répondra : « Bienvenue à la Maison ».

- Pensez-vous qu'une telle réalisation soit possible ?
- Oui, et c'est le seul moyen par lequel je peux concevoir que Dieu puisse amener toutes choses à se soumettre à Lui, comme Il l'a promis. Si une seule âme, même Satan en personne, s'éloigne finalement de Dieu, celui-ci ne pourrait être « Tout en tous »<sup>81</sup>, — pour autant que je puisse comprendre le sens du Royaume, car là où est l'Esprit du Seigneur, là est aussi la liberté. Accorder cette possibilité à une seule âme étrangère reviendrait à risquer à nouveau la ruine de l'ensemble par son influence, et donc à nécessiter un nouveau plan de salut ; la perte d'une seule âme solitaire de la Famille de l'humanité briserait l'attribut de la Toute-puissance de Dieu, car il ne pourrait rester tout-puissant si, tout en voulant le salut de tous, il ne parvenait pas à faire valoir celui qui resterait alors éloigné.

Oui, mon frère, une telle réalisation est possible, car n'est-il pas affirmé que « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés »<sup>82</sup> et, en outre, que « de même qu'en Adam *tous* sont morts, de même en Christ *tous* seront rendus vivants »<sup>83</sup> ; les deux "*tous*" sont coextensifs, et c'est faire preuve de la plus grande injustice envers notre Père que d'envisager un seul instant que son plan de rédemption ne soit pas aussi complet et efficace que l'exige la nécessité du péché. Dieu aime tellement l'humanité qu'il a prévu un moyen d'y échapper. Ayant fait cela, et étant également capable de sauver jusqu'à l'extrême, penses-tu qu'il soit raisonnable de supposer qu'il sera contrecarré dans son dessein ?

- Mais ne négligez-vous pas le fait que le salut dépende en grande partie de la volonté de l'individu - une condition qui est toujours relative à une invitation ?
- Non ! Je n'oublie rien, répondit-il. Tu penses au libre arbitre de l'homme et tu l'opposes à la suprématie de Dieu, comme si l'homme était capable de s'opposer à Lui. Les circonstances et la condition sont le centre et la circonférence du libre arbitre dont se targue l'homme, alors que l'unique demeure de l'Absolu est l'infini. Les hommes referment la porte de la tombe sur le corps d'un frère défunt et disent : « Son destin est scellé ». Dans leur ignorance, ils ne savent pas que, derrière le voile, la lumière plus claire de Dieu tombe sur l'âme naissante, l'amenant, dans des conditions plus favorables, à comprendre que le "temps agréé" pour son repentir est l'éternel "maintenant" de Dieu. Non ! Non ! La probation n'est pas limitée par la mortalité ; l'homme, par sa perversité et sa

---

<sup>81</sup> *Corinthiens*, I, 15 : 28.

<sup>82</sup> *Timothee*, I, 2 : 4.

<sup>83</sup> *Corinthiens*, I, 15 : 22.

rébellion, peut entraver et retarder, il ne peut pas empêcher l'accomplissement du salut. L'ultime réside en Dieu « qui veut que tous les hommes soient sauvés ».

- Vous ne savez pas, mon ami, quelle joie cette connaissance donne à mon âme, m'écriai-je ; lorsque j'ai rencontré Eusemos, il a commencé à m'ouvrir à cette discussion, mais elle me semblait tellement importante, glorieuse, que je n'osais insister, de peur qu'elle n'échoue d'une manière ou d'une autre dans tout ce qu'elle semblait me promettre ; depuis ce temps, Cushna m'a montré beaucoup de choses qui ont ravivé et renforcé mes espoirs. Ma sœur ici présente, et vous-même encore, m'avez dévoilé davantage de la pensée divine dans cette direction, jusqu'à ce que ce qui n'était qu'un espoir devienne une connaissance, car je ressens le poids et la vérité de votre communion, qui n'est pas une discussion mais une révélation, pour laquelle je vous suis plus que reconnaissant. Il y a encore un autre point, cependant, sur lequel je voudrais demander des informations, si vous me permettez encore de poser une autre question.

« Demandez et vous recevrez »<sup>84</sup>, fut tout ce qu'il répondit, mais dans son regard et son ton, il y avait un niveau de signification qui me fit presque oublier ma question pour le moment. C'étaient les paroles de la promesse du Maître, et en elles, il semblait y avoir tant d'esprit et d'influence du Christ qu'involontairement je me retournai pour voir si quelqu'un s'était ajouté à notre compagnie. Lorsque je regardai Myhanene, son visage me parut encore plus doux qu'auparavant, une expression plus profonde émanait de ses yeux et une présence reposait sur lui devant laquelle j'inclinai la tête, alors même que je me sentais plus désireux que jamais de poser ma question.

- Voudriez-vous aussi enseigner cette vérité sur Terre ?
- Oui ! répondit-il, j'exposerais tous les conseils de Dieu simplement et sans réserve.
- Où se trouverait alors le pouvoir de s'abstenir de pécher ?
- Un tel évangile changerait complètement la donne. Aujourd'hui, on enseigne aux hommes à venir à Dieu par la crainte des tourments de l'enfer, mais je ne pense pas que ce soit là la voie idéale de Dieu. Si je Le comprends bien, Il voudrait qu'ils soient attirés par le récit de Son Amour, plutôt que poussés vers Lui par le fouet de la terreur.

Mais l'élément animal est si prégnant dans la nature humaine, je le crains, que sans un certain pouvoir de restriction, il serait difficile de maintenir les masses sous contrôle, et si elles entendaient la doctrine du salut final pour tous, quelle incitation auraient-elles à mener une vie morale, pour ne pas dire vertueuse ?

---

<sup>84</sup> *John*, 16 : 24.

Je dis que j'exposerai tout le conseil de Dieu, et j'ai pleinement confiance en son autosuffisance, sans aucune invention fictive ou artifice de l'homme. La Vérité, telle que nous la connaissons, suffit à tous les besoins. Laisse-moi te rappeler le cas de Marie, que tu as vue. Faut-il plus que la connaissance de son châtiment pour constituer un avertissement efficace contre la jalousie et les maux qui en découlent ? Et pourtant, le châtiment de Marie n'est pas éternel. Elle a passé l'épreuve, et la douleur s'estompe, jusqu'à ce qu'elle prenne sa place parmi les saints dans la lumière, sans que son péché soit reconnu par ceux qu'elle fréquente.

Je vais maintenant te demander d'essayer de te projeter à travers les générations pour atteindre le moment évoqué, comme je te l'ai dit, qu'il m'arrive d'entrevoir, lorsque la Famille de la Terre sera rachetée dans son ensemble. Marie sera là, blanche et rayonnante, aussi sainte que n'importe qui dans cette foule innombrable. Aucune âme, en la regardant, ne sera consciente du grand péché qui a été expié et pardonné ; mais elle-même l'aura-t-elle alors oublié ? Non ! La douleur du péché aura disparu, le châtiment sera terminé, il n'en restera plus aucune trace qui puisse être lue par un spectateur curieux, si n'est une cicatrice - le souvenir – qu'elle gardera pour elle-même, l'éternité ne l'effacera jamais de sa mémoire. Imagine le regret d'une âme, mise en contact étroit avec le Christ et Dieu, ressentant jusqu'à l'excès l'intensité de son Amour, tout ressentant douloureusement pourtant qu'elle a péché et attristé cet Amour. Connaître cela aurait un effet dissuasif sur le péché, ou du moins c'est ce que Dieu a prévu ; il sait certainement ce qui est le mieux, et je suis tout à fait satisfait d'en rester là. Mais nous devons partir.

## Chapitre XIX

### Le Sanctuaire du Silence

J'avais matière à réfléchir. L'infinité que chaque nouvelle expérience m'ouvrait, et la rapidité avec laquelle chacune d'elles me submergeait, s'avéraient être un tel poids de gloire que je souhaitais presque reposer dans la liberté et l'amour qui se déployaient continuellement avec un émerveillement toujours plus grand. En présence de l'Évangile du Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il était interprété par ces anges amis, je ne pouvais que souscrire à la conclusion de Paul selon laquelle, même dans les conditions les plus favorables sur Terre, les hommes ne voient qu' « à travers un verre obscur »<sup>85</sup> ; cependant, dans tout ce qui m'avait été communiqué, l'attention la plus minutieuse avait été apportée pour montrer que toute la différence résidait dans l'interprétation de la Parole qui avait été délivrée : dans aucun cas, une révélation ne m'avait été faite en violation ou en substitution de cette Parole. Un autre fait que j'avais invariablement remarqué, c'était que chaque fois que l'Écriture était citée, les paroles et les enseignements du Maître avaient toujours la prééminence et étaient considérés avec une autorité devant laquelle les écrits des Apôtres n'occupaient qu'une place très secondaire, un système de préséance tout à fait contraire à la coutume à laquelle j'étais depuis si longtemps familiarisé.

Cette règle m'avait tellement marqué qu'à plus d'une occasion je le mentionnais, mais toujours pour entendre la même raison avancée pour son adoption. « Jésus-Christ est le Médiateur de la Nouvelle Alliance et peut donc parler avec plus de force et d'autorité de la portée, de ses méthodes et des conditions par lesquelles ses pouvoirs pouvaient être légitimement exercés. Dans ces conditions, il a toujours été non seulement plus sûr, mais aussi plus simple de l'écouter plutôt que d'écouter ce que d'autres avaient à dire à son sujet. En cas de doute ou de difficulté, chaque enfant qui cherche à connaître la pensée du Père, telle qu'elle est révélée dans le Christ, peut lui demander et recevoir le don du Saint-Esprit, le Consolateur, par lequel le Maître a promis de révéler à ses disciples les mystères intérieurs de Dieu et de nous en rappeler toutes les choses. »

Comme je l'ai dit, j'avais une abondante matière à réflexion en marchant avec Myhanene parmi les fleurs et les arbres du sommet de ces collines qui n'avaient jamais été balayées par un vent violent ; et lui, avec cette sympathie et cette intuition qui le rendaient attachant pour tous ceux qui le connaissaient, avait sondé mon humeur et était venu à mon aide dans une communion de silence qui produisit une plus riche moisson d'informations que le langage n'aurait pu en apporter. Dans certaines conditions, les aspirations de l'esprit sont trop exigeantes pour que les mots puissent

---

<sup>85</sup> *Corinthiens*, I, 13 : 12.

les exprimer, ou trop pesantes pour que la langue puisse les manier ; elles reposent, comme les trésors inconnus de la mer, dans les grottes silencieuses de notre propre expérience profonde, là où la sonde du langage n'a pas encore eu le temps d'arriver ; mais ceux qui veulent voir et comprendre la valeur et la force de ces sentiments doivent plonger dans les profondeurs de la sympathie où ils reposent et, à la lumière de cette affinité, lire le hiéroglyphe mystique qui appelle à la lumière et à la vérité.

Il avait sans doute déjà entendu de tels silences à maintes reprises, mon état d'esprit ne lui était pas inconnu et, avec une générosité que je ne pourrais jamais lui rendre, il vint à mon aide. Simultanément, il sembla m'entourer de son bras et de son âme, les objets extérieurs s'effacèrent de ma vue, tandis que j'étais entraînée dans une communion extatique dans laquelle je pouvais lire les tréfonds de son âme. Je n'ai jamais pu me satisfaire d'une explication de cette expérience unique, et je ne tenterai pas ici une tâche aussi vaine. Avec une solennité majestueuse mais une générosité enfantine, il me conduisit dans le palais de son expérience, où il ouvrit les portes de chambres meublées avec une luxuriance royale et des tables garnies de toutes les viandes dont mon âme était avide, me demandant d'entrer au nom du Christ, de manger, de boire et de vivre.

J'acceptai son invitation tacite, je franchis ce seuil sacré, j'errai dans ces salles de communion et je mangeai la vérité, tandis que l'orchestre de son cœur me charmait avec une musique angélique, rythmée par cette requête de la prière de Gethsémani : « Que tous soient un, comme ton Père est en moi, et moi en Toi, afin qu'ils soient un en Nous »<sup>86</sup>. J'écoutai, tout émerveillé, en mangeant, tête baissée, et j'ai adoré, en réalisant la possibilité qu'une prière puisse trouver son riche accomplissement.

Je ne me rappelais aucun souvenir des événements extérieurs de ce voyage, tant de la direction, de la distance que des points de repère par lesquels nous étions passés : entre-temps, je m'étais peut-être familiarisé avec ses scènes variées, j'arrêtai pour étudier la multitude de leçons que ses parterres de fleurs pouvaient enseigner, je m'attardais à d'autres contemplations sous les arbres rencontrés avec Myhanene, mais je n'en savais rien. L'environnement s'était effacé devant la rêverie, et je ne pouvais en garder d'autre souvenir qu'une coupe pleine de ravissement, tandis que le trop-plein était allé bénir quelque autre âme.

Je me souvins cependant d'une question qui m'avait traversé l'esprit pendant l'extase de cette communion et à laquelle je n'avais reçu aucune réponse, ni à l'époque, ni depuis ; pourtant, je la gardais et la chérissait, car j'avais la certitude qu'elle recevrait une réponse et que je connaîtrais toute la gloire qu'elle me révélerait. La voix était venue accompagner la musique de cette prière, s'élevant en moi comme la langue d'un prophète intérieur, dirigeant mon regard vers une gloire trop éclatante pour que je pusse la contempler, et je m'étais demandé : « Est-ce que cette communion avec un serviteur est une bonne chose pour moi ? Si cette communion avec un serviteur est si douce, que

---

<sup>86</sup> Jean, 17 : 21.

ressentirai-je alors lorsque le Maître<sup>87</sup> sera mon hôte ? Si, sur le chemin d'Emmaüs, le cœur des disciples brûlait en eux, malgré leurs âmes craintives, accablées et blessées - même lorsqu'ils l'ignoraient -, quelle sera cette chaleur ardente lorsque je verrai et connaîtrai le Seigneur ? ». Je me souvins combien j'avais réfléchi à cette pensée - combien j'avais souhaité la réponse, même si je la craignais, puis j'avais espéré - oui, alors que j'avais faim - que de nombreuses étapes pourraient encore intervenir avant qu'il me soit permis de serrer Ses pieds sacrés, et de donner à mon âme suffisamment de temps pour se purger et devenir assez forte pour supporter et comprendre le poids d'une félicité aussi merveilleuse.

— Nous sommes arrivés !

— Non ! Non ! Pas encore ! criai-je, lorsque l'annonce de mon compagnon me sortit de la douce rêverie dans laquelle j'avais été si complètement absorbé, et dans la confusion saisissante du moment, je fus conscient de la crainte qui se mêlait à mon espoir, car Celui que je désirais tant voir était proche, tandis que j'étais également envahi par le regret qu'un tel dénouement mette fin au plaisir qui m'avait si bien envoûté.

Myhanene sourit de ma déconfiture, et je crus déceler dans son regard quelque chose qui m'indiquait à quel point il comprenait parfaitement tout ce qui m'avait traversé l'esprit, mais il dit très calmement :

— Mon expérience de la vie m'a appris qu'il est toujours préférable d'atteindre le sommet de la montagne avant d'essayer d'en embrasser la vue, ou de me satisfaire de l'effet que la scène produira sur moi lorsque j'y arriverai.

Le double sens de sa remarque ne m'échappa pas, mais le charme ayant été rompu, la porte de ma rêverie se referma et je découvris que nous nous trouvions sur la crête d'une colline, en présence d'une scène qui exigea toute mon admiration et toute mon attention.

Devant et au-dessous de nous s'étendait une plaine d'une beauté si délicieuse que je ne pouvais trouver de mots pour la décrire, et d'une étendue impossible pour moi à estimer, mais je me souvins distinctement m'être demandé, alors que je la contemplais, s'il n'avait pas été permis à l'immortel Homère, pendant le pèlerinage de son sommeil, de se tenir à l'endroit où je me trouvais et de boire la révélation qui avait créé son image de cet Élysée :

Des joies toujours jeunes, sans souffrances ou anxiété  
Remplissent le large cercle de l'éternelle année<sup>88</sup>

---

<sup>87</sup> Il s'agit de Dieu et non de Jésus, même si le terme de *Maître* est communément attribué aux deux. C'est d'ailleurs une confusion à l'origine d'une grande erreur, puisque, selon le narrateur, Jésus n'est pas Dieu, mais un grand Frère dans la Famille spirituelle.

<sup>88</sup> Tiré de la version anglaise d'Homère, *Odyssée*, chant IV



où tous les héros, passant sans la douleur de la mort, dont le souvenir risquerait d'assombrir leur joie,

Reposent pour toujours sur les rives des fleurs qui ne se fanent jamais.<sup>89</sup>

Il en était peut-être ainsi, qui pouvait le dire, car si cela faisait partie de la loi immuable de Dieu qu'il se révélât aux prophètes dans des rêves et des visions nocturnes (*Les Nombres*, 12 : 6), qui nierait la possibilité que la porte prophétique du Ciel n'eût pas toujours été, et ne fût toujours pas ouverte au chanteur comme au prophète-prédicateur ?

Dans la vision du poète recueillie :

Avec tout son subtil réseau de métaphores musicales  
Et d'images parfumées, n'est-ce pas là le bouquet final  
D'une graine sur Terre semée ? Son évolution est différente  
Des modes de pensée élaborés par des molécules impuissantes.  
Le poète a une âme. Ainsi, lorsque la gardienne, la Nuit,  
Ouvre la porte de la prison, appelée mortelle  
Et demande au voyant de se reposer dans son sommeil,  
Cette âme prend son envol, et fuit  
À travers les Champs-Élysées, ou ce que vous voudrez,  
Elle voyage, guidée par des anges, sous leur attirance,  
Recueillant les graines des visions nourries de fraîches vérités  
Qui viennent enrichir l'évangile de l'espérance.  
Elle prophétise en chantant, afin d'aider les opprimés  
A lutter et à attendre l'aube de jours meilleurs  
Dont ses yeux ont saisi les premières lueurs.

Il ne pouvait en être autrement. David et Paul n'avaient-ils pas ramené sur Terre la connaissance de telles visites, et la théorie du sommeil qui m'avait été expliquée n'était-elle pas en parfaite harmonie avec une telle hypothèse ? Plus encore, combien de fois avais-je lutté dans mon ancienne vie avec ma mémoire, m'efforçant d'arracher de sa chambre mystique quelque expérience nocturne convoitée qui ne subsistait que sous la forme d'une résonance mal définie dans mon esprit ? Ces expériences étaient-elles propres à moi-même ? Moi qui n'avais aucune compétence poétique dans ma formation ? Non ! Non ! Tandis que je contemplais la scène qui s'offrait à moi, admirant ses beautés indescriptibles et m'interrogeant à nouveau sur la multitude de pensées qui se présentaient spontanément, je fus plus que jamais impressionné par le fait que les deux conditions s'interpénétraient complètement pour ceux qui avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, et mon entendement se mit à apprécier la déclaration :

---

<sup>89</sup> Shakespeare, *Cymbeline*, Acte V, scène 4.

« Il faut naître à nouveau »<sup>90</sup> avant de pouvoir participer à la révélation du monde de l'esprit, puisque l'homme naturel s'absorbe dans le monde de la matière.

À l'exception des deux brèves remarques rapportées, mon compagnon ne tenta pas de perturber ma contemplation, mais me laissa m'abreuver de toutes les connaissances que je pouvais m'approprier sans aide, une agréable méthode d'enseignement universellement adoptée ici, laissant d'abord l'esprit s'adapter et assimiler ce à quoi il s'ouvrait naturellement, ce qui était confirmé et renforcé par les réponses et les explications aux questions suscitées par les révélations.

J'avais compris le sens de l'exclamation qui m'avait tant surpris au début, et je savais que, pour le moment, nous avions atteint la fin de notre voyage. J'étais invité à une fête, mais je n'avais pas la moindre idée de sa nature et de son objet, et la conversation et la communion que nous avions eues en chemin ne me donnaient aucune envie, même si le moment s'était présenté, de me renseigner davantage à ce sujet. D'après l'aspect des lieux, je pensais que nous allions assister à une fête florale, car l'endroit choisi était une véritable maison de fleurs enchantée.

Tous les arbres, arbustes et plantes portaient des fleurs d'une taille, d'une couleur, d'un parfum et d'une beauté dont beaucoup m'étaient inconnus et qui dépassaient de loin tout ce que j'avais pu voir jusqu'à présent. Les arbres de l'espèce des palmiers élevaient des troncs d'un ambre et d'un rose transparents, tandis que des extrémités de leurs branches tombaient de grandes cloches de cire panachée, comme des dais, au-dessus de la tête de ceux qui étaient assis là. Dans toute la plaine, il n'y avait pas un arbre qui ne fleurît, et pas une fleur qui ne conservât son odeur particulière, que l'on pouvait déterminer et apprécier à volonté. J'étais également émerveillé par l'utilisation nouvelle qui était faite de ce vaste étalage de fleurs. Des massifs, des parterres et des terrasses étaient transformés en sièges de doux repos ou en galeries et en orchestres, d'où flottaient déjà des airs de musique céleste, tandis que la vaste foule - rassemblée d'on ne sait où, puisqu'aucun bâtiment n'était visible dans tout le champ de vision - attendait patiemment l'arrivée d'un quelconque inspecteur des travaux.

- Puisqu'il n'y a rien sans but ici, demandai-je alors à mon compagnon, puis-je savoir quel est l'objet particulier de cette réunion ?
- Certainement. C'est un moment d'examen - de remise de diplômes - si tu préfères. Certains, peut-être beaucoup, des amis ici présents ont droit à une promotion et cette réunion a pour but de les mettre à l'épreuve ; si tu préfères, c'est un "jour de jugement".
- Pourquoi parlez-vous de façon vague du nombre des heureux lauréats ; ne les connaissez-vous pas ?

---

<sup>90</sup> *Jean*, 3 : 3.

- Non ! Nous ne les connaissons pas tant que le test n'a pas été effectué ; à ce moment-là, tous ceux qui atteignent le niveau seront facilement identifiés par un résultat sans appel ; mais la grande majorité de l'assemblée est venue pour assister à la transformation et se joindre à l'action de grâces. Tu as déjà assisté au réveil de certains nouveaux arrivants, j'ai donc pensé qu'il serait tout aussi intéressant pour toi d'assister au prochain changement.
- Je suis vivement intéressé, répondis-je, mais maintenant que je comprends mieux ce rassemblement, je serais plus impressionné d'assister à une fête de mariage qu'à une cérémonie de clôture.
- Cela est dû à la juste appréciation de chacun du changement qui est sur le point de se produire. Tu assistes ici à une scène semblable à celle dont tu as été témoin au foyer des garçons, où chaque enfant souhaitait et espérait être promu à la vie supérieure. Tel serait le résultat sur Terre également si la "naissance de la mort" était correctement comprise. Chaque changement produit chez l'homme un développement de puissance sans fin, et le sépare en même temps de toutes les influences qui pourraient l'entraver dans l'avenir, pendant qu'il est introduit dans la compagnie d'autres personnes capables de le stimuler vers de plus grandes réalisations spirituelles. Ceux qui quitteront leurs amis ici présents ne seront pas coupés d'eux ; l'amour qui existe entre eux continuera, car ceux qui s'élèvent seront comme des guides de montagne, qui portent avec eux une corde grâce à laquelle ils peuvent aider leurs amis restés en arrière à s'élever plus facilement.

À ce moment, un son doux, comme la vibration d'une cloche d'argent, retentit ; en ce qui me concernait, il n'avait aucune signification et serait passé inaperçu, mais pour ceux qui se trouvaient dans la plaine en contrebas, il était chargé de signification - c'était le signal du début de la fête. Tous les orchestres étaient occupés et, à divers endroits, de grandes compagnies de chanteurs se rassemblaient en ordre de marche, de manière à indiquer que le point central de la manifestation se trouverait près de l'endroit où nous nous trouvions. Ce rassemblement me donna l'occasion de me faire une idée de l'immensité de la multitude rassemblée.

Jamais mes yeux ne s'étaient posés sur une telle assemblée, animée d'un même élan, d'une même joie, exempte de toute jalousie. Un second carillon retentit de la cloche invisible, en réponse aux mille instruments, à la sonorité aussi douce et suave qu'étranges quant à leur forme pour la plupart d'entre eux, qui entonnaient l'ouverture de l'office. Désormais les voix des choristes se mêlaient à la musique, et chacune des compagnies avançait avec un mouvement rythmique qui n'était ni une marche ni une danse, mais plutôt un accompagnement fluide qui soulignait la mesure du thème. Puis toute la grande assemblée qui nous entourait reprit le refrain et, pour la première fois de ma nouvelle vie, j'écoutais le chant des rachetés, qui déferlait autour de moi comme le bruit de nombreuses eaux se déversant vers « celui qui nous a rachetés et lavés de nos péchés, faisant de nous des rois et des prêtres pour Dieu et pour son Père, pour les

siècles des siècles »<sup>91</sup>. Je ne peux même pas dire maintenant si cette musique était plus douce que celle des magnétismes que j'avais entendus d'abord à la Maison du Repos ; elles étaient toutes deux parfaites dans leur genre, autant que je pouvais en juger, et ne différaient l'une de l'autre que comme la beauté de la fleur diffère de la gloire du soleil couchant.

La partie musicale de l'office ne dura pas longtemps, ou bien, dans la multitude d'influences qu'elle exerçait sur moi, j'étais privé de tout autre sens en dehors de la magie de ce nouveau charme, de sorte que sa fin arriva trop tôt ; mais alors que ses derniers échos s'éteignaient et que l'assemblée se tenait debout, la tête inclinée, comme si elle attendait une bénédiction, Myhanene me toucha et, se retournant, attira mon attention sur un cercle de lumière qui tombait comme un météore vers nous depuis les montagnes qui se dressaient, pics après pics, au loin. Je me retournai pour demander une explication à mon compagnon et découvris qu'il avait été transformé dans son apparence et qu'il se tenait à mes côtés, revêtu de toute la gloire avec laquelle je l'avais vu pour la première fois. Aucun de nous deux ne parla, mais lorsque le cercle se posa sur le sommet de la colline près de nous, enveloppant l'ensemble d'un rayonnement dont je craignis presque d'être enveloppé, il me fit signe de rester debout et d'observer, pendant qu'il allait saluer celui qui conduisait l'armée resplendissante qui se tenait autour de nous.

J'étais seul parmi les êtres célestes, dont les plus humbles étaient d'un rang égal à celui qui venait de me quitter ; je pouvais m'en assurer par leur couleur et leur éclat, car je commençais à les discerner facilement. Mais qui et quel était le rang de leur chef ? Je n'avais pas besoin de savoir qu'il était plus grand et plus puissant que tous ceux que j'avais rencontrés jusqu'à présent ; l'hommage que lui avait rendu mon ami me l'avait révélé ; mais cela était également proclamé par le diadème de gloire qu'il portait comme un insigne distinctif, en plus de son éclat individuel, qui éclipsait tout ce qui existait. Il tenait à la main un grand globe de cristal qui me rappelait le joyau brillant, mais minuscule, que j'avais vu porté par la colombe dans la chorale magnétique. Lorsque je le regardais, même à la distance où je me trouvais, il semblait rougir et palpiter d'une puissance que je ne pouvais définir - si le principe de la vie était visible, je l'aurais appelé « Vie », - peut-être la Sainteté, peut-être l'Amour, peut-être les trois combinés, mais il imprégnait tellement l'atmosphère qu'il m'était difficile de garder ma position.

Je n'avais pas de mots pour décrire ce chef des anges, et il valait mieux ne pas essayer ; mais, même au milieu de la crainte que sa présence m'inspirait, je fus victime de cette vieille habitude de demander le comment et le pourquoi de tout, et je me retrouvai à essayer de résoudre le problème suivant : étant donné que la progression éternelle de l'âme était la loi, et que chaque ange céleste avait un jour été un homme, combien de temps faudrait-il à quelqu'un dans ma position pour atteindre le stade où il se trouvait ? J'y renonçai cependant et me rappelai à l'ordre pour observer les événements plus immédiats.

---

<sup>91</sup> *Apocalypse*, 1 : 5-6.

Il s'installa sur une sorte de plate-forme naturelle juste en dessous de moi sur le flanc de la colline, tandis que ses assistants se rassemblaient autour et derrière lui, comme une cour en présence d'un monarque. Je m'attendais en vain à ce qu'il s'adresse à l'assemblée, et je me demandai immédiatement à quoi ressemblerait une conférence, un discours ou un sermon au Ciel ; mais pas un mot ne fut prononcé ; l'expérience fut plutôt l'inverse, car tandis qu'il se tenait debout, ses yeux passant lentement sur la grande assemblée, je ressentis la joie indicible d'écouter cette grande révélation, le Silence céleste, qui constituait un élément de ces mystères de la foi et qui ne pouvait pas être traduit en langage.

Dans le temple de la sainteté non bâtie par la main humaine, éternel dans les Cieux, il y a un Sanctuaire du Silence, dans lequel, quel que soit le nombre de personnes qui y pénètrent, elles ne peuvent apporter aucune vibration sonore - le silence éternel demeure inviolable. C'est là que l'âme s'incline dans l'adoration et que, répondant à la prière d'une foi parfaite, elle écoute la voix du Père éternel, qui se révèle sans aucun nuage. C'est là que les yeux s'ouvrent et que, pour la première fois, « les cœurs purs voient Dieu »<sup>92</sup>.

C'était au cours d'un tel office que cette assemblée s'inclina, et j'étais du nombre. Étaient-ils tous dans ce Sanctuaire du Silence ? En aucun cas. Je ne le comprenais pas alors ; depuis le seuil, la grande majorité d'entre nous se tenait debout et écoutait la paix profonde et ininterrompue qui y régnait, mais nous n'entendions pas la voix du Père qui parlait ; c'était le test, l'étalon de mesure des âmes à promouvoir, la déclaration bientôt clairement prononcée de ceux qui l'adopteraient.

Le silence s'acheva par une profonde inspiration spontanée et universelle de gratitude, comme un Amen fervent qui ne pouvait être confiné dans l'âme, et je sentis - tout le monde sentit - que dans ce calme, une grande charge mystérieuse avait eu lieu ; que certains étaient repassés, non pas de la mort, mais de la vie à une vie plus abondante ; mais comment ou qui avait ainsi été changé de gloire en gloire, personne d'autre que ceux qui avaient entendu la voix ne pouvait le dire.

Nous n'avions pas été maintenus longtemps dans le suspense. À peine le son de l'Amen s'était-il éteint que le chef des anges s'avança jusqu'au bord de l'estrade et fit flotter son globe de cristal dans les airs. Il s'étendit au-dessus du centre de la multitude et, comme un nuage de lumière, descendit doucement vers les fidèles. Le voile mystérieux devint si mince qu'il fut bientôt entièrement invisible, mais l'odorat pouvait encore déceler son parfum odorant, de loin plus doux que celui de toutes les fleurs, et je savais que, bien qu'invisible, il avait une mission que j'attendais de voir se réaliser. Il atteignit son but - tomba comme une rosée de bénédiction sur tous, mais certains - beaucoup - furent changés par son influence jusqu'à ce que nous, aussi bien qu'eux, puissions lire dans un langage sans équivoque leur droit à la promotion.

---

<sup>92</sup> *Matthieu, 5 : 8.*

À ce moment, une autre compagnie d'immortels descendit des collines situées à ma droite vers la plaine, entonnant un chant de bienvenue aux amis qu'ils allaient accompagner dans leur nouvelle demeure ; ce chant fut suivi d'un jubilate de l'assemblée, au cours duquel les élus se levèrent, furent rejoints par le chœur d'en haut, et la fête se termina.

## Chapitre XX

### La Terre de Beulah<sup>93</sup>

Lorsque les visiteurs, que je ne pouvais que décrire comme venant de la région des collines et au-delà, se retirèrent, ceux qui restèrent dans la plaine - au lieu d'exprimer des regrets inutiles et des désaccords avec la sélection faite, comme c'était généralement le cas sur Terre - s'embrassèrent, se félicitèrent et se réjouirent les uns les autres d'avoir été autorisés à prendre part aux plaisirs dont j'avais été témoin. Je n'adressai la parole à aucun d'entre eux, bien que plusieurs passèrent près de moi de temps en temps, car je sentais intérieurement que, bien qu'étant avec eux, je ne pouvais pas me considérer comme l'un d'entre eux - je n'étais, en réalité, qu'une sorte de visiteur à qui l'on accordait une permission inespérée de faire connaissance avec les nombreuses phases de la vie céleste, car bien que je fusse un citoyen de l'immortalité, je n'étais nullement certain de ce que mon statut et mon rang seraient à la fin de mes pérégrinations offertes gracieusement. J'avais cependant compris, d'après les observations faites et les expressions entendues, que si la grande majorité d'entre eux n'avaient pas été convoqués, ils avaient tous bénéficié de ce service et s'étaient élevés. Chaque âme s'était rapprochée et était préparée au changement qui devait finalement s'opérer pour tous. Si elles n'avaient pas encore atteint le niveau, elles s'en étaient rapprochées ; si, dans le Sanctuaire du Silence, elles n'avaient pas entendu la voix du Tout-Puissant, elles avaient au moins écouté le terrible silence qui précède le son. Ils étaient donc plus forts, plus saints, plus heureux, par l'expérience qu'ils avaient partagée, tandis qu'ils retournaient chez eux remplis d'un espoir qui ne laissait aucune place à la déception.

Lorsque Myhanene revint vers moi, après avoir dit adieu à ses amis, je commençai à poser des tas de questions que les événements m'avaient suggéré.

- Qui était le chef des anges de cette brillante compagnie ? demandai-je.
- Il s'appelle Omra, répondit-il, et je pense que c'est tout ce que tu peux comprendre de lui pour l'instant ; si j'essayais d'expliquer son rang, son poste et ses fonctions, je ne parlerais que par énigmes, et je crains donc que tu ne dois te contenter que de son nom.

---

<sup>93</sup> En hébreu biblique, *Beulah* est simplement une translittération du mot hébreu qui signifie "marié à la terre" et s'applique à la terre que le peuple d'Israël épousera. La Terre de Beulah est mentionnée dans divers hymnes et ouvrages. (*Esaïe* 62 : 4)

- Les amis qui étaient "promus" - je ne trouve pas d'autre mot pour exprimer ce que je veux dire - sont-ils partis pour être avec lui ?
- Non, ils sont passés à proximité de la maison de notre sœur, la poétesse, où je vous ai trouvé.
- Si vous me le permettez, j'aimerais savoir où vit Omra.
- Tu ne le sauras jamais autrement que *de visu*, et je ne suis pas sûr de pouvoir te donner assez de force pour apercevoir ne serait-ce que de loin sa demeure. Tu as vu la puissance de sa gloire lorsqu'elle s'adapte à l'environnement de cette fête, mais l'éclat de son domaine est la pureté native qui rayonne de la sainteté, propre à ceux qui demeurent si près de Dieu. Mais si je ne peux espérer que tu puisses définir sa demeure, si je parviens seulement à en souligner la splendeur, ce sera une autre révélation qui stimulera davantage tes aspirations et alimentera ta réflexion à l'avenir.
- Mon âme a soif de savoir, répondis-je ; mais j'ai vu tant de choses que je crains presque de solliciter davantage mes souvenirs ; cependant, vous savez ce qui est le mieux, et je me contente de votre décision.
- Viens donc avec moi ; toutes les coupes du Ciel sont remplies à ras bord. Tu te souviens de la promesse du Christ - tu dois t'en rendre compte ici – « on donnera à celui qui a », et même « une bonne mesure, bien tassée et débordante »<sup>94</sup> ; il n'y a pas lieu de s'inquiéter, car le trop-plein ne peut être perdu ; ta mémoire ne se le rappelle peut-être pas tout de suite, mais quand le besoin s'en fera sentir, il sera là ; viens donc, et regarde aussi loin que possible le long du chemin de ton épanouissement futur.

Je dois avouer que j'étais timidement heureux d'entendre sa décision. Je me languissais de contempler la gloire qui allait être révélée, mais j'étais conscient de ma faiblesse et de mon incapacité alors même qu'il en parlait, et je m'interrogeais sur l'effet que cela produirait lorsque je me trouverais en sa présence. Néanmoins, j'avais confiance en mon guide et j'étais intérieurement convaincu que je ne risquais pas d'être blessé ; c'est donc avec une confiance inquiète que je pris la main qu'il me tendait et que nous commençâmes notre nouveau voyage.

Je n'avais aucun moyen de savoir combien de temps durerait notre compagnie, mais j'étais de plus en plus conscient que plus je passais de temps avec l'un ou l'autre de ces amis, plus j'étais désespérément en retard sur les questions que leur présence me suggérait. C'est pourquoi, bien que les scènes que nous traversions fussent plus que suffisantes pour solliciter toutes mes facultés d'admiration et d'observation, ma soif

---

<sup>94</sup> Luc, 6 : 38.



d'information était encore plus grande, et je commençai rapidement à solliciter davantage sa générosité.

- Dans mes rapports avec notre sœur, dis-je, elle a semblé exprimer des opinions qui différaient considérablement de celles que j'ai entendues exprimées par d'autres ; mes conclusions étaient-elles correctes, ou pensez-vous que je l'ai mal comprise ?
- Je ne doute pas que tu aies tout à fait raison, répondit-il, nous avons des différences d'opinion très marquées sur certains points.
- Comment cela se fait-il ? Je m'attendais pourtant à ce que toutes ces divisions cessent ici.
- Il y a une grande différence, mon frère, entre les différences et les divisions. Je sais que sur Terre, les différences d'opinion provoquent souvent des divisions très douloureuses, mais ce n'est pas le cas ici, où nous avons appris que « la vérité nous rend libres ». Ici-bas, un principe cardinal veut que le géologue évalue un dogme exactement à la même valeur et selon l'estimation du théologien, sinon il est considéré comme un athée et est à juste titre exclu de la compagnie des fidèles ; et la même règle est appliquée plus ou moins rigoureusement à toutes les autres branches de l'enseignement. C'est absurde. Le même Dieu qui a inspiré la plume n'a-t-il pas inspiré les rochers ; a-t-il imprégné d'encre toute la révélation et laissé le reste de la chimie en blanc ; sa volonté a-t-elle été léguée entièrement à l'imprimerie et les autres manufactures laissées dans la misère ; les limites de son Amour ont-elles été laissées à la discrétion d'un relieur et le monde artistique ignoré ; l'Illimité et l'Infini ont-ils été absorbés par une nation juive et n'ont-ils laissé aucun relevé possible à l'astronomie ?<sup>95</sup>

Tout comme le macrocosme, tu constateras que le microcosme est organisé de manière à produire l'harmonie naturelle pour laquelle il a été conçu. Nous sommes parvenus à la connaissance qu'aucun homme ne peut saisir - et encore moins monopoliser - l'ensemble de la vérité, mais que chaque esprit s'approprie ses propres éléments ; à terme, l'ensemble de cette variété de pensée sera rassemblé comme un fleuriste arrange ses fleurs en un bouquet de choix - chaque esprit individuel exprimera alors sa tonalité naturelle, et le volume de l'ensemble créera et produira l'harmonie parfaite de l'accord complet de la vérité. Conformément à cela, tu constateras qu'il existe encore une variété d'opinions sur des questions mineures - la préférence pour les nuances de pensée étant

---

<sup>95</sup> Passage obscur et équivoque : cette série de questions visent-elles à confirmer ou bien à contredire les absurdités des théologiens ?

réglée par les conditions des différents individus - mais tu ne rencontreras jamais personne qui appellera le bleu "rose", ou le noir "ambre".<sup>96</sup>

Il n'y avait pas de place<sup>97</sup>, et je n'étais plus d'humeur à argumenter mes questions ; il avait simplement fait une déclaration en réponse, que j'ai acceptée pour le moment, avec l'intention d'en faire un sujet de réflexion d'abord, puis de discussion ensuite, si nécessaire, lorsque l'occasion se présenterait. Une autre raison m'avait empêché de poursuivre notre discussion pour le moment. Depuis un certain temps, alors que j'écoutais attentivement mon ami, je m'étais rendu compte qu'à mesure que nous avançons, l'atmosphère devenait plus légère, jusqu'à ce que, au moment où il conclut, je me rendis compte que j'avais tout à fait perdu le pouvoir de parler. J'étais submergé par des sensations étranges et indéfinissables - non pas désagréables, mais plutôt le contraire ; j'étais entré dans le domaine d'un bonheur vivifiant, irrésistible, qui me soutenait et me portait en avant avec un élan croissant qui me dominait et me réduisait au silence. Les sentiments de pesanteur, de crainte, de doute, de tout hormis une joie inexprimable, m'avaient quitté.

Je regardai mon compagnon et me rendis compte que ma légèreté et ma force d'impulsion étaient dues à son effort pour me donner de la puissance pour m'élever. Mais je pris bientôt conscience que même lui était de plus en plus limité à cet égard, il y eut un instant de flottement perceptible dans notre vol, mais il jeta son bras autour de moi et m'attira si près de lui que je fus irradié par sa propre clarté, qui vibrait en moi, semblant défier toute faiblesse ; puis, par un seul effort de sa volonté, comme un éclair, il me porta à travers l'espace intermédiaire, et nous nous posâmes sur le sommet d'une montagne céleste teintée d'azur. Je ne saurais peut-être jamais jusqu'où nous étions allés grâce à cet éclair de volonté, mais cela illustre bien la vitesse à laquelle Myhanene pouvait voyager, et la méthode par laquelle il avait atteint la maison de l'Assyrien, qui m'avait causé tant d'étonnement auparavant.

Le Paradis<sup>98</sup> se déroula devant moi. Je ne peux trouver d'autre mot pour présenter ne serait-ce qu'une suggestion grossière de la scène - sa pureté, sa beauté et sa paix - en sa présence, tout ce que j'avais vu auparavant pâlisait d'insignifiance. À nos pieds, une immense plaine s'étendait au loin, baignée d'une lumière douce, immuable, sans pulsations, qui, par miracle, avait peut-être un jour effleuré la perle et l'avait fait rougir de toute sa modeste beauté. Puis, dans le lointain - quelle que soit la distance parcourue par l'œil -, intactes, distinctes et vives comme le premier plan, les montagnes célestes s'élevaient, chaîne après chaîne, et palier après palier - d'innombrables collines sur lesquelles s'étendaient des terrasses tout aussi innombrables - des terrasses grandes comme des plateaux, rivalisant les unes avec les autres de demeures, de parcs et de

---

<sup>96</sup> La vérité obéirait à un principe de diversité au sein d'une unité, avec des lois universelles en leur principe, mais des différences en leur expression individuelle. Mais on ne peut parler ni de relativisme, où chacun détiendrait sa propre vérité de façon isolée, ni de dogmatisme, où une seule vérité s'imposerait à tout le monde à tout niveau.

<sup>97</sup> Référence au trop plein de connaissances que le narrateur a absorbées.

<sup>98</sup> On apprendra plus loin la méprise du narrateur qui ne se trouve pas au Paradis, mais seulement dans les limites supérieures de cette première sphère spirituelle.

fleurs, comme des modèles de cités d'anges se dressant dans des galeries divines, sous le dôme du sourire de Dieu. Chaque terrasse était baignée d'une gloire particulière, dont l'éclat augmentait avec l'ascension. Ce spectacle me donnait l'idée d'un grand escalier céleste menant à la salle du Trône de l'Infini. À chaque extrémité de ces marches, comme pour préserver l'équilibre et accomplir le dessein de l'Architecte céleste, s'élevaient les sommets des chaînes qui se croisaient, tels des gardiens royaux, baignés de teintes atmosphériques, se transformant dans leur ascension en une gloire sans teint où des piliers de cristal immaculés formaient l'arrière-plan de la vision, portant sur leurs épaules une structure qui flamboyait et étincelait comme un diamant reflétant la lumière d'un soleil éternel.

Myhanene, après m'avoir laissé le temps de m'abreuver de la scène, attira mon attention sur cette maison d'une magnificence indescriptible au loin, et dit simplement : « C'est la maison d'Omra ».

Mais, m'avait-on dit, ce n'était pas le Ciel dont mes yeux se régalaient ; ce n'était que la Terre de Beulah ou le lien entre la condition inférieure et la condition supérieure du développement de l'âme. Mon ami avait traversé cette plaine presque illimitée - au premier plan de laquelle il m'avait montré sa propre maison - il avait monté cet escalier divin, et avec Omra il se tenait, comme je me tenais alors, pour contempler des scènes plus glorieuses encore au-delà ; Omra en avait contemplé d'autres plus pures encore ; mais combien y en avaient-ils entre ce point et Dieu, je ne saurais le dire, mais chaque âme doit gravir ces galeries successives de sainteté avant d'être satisfaite et de Le voir tel qu'Il est.

Myhanene aurait voulu m'emmener voir sa maison, mais un tel océan de majesté déconcertante eut raison de mes capacités de la compréhension, alors je le priai de me ramener en arrière.

## Chapitre XXI

### À la maison

« Chaque détail de cette vie est une expérience éducative. Lorsque l'on a l'opportunité de se retirer pour méditer sur les connaissances accumulées, on est subjugué par la masse d'informations qui découle naturellement d'un seul épisode, ainsi que par la concordance des témoignages en faveur de la grande loi unique qui régit cette vie, même si les organismes qui y contribuent semblent n'avoir aucune connexion possible entre eux. »

On se souviendra que l'un des premiers incidents qui attirèrent mon attention après mon arrivée fut l'action de cette pauvre femme essayant de se diriger vers des demeures pour lesquelles elle n'était pas faite ; Eusemos expliqua la théorie de la loi agissant sur elle et l'empêchant de réaliser son désir ; Cushna l'illustra ensuite pour moi dans le cas de Marie ; et là Myhanene m'en donna un exemple pratique dans mes rapports avec la scène envoûtante qui s'offrait à moi. Aucune puissance extérieure ne m'empêchait d'atteindre de telles demeures de repos, la voie était ouverte et j'étais sûr d'y trouver un accueil favorable si seulement je pouvais en atteindre les portes ; mais ce "si" était le "pourquoi" tout à fait décisif qui m'empêchait d'assouvir le désir de mon cœur. Il n'y avait pas plus d'obstacle à ce que je respire l'atmosphère de ces montagnes célestes qu'il n'y en avait sur Terre pour empêcher le Lapon de partager les beautés de l'été tropical ; la seule cause était en moi, ma nature actuelle n'était pas adaptée à l'environnement, et donc il ne me convenait pas ; ainsi, alors que c'était le paradis dans une certaine mesure pour Myhanene et ses amis, j'étais dépassé - devrais-je dire, mal à l'aise - et j'avais hâte d'être loin.

Mais pendant que je me tenais sur ces hauteurs, avec le bras de mon compagnon toujours autour de moi, je reçus une douce leçon plus complète que je n'aurais espéré - la tendre sympathie et l'humilité avec lesquelles ces natures plus élevées et plus saintes prêtaient assistance aux plus faibles. « Oh ! les moyens, les ressources qu'elles ont à leur disposition, et la promptitude et l'aisance avec lesquelles elles sont mises à contribution pour stimuler et encourager à faire tous les efforts pour atteindre tous les développements possibles et les bénéfices correspondants ! Leur amour s'empare de l'âme comme un puissant aimant, et elle se sent courtisée et soulevée - à moins que l'influence divine ne soit délibérément répudiée et relâchée - presque contre elle-même dans des renaissances continuelles d'un être plus saint. Il n'y a pas de patronage, pas de tentative d'éveiller un sentiment d'obligation pour le service qu'elles accomplissent si volontiers, mais elles commencent et poursuivent leur mission comme si elles sollicitaient une faveur et que toutes les peines leur revenaient. Quoi qu'elles fassent,

elles ont le pouvoir et l'aptitude de vous faire sentir, quel que soit votre plaisir, que le plus grand bonheur leur est échu, et de loin. »

Qu'est-ce qui avait poussé Eusemos à me montrer ce panorama du pays, ou Cushna à me donner le plaisir d'assister à la chorale ? Pourquoi Siamedes devait-il m'instruire sur la nature et la condition des dormeurs, ou Myhanene m'emmener contempler les délices dans lesquels il vivait ? Je n'avais aucune prétention à leur égard, aucun pouvoir de leur rendre la moindre compensation ; il n'y avait qu'un seul motif, une seule raison - l'Amour, cette grande impulsion maîtresse qui promenait son sceptre incontesté à travers tout le domaine de l'immortalité ! Je le savais, je le sentais. Le seul désir qui animait tous ceux avec qui j'avais été mis en contact était d'éviter qu'au début de ma nouvelle vie, je ne sois trop satisfait des conditions dans lesquelles je me pouvais me retrouver, quelles qu'elles soient. « L'activité est l'héritage naturel de l'âme, l'excellence sa devise et la sainteté son but ; aussi leur effort commun a-t-il été d'éveiller en moi un grand désir de poursuivre les idéaux qui s'étendent toujours devant moi ; de réaliser le fait que la satisfaction légitime de l'homme ne peut être atteinte que lorsque, comme le Psalmiste d'autrefois, il prend conscience qu'il est parvenu à la ressemblance de Dieu. »

Oui ! j'avais appris cette leçon, et tandis que je contemplais la vision qui s'offrait à moi, je me rendais compte que leur objectif ne serait pas tout à fait déçu, du moins en ce qui me concernait. Le désir de pouvoir parcourir ces champs de gloire rayonnante, qui étaient la demeure de mes amis, pourtant si loin de moi, était né en moi, et je décidai que mon espoir ne serait pas brisé ou contrarié par un quelconque objet ou devoir qui devait nécessairement se trouver entre les deux, mais qu'à travers tout et toutes choses, j'irais de l'avant jusqu'à ce que mes pieds eussent grimpé jusqu'au but de mon premier désir au Ciel. Myhanene avait prophétisé que cette vue enflammerait mes aspirations si je pouvais l'atteindre, et il avait raison - ces aspirations étaient maintenant toutes enflammées ; j'étais impatient de trouver ma maison actuelle, afin de comprendre d'où je devais commencer cette stupéfiante ascension. Je ne savais pas où je la trouverais - jusqu'à présent, je n'y avais pensé qu'occasionnellement - mais je désirais longtemps l'atteindre maintenant. Quels que soient ses plaisirs, j'en avais contemplé d'autres pour lesquels mon âme languissait, « comme le cerf pour les ruisseaux »<sup>99</sup> ; quelle que soit la richesse de ses beautés, j'en avais vu de plus grandes, dont le souvenir ne pouvait s'effacer, et je ne serais jamais satisfait tant que je ne les aurais pas appelées les miennes.

La question se présenta alors involontairement – « Serai-je donc satisfait ? » - mais comme elle continuerait à se poser si j'essayais d'y répondre, je la repoussai et décidai de fixer ici mon premier idéal. Mais alors que j'en arrivais à cette conclusion, une ombre passa sur mon esprit en pensant à la distance presque infranchissable qui me séparait de l'objet de mon désir. Myhanene fut instantanément conscient de sa présence, bien qu'il ne parlât pas, mais je sentis une pensée qui partait de lui et qui s'ouvrait

---

<sup>99</sup> *Psaume*, 42 : 1.

devant moi sur une autre rêverie - une révélation qui avait plus d'influence et de consolation que les mots.

« Il n'y a qu'un seul chemin pour toute l'humanité dans son pèlerinage vers Dieu ; les étapes terrestres ont été altérées et rendues difficiles à tracer, mais de là où mes pieds se trouvaient, le chemin était clair et sans équivoque. C'est le chemin dit "droit", dont le concepteur est Dieu lui-même, et qui porte son empreinte et son sceau, comme nous le trouvons sur le visage de la nature. À ce moment-là, la nature devint pour moi l'interprète de la grâce, et mon âme dériva avec son flux dans l'océan d'une autre révélation. Quel homme peut se tenir debout, montre en main, et dire : « Le jour est mort et la nuit est née » ? Qui peut diviser avec précision les saisons qui vont et viennent ? Qui est assez savant pour fixer la limite du sommeil ? Les premières gelées de l'hiver s'insèrent dans les jours dorés de l'automne, et le printemps fait passer ses rayons de soleil dans des tempêtes glaciales ; la lumière du jour revient avec des pulsations insinuant, prenant pied sans être remarquée sur la joue de la nuit ; les premières feuilles se déploient si furtivement que, même si nous nous tenons sur nos gardes pour les surveiller, nous devrions être obligés de dire : « Ce n'est pas le cas ; si, c'est le cas ». »

« Dans la nature, il n'y a pas de bonds, de culs-de-sac, de gouffres ou de divisions nettes dans la grande loi du progrès ; se développant depuis l'intérieur, l'ordre est stimulé par l'appropriation d'une nourriture adaptée depuis l'extérieur. Ce même développement est également observable dans les étapes de la vie, telles qu'elles sont connues des mortels. Qui est assez savant pour découvrir l'instant de l'être, ou pour dire l'heure du départ de l'âme ? Qui peut dire quand l'inconscience se transforme en conscience, ou quand l'instinct de l'enfant fait place à l'intelligence ? Qui peut définir le moment où naît la responsabilité, ou tracer une ligne de démarcation entre l'enfance et la jeunesse ? On pourrait ainsi poursuivre le parallèle entre la nature et l'âme. Mais cela suffit ! Si la même loi est évidente dès le début et se poursuit aussi loin que l'homme peut la retracer, de quel droit pouvons-nous supposer qu'un changement se produit au-delà de notre connaissance ? Si le même Dieu est le Créateur et le Préservateur, l'Auteur et l'Acheveur, et qu'il est immuable, pourquoi la même loi ne serait-elle pas immuable ? »

Cette pensée me consola, me donna de la force et de la paix. La distance qui me séparait de mon idéal était sans doute grande, mais elle serait atteinte par un processus naturel dont la durée, dans une large mesure, dépendait de moi. « Dieu ne fait point acception de personnes » ; il n'y a pas de voie royale ou de chemin de traverse vers le Trône réservé à quelques élus, mais un seul chemin, qui est « le Chemin, la Vérité et la Vie »<sup>100</sup>, et celui qui tente d'y accéder par un autre chemin sera chassé comme un « voleur et un brigand ». Non, non, l'assassin aux mains rouges ne peut, ni du bout des lèvres, ni du bout du cœur, échapper à l'échafaud, - inculte, encore tremblant, et avec

---

<sup>100</sup> Jean, 14 : 6.

des lèvres dont les échos de blasphème se sont à peine éteints -, en présence de ce Dieu qui est « trop pur pour voir l'iniquité »<sup>101</sup>.

Le salut ne garantit pas un passage soudain de la débauche à la communauté vêtue de blanc, de la plaisanterie de la prodigalité au « chant de Moïse et de l'Agneau »<sup>102</sup> ; il signifie « acceptation au sein de Son bien aimé »<sup>103</sup> lorsque le prodigue pénitent a mis à exécution sa détermination de se lever et d'aller vers son Père - a fait le pèlerinage du pays lointain à la patrie ; passant par la croix où il a reçu les promesses et est devenu héritier de cette foi qui « est la substance des choses espérées »<sup>104</sup> ; il a été adopté dans la famille des saints et est entré dans la compagnie du Christ, qui ne le quittera plus jamais et ne l'abandonnera plus, il sera conduit de gloire en gloire, à chaque étape successive, son âme développant la pureté et la sainteté qui lui permettront finalement d'atteindre la plénitude de ses droits :

Demeurer dans la Lumière éternelle  
À travers l'Amour éternel.<sup>105</sup>

Mon compagnon n'était nullement désireux de mettre fin à ma visite, même si je l'avais proposé. Il était heureux - si heureux - là-bas ; c'était sa maison, et lorsque j'avais un moment de rêverie ou d'étonnement à lui accorder, j'étais conscient de la ferveur de son souhait qu'elle fût aussi la mienne - mais ce ne pouvait être pour le moment, alors après cela, il me permit de la regarder jusqu'à ce que l'enthousiasme fût fort en moi, ce qui annonçait que ce serait le cas dès que je pourrais me montrer à la hauteur de ses exigences ; alors une légère pression de son bras indiqua son souhait, et je me retournai.

- Depuis combien de temps suis-je ici, dans cette vie ? demandai-je, lorsque la parole me revint.
- Quelques semaines seulement selon le calcul de la Terre, répondit-il. Pourquoi ? Es-tu fatigué ?
- Non ! Je ne serai plus jamais fatiguée, je le sens bien ; mais j'ai tellement appris et j'ai été tellement intéressé que je n'ai jamais pensé au temps auparavant.
- Pourquoi as-tu tant appris ? demanda-t-il.
- C'est une question à laquelle vous pourriez répondre le mieux, répondis-je.
- C'est tout simplement parce que tu as beaucoup demandé. Ta vie sur Terre n'a été qu'une longue série d'interrogations ; pas tellement à l'égard de tes

---

<sup>101</sup> *Habakkuk*, 1 : 13.

<sup>102</sup> *Apocalypse*, 15 : 3.

<sup>103</sup> *Éphésiens*, 1 : 6.

<sup>104</sup> *Hébreux*, 11 : 1.

<sup>105</sup> Tiré de l'hymne écrit et composé par le pasteur anglais Thomas Binney (1798 - 1874) : *Eternal Light* !

semblables, car ils ne te comprenaient pas - ils n'auraient pas pu te répondre - mais tes questions s'adressaient à toi-même, à nous. Maintenant tu as commencé à trouver des réponses dans le peu que nous avons pu faire pour toi pour le moment. Mais n'oublie pas que nous n'avons fait que commencer, nous serons heureux de continuer tout à l'heure ; en attendant, je vais te conduire chez toi, où tu pourras te remémorer les expériences que tu as faites jusqu'à présent, tout en te reposant un peu et en te débarrassant des influences du corps qui s'accrochent encore à toi et qui t'empêcheraient de jouir des autres révélations qui t'attendent.

- Chez moi, répétais-je. Avez-vous entendu mon souhait alors que je me tenais sur la colline ? J'ai été tellement intéressé que je n'y ai pas pensé jusqu'à ce que je regarde la vôtre, ce qui m'a amené à me demander quelle distance pouvait les séparer. Ma pensée était-elle une prémonition de ce qui allait suivre ?
- C'est peut-être le cas, répondit-il ; viens voir.

Nous traversâmes une succession de bosquets pittoresques, alternant avec de charmants vallons et clairières, où nous croisâmes peu d'individus, ce qui permit à notre connivence sur de nombreux sujets de ne pas être troublée, mais je ne vous fatiguerai pas avec leurs comptes-rendus ici. J'ai encore des quantités d'expériences plus importantes à raconter, et si cet effort atteint son objectif, tel qu'il a été exprimé dans les pages précédentes, je reviendrai et poursuivrai mon agréable tâche. Tandis que nous marchions, j'observais de temps à autre l'éclair de pensée lumineux se détacher de mon compagnon et nous précéder, tandis que, de temps à autre, une réponse me revenait, m'indiquant que pendant qu'il m'instruisait, il discutait également avec un ami lointain. A cette époque, je n'étais pas habile à lire ce genre de correspondance et j'en ignorais donc totalement la nature, mais quoi qu'il en soit, cela n'éveillait qu'une curiosité passagère dans mon esprit en raison de sa nouveauté - mon intérêt était entièrement centré sur les sujets dont nous étions en train de discuter.

En traversant un vallon qui, par son extrême beauté, suscitait mon admiration et mettait fin à notre connivence, nous rencontrâmes - de façon soudaine et inattendue pour moi - Cushna, Arvez et plusieurs autres amis qui m'étaient inconnus. Ceux-ci, à la suggestion de Myhanene, se joignirent à nous, car il ne souhaitait manifestement pas s'attarder en chemin. Peu après, nous rencontrâmes Eusemos et une troupe de choristes qui nous accueillirent par un chant de bienvenue ; eux aussi se joignirent à nous, et nous avançâmes en écoutant leur musique jusqu'à ce que nous rencontrions Azena, avec une nombreuse compagnie de femmes, venues pour rencontrer Myhanene lorsqu'elles avaient appris qu'il venait par là. D'autres personnes s'ajoutaient constamment à notre nombre, beaucoup d'amis apportant des instruments, d'autres des fleurs, comme je les avais vus à la fête, jusqu'à ce que nous devenions les objets centraux d'une longue procession, joyeux et exultant dans les chants qu'ils entonnaient pour accueillir mon compagnon tant aimé, ce dont je ne pouvais m'étonner.



Nous pénétrâmes bientôt dans une vallée étroite entre deux chaînes de collines, à l'extrémité de laquelle nous montâmes une pente douce dont le sommet offrait une vue sur une ville magnifique au-delà de toute comparaison terrestre. On aurait dit qu'elle était construite en albâtre rosé, qu'elle avait la forme d'un carré régulier, avec des avenues allant de l'est à l'ouest, du nord au sud, la subdivisant en de nombreuses sections que l'on pouvait facilement distinguer de l'endroit où nous nous trouvions par les larges divisions, et par les arbres au feuillage luxuriant.

Les bâtiments étaient très ornés et, bien que d'une hauteur considérable, ils n'avaient pour la plupart qu'un seul étage, avec des toits plats, et servaient à la fois de jardin et de promenade. Chaque palais - car seule une telle désignation donne une idée adéquate de leurs proportions - était entouré de terrains d'une étendue considérable, dont l'agencement témoignait des goûts et des conceptions variés de leurs résidents, mais l'ensemble formait un tableau si parfaitement harmonieux que l'idéal de Myhanene, à savoir l'harmonie ultime des différences, me vint spontanément à l'esprit. Tout, partout, aussi loin que l'œil pouvait percevoir, proclamait le luxe, le repos et la richesse ; et tandis que j'observais le vaste territoire de la ville, je me demandais s'il était possible que je trouve ma maison dans des demeures aussi heureuses que celles-ci.

Alors que nous faisons une pause pour observer la scène, un carillon de bienvenue s'ajouta à la musique environnante. Cela semblait être le signal pour toute la cité d'ouvrir les portes, et la multitude entière s'avança pour nous rencontrer. L'une des premières était Hélène, et tout près d'elle venaient des personnes que j'avais connues dans ces horribles antres et purlieux de Londres. Certaines d'entre elles étaient des personnes vers lesquelles j'avais été envoyé par cette mystérieuse influence dont j'avais parlé et que je n'avais jamais pu comprendre ; certaines que j'avais aidées en leur faisant la lecture, tandis que d'autres auxquelles j'avais rendu service d'une autre manière ; avec certaines j'avais parlé et essayé de résoudre leurs doutes, m'efforçant de réconcilier leur environnement douloureux avec la constance d'un Dieu d'Amour ; à d'autres, j'avais tenté d'expliquer mes vagues idées sur le Ciel ou cherché à leur apporter un peu de réconfort en exposant ma théologie floue, la reconnaissance de plus d'un me rappela une promesse oubliée que nous avions faite de nous rencontrer "au-delà du fleuve", promesse à laquelle ils étaient résolument fidèles, alors que je ne pouvais affirmer l'être que par accident.

En regardant ces visages dont je me souvenais bien - malgré les changements merveilleux qui avaient été opérés sur eux - je sentais que leur nombre s'était en quelque sorte considérablement multiplié, car bien que chaque individu fût bien connu, j'ignorais absolument que le total était deux fois plus grand. Ils n'étaient plus des misérables comme lorsque nous nous étions quittés, mais dans l'intervalle, ils s'étaient transformés d'une manière ou d'une autre - et il n'y avait qu'une seule manière - en rois et reines, prêtres et prêtresses de Dieu le Père, et je me sentais plus qu'honoré de renouer notre amitié.

Lorsque j'eus terminé avec les félicitations plus personnelles, la musique s'enfla à nouveau en un chœur de « Bienvenue à la maison », auquel se joignit toute la multitude. Ce fut à ce moment-là que je compris que toute cette ovation était pour moi, et pourtant j'avais du mal à y croire. Je me tournai vers Myhanene et lui demanda : « Est-ce vraiment pour moi ? »

— Oui, mon frère ! répondit-il, dans cette cité tu trouveras ta maison actuelle, et nos amis sont venus te souhaiter la bienvenue.

Je compris alors que les flashes de pensées qui avaient excité ma curiosité n'étaient que des signaux, et que nos rencontres avec Cushna et d'autres amis le long du chemin faisaient partie d'un programme organisé, dont j'étais, à mon insu, le thème central.

Le cortège se reforma, mais cette fois à une échelle beaucoup plus imposante, et l'on me fit avancer, l'honoré dans une si honorable compagnie, avec Myhanene toujours à mes côtés et mes amis et connaissances les plus proches regroupés autour de moi. Des larmes de joie et de gratitude furent ma seule réponse à l'accueil émouvant qui m'était réservé et aux marques d'affection qui m'étaient prodiguées de toutes parts ; même les cloches semblaient animées d'un instinct de vie lorsqu'elles retentissaient de félicitations bienveillantes. En tournant dans l'une des avenues les plus proches, j'ai pu voir nos chefs entrer dans les jardins d'un palais si bien aménagé qu'il attirait toute mon attention, même s'il était loin. Mais lorsque j'atteignis l'entrée et que toute la beauté du palais m'apparut, je m'arrêtai, déconcerté, pour demander de quel endroit il s'agissait. « À la maison » furent les seuls mots que mon compagnon prononça pour me répondre, et il me guida sous l'influence d'une extase comme il était parfois permis d'en éprouver dans les rêves.

En approchant de la maison, je remarquai que les draperies qui, dans cette vie, servent de portes, avaient été écartées, indiquant que tous étaient invités à entrer ; mais la multitude se replia à droite et à gauche, leur chant cessa, et Myhanene me prit la main et me conduisit. En arrivant à l'entrée, je vis le porche spacieux se remplir d'une compagnie qui aurait pu être l'armée d'anges de la fête à laquelle j'avais assisté si récemment. Le personnage central était vêtu de robes de lumière, mais je ne le reconnus pas, car mes yeux n'étaient pas encore habitués à contempler une telle clarté. Je m'arrêtai de nouveau, mais mon guide, devinant mes pensées, me répondit : « C'est Omra ! » ; nous n'eûmes pas le temps d'en dire plus, nous étions presque arrivés au sommet des marches, et dans un instant je ressentis un inexprimable frisson de joie lorsque ses bras se jetèrent autour de moi et qu'il s'exclama :

— « Bienvenue, notre bien-aimé, au nom de notre Père ; profite de ton repos » ; puis il releva ma tête et m'embrassa, tandis que l'assemblée souffla « Amen ».

Je ne parlais pas. Qu'aurais-je pu dire ? Qui pourrait trouver un langage approprié à une telle occasion ? Mais il n'y eut pas de pause gênante, ni de sentiment d'inconfort dû au fait que l'on attendait quelque chose que je ne savais pas faire. Omra évita cela.

— Que de nombreux amis tu as avec toi ! fit-il remarquer d'une manière persuasive, en guise d'invitation à voir la scène.

Au pied des marches, dans un groupe distinct, se tenaient tous les amis londoniens dont j'avais déjà parlé, et ce fut sur eux qu'il attira mon attention, en disant :

— Mon frère, le Seigneur a promis que « ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la joie »<sup>106</sup>. Ici, tu peux voir, telle qu'elle a été récoltée jusqu'à présent, le fruit du travail de votre vie. Tu y es allé en portant une semence plus précieuse que tu ne pouvais l'estimer, et bien que tu l'aies répandue d'une main tremblante et avec une connaissance incertaine, elle a néanmoins accompli, en tant que parole de Dieu, ce pour quoi il l'avait envoyée ; maintenant votre journée dans le champ de la moisson est terminée, votre travail achevé ; tu retournes vers le Dieu qui t'a envoyé et mandaté, en apportant tes gerbes avec toi. Au nom du Christ qui nous a rachetés, je te remercie pour ton ministère d'Amour car, dans la mesure où tu l'as fait à ceux-ci, tu l'as fait aussi à Lui.

En vain, je lui assurai que le peu que j'avais pu faire avait été grandement béni ; que le ministère auquel il faisait allusion avait été le point lumineux d'une vie par ailleurs des plus intolérables ; que les plaisirs qui en découlaient naturellement étaient bien plus qu'une compensation pour tout sacrifice qu'il aurait pu exiger, tandis que je regrettais tout ce que j'avais omis de faire par rapport au peu de choses accomplies. Il savait tout cela, comme je devais le comprendre lorsque j'aurais le loisir d'étudier le relevé de mon travail, qui avait été gardé et que je pouvais consulter à l'intérieur. J'y verrais les résultats nets obtenus jusqu'à présent, compilés par quelqu'un de trop sage pour se tromper dans son jugement ou son estimation. Puis il me donna sa bénédiction et partit, laissant à Myhanene le soin de m'introduire plus avant dans ma maison.

J'aimerais trouver les mots pour exprimer ne serait-ce qu'une faible idée de la beauté et de l'intégralité de cette maison, mais si j'essayais de le faire, j'échouerais, même dès le début. Il faut donc passer à autre chose. Mais il y a un sujet auquel je dois me référer, en raison de son importance capitale pour ceux qui sont encore dans la chair. Jésus-Christ, parlant des nombreuses demeures de la Maison de son Père, dit à ses disciples : « Je m'en vais vous préparer une place. »<sup>107</sup> Mais qu'en est-il de l'ameublement de cette place ? C'est une pensée qui ne m'avait jamais traversé l'esprit jusqu'à ce que j'entrasse dans ma nouvelle demeure ; une autre grande révélation m'avait alors été faite. Chaque meuble, ornement ou décoration, était associé de la manière la plus frappante - comme s'il avait été fabriqué à partir de – à un acte, un mot ou une caractéristique de ma vie

---

<sup>106</sup> *Psaumes*, 126 : 5.

<sup>107</sup> *Jean*, 14 : 3.

sur Terre. C'était une terrible vérité à apprendre ; comme j'aurais aimé la connaître plus tôt !

L'une des salles contenait une série de photos illustrant le relevé auquel Omra faisait référence ; d'un coup d'œil, je pus constater que le résultat était loin d'être parfait. Le dessin original, dans tous les cas parfaitement visible, était toujours plus ou moins gâché par des erreurs tout aussi apparentes. Je pouvais facilement y déceler les faiblesses dont je souffrais encore et les nombreux défauts auxquels il me fallait remédier avant d'atteindre ce niveau supérieur de la vie, d'où je venais de revenir. En étudiant ce bilan, je pouvais estimer équitablement le travail qui m'attendait, mais j'étais également conscient du fait qu'une telle maison et un tel environnement pour entreprendre cette tâche devaient en eux-mêmes contribuer à la moitié du succès. Et puis, quels avantages inestimables m'offraient les facultés nouvelles et plus étendues dont je venais d'être doté ; sur quels compagnons ne pourrais-je pas compter ; quelle expérience ne pourrais-je pas consulter !

Myhanene me fit passer devant une porte dont les rideaux étaient soigneusement tirés. J'aurais voulu y entrer, mais une force invisible s'empara de moi ; une voix, sortie du silence, semblait m'appeler, et je m'arrêtai pour répondre à son cri. Mais portant mon attention sur d'autres objets, comme s'il ignorait mon désir, mon guide me conduisit sur le toit, d'où je pouvais prendre une autre vue de la cité, et qui, par la suite, devint la plus familière et la plus valorisée en raison de ses associations [d'avec ma vie passée]. L'air et l'intérêt que la vue suscitait eurent raison de l'agitation que j'avais ressentie en passant cette porte interdite, et lorsque je fus tout à fait calmé, mon compagnon me dit :

— Maintenant mon agréable devoir s'achève pour le moment ; viens avec moi un instant, et ensuite je te dirai adieu.

Lorsque nous arrivâmes de nouveau à la porte, il me fit signe de la main d'entrer seul, puis il sortit et disparut.

Je sus ce qu'il voulait dire. Dans cette chambre, une personne attendait de m'accueillir à la maison, celle dont le toucher de la main disparue et le son de la voix avaient toujours fait pleurer et gémir mon cœur ; une personne qui avait sacrifié sa vie pour me donner la mienne ; une personne dont l'absence m'avait malheureusement rendu inapte à la lutte que j'avais été contraint de mener ; une personne dont j'avais souvent invoqué le nom dans les ténèbres de ma désolation sans obtenir de réponse. Si elle m'avait été épargnée, ne serait-ce que pendant mes premières années, pour que la présence de son souvenir pût demeurer en moi, combien ma vie aurait été différente ; le misanthrope serait peut-être alors devenu un homme, jouant un rôle viril dans la régénération du monde, et accomplissant quelque petite œuvre digne de mémoire. Mais hélas ! L'ombre née avec moi ne pût être dissipée, et le fardeau de sa tristesse était la croix qu'il fallait maintenant lever définitivement de mes épaules.

« Lecteur, lorsque j'étais chez l'Assyrien, je me tenais, comme vous maintenant, sur le seuil d'une telle rencontre ; mais vous vous rappelez que je vous ai dit que lorsque ce moment viendrait, qui était trop sacré pour que les yeux d'un étranger le regardent, je me détournerais afin de ne pas profaner l'occasion par ma présence<sup>108</sup>. Maintenant je vous demande de me pardonner si je vous laisse ici pendant que je passe à travers les draperies et que, pour la première fois de toute mon existence, que je connaisse, que je contemple ce visage longtemps désiré ! Le sol de l'autre côté de cette légère frontière est bien trop sacré pour que les pieds d'étrangers le foulent pour l'instant ; la vision qui m'attend est trop sacrée pour être offerte à la vue de tous. Pour moi, la fièvre passagère de la Terre est maintenant terminée ; j'ai trouvé mon chemin, grâce à la bonté de notre Père, "à travers les Brumes" et, pour le moment, en vous souhaitant un tendre adieu, je soulève ces plis de soie pour me retrouver chez moi, dans les bras aimants de... ma Mère. »

## FIN

*Traduit de l'anglais et annoté par Antoine Hazard, août 2024.*

*Mail : [antoine.hazard@gmail.com](mailto:antoine.hazard@gmail.com)*

*Titre original : « Through the mists », de Robert James Lees, 1898.*

---

<sup>108</sup> Le narrateur évoque l'épisode du réveil de la mère dans la nouvelle vie, accueillie par ses enfants : « Mais j'étais à l'extérieur. Cette rencontre était trop sacrée pour que je restasse debout à la contempler », p. 128.